UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

THÉATRE COMPLET

DE

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VI

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

THÉATRE COMPLET

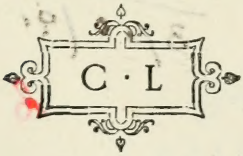
DE

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VI

PAUL FORESTIER — LE POST-SCRIPTUM
LIONS ET RENARDS — JEAN DE THOMMERAY
MADAME CAVERLET



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

Droits de reproduction et de traduction réservés.

16266
3/10/91
PQ
2154
A6A19
1881
t.6

PAUL FORESTIER

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Français
le 25 janvier 1868.

CHARLES LAMBERT

Témoignage d'ancienne et fraternelle amitié

E. AUGIER.

Janvier 1868.

PERSONNAGES

MICHEL FORESTIER.
PAUL FORESTIER.
ADOLPHE DE BEAUBOURG.
MARTIN.
MADAME LÉA DE CLERS.
CAMILLE, cousine de Léa, pupille de Forestier.

La scène est à Paris, de nos jours.

PAUL FORESTIER

ACTE PREMIER.

L'atelier de Paul Forestier. Le jour vient du fond à gauche. Porte au fond à droite ; portes latérales. Une grande toile sur un chevalet devant le vitrage.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, en train de peindre à son chevalet au fond ; UN VIEUX DOMESTIQUE range l'atelier, sur le devant. Après un silence, Paul se lève brusquement.

PAUL.

Laisse là ton plumeau, Firmin ; va voir en bas
Si je n'ai pas de lettre, et ne lanterne pas.

Le domestique sort. Paul seul, arpentant la scène avec agitation.

Trois jours sans me donner un signe d'existence !
Jadis sa bouderie avait moins de constance,
Et, prompte à s'accuser d'un tort même incertain,
Elle était la première à me tendre la main !
— Aujourd'hui que la faute est tout entière d'elle,
Que son caprice a seul causé notre querelle,

Qu'à me blesser elle a paru se divertir,
Elle attend fièrement mon humble repentir!
Certes, je ne crois pas me créer de fantômes
En voyant là pour moi de funestes symptômes :
Ce procédé nouveau, cette étrange rigueur
Est-ce coquetterie, ou fatigue du cœur?
Notre bonheur pour elle aurait-il moins de charmes,
Et pour l'assaisonner lui faudrait-il mes larmes?
Ou plutôt, lasse enfin de ce trop long amour,
Espère-t-elle ainsi me lasser à mon tour,
Cherchant à dénouer ce qu'elle n'ose rompre?
— Chère union que rien ne devait interrompre!..
Mais, s'il en est ainsi, pourquoi m'avoir laissé
Remplir mon pauvre cœur de ce rêve insensé?
Que ne me disiez-vous : « Ce n'est qu'une aventure!.. »
— Non! je la calomnie et je lui fais injure!
Non! notre liaison n'est pas pour elle un jeu;
Elle sait que je suis son époux devant Dieu,
Et je la haïrais de s'être abandonnée
Sans croire à tout jamais fixer sa destinée.
Que signifie alors ce silence?..

LE DOMESTIQUE, posant une lettre sur le guéridon près de la porte du fond.

Voilà.

Il sort.

PAUL, prenant la lettre.

Enfin! j'étais bien sûr... Ce n'est pas de Léa!..

Il froisse la lettre et la jette au loin.

Ah! femme sans pitié, femme comme les autres!
Juste ciel! quels orgueils féroces que les vôtres!
Le dernier mot pour vous, en fait de voluptés,
Ce sont nos désespoirs, nos pleurs, nos lâchetés...
Eh bien, vous n'aurez pas, madame, cette joie :
Non, non, je n'irai pas vous offrir votre proie!

Je t'attends, dusses-tu ne jamais revenir;
Et, s'il faut m'arracher jusqu'à ton souvenir,
Je me l'arracherai tout vivant des entrailles,
Sans te laisser rien voir des douleurs que tu railles.

SCÈNE II.

PAUL, MICHEL FORESTIER.

FORESTIER.

Bonjour, Paul.

PAUL.

Bonjour, père.

FORESTIER, *l'examinant.*

Oh! oh! l'œil éclatant,
La lèvre frémissante et le nez palpitant...
Qu'as-tu donc?

PAUL.

Je n'ai rien... Seulement je travaille,
Et, depuis ce matin, je ne fais rien qui vaille.

FORESTIER, *s'approchant du tableau.*

Voyons donc. — Un peu mou, ce Milon, un peu mou...
Roidis-moi donc ces bras et gonfle-moi ce cou;
Autrement, de son chêne il n'aura que l'écorce.
Il faut rendre l'effort, tu ne rends que la force.

PAUL.

Ah! père, je n'aurai jamais cette vigueur
Qui t'a fait surnommer Michel-Ange.

FORESTIER.

Blagueur!
Je m'appelle Michel, et quand on ajoute Ange,
C'est qu'on croit me gratter où cela me démange.
— Quoi qu'il en soit, jeune homme, écoute le barbon;
Le conseil du sculpteur pour le peintre est très-bon.
L'étroite parenté de ces arts qu'on divise
Des maîtres d'autrefois était si bien comprise,
Qu'ils ne pratiquaient pas l'un sans l'autre. A présent
Que le double fardeau nous serait trop pesant,
Mettons-nous deux, mon fils, pour le porter ensemble,
Et serrons-nous la main aussitôt qu'elle tremble.

PAUL.

La tienne n'a jamais tremblé, j'en suis certain.

FORESTIER.

Qu'en sais-tu?

PAUL.

Vieux dompteur du marbre et de l'airain,
Je comprends à céder que tu les habitues :
Ton âme est d'un métal plus dur que tes statues.
— Nous prouvons tous les deux, chacun à notre plan
Combien le caractère a de part au talent.
Ta nature naïve, énergique et carrée,
Répand sa certitude en tout ce qu'elle crée;
La mienne, violente et débile à la fois,
Dans mon œuvre inégale éclate en vingt endroits...

FORESTIER.

Au lieu de chercher noise à ta franche nature,
Du bon Pygmalion médite l'aventure.
Ce qu'enseignaient les Grecs sous ce mythe charmant,
Notre argot d'atelier l'enseigne plus crûment,
Et l'on peut parier, quand une œuvre est *ratée*,
Que l'auteur n'aimait pas assez sa Galatée.

Mon cher, on ne sert pas deux maîtres à la fois;
A ton âge, sentant qu'il fallait faire un choix,
J'avais aux voluptés déclaré le divorce,
J'étais chaste, et c'est là le secret de ma force.

PAUL, souriant.

La recette n'est pas sans quelque austérité.

FORESTIER.

Non, car le mariage est une chasteté.
Je n'entends pas bannir les tendresses humaines;
Seulement, je les veux profondes et sereines;
Je veux qu'au travailleur servant de réconfort,
Au lieu d'être un orage, elles lui soient un port.
Laisse aux gens de loisir, laisse aux cervelles creuses
Les plaisirs énervants et les amours fiévreuses...

PAUL.

Mais où prends-tu que moi..?

FORESTIER.

Parbleu! c'est bien obscur.
Je ne sais pas comment tu vis, mais j'en suis sûr :
Je n'ai qu'à consulter ici la moindre toile
Pour que ton existence à mes yeux se dévoile.
Lorsque l'on voit Samson tondu, qu'est-il besoin
D'en demander plus long? Dalila n'est pas loin.
Gageons que ce matin... Tu rougis? plus de doute.
— Il est temps, mon ami, que tu changes de route :
Le désordre au talent est mauvais compagnon.
Encor s'il t'apportait du bonheur! Mais non!

PAUL.

Non!

FORESTIER.

Tu dois toujours avoir affaire à des mignonnes
Qui ne se doutent pas de ce que tu leur donnes...

PAUL.

Oh! non!

FORESTIER.

Qui sans respect pour toi ni ton travail,
Te tourmentent le cœur du bout de l'éventail...

PAUL.

Qui tiennent à victoire, à triomphe suprême
De faire un idiot de l'homme qui les aime...

FORESTIER.

Et qui, ce résultat une fois obtenu,
Ne voyant plus en lui que le premier venu,
Le plantent là gaiment et sans lui crier gare...
Quand on ne lui plaît plus, cette engeance est barbare.

PAUL.

Oui, la pitié n'est pas sa première vertu,
C'est une vérité!.. Mais comment le sais-tu?

FORESTIER.

Oh! ce n'est pas par moi, comme bien tu peux croire;
Mais j'ai vingt fois été témoin de cette histoire,
Et je ne voudrais pas l'être ici.

PAUL.

Dors en paix!
J'entrevois qu'à me croire aimé je me trompais;
Quand j'en serai certain, cher père, je te jure
Qu'en huit jours le dédain fermera ma blessure.

FORESTIER.

Bien vrai?

PAUL.

Peut-on aimer quand on n'estime plus?

FORESTIER.

Hé! hé! cela se voit.

PAUL.

Chez les gens dissolus !

FORESTIER.

Ma foi... la question n'est pas approfondie.
L'amour par le mépris est une maladie
Dont le diagnostic échappe aux médecins,
Et qu'on voit s'attaquer même à des cœurs bien sains.
Elle n'y dure pas, c'est tout ce qu'on peut dire.

PAUL.

Je plains les gens soumis à ce honteux martyre.
Pour moi, ce n'est pas long quand j'aime par erreur,
Tu verras.

FORESTIER.

De quel monde est-elle?

PAUL.

Du meilleur,
Comme on dit.

FORESTIER.

De celui chez qui la bienséance
De tous les sentiments énerve la puissance.
Les grandes passions y sont un embarras
Dont on s'amuse un jour, dont on est bientôt las.

PAUL.

Eh bien, ma liaison en est à la fatigue.

FORESTIER.

Quand tu seras sorti de cette sotte intrigue,
Promets-moi de ne plus t'engager follement.

PAUL.

Je te le jure bien!

FORESTIER.

Je reçois ton serment.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ADOLPHE.

Pendant toute cette scene, Paul fait sa palette.

ADOLPHE, sur la porte, s'annonçant lui-même.

Adolphe de Beaubourg!

FORESTIER.

Te voilà, bon apôtre?

ADOLPHE.

Messieurs Forestier père et fils, je suis le vôtre.

FORESTIER.

Notre quoi, cher loustic?

ADOLPHE.

Votre humble serviteur,
Disciple, condisciple, — et qui plus est...

Ramassant la lettre que Paul a froissée à la première scène

Facteur!

A Paul.

Tu perds tes lettres.

PAUL, prenant la lettre des mains d'Adolphe.

Tiens, c'est vrai. Timbre de Nice.

FORESTIER.

C'est de Reynal?

Paul, tout en lisant, fait signe que oui.

ADOLPHE.

Comment va-t-il, ce bon Maurice?

PAUL.

Pas bien, mais toujours gai.

ADOLPHE.

C'est bon! j'irai le voir.

FORESTIER.

Et quand?

ADOLPHE.

Je viens vous dire adieu, je pars ce soir.

PAUL.

Tu pars?

ADOLPHE.

Je m'expatrie.

FORESTIER.

Où vas-tu?

ADOLPHE.

Par le monde,
Au hasard, devant moi.

FORESTIER.

Sans but?..

ADOLPHE.

Je vagabonde.

FORESTIER.

La curiosité t'a mordu?

ADOLPHE.

Non, ma foi!
C'est le spleen.

FORESTIER.

Hein? Le spleen?.. Un gaillard comme toi?

Envers qui de ses dons le ciel fut-il moins chiche?
Voyons, de bonne foi : n'es-tu pas presque riche,
Presque beau, presque noble, et presque artiste encor
Que te faut-il de plus, ô bijou presque en or?

ADOLPHE.

Vous voulez le savoir?

FORESTIER.

Si cela peut se dire.

ADOLPHE.

Ah! mon Dieu, mon état n'en deviendra pas pire.
Vous m'avez toujours pris pour un fin garnement,
Pour un homme à succès, un Lauzun?

FORESTIER.

Non, vraiment.

ADOLPHE.

Vous m'étonnez. J'avais pourtant des réticences,
De petits airs discrets, des demi-confidences
Qui devaient sur mon compte éveiller le soupçon.

FORESTIER.

Je n'y prenais pas garde.

ADOLPHE.

Et vous aviez raison,
Car je n'ai de ma vie eu de bonne fortune,
Aucune, entendez-vous, ce qui s'appelle aucune!
Et mes témérités, hors du corps de ballet,
Ne m'ont jamais valu qu'opprobre et camouflet.

FORESTIER.

Tu t'adressais peut-être à des vertus ferrées?

ADOLPHE.

Non! je ne m'attaquais qu'aux femmes séparées.

PAUL.

A madame de Clers, entre autres...

ADOLPHE.

Tu l'as su?

FORESTIER.

Quoi! Léa?..

ADOLPHE, à Paul.

Qui t'a dit?

PAUL, embarrassé.

Je m'en suis aperçu.

FORESTIER, à Adolphe.

Vous avez eu grand tort, très-grand tort, d'entreprendre
Dans ma famille...

ADOLPHE.

Mais...

FORESTIER.

Je n'y veux pas d'esclandre.

ADOLPHE.

Mais madame de Clers ne vous est rien!

FORESTIER.

D'abord
Ma pupille est sa nièce ou peu s'en faut...

ADOLPHE.

D'accord;
Mais, n'étant pas parent vous-même de Camille...

FORESTIER.

Depuis que je lui sers de père, elle est ma fille;
Mon cœur entre elle et Paul a dû se partager,
Et qui lui tient de près ne peut m'être étranger.

D'ailleurs, de la famille étendant le domaine,
Je l'ai toujours comprise à la façon romaine,
Et je compte pour miens, dans cette acception,
Tous ceux qui sont tombés sous ma protection.
Or, madame de Clers est de ma clientèle,
Et vous devez savoir ce que j'ai fait pour elle.
Quand elle eut obtenu devant le tribunal
La séparation contre un mari brutal,
Après l'avoir au cours du procès soutenue,
C'est moi qui dans le monde encor l'ai maintenue,
Couvrant de mon honneur et de mes cheveux blancs
Ce qu'offrait son état de prise aux malveillants.

ADOLPHE.

Vous serez donc toujours vif comme le salpêtre?

FORESTIER.

Oh! je ne prends jamais quatre chemins...

ADOLPHE.

Non, maître!.
Pas même un quelquefois... Comme le sanglier,
Vous aimez à donner à travers le hallier.
Si vous aviez daigné prendre un peu patience,
Vous auriez vu qu'ici, seigneur, en conscience,
Vous aviez plutôt lieu de vous apitoyer
Que de me dire *vous* et de me rudoyer;
Car Léa m'a reçu plus mal, s'il est possible,
Que les autres.

FORESTIER.

J'en suis charmé.

ADOLPHE.

Je suis sensible
A la part...

FORESTIER.

Reprenons le fil de ton discours.

Lui tapant sur l'épaule.

Tu ne fus donc jamais heureux dans tes amours?

ADOLPHE.

Jamais, je vous l'ai dit et je vous le répète...
Sauf dans quelques boudoirs, où le bonheur s'achète.
Or, je suis possédé d'un bien autre idéal!
C'est ridicule à dire avec l'air jovial,
Tant pis! mon ver rongeur, mon épine incarnée,
C'est d'ignorer l'amour d'une femme bien née.

PAUL, amèrement.

Te préserve le ciel d'un tel bonheur!

ADOLPHE.

Hélas!
Il m'en préserve assez, ne l'excite donc pas!
— Tant que j'ai conservé l'espoir d'une revanche
J'ai gardé mon secret; aujourd'hui, je m'épanche.

FORESTIER.

Tu n'as plus d'espoir?

ADOLPHE.

Non!

FORESTIER.

Pourquoi?

ADOLPHE.

J'ai découvert
Quelle fatalité près des femmes me perd;
Ce qui me manque...

FORESTIER.

C'est?

ADOLPHE.

Vous le savez de reste!

FORESTIER.

Je t'assure que non.

ADOLPHE.

Serais-je trop modeste,
Et me condamnerais-je un peu trop aisément?
Ah! tirez-moi d'angoisse, et dites franchement
Si la poutre que j'ai dans l'œil n'est qu'une paille!

FORESTIER.

Voyons.

ADOLPHE.

On m'a dit hier un mot qui me travaille.
Une danseuse à qui j'offrais... un fort emprunt,
M'a répondu : « Merci, vous êtes trop commun. »
La réponse d'abord m'a semblé saugrenue;
Mais sur le traversin elle m'est revenue;
J'ai fait mon examen à travers ce lorgnon,
Et j'ai cru trouver là la clef de mon guignon.
Me trompé-je? Tranchez la question, cher maître.

FORESTIER.

Je ne me pique pas de beaucoup m'y connaître.

ADOLPHE.

Suffit! je suis jugé. Rejet de mon pourvoi.

FORESTIER.

Je ne dis pas cela.

ADOLPHE.

Mais je vous le dis, moi!
De la vulgarité je porte l'estampille;
Oui, de la tête aux pieds, homme de pacotille!
Et j'ai passé trente ans sans m'en apercevoir!

A quoi donc, animal, te servait ton miroir?
— Je pars, je vais cacher dans un pays sauvage...

PAUL.

Ne te condamne pas sur un seul témoignage.

ADOLPHE.

Il est conforme au mien : commun, commun, commun!

FORESTIER, à Paul.

S'il ne peut être heureux à moins d'être Lauzun,
Laisse-le voyager : le changement de place
Va nous le transformer soudain en Lovelace.

A Adolphe.

En route, et bonne chance, ami.

ADOLPHE.

Vous êtes gai!

FORESTIER.

Non : que te manque-t-il? D'avoir l'air distingué;
Les étrangers l'ont tous à Paris, c'est notoire;
Donc, nous l'avons chez eux, je me plais à le croire.
Dès qu'on a de l'accent, on a le ton exquis;
Tu parles allemand aussi mal qu'un marquis!

ADOLPHE.

Pour le moins! Je comprends!

FORESTIER.

Tu deviens excentrique;
Ton gros nom même exhale un parfum exotique...

ADOLPHE, se carrant.

Adolphe de Beaubourg, gentilhomme français.

FORESTIER.

Et tu parcours le monde en volant des succès.

ADOLPHE.

Vous m'ouvrez l'horizon, vous me versez du baume!
Je pars, mais cette fois en quête d'un royaume!
J'ai trouvé ma carrière et n'en veux plus changer,
Seigneur! je m'établis gentilhomme étranger!
Adieu, maître, et merci!

FORESTIER.

Camille!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE, présentant son front à Forestier.

Bonjour, père.
Paul me pardonnera d'entrer au sanctuaire...

ADOLPHE, la saluant.

Mademoiselle! — Adieu, mes chers maîtres!

FORESTIER.

Adieu,
Bassompierre!

PAUL.

Lauzun!

FORESTIER.

Buckingham!

ADOLPHE, modestement.

Richelieu!..

Il sort.

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors ADOLPHE.

FORESTIER.

Bon voyage!

CAMILLE.

Où va-t-il?

FORESTIER.

Il part à la poursuite
De la distinction.

CAMILLE, souriant.

Reviendra-t-il?

FORESTIER.

Petite,
Est-ce la charité qu'on enseigne au couvent?

CAMILLE.

Bah! les jours de sortie!...

FORESTIER.

On sort si peu souvent!
— Voyons, Paul, quelle fête allons-nous bien lui faire?

CAMILLE.

Je me contenterai de ma fête ordinaire;
Vous m'accompagnerez chez ma tante Léa...

FORESTIER.

Et nous y dînerons tous les quatre en gala.

PAUL.

Impossible.

CAMILLE.

Oh! pourquoi?

PAUL, contraint.

Je suis d'une partie
Avec quelques amis...

CAMILLE.

Fi! mon jour de sortie!

PAUL.

Je ne sais où j'avais l'esprit en m'engageant.

FORESTIER.

Tu ne m'en as rien dit!

PAUL.

Je suis si négligent!

FORESTIER.

Le diable soit de toi!..

CAMILLE.

Je ne suis pas contente.

FORESTIER.

La pourras-tu du moins conduire chez sa tante?

PAUL.

Moi! chez..?

FORESTIER.

Et pourquoi pas?

PAUL.

Je ne sais s'il convient...

FORESTIER.

Bah! Marthe est occupée, et ma goutte me tient.

CAMILLE.

Ne le dérangeons pas; Firmin peut me conduire.

FORESTIER, avec mauvaise humeur.

Alors..!

PAUL, vivement.

Il est sorti!

FORESTIER, souriant.

Tu crois?..

CAMILLE, à Forestier.

Qui vous fait rire?

FORESTIER.

Rien. Va t'habiller, Paul, pour remplacer Firmin.

PAUL, à part.

Léa saura du moins qu'on m'a forcé la main.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VI.

CAMILLE, FORESTIER.

CAMILLE.

Pauvre Paul, la corvée a l'air de lui déplaire.

FORESTIER.

Qu'imagines-tu là? Je suis sûr du contraire...
Tu demandais pourquoi je souriais? C'était
Que Firmin est en bas, et que mon fils mentait.

CAMILLE.

Tiens ! dans quel but ?

FORESTIER.

Parbleu ! de peur que la corvée
Par ce vieux serviteur ne lui fût enlevée !
Tu vois bien, chère enfant, qu'il se plaît avec toi.
Cela te fâche-t-il ?

CAMILLE.

Oh ! non, certes !

FORESTIER.

Ni moi.

CAMILLE.

Maïs pourquoi ce détour bizarre ?

FORESTIER.

Je suppose
Qu'il n'osait laisser voir... Hum ! parlons d'autre chose.
— Tu dois bien avoir fait quelque réflexion
Sur les difficultés de ta position ?

CAMILLE.

Quelles difficultés ?

FORESTIER.

N'es-tu pas orpheline ?

CAMILLE.

O mon père !

FORESTIER.

Devant ce doux mot je m'incline,
Et je rends grâce à Dieu qu'il t'ait jailli du cœur.
Il faut songer pourtant, malgré cette douceur,
Que ma triste maison, sans mère de famille,
N'est pas un lieu séant pour une jeune fille.

CAMILLE.

Sans doute.

FORESTIER.

D'autre part, tu ne peux, mon enfant,
Passer toute ta vie au fond de ton couvent.

CAMILLE.

Et je n'en peux sortir que le jour de ma noce...
J'ai compris tout cela dans mon bon sens précoce.
Quelle difficulté voyez-vous là ?

FORESTIER.

Parbleu,
De trouver un parti sans te produire un peu.

CAMILLE.

Trouver?... Eh bien, et Paul?

FORESTIER.

Paul?..

CAMILLE.

Dans votre pensée,
N'ai-je pas de tout temps été sa fiancée ?

FORESTIER.

Moi qui la préparais et cherchais les détours !
Comme le cœur va droit! que ses chemins sont courts !
Oui, tu m'as deviné, ma Camille chérie :
Vous marier tous deux est le but de ma vie,
Et je ne forme pas de plus ardent souhait
Que de me voir ainsi ton père tout à fait.
Ce fut le dernier vœu de ta mère mourante
Quand elle me légua ton enfance ignorante :
C'est le dernier espoir de mes vieux ans.

CAMILLE.

L'espoir

Seulement? Quel obstacle y peut-il donc avoir?
Vous ordonnez, et moi, je suis obéissante.

FORESTIER.

Reste Paul.

CAMILLE.

Reste Paul. — Doutez-vous qu'il consente?

FORESTIER.

Non, mais encor faut-il l'avertir.

CAMILLE.

Et de quoi?
Soyez sûr qu'il vous a deviné comme moi.

FORESTIER.

T'aurait-il parlé?

CAMILLE, passant son bras sous celui de Forestier.

Non; mais nos cœurs dans le vôtre,
Pour ne s'entendre pas, sont trop près l'un de l'autre.
Hélas! nous marier à des étrangers, nous?
Serait-ce pas un peu nous séparer de vous?

FORESTIER.

Eh bien, oui, je te crois, cher trésor, cher oracle!
Oui, je vous aime tant, que ce serait miracle
Si vos deux cœurs unis dans ce foyer commun
Ne s'étaient pas fondus jusqu'à n'en faire qu'un.
O mes enfants! en vous, c'est mon âme qui vibre!

CAMILLE.

Quand nous marirez-vous?..

FORESTIER.

Dès que Paul sera libre...
Je veux dire qu'il a des travaux sur les bras,
Qui le mettent pour l'heure en certain embarras;
Mais, dès qu'il en sera sorti, j'ai sa parole

Qu'il n'acceptera plus de besogne aussi folle.

Prêtant l'oreille.

Il vient.

CAMILLE, vivement.

Je le rejoins.

FORESTIER.

Pas un mot !

CAMILLE.

Je crois bien !

Ce serait à ne plus retrouver un maintien.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE VII.

FORESTIER, seul.

Camille a fait passer en moi sa confiance,
Oui, tout tournera bien... Mais, morbleu ! quelle chance
Que mon fils ne soit pas sérieusement pris !
Que devenait Camille, en ce cas ? J'en frémis.
Je la connais, l'enfant ! sous sa grâce légère,
C'est le cœur immuable et grave de sa mère ;
Un de ces cœurs profonds, tranquilles, absolus,
Qui, donnés une fois, ne se reprennent plus !
— O maîtresse de Paul, qui que tu sois, gaillarde
Dont la conquête est plus facile que la garde,
Je te bénis ! — Mon fils va rentrer au bercail,
Et l'ordre reviendra, ramenant le travail...
C'est que Paul est à l'heure où l'avenir se joue,
Où le talent en fleur coule, s'il ne se noue !

S'approchant du tableau.

Voilà des qualités de maître, et, tout auprès,

Des fautes d'écolier qu'il semble faire exprès,
L'animal ! Ce Milon fait un gros dos de chatte...

Prenant la palette et les pinceaux de Paul.

Attends un peu, je vais te muscler l'omoplate !

Tout en peignant.

Sans rien dire, je t'ai plus d'une fois déjà...

Une porte sous tenture s'ouvre à droite ; Léa entre sur la pointe du pied, remettant la clef dans sa poche.

SCÈNE VIII.

LÉA ; FORESTIER, derrière le tableau.

LÉA, ôtant son voile et le posant sur la table.

Puisque tu ne viens pas, c'est moi qui viens !...

FORESTIER, se montrant.

Léa !

LÉA.

Son père !

FORESTIER.

Vous, Léa !..

LÉA.

Par pitié !..

FORESTIER.

Je vous jure
Que je suis plus troublé que vous de l'aventure.
En cherchant à qui Paul pouvait s'être engagé,
Vous êtes la dernière à qui j'eusse songé !
Mes services valaient une autre récompense
Que d'arracher mon fils à sa vraie existence.

LÉA.

Ah ! vous me méprisez, monsieur...

FORESTIER, après une hésitation.

Eh ! mon Dieu, non!
Car si faute jamais fut digne de pardon,
C'est la vôtre, pauvre âme à son début blessée,
Par le bonheur légal trahie et repoussée,
A qui le sort mauvais, pour l'empêcher de choir,
N'a pas même laissé l'obstacle du devoir.

LÉA.

Ah ! que vous êtes bon de parler de la sorte !
Comme votre parole est douce, et réconforte !
Elle sait relever, par sa seule vertu,
Le front baissé non moins que le cœur abattu.
Que m'importent l'estime et l'amitié des autres,
Pourvu que, dans ma chute, il me reste les vôtres ?

FORESTIER.

C'est peu de mon estime et de mon amitié,
Pauvre enfant ; joignez-y ma profonde pitié.

LÉA.

De la pitié ? Mais non, je ne suis plus à plaindre,
N'ayant plus désormais votre mépris à craindre.
L'effroi dont mon bonheur était empoisonné,
C'était par vous un jour de se voir condamné.

FORESTIER.

Hélas ! ce n'est pas moi de qui l'arrêt émane;
Mais une loi fatale à périr le condamne.

LÉA.

Le condamne? et pourquoi ?

FORESTIER.

Parce que votre époux
Vous tient rivée, encor qu'il n'ait plus droit sur vous,

Et que vous ne pouvez faire à mon fils la vie
A laquelle la loi du monde le convie.

LÉA.

Ah! tant qu'il m'aimera, Paul n'aura pas besoin...

FORESTIER.

Tant qu'il vous aimera, c'est justement le point!
Car l'amour, n'étant pas éternel par essence,
S'éteint avec l'ardeur qui lui donna naissance
Quand la paternité, son complément divin,
Ne vient pas le doubler d'un sentiment sans fin.
— C'est la force et l'honneur de ce vieux mariage
Que seul il peut forger ce solide alliage,
Et qu'en dehors de lui les enfants, s'il en vient,
N'étant qu'à l'un des deux, ne sont pas un lien.
— Ah! si vous étiez libre aujourd'hui, sur mon âme,
Je ne chercherais pas à Paul une autre femme,
Et je renoncerais à des projets bien doux,
Certain de l'avenir, s'il était votre époux...
Bien que d'un an ou deux, je crois, étant l'aînée,
A vieillir avant lui vous soyez destinée;
Mais il n'importerait alors, car les parents
Ont un âge commun, celui de leurs enfants;
Tandis que...

LÉA.

Achevez donc! Croyez-vous que j'ignore
Que, dans dix ans d'ici, Paul sera jeune encore,
Et que je serai vieille, et qu'il me quittera?

FORESTIER.

Non! vous le garderez, mais il vous haïra.

LÉA.

Jamais! le jour venu de la triste échéance,
Je m'exécuterai sans vaine doléance,
Et je le pousserai vers ses destins meilleurs,

Le sourire à la lèvre et refoulant mes pleurs.
— J'expirai durement alors ces dix années ;
Mais j'en conserverai du moins les fleurs fanées,
Et, dans la solitude où mon sort doit finir,
Mon cœur s'entretiendra de leur cher souvenir.

FORESTIER.

Quand on récapitule en approchant du terme,
Croyez-moi, ce qui compte et nous rend le cœur ferme,
Ce qui mérite seul d'échapper à l'oubli,
Ce n'est pas le bonheur, c'est le devoir rempli.

LÉA.

Mais je n'ai de devoirs, hélas ! envers personne.

FORESTIER.

Toute position, bonne ou mauvaise, en donne...
D'autant plus grands peut-être et d'autant plus ardus,
Quand ils sont le rachat des bonheurs défendus.
— Le vôtre est, envers Paul, de traverser sa vie
Comme un bon ange, et non comme un mauvais génie,
Et de n'attendre pas pour vous en effacer
Qu'il ait passé le temps de la recommencer.

LÉA.

Rompre... à présent?

FORESTIER.

Oui !

LÉA.

Non ! c'est trop ! non ! je résiste !
Votre amour paternel devient trop égoïste.

FORESTIER.

Comme tous les amours absolus.

LÉA.

Et le mien,
N'a-t-il pas droit de l'être aussi?

FORESTIER, tristement.

Je le vois bien.

LÉA.

Vous êtes étonnants, vous autres! Qu'on réclame
Un sacrifice amer, c'est toujours à la femme!
C'est notre lot, à nous que l'abnégation!
Pour l'homme, il ne saurait en être question!...

FORESTIER.

Le vieillard qui vous parle ici de sacrifice
En a, jusqu'à la lie, épuisé le calice
Pour ce même garçon que nous aimons tous deux...
Mais que j'aime bien plus et, j'ajoute, bien mieux.

LÉA.

Plus et mieux, dites-vous? Ah! je vous en défie!

FORESTIER.

Je mesure l'amour à ce qu'il sacrifie!
J'ai renoncé, — de là mes premiers cheveux blancs,—
Non aux plaisirs toujours menacés et tremblants
De cette liaison qui rougit et se cache,
Mais aux félicités sans nuage et sans tache
D'une union bénie au grand jour, à l'autel,
Avec un cœur profond et pur comme le ciel,
La mère de Camille, enfin, votre cousine.

LÉA, s'inclinant.

Une sainte, en effet,... noble et douce Pauline!
Mais je cherche quel mal eût fait à votre fils?..

FORESTIER.

Ah! les cœurs des enfants ont d'étranges replis!
Paul avait en silence appris cette nouvelle,
Mais le chagrin couvait dans sa jeune cervelle;
Il était taciturne, il perdait l'appétit;
Puis la fièvre survint, le délire le prit...

Un soir, je le veillais avec ma pauvre amie,
Sans comprendre son mal, inquiet pour sa vie,
Quand tournant tout à coup ses yeux hagards vers moi :
« Eh bien, quand chasses-tu ma mère de chez toi? »
J'eus le cœur traversé par un éclair rapide ;
La place que j'offrais, pour lui n'était pas vide !
J'allais répudier le souvenir vivant
Qu'il entourait encor d'un culte si fervent,
J'allais me séparer de lui sur cette tombe...
— Ah! les cruels combats où le plus fort succombe !
Mais Pauline, voyant mon courage faiblir,
Épousa mon devoir et me le fit remplir.

LÉA, la tête basse.

Vous pouvez, en effet, parler de sacrifice.

FORESTIER.

De récompense aussi, madame, et de justice !
Quand je vivrais cent ans, non ! je n'oublirais pas
De quel élan mon fils se jeta dans mes bras.
Si vous pouviez savoir quelle âcre jouissance,
C'est de voir ceux qu'on aime heureux par sa souffrance !

LÉA.

S'il devait être heureux par la mienne, ah ! croyez
Que j'irais de ce pas la mettre sous ses pieds.
Ne parlons plus de moi, monsieur, je m'abandonne,
Je suis vaincue et prête à tout ce qu'on m'ordonne ;
Mais, si ce n'est plus moi que je défends, c'est lui ;
Ne souffrira-t-il pas de me perdre ?..

FORESTIER.

Aujourd'hui,
Certes ; mais je suis sûr que, vous ayant pleurée,
Son deuil ne sera pas d'éternelle durée.

LÉA.

Est-ce donc pour cela qu'il ne revenait pas?

D'une explication fuyait-il l'embarras?
Soyez franc : il vous a chargé de la rupture!

FORESTIER.

Non, madame; j'agis de mon chef, je le jure.

LÉA.

Alors, où prenez-vous que Paul ait moins d'amour?
Moi, je vous dis qu'il m'aime autant qu'au premier jour,
Et qu'à nous séparer votre fausse prudence
Le mène au désespoir, non à la délivrance!
Encore un coup, ce n'est pas moi que je défends!
Mais je suis et serai sa vie encor longtemps;
Dans un an, dans deux ans, vous en auriez la preuve...

FORESTIER.

Il ne me faudrait pas une si longue épreuve.

LÉA.

En voulez-vous faire une, et, s'il en sort vainqueur,
Me reconnaîtrez-vous quelques droits sur son cœur?

FORESTIER.

Oui... si vous acceptiez une épreuve réelle.

LÉA.

Ah! quelle qu'elle soit je l'accepte et l'appelle.
Votre consentement à mon pauvre bonheur,
Ce serait mon pardon et presque mon honneur!
Que faut-il que je fasse? En vos mains je me livre

FORESTIER.

Parlez...

LÉA.

Oui!..

FORESTIER.

De façon qu'il ne puisse vous suivre,

Qu'il ne puisse trouver la trace de vos pas,
Sans lui dire adieu...

LÉA.

Quoi!..

FORESTIER.

Vous ne partiriez pas.

LÉA.

Que va-t-il supposer, mon Dieu! que va-t-il croire?

FORESTIER.

Rien, je n'en doute pas, qui soit à votre gloire;
Mais votre épreuve est là; sans un malentendu
Comment pourrait-il croire à son bonheur perdu?
S'il n'y croit pas, comment pourrons-nous reconnaître
Quelle place occupait ce bonheur dans son être?
C'est seulement alors qu'il se change en douleur
Qu'on peut d'un sentiment juger la profondeur.

LÉA.

Mais combien durerait l'exil?

FORESTIER.

Jusqu'à l'automne,
Est-ce trop?

LÉA.

Pour moi, non, puisque je m'abandonne...
Mais pour lui, quatre mois de souffrance...

FORESTIER.

Ah! Léa!
Ce n'est pas lui, je crois, que vous défendez là!

LÉA.

J'ai peur!

FORESTIER.

Vous doutez donc que vous soyez sa vie?
Alors, madame...

LÉA, sombre.

Alors, rien ne me justifie.
— Je pars demain ! — Adieu.

Elle essuie une larme.

FORESTIER.

Courage, mon enfant!
La douleur élargit les âmes qu'elle fend.

La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le salon de Forestier, mobilier riche et artistique, porte au fond, porte latérale.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, CAMILLE, FORESTIER.

Paul est en train de faire le portrait de Camille. Il travaille, assis devant un petit chevalet. Camille est assise en face de lui, et pose. Forestier est assis derrière Paul et le regarde faire.

PAUL, à son père.

Elle a des tons nacrés qui font mon désespoir.

CAMILLE.

C'est donc laid?

FORESTIER.

Non, madame...

PAUL, à Camille qui se lève.

Eh bien?

CAMILLE.

Je voudrais voir.

PAUL.

Pas encore... Voyons, modèle, à cette pose!

CAMILLE.

Que je me sois levée au moins pour quelque chose.

Elle lui renverse la tête et l'embrasse au front.

PAUL.

En place !

CAMILLE, allant se rasseoir.

Après trois mois ! ces maris, quels tyrans !

FORESTIER.

Trois septembre, oui.

CAMILLE.

Trois mois !

PAUL.

Silence dans les rangs.

CAMILLE.

Pas parler ?

PAUL.

Non... je tiens cette bouche...

FORESTIER.

Vermeille.

CAMILLE.

Mais écouter ? je peux?... Tu ne tiens pas l'oreille ?

PAUL.

Tu peux.

CAMILLE, à Forestier.

Racontez-moi des nouvelles, papa.

FORESTIER.

Lesquelles ?

CAMILLE.

Comment va le procès de Léa ?

FORESTIER.

Il va... mais sa fortune y court grosse aventure.
L'héritier du mari nous fait une ouverture
Qui vaut mieux, selon moi, qu'un procès incertain,
Et pour en conférer je l'attends ce matin.

PAUL.

Et Léa ? Tu ne peux rien conclure sans elle.

FORESTIER.

Ma dernière dépêche en hâte la rappelle.

CAMILLE, se levant.

Mais d'un moment à l'autre alors on va la voir ?
Quel plaisir ! qu'en dis-tu, Paul ?

PAUL.

Qu'il faut te rasseoir.

CAMILLE, se rasseyant.

Ce flegme !

PAUL.

Son retour n'a rien qui me remue.

CAMILLE.

Pauvre tante ! cinq mois que nous ne l'avons vue !

PAUL.

Elle ne manquait pas à mon bonheur.

CAMILLE.

Eh bien,
Tant pis pour vous, monsieur : elle manquait au mien.

FORESTIER.

Je le croyais complet.

CAMILLE.

Non ! je n'avais personne
A qui le raconter.

FORESTIER.

Bien répondu, mignonne ;
Mais crois-tu que ce soit un récit très-pressant
Lorsque son deuil de veuve est encore si récent ?

CAMILLE.

Son mari, disait-on...

FORESTIER.

Elle avait à s'en plaindre ;
Mais tout ressentiment par la mort doit s'éteindre.
Ne lui raconte rien, crois-moi : les bonnes gens
N'étalent pas leur luxe aux yeux des indigents.

PAUL.

Des sensibilités à ce point délicates
Chez madame de Clers ? Je crois que tu la flattes ;
Elle me fait l'effet d'une tête à l'évent
Qui se soucie autant d'un mort... que d'un vivant.

CAMILLE.

C'est l'âme la plus noble et la plus généreuse !

PAUL.

Alors, de ton bonheur elle serait heureuse ?

FORESTIER, à Camille.

Dans le doute tais-toi, dit la Sagesse.

CAMILLE.

A moins
Qu'elle ne m'interroge.

PAUL.

Auquel cas, je t'enjoins,

Mon enfant, de ne pas jouer à cache-cache,
Car j'adore ma femme et je veux qu'on le sache.

FORESTIER, à Camille.

Pourquoi cette rougeur et ce front interdit?

CAMILLE.

Il vient de dire un mot qu'il n'avait jamais dit.

PAUL.

Oh ! ne bouge pas...

A Forestier.

Vois comme ça se compose !
Je veux la faire ainsi... Bon ! elle perd sa pose...
Je la retrouverai...

Se levant.

Va tordre à ton chignon,
Ton collier de corail, pour réveiller le ton.
— Nous allons cette fois faire de bon ouvrage.

FORESTIER.

Tu veux recommencer ce portrait ?

CAMILLE, qui s'est rapprochée du chevalet.

Quel dommage !
Comme j'étais flattée !... Es-tu gentil !... Merci.

PAUL.

De quoi? de te flatter ?

CAMILLE.

Non... de me voir ainsi.

FORESTIER.

Tu n'es pas autrement.

CAMILLE.

Tant pis.

PAUL.

Que chante-t-elle.

CAMILLE.

Je voudrais être laide et te paraître belle.

PAUL.

Les dieux ont exaucé la moitié de vos vœux.

CAMILLE.

Mais... laquelle ?

PAUL.

Allez donc arranger vos cheveux.

CAMILLE.

C'est juste... je vais être ainsi toute coiffée
Pour le Conservatoire.

PAUL.

Ah! oui!

CAMILLE.

Les chœurs d'*Orphée!*

Elle sort par la droite.

SCÈNE II.

FORESTIER, PAUL.

FORESTIER.

Ce portrait venait bien.

PAUL.

Non, c'est gauche, c'est lourd,
Cela manque d'éclat, de grâce, de contour...

FORESTIER.

Sais-tu que tu n'es plus facile à satisfaire ?

PAUL.

Parce que je commence à savoir mon affaire,
Ou plutôt je commence à l'aimer.

FORESTIER.

C'est tout un.

PAUL.

Autrefois le travail était un importun
Dont je me résignais à subir la visite,
Mais que j'expédiais, bien ou mal, au plus vite :
Aujourd'hui, c'est l'ami qui vient toujours trop tard,
Qui part toujours trop tôt — Ah ! l'art, cher père, l'art!
Quel bienfait du bon Dieu ! quelle admirable chose!
Comme cela soutient! comme cela repose!

FORESTIER.

Va, va! sur ce terrain, partout je te suivrai.

PAUL.

Hors de l'art rien de bon, rien de sûr, rien de vrai!
Lui seul est grand, lui seul vaut la peine qu'on vive!

FORESTIER.

Tu vas trop loin. Comment veux-tu que je te suive?
Rien qui vaille la peine?... Et la mignonne enfant
Qui rouvre notre porte au travail triomphant,
Pour quoi la comptes-tu?

PAUL.

C'est entendu, je l'aime;
Mais, comme un beau matin tu le disais toi-même,
Cette affection calme en son parfait accord,
Au lieu d'être un orage est devenue un port.

FORESTIER.

A la bonne heure. Elle est charmante!

PAUL.

Elle est parfaite,
La pauvre enfant.

FORESTIER.

Le ciel exprès pour toi l'a faite.

PAUL.

Exprès pour nous.

FORESTIER.

Comment, pour nous?

PAUL.

Oui, pour nous deux.
Conviens qu'en l'épousant j'ai comblé tous tes vœux.

FORESTIER.

Les tiens aussi, j'espère.

PAUL.

Oh! les miens cette année,
Cher père, n'étaient pas tournés vers l'hyménée.
De mes moulins à vent encore tout moulu,
Mon cœur ne demandait qu'un repos absolu.

FORESTIER.

Je ne te pressais pas, rends-moi ce témoignage;
Nous parlions vaguement, un soir, de mariage,
Souviens-t'en; je nommai Camille fort en l'air...

PAUL.

Mais son nom prononcé pour moi fut un éclair;
Je sentis dans ce cœur, mort à toute espérance
Battre la passion de la reconnaissance,
Et, m'enthousiasmant soudain de mon devoir
Je voulus te payer ma dette sans surseoir.

FORESTIER.

Quel devoir? quelle dette?

PAUL.

Ah! j'ai bonne mémoire;
Je n'ai pas oublié, comme tu l'as pu croire,
O le plus dévoué, le meilleur des amis,
A quelle cruauté d'enfant tu t'es soumis.
Je compris tout à coup qu'en épousant Camille,
Qu'en te donnant le droit de l'appeler ta fille,
Je renouais, autant du moins qu'il est en moi,
L'alliance rompue entre sa mère et toi,
Et je me consacrai sur l'heure à cette tâche,
Heureux de retrouver à ma vie une attache.

FORESTIER, lui serrant la main.

Mon cher fils! — Eh bien, vois comme tout finit bien :
En cherchant mon bonheur, tu rencontras le tien.
— Moi qui me figurais ta guérison complète
Quand tu me demandas la main de ma fillette!

PAUL.

Ils restent longtemps morts, vois-tu, les cœurs guéris
D'un violent amour par un coup de mépris.

FORESTIER.

Le mot est dur, voyons! soit raison, soit caprice,
Cette dame en rompant t'a rendu grand service.

PAUL.

Plus grand que tu ne crois! Si tu savais qui c'est,
Et quel piége le sort goguenard me dressait!
Ah! c'est en y songeant que je me félicite
De l'heureuse union par où je ressuscite.
Mon bonheur est le fruit de son leste abandon,
Et je lui dois plutôt des grâces qu'un pardon.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CAMILLE, précédant LÉA.

CAMILLE, annonçant gaiement.

Léa!...

PAUL, à part.

Léa!

FORESTIER.

Léa!

A Léa qui entre.

Pardonnez ma surprise.

LÉA, en grand deuil, froide et triste.

Votre dépêche, au moins si je l'ai bien comprise,
M'assignait-elle pas rendez-vous en effet
Pour une conférence ici?

FORESTIER, la conduisant à un fauteuil.

Pas tout à fait.
Il est vrai que j'attends ici votre adversaire,
Et que votre retour devenait nécessaire;
Mais je ne voulais point vous donner l'embarras
D'assister en personne à ces tristes débats.

LÉA.

J'ai cru que rien sans moi ne vous était possible;
Et, quoi que la démarche ait en soi de pénible,

Tendant la main à Forestier.

Ayant pris mon courage à deux mains pour venir,
Puisque enfin me voilà, j'aime mieux en finir.

FORESTIER, bas.

Pauvre Léa!

LÉA, de même.

Je suis à tout bien résignée...
J'ai demandé l'épreuve : elle m'a condamnée,
C'est bien.

CAMILLE.

N'aviez-vous pas hâte de voir un peu
Votre nièce?

LÉA.

Oui vraiment, ma nièce... et mon neveu.

A Paul.

Car nous voilà parents de par votre compagne,
Monsieur Paul... à la mode, il est vrai, de Bretagne,
Mais n'importe : si peu que l'on soit allié,
L'alliance est un clou qui fixe l'amitié;
Ainsi que la noblesse elle a certain prestige;
On dirait volontiers d'elle aussi qu'elle oblige.

PAUL.

Je vous entends, madame, et j'accepte avec vous
Une obligation qui ferait des jaloux.
Mon amitié, d'ailleurs, sur l'estime fondée,
N'avait aucun besoin d'être consolidée.

LÉA, détournant les yeux et apercevant le portrait.

C'est ton portrait, Camille?

CAMILLE.

Oui...

LÉA.

Charmant.

CAMILLE.

Il vous plaît?
Je triomphe!

LÉA.

Comment?

CAMILLE.

Monsieur le trouve laid!

PAUL.

A côté du modèle, oui sans doute, ma chère.

CAMILLE.

Moqueur!

A Léa.

N'a-t-il pas fait le vôtre aussi?

LÉA.

Naguère.

PAUL.

C'était, s'il m'en souvient, un bien pauvre début.
A l'inexpérience il faut payer tribut. —
J'étais jeune, et souvent jeunesse se fourvoie...
J'ai fini, grâce au ciel, par rencontrer ma voie.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Quelqu'un à qui monsieur a donné rendez-vous
Est chez monsieur.

FORESTIER.

C'est lui, madame; venez-vous?

LÉA, à part.

Il était temps!

Haut.

Allons!... Adieu, chère petite.

CAMILLE.

A demain. Je sors seule, et vous rendrai visite.

Léa sort avec Forestier.

SCÈNE IV.

PAUL, CAMILLE.

CAMILLE.

A quoi pensez-vous donc, monsieur?

PAUL, lui prenant les deux mains et les lui baisant tour à tour.

Tiens, chasteté!
Tiens, jeunesse, droiture, innocence, bonté!
Voilà tes noms à toi!

CAMILLE.

Vous oubliez tendresse.

PAUL.

Quand on songe qu'il est des cœurs dans leur espèce
Aussi parfaitement corrompus et véreux
Que le tien est intact, candide et généreux...
Mon Dieu, mon Dieu! faut-il que les hommes soient bêtes!

CAMILLE.

Comment?

PAUL.

De se donner en pâture aux coquettes,
Quand il se trouve encor des anges comme toi.

CAMILLE.

Pour qui dis-tu cela?

PAUL, souriant.

Pour des amis à moi.

CAMILLE.

Le sire de Beaubourg serait-il pas du nombre?

PAUL.

Lui? pourquoi?

CAMILLE.

Je ne sais... je lui trouve l'air sombre
Depuis son retour.

PAUL.

Tiens! je n'ai pas remarqué.

CAMILLE.

Après cela, peut-être est-ce un air distingué
Qu'il a contracté.

PAUL.

Non... quelque chose le ronge,
Ce garçon-là... c'est vrai, maintenant que j'y songe.

CAMILLE.

On le voit rarement, il est distrait, contraint;
Il semble s'exciter pour avoir de l'entrain...

PAUL.

Et, chose étrange à qui connaît le personnage,
Il ne raconte rien de son pèlerinage...
Aurait-il rencontré son malheur en chemin?
J'en aurai le cœur net : j'irai chez lui demain.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ADOLPHE.

PAUL.

Quand on parle du loup...

ADOLPHE.

On en voit la comète.
Permettez à vos pieds, madame, qu'on se mette.
Que disiez-vous de moi? Reprenons le discours.

CAMILLE.

Que vous devenez rare ainsi que les beaux jours.

PAUL.

Et triste en même temps comme les jours de pluie.

ADOLPHE.

Je l'étais; mais voilà que le ciel se ressuie,
Je vois à l'horizon renaître le soleil...
Et viens à ce propos te demander conseil.

CAMILLE.

Suis-je de trop, messieurs?... Il faut que je m'habille,
Précisément.

PAUL.

Oui, va, ma petite Camille.

ADOLPHE.

Me pardonnerez-vous, madame?

CAMILLE.

C'est selon;
Oui, si vous êtes court; non, si vous êtes long.
Mon mari me conduit au concert.

ADOLPHE.

Que je meure
Si je vous le retiens plus d'une demi-heure!

Camille sort par la droite.

SCÈNE VI.

PAUL, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Le conseil dont s'agit est des plus délicats.

PAUL.

Je sais de quoi, mon bon, il retourne en ce cas.
Quand tu sens le besoin que ton ami t'approuve,
C'est qu'une absurdité dans ta cervelle couve.

ADOLPHE.

Ai-je jamais rien fait, ingrat, sans tes avis?

PAUL.

Oui, tu les as toujours demandés; mais suivis?
Chaque fois que ma lâche et vile complaisance...

ADOLPHE.

C'est vrai; mais cette fois je jure obéissance,
Quel que soit ton arrêt.

PAUL.

C'est donc grave?

ADOLPHE.

En un mot,
Il s'agit... Mais prenons les choses de plus haut.

Bras dessus, bras dessous, se promenant.

— Tu sais que je partis pour parcourir le monde
Et faire à l'étranger figure de Joconde?

PAUL.

Et l'exportation t'a-t-elle réussi?

ADOLPHE.

Dans les commencements, mon cher, couci-couci.
A Berlin, par exemple, une dame... encor fraîche ;
Mais, tu sais... une femme enfin...

PAUL.

Qui se dépêche.

ADOLPHE.

Une Russe, à Munich, très-belle, une houri...
Mais bien moins lucrative à moi qu'à son mari.
Ainsi du reste. — Enfin...

PAUL.

Enfin ?

ADOLPHE.

Ils s'asseyent.

J'étais à Vienne :
Je rencontre au *Prater* une Parisienne
Que j'avais quelque peu courtisée à Paris,
Et qui m'avait payé du plus touchant mépris.
D'un air assez penaud, en passant je m'incline ;
Mais elle... appelons-la pour l'heure Caroline,
Si tu veux.

PAUL.

Je n'y vois nul inconvénient.

ADOLPHE.

Caroline rougit... rougit en souriant,
Et, me tendant sa main dans un flot de dentelle :
« Bouderez-vous toujours vos amis ? » me dit-elle.
— Je fus reçu chez elle à partir de ce jour,
Mais sans même songer à lui faire ma cour,
Car belle, froide et calme ainsi qu'une Minerve,
Son attitude seule imposait la réserve.
Cela durait ainsi depuis un mois. — Un soir

Nous étions cinq ou six causant dans son boudoir ;
Elle avait dans son air je ne sais quoi d'étrange,
De fauve, si ce mot peut se dire d'un ange ;
La voix rauque et stridente, et les yeux éclatants,
Pâle, avec des éclairs de rougeur par instants,
Fiévreuse, sarcastique, emportée, éloquente,
Elle était à la fois hautaine et provocante,
Elle me troublait fort, je ne puis le nier.
Tant pis ! je m'arrangeai pour rester le dernier.
Je risquai des aveux qu'on reçut sans colère ;
Ce que voyant, ma foi ! je devins téméraire...
Grande indignation, et tout ce qui s'ensuit,
Mais je n'écoutais rien ; lorsque sonna minuit...
J'étais à ses genoux... « Silence ! » me dit-elle ;
Et puis, au dernier coup de l'heure solennelle,
Murmurant quelques mots que je n'entendis pas,
Voilà qu'elle se laisse aller entre mes bras !
Alors...

PAUL.

Passons ! après?

ADOLPHE.

Après ?... Cherche, imagine.

PAUL.

Parle, c'est plus tôt fait ; jamais je ne devine.

ADOLPHE.

J'étais tout stupéfait encor de mon bonheur,
Qu'elle me dit : « Sortez, vous me faites horreur ! »

PAUL.

C'est la réaction ordinaire et prévue.
Tu restas ?

ADOLPHE.

Hélas ! non.

PAUL.

Ce fut une bévue.

ADOLPHE.

Oui, mais le procédé me sembla noble et grand.

PAUL.

Tu sentais le besoin d'un cigare, sois franc !

ADOLPHE.

Ah bien, oui! j'étais loin des gaîtés incongrues !
J'errai tonte la nuit, comme un fou, dans les rues,
Par ce besoin qu'on a de fatiguer son corps
Lorsqu'on se sent le cœur plein par-dessus les bords.
Je courais, je riais, je criais à la pluie,
Car il pleuvait : « Le feu de mon cœur te défie ! »
J'étais lyrique. Bref, de fatigue engourdi,
Je rentre, je me couche, et dors jusqu'à midi.

PAUL.

Bon, cela!

ADOLPHE.

Quel réveil, mon ami ! Je me lève,
Et, pour bien m'assurer que ce n'est pas un rêve...

PAUL.

Tu déjeunes.

ADOLPHE.

D'abord, avec le plus grand soin.
Je cours chez Caroline et l'aperçois de loin
Accoudée au balcon, comme la Polymnie,
Portant dans ses beaux yeux des traces d'insomnie.
A ma vue, elle rentre, et je double le pas...
Juge de ma surprise : on ne me reçoit pas !...
« Madame est sortie ! »

PAUL.

Ah!

ADOLPHE.

J'insiste, je m'indigne.
Je corromps le portier : c'était une consigne !
Oui, j'étais consigné, mon cher.

PAUL.

C'est vif.

ADOLPHE.

J'écris...
Huit pages ! Les rochers s'en fussent attendris !
Ma lettre me revient le lendemain... intacte !
Je fais de fiers serments...

PAUL.

Qu'aussitôt...

ADOLPHE.

Je rétracte.

PAUL.

Et tu cours te brûler les doigts à son marteau.

ADOLPHE.

Tout juste ! Mais que vois-je au balcon, l'écriteau !
Elle avait décampé la veille, la traîtresse,
Sans prévenir son monde et sans donner d'adresse.

PAUL.

Plus d'une a pratiqué cette façon d'agir,
Pour se débarrasser d'un amant sans rougir.

ADOLPHE.

J'ai fait de vains efforts pour retrouver sa trace,
Et je suis à Paris rentré, de guerre lasse.

PAUL.

C'est tout?

ADOLPHE.

Oui... Maintenant, délibérons.

PAUL.

Sur quoi ?

ADOLPHE.

D'abord, que penses-tu de Caroline?

PAUL.

Et toi?

ADOLPHE.

Sa conduite est d'un ange ou d'une Messaline,
Il n'est pas de milieu ; choisis.

PAUL.

Alors, j'incline...

ADOLPHE, anxieux.

Pour l'ange ?

PAUL.

Oh ! non !

ADOLPHE.

Crétin ! comment ne vois-tu pas
Qu'un fol entraînement l'a jetée en mes bras?
Qu'à ses devoirs rendue aussitôt que tombée,
La fuite à son vainqueur l'a seule dérobée ?
Que j'entrevois, pour moi, dans ce cœur combattu,
D'adorable faiblesse et de fièvre vertu !
Son expiation part d'une âme trop haute
Pour qu'au dévergondage on impute sa faute :
Tu n'en peux expliquer le délire effréné
Que par l'explosion d'un cœur passionné...
A moins qu'il ne te semble impossible qu'on aime.

PAUL.

Non, certes.

ADOLPHE.

Alors, il faut adopter mon système.

PAUL.

Je l'adopte.

ADOLPHE.

Fort bien, mon cher... Ceci posé,
Verrais-tu mon honneur dans ses mains exposé?
Me conseillerais-tu de la prendre pour femme?
C'est de ton amitié l'avis que je réclame.

PAUL.

Elle est donc libre?

ADOLPHE.

Oui bien.

PAUL.

Tu parlais de devoir?

ADOLPHE.

Elle en avait alors et cesse d'en avoir;
Elle est veuve, en un mot.

PAUL.

Veuve?

ADOLPHE.

Tu t'en étonnes?
Les maris sont mortels comme d'autres personnes.

PAUL.

Elle a perdu le sien depuis peu?

ADOLPHE.

Depuis peu.

PAUL.

Et tu sais maintenant où la trouver?

ADOLPHE.

Parbleu!
Autrement, je serais encore sombre et triste.
Mais, sur les grands chemins ayant perdu sa piste,
Je la guettais au gîte en vrai chasseur... Enfin,
Ses persiennes se sont ouvertes ce matin.

PAUL.

Est-ce que c'est Léa?

ADOLPHE.

Léa? Veux-tu te taire!
Allons donc!

PAUL.

Entre nous à quoi bon ce mystère?
Je saurai bien son nom quand tu l'épouseras.

ADOLPHE, épanoui.

Tu me conseilles donc de l'épouser?

PAUL.

Non pas!
Mais avec le désir que je te vois en tête,
Que je te le conseille ou non, c'est chose faite.

ADOLPHE.

Et franchement, mon cher, pourrais-je faire mieux?
Une femme qui m'aime... avec de si beaux yeux!
Qui n'avait avant moi jamais fait parler d'elle!
Que sa faute me rend et plus chère et plus belle.
Qui dans sa chute même a montré tour à tour
Autant d'honneur réel que de réel amour!...

PAUL.

Voyons, ne me fais pas de demi-confidence;
Tu sais bien que tu peux compter sur mon silence.
— Est-ce Léa?

ADOLPHE.

Je vois que je nierais en vain.

PAUL, à part.

C'est elle !

ADOLPHE.

Je répare, en lui donnant ma main,
Ce que ma langue ici lui fait de préjudice.
— Mais après le conseil, cher ami, le service :
Déjà mon nom sans doute à ses gens est donné
Comme celui d'un homme à jamais consigné.
Auprès d'elle comment veux-tu que je pénètre ?
Écrire ?... Sans l'ouvrir, on renverra ma lettre.
Je ne peux donc agir que par ambassadeur,
Et j'ai compté sur toi...

PAUL.

Pour ton entremetteur ?
Merci. Je ne suis pas courtier de mariage.

ADOLPHE.

Quelle mouche te pique et quel enfantillage...?

PAUL.

Ton témoin dans un duel, oui, tant que tu voudras ;
Mais pour te marier, je m'en mêle pas.

ADOLPHE.

Quoi ! sérieusement et malgré ma prière...

PAUL.

Mon cher, on n'a, dit-on, que deux choses à faire
Quand avec un ami l'on cherche à se brouiller :
Lui prêter de l'argent ou bien le marier.
La première est moins sûre encor que la seconde.
Bref, il ne manque pas de marieurs au monde...

ADOLPHE.

Je croyais à mon sort que tu t'intéressais;
Il n'en est rien, bonsoir.

Il prend son chapeau.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FORESTIER.

FORESTIER.

Gentilhomme français
Je te salue.

ADOLPHE.

Adieu, cher maître.

FORESTIER.

Je te chasse?

ADOLPHE.

Une affaire pressée.

FORESTIER.

Il suffit, Lovelace!

ADOLPHE, à Paul.

Sans rancune.

PAUL.

Tiens-moi cependant au courant.

ADOLPHE.

Trop bon! Cela doit t'être assez indifférent.
Adieu.

Il sort.

SCÈNE VIII.

PAUL, FORESTIER.

Paul éclate de rire.

FORESTIER.

De quoi ris-tu?

PAUL.

C'est trop fort, c'est trop drôle!
Cette femme de cœur, ce lis penché, ce saule,
Tu sais, dont tu prenais la défense tantôt
Et qu'à ton sentiment je jugeais de trop haut,
Voilà que j'en apprends de belles sur son compte!
Tudieu! quelle gaillarde aux tentations prompte!
Quelle aisance à jeter aux hommes le mouchoir!

FORESTIER.

Comment?

PAUL.

S'est-elle pas abandonnée un soir,
A qui? je te le donne en mille!... au gentilhomme
Qui sort d'ici!

FORESTIER.

Vraiment?

PAUL.

Aussi vrai qu'il se nomme
Adolphe de Beaubourg. — Tu sembles consterné?

FORESTIER.

Oui, de ces choses-là je suis toujours peiné.

PAUL.

Et moi, je suis ravi. — Dans ma sotte caboche
Ne m'adressais-je pas quelquefois le reproche
D'avoir pris mon parti trop vite? Désormais
Voilà qui me remet la conscience en paix.

FORESTIER.

Il est certain, mon cher, qu'une telle aventure
De la compassion étouffe le murmure.

PAUL.

Certes!

FORESTIER, à lui-même.

Peut-être ainsi tout est-il pour le mieux.

PAUL.

Je me sens soulagé; je suis libre et joyeux!
— Ce Beaubourg, est-il laid! quel courtaud de boutique!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAMILLE, en toilette de ville.

CAMILLE.

Partons-nous?

PAUL.

Le concert? Ma foi, non. La musique
Me donne sur les nerfs. — Père, accompagne-la.

CAMILLE.

Non, mon ami, restons.

PAUL.

Ah! bien! nous y voilà!

Ne peux-tu faire un pas sans moi? C'est ridicule,
Un couple qui toujours côte à côte circule.
Morbleu! n'ayons pas l'air de traîner le boulet!
Vas au concert sans moi, si le concert te plaît!

CAMILLE.

Mon père, qu'a-t-il donc?...

FORESTIER.

Rien... un peu de migraine.
Laissons-le seul, ma fille, et ne sois pas en peine.

Il sort avec Camille. Paul s'assied sur un fauteuil, la tête dans ses mains.

La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Chez Léa. — Un salon arrangé pour l'absence du maître, housses grises aux meubles et au lustre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉA, affaissée, les bras pendants, sur un canapé à droite; MARTIN, vieux domestique à cheveux blancs, rallumant le feu dans la cheminée à gauche.

MARTIN, tout en soufflant le feu.

Ça n'a pas de bon sens d'avoir l'âme à l'envers
Par regret d'un mari comme monsieur de Clers!
Un ivrogne, un brutal, un libertin damnable!
Sa mort est son premier procédé convenable.
Que vous portiez le deuil de cet être grossier,
Passe encore, si c'est pour le remercier;
Je vous attendais bien, toute de noir vêtue,
Madame, mais non pas transformée en statue.
Depuis hier, pareille à la femme de Loth,
Immobile, l'œil fixe et ne soufflant pas mot,
Vous vivez, sauf respect, comme une somnambule;
Vous m'avez défendu de monter la pendule;
La nuit peut bien venir à l'heure qu'il lui plaît.

Vous restez sans lumière; et, si l'on n'y veillait,
Vous resteriez sans feu dans le mois de décembre.

Coup de sonnette au dehors.

LÉA, tressaillant.

Ne sonne-t-on pas?

MARTIN.

Oui.

LÉA.

Va dire à l'antichambre
Que je n'y suis jamais pour monsieur de Beaubourg...
De Beaubourg, tu m'entends?

MARTIN.

On est vieux, mais pas sourd.

Il sort.

SCÈNE II.

LÉA, seule, retombant sur le canapé.

Hélas! je n'ai plus rien de vivant que ma honte!
Sa rougeur à ma joue est la seule qui monte!
Ah! que je porte envie à celles dont le cœur
Peut se rassasier au moins de sa douleur,
Et dans le désespoir trouver encor des charmes,
N'ayant pas comme moi déshonoré les larmes!
Je n'ai plus même droit d'accuser mon destin...

MARTIN, rentrant.

Madame Forestier.

LÉA, vivement.

Je n'y suis pas. — Martin?

MARTIN, sur la porte.

Madame?

LÉA.

Fais entrer.

Martin sort.

Épuise le calice,
Pauvre femme! à ta faute égale ton supplice.

SCÈNE III.

LÉA, CAMILLE.

CAMILLE.

Je vous dérange?

LÉA.

Non.

CAMILLE.

D'ailleurs, vous m'attendiez?

LÉA.

Comment cela?

CAMILLE.

Voilà comme vous oubliez?
Ne vous avais-je pas annoncé ma visite?

LÉA.

C'est vrai, j'ai tort.

CAMILLE, lui apportant son front que Léa effleure des lèvres.

Alors, embrassez-moi bien vite...
Et puis qu'on vous regarde enfin du haut en bas!
Je vous ai si peu vue hier, qu'autant dire pas.

LÉA.

Eh bien, me trouves-tu très-changée ?

CAMILLE.

Un peu pâle
Seulement.

LÉA.

Que veux-tu ! les grands chemins, le hâle,
La fatigue...

CAMILLE.

On dirait que vos yeux ont pleuré,
Et vous me souriez d'un sourire navré.

LÉA.

Je n'ai pas, mon enfant, sujet d'être bien gaie.

CAMILLE.

La supposition de mon père est donc vraie ?
Vous l'aimiez donc, celui que vous avez perdu,
Tout coupable envers vous qu'il s'est, dit-on, rendu?

LÉA.

Parlons de toi, Camille.

CAMILLE.

Oh ! de vous, pauvre amie,
De vous seule ! — Voyez sa figure blémie !

LÉA.

Ne t'inquiète pas de moi, ma chère enfant ;
Mon chagrin passera sans doute en voyageant.

CAMILLE.

Vous nous quittez encor?

LÉA.

L'affaire est terminée

Qui m'a si brusquement à Paris ramenée,
Et je repars.

CAMILLE.

Quand donc ?

LÉA.

Ce soir même.

CAMILLE.

Ce soir?
Sans nous donner le temps seulement de vous voir

LÉA.

Mais... je suis accourue avec une valise ;
Mon bagage et mes gens m'attendent à Venise,
Et je suis de passage et non pas de retour.
Mais laissons un sujet douloureux ; à ton tour !
Tu me dois des récits, n'ayant pas pu m'écrire.
Te voilà bien heureuse !

CAMILLE.

Oh ! oui bien !

Se reprenant.

C'est-à-dire...

LÉA.

Quoi donc ?

CAMILLE.

Rien !

LÉA.

Tu rougis?

CAMILLE.

Je ne sais pas pourquoi...
Je suis heureuse enfin, ne parlons pas de moi.

LÉA.

Parlons-en au contraire, et longuement.

CAMILLE.

De grâce!

LÉA.

Qu'a donc cet entretien en soi qui t'embarrasse?
N'aurais-tu pas trouvé tout ce que tu rêvais?
Le mariage a-t-il déjà ses jours mauvais?
Tu détournes les yeux? Pauvre chère Camille!
N'était-ce pas assez de moi dans la famille,
Et faut-il à mes maux joindre les tiens?

CAMILLE.

Mais non.
Paul... il m'adore!

LÉA, brusquement.

Alors, que me disiez-vous donc?
Que t'a-t-on dit?

CAMILLE.

Rien.

LÉA.

Rien?

CAMILLE.

Aussi vrai que j'existe!
J'ai honte à mon bonheur en vous voyant si triste,
Voilà tout; pour ne pas vous en rendre témoin,
Je tâchais d'éluder l'entretien sur ce point...

LÉA, avec un sourire contraint.

Donc, ton mari t'adore? Oh! tu peux parler.

CAMILLE.

Dame,
Il le dit, je le crois, puisque je suis sa femme.

Je sais que ce n'est pas toujours une raison
Et que plus d'un ménage a l'air d'une prison ;
Mais c'est quand on s'épouse avant de se connaître
Et qu'on prend au hasard sa compagne et son maître.
Nous, c'est bien différent, Léa, vous le savez :
Par un père commun l'un pour l'autre élevés,
Fiancés en silence et n'attendant que l'âge,
Nous nous aimions longtemps avant le mariage,
Et notre amour n'a fait que changer à l'autel
Son nom fragile et doux pour son nom éternel.

LÉA.

Il t'aimait... depuis quand?

CAMILLE.

Depuis toujours, je pense.
Est-ce qu'on sait comment et quand cela commence?

LÉA.

Donc, tu crois qu'en ouvrant ce cœur qui t'appartient,
On n'y trouverait pas d'autre nom que le tien?
Jusque dans le passé sûre de sa tendresse...

CAMILLE.

Je ne dis pas qu'il n'ait jamais eu de... maîtresse;
Je n'en sais rien, cela ne me regarde pas,
Et je n'en serais point jalouse en tous les cas.

LÉA.

Tu méprises donc bien tes rivales vaincues?

CAMILLE.

Mon Dieu, non! Elles sont pour moi non avenues.
Tout leur rôle consiste, autant que j'ai compris,
A donner patience à nos futurs maris ;
On dit que c'est dans l'ordre et que jamais l'épouse
N'y perd rien dont elle ait sujet d'être jalouse.

LÉA.

Et qui t'a dit cela? monsieur Paul?

CAMILLE.

Ah bien, oui !
Je n'en aurais rien cru, si ç'avait été lui :
Il eût trop clairement plaidé sa propre cause ;
Mais sans gêne à présent devant moi chacun cause :
De ce que dit chacun, moi, je fais mon profit,
Et pour tout deviner souvent un mot suffit...
Je sais ainsi combien le lot de la maîtresse
Est différent du nôtre et peu nous intéresse ;
Que l'orageux passé dont on s'alarme tant
N'effleure pas le coin du cœur qui nous attend,
Et qu'avec le dégoût de l'ivresse grossière
La soif du vrai bonheur vient à nous tout entière.
— N'est-ce pas votre avis ?

LÉA.

Oui... l'ivresse des sens
Qui de la passion emprunte les accents,
La volupté qui feint d'être le cri de l'âme
Et d'immortalité parle à la pauvre femme,
Égoïsme et mensonge, oui, c'est tout !... Et pourquoi
Un homme mettrait-il la moindre bonne foi
Dans son commerce avec la folle créature
Qui s'est donnée à lui sans bail ni signature ?
L'amour comme la guerre a sa chair à canon !
Femme galante ou femme adultère, le nom
N'y fait rien, c'est toujours une femme perdue
A qui pour tout loyer l'ingratitude est due !
Dévorez-lui le cœur pour tromper votre faim !
Dupez-la !... Ce n'est pas agir en aigrefin,
C'est dans l'ordre ! il faut bien gagner le mariage
Et charmer de son mieux les ennuis du voyage.
On n'en est pas jalouse... et comme on a raison !
L'auberge porte-t-elle ombrage à la maison ?

CAMILLE, regardant Léa, étonnée.

C'est ce que je me dis.

LÉA, avec emportement.

Eh bien, tu peux te dire
Que tout n'est pas non plus mensonge en ce délire,
Et que la délaissée en guise de remords
Laisse le souvenir peut-être de transports
Que n'inspirera pas l'épouse triomphante,
Car un cœur par deux fois jamais ne les enfante!
Qu'importent l'abandon, la honte et la douleur?
Le lot de la maîtresse est encor le meilleur,
Et c'est elle qui peut de pitié faire aumône
A cette royauté grelottant sur son trône!

CAMILLE.

Quelle irritation, Léa! Contre qui donc?

LÉA, se maîtrisant.

Contre des souvenirs qu'à ton insu... Pardon,
Mon enfant, — j'ai beaucoup souffert, je souffre encore.

Après un silence, souriant.

Vas-tu souvent au bal? A ton âge on l'adore.
L'hiver est-il brillant cette année à Paris?

MARTIN, entrant.

Le notaire, ou son clerc, je n'ai pas bien compris
Mais c'est plutôt le clerc, vu son âge, demande
Si madame est visible.

LÉA, vivement.

Oui, certes! — Qu'il attende
Un moment.

Martin sort.

J'ai regret de te quitter si tôt,
Camille! mais j'irai te dire adieu tantôt.

CAMILLE.

Non, je ne rentre pas avant ce soir; je dîne
A mon ancien couvent chez sœur Sainte-Apolline;
C'est sa fête.

LÉA.

Fâcheux contre-temps! — Prends par là,
C'est plus court.

CAMILLE, l'embrassant.

Adieu donc, adieu, chère Léa.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IV.

LÉA, puis ADOLPHE, venant du fond.

LÉA, se tordant les mains.

Pas même le passé!

Se retournant et apercevant Adolphe sur la porte.

Vous, monsieur, vous!

ADOLPHE, très-respectueux.

Moi-même,
Madame; pardonnez le piteux stratagème
Auquel votre rigueur réduit un malheureux
D'autant plus maltraité, d'autant plus amoureux.

LÉA.

Je vous ai donné droit de mépris, non d'insulte...
Sortez!

ADOLPHE.

Moi, du mépris! dites plutôt un culte!
Je venais...

LÉA.

Pas un mot. Sortez!

ADOLPHE.

Mais...

LÉA.

Sortez donc!
Votre présence est seule un outrage!

ADOLPHE.

Pardon,
Mais je venais vous faire une offre...

LÉA.

Que m'importe!
Sortez!... j'ai bien le droit de vous fermer ma porte!

Adolphe entr'ouvre la porte pour sortir; Léa redescend en scène.

ADOLPHE, sur la porte, timidement.

Je venais demander votre main.

LÉA.

Ma main? Vous!

ADOLPHE, descendant peu à peu en scène.

Oui, mon plus cher désir est d'être votre époux.
Si je me borne là croyez-le bien, c'est faute
D'une marque d'amour et de respect plus haute.
— Des larmes?

LÉA.

Laissez-les couler... Je me détends!
J'ai tant souffert, monsieur, et depuis si longtemps!
Les choses et les gens, tout me blesse ou me froisse,
Tout frappe de concert sur ma secrète angoisse,
Et j'avais grand besoin qu'il me tombât du ciel
Une trêve d'une heure à cet état cruel,
Et qu'un peu de respect, un peu de sympathie
Me vînt, dans ma détresse, ainsi qu'une amnistie.
Ah! si je l'attendais de quelqu'un ici-bas,
Ce n'était pas de vous.

ADOLPHE.

Vous appartiens-je pas?
En vous offrant mon nom, madame, avec ma vie...

LÉA.

Je ne puis accepter, mais je vous remercie.

ADOLPHE.

Hein? vous refusez?

LÉA.

Oui.

ADOLPHE.

Je reste confondu,
Et je... Voyons, voyons, pas de malentendu :
Vous m'aimez... vous m'aimez, madame, et je vous jure
Que jamais d'en douter je ne vous fis l'injure;
Vous ne pouvez non plus douter de mon amour
Dont je vous donne un gage éclatant à mon tour;
Et, quand vous dépendez de vous-même et non d'autre,
Vous faites d'un seul mot mon malheur... et le vôtre!

LÉA.

Ne m'interrogez pas.

ADOLPHE, suppliant.

Il semble que pourtant
Ma curiosité n'a rien d'exorbitant,
Et que la question est assez capitale...
Que dis-je, capitale? elle est assez vitale...
Vitale, je dis bien, le mot n'est pas trop fort,
Il ne s'agit pas moins que d'un arrêt...

LÉA.

De mort.

ADOLPHE.

Ma foi!... N'en parlons pas, madame, à l'étourdie.

Votre fuite m'a fait faire une maladie,
La plus grave qui puisse atteindre un homme gai,
La tristesse, et j'en suis encore fatigué.
Savez-vous quelle vie impossible je mène
Depuis plus de trois mois? J'ai l'air d'une âme en peine,
Au point que mes amis s'inquiètent vraiment,
Car rien n'est plus contraire à mon tempérament;
Et si votre retour, et si votre présence,
Au lieu de me guérir, m'ôte toute espérance,
Je n'en mourrai pas, non, c'est parfaitement clair,
Mais tout est dit pour moi : c'est un homme à la mer!

LÉA.

Je comprends qu'en effet je vous dois quelque chose,
Vous voulez le secret du mal que je vous cause :
Votre exigence est juste et vous avez raison;
Vous aurez à la fois réponse et guérison.

ADOLPHE.

Oh! merci!

LÉA, avec effort.

Votre estime est la première joie,
Je l'ai dit, que le ciel depuis longtemps m'envoie;
Je voudrais la garder, et ne puis cependant
M'acquitter envers vous, monsieur, qu'en la perdant :
C'est un effort suprême auquel je me résigne,
Mais que vous comprendrez, car vous en êtes digne.

ADOLPHE, à part.

Je sens une sueur froide par tout mon corps.

LÉA, d'une voix éteinte.

Vous croyez de ma vie être le seul remords?

ADOLPHE.

Oui, sans doute.

LÉA.

Eh bien, non.

ADOLPHE, atterré.

Vous en avez un autre!

LÉA.

Ce tort de mon honneur, je le confie au vôtre.

ADOLPHE, très-ému.

Votre secret sera fidèlement gardé.
Je comprends la grandeur de votre procédé;
Mais, loin de me guérir, ce procédé sublime
En m'ôtant tout espoir redouble mon estime;
Et je vous quitte après cette confession,
Pénétré de douleur et d'admiration.
Adieu, madame, adieu! — C'est un coup qui m'assomme.

LÉA.

Souvenez-vous de moi comme d'un honnête homme.

ADOLPHE.

Je tâcherai du moins... Adieu!

Il reste indécis sur le seuil.

LÉA, se croyant seule, traverse le théâtre à pas lents.

Pauvre garçon!
Il a du cœur, s'il est vulgaire en sa façon.

ADOLPHE, redescendant la scène, résolûment.

Tenez, ce libre aveu d'une secrète faute
M'offre un garant plus sûr que celui qu'elle m'ôte,
Et je persisterai, si vous le trouvez bon,
Madame, à vous offrir ma fortune et mon nom.

LÉA, assise sur le canapé.

Vous êtes généreux... trop généreux peut-être.
L'un pour l'autre le ciel ne nous a pas fait naître.
Croyez-moi : demandez le bonheur, c'est plus sûr,
A quelque jeune fille au cœur vierge, au front pur.

ADOLPHE.

Permettez... l'idéal selon chacun varie,
Et le bonheur de Paul ne me fait pas envie.

LÉA.

Vous avouez pourtant qu'il est heureux?

ADOLPHE.

Vraiment,
Il faut bien l'avouer : il l'est insolemment.

LÉA, se levant.

Oui!

ADOLPHE.

Qu'un cœur aussi neuf venant au mariage
D'une petite fille aime le verbiage,
Soit ; mais moi, j'ai vécu, mais si vous consentez...

LÉA.

Eh bien, monsieur, eh bien, puisque vous persistez,
Que l'insolent bonheur et l'insolente vie
De monsieur Forestier ne vous font pas envie,
Puisque enfin vous m'aimez, vous, et me pardonnez,
Je consens... Laissez-moi réfléchir ; revenez.

ADOLPHE.

Ne réfléchissez pas! Pourquoi me le reprendre,
Ce doux consentement d'où mon sort va dépendre?

LÉA.

Vous ne le voulez pas par surprise? A ce soir.

ADOLPHE.

C'est bien long! mais enfin... je m'en vais plein d'espoir.

Il sort.

SCÈNE V.

LÉA, seule.

Ils sont heureux ? Eh bien, aussi moi, je veux l'être !
Oui, de mon désespoir c'est assez me repaître,
C'est assez ! Dans les pleurs quand je me consumais,
Lui, joyeux... il est clair qu'il ne m'aima jamais !
Il m'a prise en passant comme une peccadille...
Auprès de moi peut-être il songeait à Camille !
Je le hais !... Montrons-lui, montrons que son rebut
De respect et d'amour trouve encore un tribut,
Et qu'un cœur mieux placé que le sien — oh ! oui, certe,
Mieux placé ! me saura consoler de sa perte.

MARTIN, de la porte.

Monsieur Paul Forestier.

LÉA.

Qu'il entre !

A part.

Dieu merci !

Il arrive à propos !...

SCÈNE VI.

PAUL, LÉA.

PAUL, à part, sur le seuil.

Que viens-je faire ici ?

LÉA.

A quoi dois-je, monsieur, l'honneur d'une visite
Que rien dans nos rapports nouveaux ne nécessite ?

PAUL.

Croyez bien, si je viens, que ce n'est point pour moi,
Madame. Je remplis un assez sot emploi :
Un ami, qui depuis quelque trois mois vous aime,
M'a chargé...

LÉA.

C'est monsieur de Beaubourg?

PAUL.

C'est lui-même.

LÉA.

Il sort d'ici.

PAUL.

Comment! vous l'avez donc reçu?

LÉA.

Parfaitement.

PAUL.

Croyez que, si je l'avais su,
Je vous eusse épargné ma présence maussade,
Madame... Me voilà quitte de l'ambassade,
Car, je n'en doute pas, vous avez consenti?

LÉA.

Mais... monsieur de Beaubourg est un très-beau parti.

PAUL.

Et puis ce mariage apportera, je pense,
Un grand allégement à votre conscience.

LÉA.

Je ne vous comprends pas.

PAUL, avec un sourire équivoque.

Aurais-je été trop loin?
C'est sans intention, le ciel m'en est témoin.

LÉA.

J'ignore absolument ce que vous voulez dire.

PAUL.

Pourquoi relevez-vous un mot que je retire?

LÉA.

Je ne relève rien, monsieur.

PAUL.

C'est plus prudent;
Car, si je m'expliquais, — à mon corps défendant! —
Peut-être auriez-vous lieu de n'être pas ravie.

LÉA.

Mais insultez-moi donc! vous en mourez d'envie!

PAUL.

C'est vrai. — Beaubourg, madame, est votre amant.

LÉA.

Hélas!
Plût au ciel qu'il le fût!

PAUL.

Tenez, ne niez pas!
Rien ne vous servirait, mensonge ou subterfuge.

LÉA.

Et de quel droit encor vous faites-vous mon juge?
Lorsque j'aurais commis le crime le plus vil,
A quel titre, monsieur, vous importerait-il?

PAUL.

C'est fort habilement répondu; votre audace
Ne va pas cependant jusqu'à répondre en face.
Que ne m'accusez-vous de vous calomnier?

LÉA.

Et pourquoi, s'il vous plaît, descendrais-je à nier?

Votre estime à ce point vaut-elle que j'y tienne?
Êtes-vous si certain d'avoir encor la mienne?
Qui de nous le premier a violé sa foi?

PAUL.

Vous me le demandez? Assurément, c'est moi.
C'est moi qui, fatigué d'un amour trop fidèle,
Vous ai cherché, madame, une absurde querelle,
Moi qui, par les cheveux prenant l'occasion,
Sans un seul mot d'adieu ni d'explication,
Sans pitié, sans jeter un regard en arrière,
Ainsi qu'un contumax ai gagné la frontière...
C'est moi. — Votre mépris a mille fois raison,
Car c'est une exécrable et lâche trahison.

LÉA.

Et si ce n'eût été qu'une épreuve?

PAUL.

Une épreuve?
En vérité?... Pardieu! l'excuse n'est pas neuve!

LÉA.

Interrogez plutôt votre père...

PAUL.

Comment?
Il aurait exigé?...

LÉA.

Consenti seulement.

PAUL.

Il savait donc...?

LÉA.

Oui, tout; et dans sa clairvoyance,
De votre affection mesurant la constance,
M'adjurait de ne pas en attendre la fin,
Pour vous restituer à votre vrai destin.

PAUL.

Ah! que, si vous m'eussiez aimé comme naguère,
Vous auriez su répondre à ces raisons de père!

LÉA.

Mais la seule réponse à faire, — en vérité,
C'était votre douleur et sa fidélité.
L'avez-vous faite? — Après deux mois, pas davantage,
Vous avez répondu par votre mariage.

PAUL, brusquement.

Je payais une dette à mon père. — Au surplus,
Madame, laissons là des débats superflus.
Je ne suis pas ici pour vous chercher querelle.
Votre conduite, en somme, est toute naturelle :
Vous en aviez assez de notre liaison,
Vous avez rencontré là-bas un bon garçon,
Et comme il vous plaisait... Ah! misérable femme,
Tu n'as pas reculé devant cet acte infâme!
Rien ne te disait donc que tu prostituais
Ce qu'adoraient encor mes souvenirs muets,
Le temple consacré par mon idolâtrie?
— Un autre entre ses bras, un autre l'a flétrie!
Un étranger... que dis-je? un passant, Dieu vengeur!
De sa beauté divine a pillé la pudeur!
Il a tout dévoré de son regard profane!
Demande-moi pardon! à genoux, courtisane!

Il la prend violemment par le bras et la jette sur ses genoux. — Il recule épouvanté de sa brutalité, tombe dans un fauteuil et éclate en sanglots.

Malheureux que je suis!

Après un silence.

Si tu ne peux nier,
Trouve au moins une excuse à me balbutier...
Je croirai tout, oui, tout me sera vraisemblable,
Quoi que ce soit... par où tu sembles moins coupable!

LÉA, toujours affaissée sur ses genoux, les yeux baissés et d'une voix sourde.

C'était le trois septembre...

PAUL.

Eh bien? Ah! oui, le jour...

LÉA.

De votre mariage! — En plein cœur, sans détour,
Je venais d'en avoir la nouvelle brutale.

PAUL.

O mon Dieu!...

LÉA.

Tout à coup, la chambre nuptiale
Qui s'ouvrait devant vous apparut à mes yeux;
Tout mon être frémit d'un besoin furieux
De me venger de vous, de me souiller, que sais-je?
De mériter mon sort par quelque sacrilége!
Et quand à la raison l'horreur me rappela...
Si la honte tuait, je ne serais pas là!
Vous me méprisez moins que je ne me méprise,
Et j'ai la plaie au cœur que rien ne cicatrise.

PAUL, après un silence.

Ton crime est à moi seul, je l'ai seul inspiré!
Sur ton égarement qu'un voile soit tiré,
Oublions! notre amour seul est vrai; tout le reste
N'est qu'une vision, un mensonge funeste!
Tu n'as appartenu qu'à moi, tu m'appartiens...

Il la prend dans ses bras.

LÉA, faiblement.

Laisse-moi.

PAUL.

Du passé renouons les liens!

LÉA, le repoussant avec force.

Jamais! — Entendez-vous? Sur ma vie éternelle,
Jamais!

PAUL.

Tu peux jurer sur ton âme immortelle!
Notre immortel amour, plus fort que tes serments,
Te fera retomber dans mes embrassements.

LÉA.

Non, Paul, n'espérez pas cette lâche rechute.
Je ne cours même pas les chances de la lutte;
Je pars ce soir.

PAUL.

Tu fuis!

LÉA.

Je n'aurais pas besoin,
Pour me garder de vous, de m'en aller si loin :
Entre nous désormais il existe un abîme
Que peuvent seuls franchir l'impudence et le crime.
Pour ne pas vous parler de vos devoirs d'époux,
Fussiez-vous libre encore ou le devinssiez-vous,
Je ne vous rendrais pas flétrie et dégradée
Celle que pure un jour vous avez possédée.
C'est le dernier respect qui me reste de moi,
Ma dernière fierté, mon dernier mot, ma loi.

PAUL.

Et moi, je ne connais et je ne veux connaître
D'autre loi que l'ardeur sans nom qui me pénètre.
Tu ne partiras pas... non! je te le défends!
Pourquoi nous torturer? Sommes-nous des enfants?
Qu'est-ce donc, après tout? un accès de folie!
Je l'oublirai, te dis-je.

LÉA.

Hélas! rien ne s'oublie.

PAUL.

Je m'en souviendrai donc, mais pour plus t'adorer!
Ma passion ne fait que s'en exaspérer...
Ce qui se passe en moi, je l'ignore; l'outrage
A changé ma tendresse en espèce de rage...

Léa fait un mouvement vers la porte; Paul lui barre le passage.

Ne crois pas m'échapper!...

LÉA.

De la violence?

PAUL.

Oui!

LÉA s'élance vers un timbre et sonne; Martin paraît sur la porte.

Reconduisez monsieur, — je n'y suis plus pour lui.

Paul, après une hésitation, sort en secouant la tête d'un air résolu.

La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'au premier acte. — Le soir. — Une lampe allumée sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, en train de boucler une valise de voyage. Il sonne. FIRMIN entre.

PAUL.

Je reçois à l'instant de Nice un télégramme
Qui m'oblige à partir sans attendre madame.

FIRMIN.

Pardon, monsieur, si j'ose... Est-ce monsieur Reynal
Dont les nouvelles...?

PAUL.

Oui, Firmin, il est très-mal;
Il m'appelle et je pars.

FIRMIN.

Un si joyeux compère!

PAUL.

Nous sommes tous mortels, Firmin. — Lorsque mon père

Rentrera du théâtre, — il faudra veiller tard,
Mon brave, — explique-lui ce rapide départ.

FIRMIN.

Monsieur n'a pas d'autre ordre?

PAUL.

Amène une voiture.

Firmin sort.

SCÈNE II

PAUL, seul.

Ils dormiront en paix grâce à cette imposture;
Et puis je gradùrai mes lettres de façon
A préparer du moins le coup par le soupçon,
Et que la vérité leur arrive amortie
Après avoir été maintes fois pressentie.
Pauvres gens!... Des remords? ne suis-je pas frappé
Autant qu'eux et par eux? Pourquoi m'a-t-on trompé?
Et puis quoi! S'agit-il encore de morale,
De droit et de devoir, du monde et du scandale?
Quand on défend sa vie, on fait arme de tout,
Et la loi du salut reste seule debout.
Eh bien, moi sans Léa, moi qui ne peux pas vivre,
Qu'importe ce qu'aux pieds je foule pour la suivre!
La suivre!... Elle a juré que jamais son amant...
Ah! si je la trouvais fidèle à son serment,
Je n'aurais plus... Mais non! déjà sa résistance

A besoin entre nous de mettre la distance,
Et, quand je tomberai là-bas, inattendu,
Libre de tous liens, pour les autres perdu...
— Mon père!..

SCÈNE III.

PAUL, FORESTIER.

FORESTIER.

Eh bien, Reynal? quelle triste aventure!
J'ai rencontré Firmin en bas et ta voiture;
Je les ai sur-le-champ l'un dans l'autre envoyés
Chercher ta femme, afin que vous vous embrassiez.
Ma foi! j'en suis fâché pour la supérieure...

PAUL.

Mais le temps?...

FORESTIER, tirant sa montre.

Tu partais trop tôt d'une bonne heure.
Grâce au ciel, j'ai trouvé relâche à l'Opéra;
Autrement, tu partais sans m'embrasser, ingrat.

PAUL.

Tu comprends bien...

FORESTIER.

Oui, oui. Quelle étrange cervelle
Que ce Reynal! Comment est-ce toi qu'il appelle?
Vous vous êtes liés un peu contre mon gré,
Mais n'importe, l'appel d'un mourant est sacré.
Puis l'opportunité de ton départ se double
De la diversion qu'il fait...

PAUL.

Qu'il fait?

FORESTIER.

Au trouble,
Parbleu! que t'a causé le retour de Léa.
Va, je sais ton secret depuis longtemps déjà;
Je ne t'en disais rien par discrétion pure.

PAUL.

Tu ne me disais pas non plus que la rupture
Dont je m'indignais tant était de ta façon?

FORESTIER.

Si c'était vrai, conviens que j'aurais eu raison.

PAUL, sèchement.

Soit! j'étais déjà d'âge à savoir me conduire.

FORESTIER.

Mais d'où sais-tu?... Parbleu, Léa seule a pu dire..
Tu l'as donc revue?

PAUL.

Oui.

FORESTIER.

Chez elle?

PAUL.

Apparemment.

FORESTIER, inquiet.

Et qu'allais-tu chercher? une fin de roman?

PAUL.

Juste! Beaubourg m'avait chargé d'une demande
En mariage...

FORESTIER, rassuré.

Ah! oui, c'est vrai! succès commande.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE, saluant Forestier.

Maître!...

A Paul.

Tu vas trouver que je ne suis pas fier
De revenir après tes duretés d'hier;
Mais ce n'est pas à toi qu'aujourd'hui je m'adresse;
Tu m'as trop bien prouvé combien je t'intéresse.
C'est à ton père.

FORESTIER.

A moi?

ADOLPHE.

Je viens vous demander
De vouloir bien pour moi, cher maître, intercéder
Près de quelqu'un sur qui vous avez tout empire,
De madame de Clers. D'abord, il faut vous dire
Que j'en suis amoureux...

FORESTIER.

Je sais!

ADOLPHE.

Mais cette fois
C'est pour le bon motif, croyez-le.

FORESTIER.

Je le crois.

ADOLPHE.

D'ailleurs, j'ai quelque lieu de penser qu'elle m'aime.
Bref, j'ai fait ce matin ma demande.

FORESTIER, surpris.

Toi-même?

ADOLPHE.

Paul m'avait envoyé promener...

FORESTIER.

Bah!

ADOLPHE.

Tout net.

PAUL.

La démarche, en effet, d'abord me répugnait;
Après réflexion, pourtant, coûte que coûte,
Je l'ai faite.

ADOLPHE.

Quoi! faite? Après moi, donc?

PAUL.

Sans doute.
Tu venais de sortir lorsque je suis entré.

ADOLPHE.

Ah! tu peux te vanter d'avoir bien opéré!

FORESTIER.

Comment?

ADOLPHE.

J'étais parti ne pesant pas une once!
Elle avait à ce soir différé sa réponse,
Mais de telle façon, que, dans mon cœur ravi...

FORESTIER.

Imagines-tu donc que Paul t'a desservi?

ADOLPHE.

Toujours est-il qu'après l'accueil de la journée,
J'y retourne ce soir la bouche enfarinée...

PAUL.

Qu'y puis-je? En admettant que jamais tu lui plus,
Est-ce ma faute, à moi, si tu ne lui plais plus?

ADOLPHE.

Ma cause était gagnée avant ta plaidoirie;
Elle est perdue après, voilà tout... Je vous prie,
Cher maître, de tenter auprès d'elle un effort.
A bonne intention, je crois, Paul m'a fait tort;
A vous de réparer, à vous, le patriarche,
De dire...

FORESTIER.

Je ferai volontiers la démarche,
Mon brave, et dès demain.

ADOLPHE.

Mais demain, c'est trop tard!
Tout de suite ou jamais : elle part!

FORESTIER, stupéfait.

Elle part?

ADOLPHE.

Ce soir, car j'ai le don, moi, de la mettre en route!

FORESTIER, regardant Paul.

Pour Nice?

ADOLPHE.

Ou Venise.

FORESTIER, à lui-même.

Oui, même chemin.

A Adolphe.

Écoute :

J'irais lui demander sur l'heure un entretien,
N'était une autre affaire, ici, qui me retient,
Et qui m'échappera pour peu que je m'absente;
Mais je lui peux écrire une lettre pressante.

ADOLPHE.

Ah oui! les pressions qui viennent de si loin!...

FORESTIER.

Eh bien, nous partirons pour Venise au besoin,
Tant je voudrais pouvoir hâter ce mariage.

ADOLPHE.

Quoi! vous consentiriez à faire le voyage?

FORESTIER.

Je te le promets.

Le congédiant.

Va!...

ADOLPHE, lui serrant la main.

Merci, maître!...

A part sur la porte.

Il est chaud,
Mais qui sait si demain?... ne soyons pas manchot :
Allons dire à Léa qu'elle est ici mandée
Pour une affaire urgente... Oui, parbleu! bonne idée.

Il sort.

SCÈNE V.

PAUL, FORESTIER.

Un silence.

FORESTIER.

L'appel de votre ami, comment est-il conçu?
Montrez!

PAUL, froidement.

Vous savez bien que je n'ai rien reçu.

FORESTIER.

Ah! je doutais encore! Oui, dans ma conscience
L'énormité de l'acte en troublait l'évidence.
C'est donc vrai! vous sortiez d'ici, gai déserteur,
Ne laissant après vous que désastre et douleur,
Et, sans souci des lois humaines et divines,
Suivant votre caprice à travers nos ruines!
Et quel caprice encor! dont l'objet dégradé
Par vous-même honni, conspué, lapidé...

PAUL.

Ce n'était pas à moi de lui jeter la pierre.
Sa faute d'un instant m'incombe tout entière,
Ou plutôt c'est à vous... Je reste stupéfait
Quand je repasse en moi ce que vous avez fait!
A quel titre a-t-il pu vous sembler légitime
De disposer sans moi de mon bonheur intime?
De prendre à mon insu ce rôle exorbitant
Sur un point où mon cœur était seul compétent?
Quel pouvoir paternel explique ou justifie
Cette intervention furtive dans ma vie?
Encore si c'était prudence à mon endroit,
Sollicitude outrée et dépassant son droit...
Mais non! ce qui vous touche et ce qui vous soucie,
C'est le contentement de votre fantaisie!
Vous brisez les liens qui gênent vos projets
Sans vous inquiéter si mon cœur tient après;
Vous me bouclez saignant dans un prompt mariage
Et vous vous indignez lorsque je m'en dégage?
Que dirais-je donc, moi? Si vos soins clandestins
N'eussent pas détourné mes faciles destins,
Je pourrais aujourd'hui, libre de toute attache,
Epouser sans remords Léa libre... et sans tache;

Tandis que, grâce à vous, je me trouve réduit
A forcer le bonheur comme un voleur de nuit!

FORESTIER.

Bref, monsieur, vous voulez pour vous croire excusable,
De votre cruauté me rendre responsable,
C'est un moyen commode à vous tranquilliser.
Mais, souvenez-vous donc, avant de m'accuser!
Quand vous êtes venu me demander Camille,
Vous ai-je pris au mot pour en faire ma fille?
Non, mon consentement est resté suspendu.
« Voyage un mois ou deux, vous ai-je répondu,
Jusqu'au fond de ton cœur prends le temps de descendre
Pour voir s'il n'a gardé du passé que la cendre. »
Et quand, un mois après, vous avez reparu
Vous affirmant guéri, qui ne vous aurait cru?

PAUL.

Ce qu'il fallait me dire, alors, c'était l'épreuve...

FORESTIER.

Au risque, n'est-ce pas, Léa n'étant pas veuve,
De vous faire rentrer, par regret ou remords,
Dans une liaison sans avenir alors?

PAUL.

Puisque vous aviez peur de rouvrir ma blessure,
Ma guérison pour vous n'était donc pas bien sûre?

FORESTIER.

Elle était trop récente encor pour l'éprouver.
J'attendais qu'un enfant, hélas, vînt l'achever.

PAUL.

Il n'en est pas venu, grâce au ciel! Je suis libre.

FORESTIER.

Décidément au cœur il vous manque une fibre.
Mais je comprends d'ailleurs, par l'angoisse où je suis,
Qu'on rende grâce à Dieu de n'avoir pas de fils.

— Vous avez une femme au moins, et je vous somme
S'il reste quelque chose en vous d'un honnête homme...

PAUL, ironique.

De respecter le piége où vous m'avez surpris?
Eh bien, non! S'il faut être honnête homme à ce prix,
Non! je ne le suis pas et je ne veux pas l'être.

FORESTIER.

Je commence un peu tard, monsieur, à vous connaître;
Mais vous me connaîtrez aussi; je vous préviens
Qu'entre nous votre crime a rompu tous liens :
Que je n'ai désormais d'autre enfant que Camille;
Que vous êtes pour moi l'ennemi de ma fille,
Et que je la saurai contre vous protéger
Comme je le ferais contre un gendre étranger.

PAUL.

Ma résolution est égale à la vôtre :
Poussez celle que j'aime entre les bras d'un autre,
Car j'ai cru vous comprendre, et je vous avertis
Que, si vous l'emportez, vous n'avez plus de fils.

FORESTIER.

Ah! parbleu, tuez-vous! moi, je vous le conseille;
Mais pas le lendemain du déshonneur, la veille!
Sachez, si votre but était de m'effrayer,
Que j'aime mieux vous voir mort que banqueroutier!

PAUL.

Monsieur!

FORESTIER.

Banqueroutier, oui, monsieur, sans nul doute.
Ne méditez-vous pas la pire banqueroute,
Celle de la pitié, de la foi, du serment?
Vous dérobez-vous pas à tout impunément?
Que vais-je lui répondre à cette jeune femme

A qui vous emportez l'épargne de son âme,
Qui n'a rien réservé d'elle en dehors de vous,
Et pour qui l'univers se borne à son époux?

PAUL.

Pardon, monsieur, pardon! vous êtes trop modeste.
Ne lui restez-vous pas tout comme elle vous reste?
Pour elle, vous et moi, cet hymen a voulu
Moins en faire ma femme encor que votre bru;
A vos combinaisons si je portais atteinte,
Vous auriez un sujet légitime de plainte;
Mais loin de là : prenant ma propre liberté,
J'achève entre elle et vous cette paternité,
Et, pour vous emprunter à vous-même un mot tendre,
Je vous délivre ainsi moins d'un fils que d'un gendre.

FORESTIER.

Pouvez-vous bien railler en de pareils moments!
— Elle en mourra, monsieur!

PAUL, haussant les épaules.

Comme dans les romans?

FORESTIER.

Tais-toi, lâche, tais-toi!

Il s'arrête comme étonné de sa violence, passe la main sur son front et revenant à Paul.

Mon fils! ô ciel! est-ce possible?
En sommes-nous venus à cette lutte horrible?
Un père avec son fils, deux êtres droits et bons!
Est-ce à toi que je parle? Est-ce toi qui réponds?
Toi qui fus si longtemps ma joie intérieure,
Qui me tins lieu de tout, hélas! jusqu'à cette heure;
Qui voulus rester seul dans mon affection,
Et me payas si bien de ma soumission
Qu'il ne me vint jamais cette pensée amère
Qu'une autre eût mieux que toi su remplacer ta mère...

Lui prenant la main.

Par la même pitié qui triompha de moi,
Grâce! ne chasse pas ma fille de chez toi!

PAUL, très-ému.

Qui m'aurait dit qu'un jour, ô père! ô mon cher père!
Tu me ferais en vain une telle prière?
N'exige pas, au nom de ce grand souvenir,
Ce que je promettrais sans pouvoir le tenir!
N'as-tu pas reconnu, rien qu'à mon insolence,
De quelle passion je subis la puissance?
Que me demandes-tu de lui faire la loi,
Quand c'est elle à ce point qui dispose de moi?

FORESTIER.

Eh bien, rien qu'un délai! Qu'au moins notre naufrage
Ne soit pas consommé par une heure d'orage!
Rien qu'un jour! Ce n'est pas te demander beaucoup...
Mais ce vent de malheur va tomber tout à coup,
J'en suis sûr!

PAUL.

Je devrais te refuser, mon père;
Car, si c'est vraiment là ce que ton cœur espère,
C'est en vain.

FORESTIER.

Non, mon fils, non, ce n'est pas en vain!
Tu seras un autre homme en t'éveillant demain
Et tu ne penseras à cette créature
Que pour te rappeler son ignoble aventure,
Et te la figurer, sous son masque ingénu,
Pâmée entre les bras du premier sot venu.

PAUL, se levant avec violence.

Elle ne sera plus qu'à moi, la misérable!
Laissez-moi passer!

FORESTIER.

Paul!

PAUL.

Non, c'est intolérable.

Place!

FORESTIER.

Mais, malheureux!...

CAMILLE, entrant.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CAMILLE.

FORESTIER, à Camille.

Te voilà!...

Défends-toi, mon enfant, il fuit avec Léa!

PAUL.

Ah! vous n'avez pas plus pitié de moi que d'elle.

FORESTIER.

Oui, c'est moi le bourreau, le traître, l'infidèle!

CAMILLE.

C'est donc vrai?...

Paul baisse la tête. Camille tombe dans un fauteuil en sanglotant, Forestier s'approche d'elle et lui prend la main.

FORESTIER.

Pauvre enfant!

CAMILLE, au milieu de ses sanglots.

Il me quitte! pourquoi?

Qu'est-ce donc que j'ai fait? Je ne comprends pas, moi...

FORESTIER.

Tu l'aimais bien?

CAMILLE.

Oh! oui, je n'ai pas dans mon être
Une goutte de sang dont il ne fût le maître...
Je me croyais aimée aussi, mais je vois bien
Que c'était mon amour que j'ai pris pour le sien!...
Que vais-je devenir, maintenant?
— Pauvre femme!
Il me laisse mon corps, il emporte mon âme!
— Vous me ramènerez, mon père, à mon couvent,
Où ma chambre a gardé mes beaux rêves d'enfant...
Que j'y vais rentrer vide et lasse de la vie,
Et de quel prompt retour ma sortie est suivie!

FORESTIER.

Tu n'y rentreras pas, tu resteras ici!
Qui me consolera si tu t'en vas aussi?

CAMILLE, se levant et l'entourant de ses bras.

Ma douleur oubliait la vôtre, pauvre père!
Non, je ne suis pas quitte encor avec la terre!
Vous perdez votre fils, comme moi mon époux;
Mais j'hérite de lui ses devoirs envers vous,
Et, les joignant aux miens, d'une double tendresse
Je saurai réchauffer votre chère vieillesse.

FORESTIER, à Paul.

Eh bien, que tardez-vous? Partez, monsieur, partez,
Elle me fermera les yeux.

PAUL, déposant son chapeau et son manteau sur un meuble.

Vous l'emportez.

FORESTIER, bas, à Camille.

Il reste!

CAMILLE, d'un ton ferme.

Alors, c'est moi qui lui cède la place.

PAUL.

Décidez tous les deux ce qu'il faut que je fasse.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VII.

FORESTIER, CAMILLE.

FORESTIER.

Ne le repousse pas, laisse à son repentir...

CAMILLE.

Non, père, c'est fini : l'un de nous doit partir,
Car ce qui lui serait un cruel sacrifice
Pour moi serait encore un plus cruel supplice.

FORESTIER.

Qui sait ce que feront le temps et le remord?

CAMILLE.

Non!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FIRMIN, par le fond.

FIRMIN.

Madame de Clers.

CAMILLE.

Elle ici!

FORESTIER.

C'est trop fort!
Dis que je n'y suis pas.

CAMILLE.

Non, qu'elle entre au contraire!

Firmin sort.

FORESTIER.

Que veux-tu?...

CAMILLE.

J'ai besoin de lui parler, mon père!
J'ai besoin d'épancher ce dont mon cœur est plein...
Si ce n'est aujourd'hui, je le ferais demain.
Elle vient chercher Paul? Eh bien, qu'elle l'emmène,
Mais qu'elle emporte aussi mon mépris et ma haine!

FORESTIER.

Quoi!

CAMILLE.

J'ai bien aujourd'hui le droit de commander!
Qu'elle entre!... Laissez-nous, mon père.

FORESTIER.

Il faut céder.

Il sort par la gauche, Léa entre par le fond.

SCÈNE IX.

CAMILLE, LÉA.

LÉA, qui a vu la porte se refermer sur Forestier.

On m'appelle, j'arrive et puis on se retire?

CAMILLE, immobile, d'une voix sourde.

Moi qui vous aimais tant, Léa!

LÉA.

Que veux-tu dire?
Que se passe-t-il donc ici, ma pauvre enfant?
Parle! parle! Le cri de mon cœur me défend.

CAMILLE.

Vous fuyez avec Paul...

LÉA.

C'est une calomnie!

CAMILLE.

Il avoue!

LÉA.

Impossible... ou, s'il ment, moi, je nie.

CAMILLE, montrant la valise.

Nierez-vous les apprêts de départ que voici?

LÉA.

Il me suivait!... Et toi, quand tout m'accuse ici,
Tu n'as pas su trouver contre moi d'autre plainte
Que l'invocation de ton amitié sainte!
Comme elle aurait pourtant à mon front rejailli,
Si mon cœur envers toi par malheur eût failli!
Que je rends grâce à Dieu dans cette horrible esclandre
D'avoir gardé loyale une main à te tendre!
Va, tu peux la serrer, car j'ai fait mon devoir;
Si ton mari me suit, j'ignore en quel espoir,
Et je ne comprends pas qu'ayant eu ma réponse
Son cœur à sa folie à jamais ne renonce.
Mais ne redoute rien, du moins de mon côté,
Et compte absolument sur ma fidélité.

CAMILLE, la regardant fixement.

Oui, Léa, je vous crois! il m'est si doux de croire
Que vous n'êtes pour rien dans cette triste histoire!
C'était une douleur encor dans ma douleur
Que d'avoir à me prendre à vous de mon malheur!
Vous avez allégé de moitié ma souffrance.

LÉA.

O noble et chère enfant, voilà ma récompense.

CAMILLE.

Récompense... de quoi? Quel sacrifice?... Ah! oui,
Je comprends! vous l'aimez, ma pauvre Léa.

LÉA.

Lui?
Non, je n'aime que toi.

CAMILLE, avec un sourire triste.

Je comprends tout, vous dis-je,
Et je vois clair enfin dans ce que Dieu m'inflige.
Notre histoire à tous trois m'apparaît nettement,
Je pourrais vous la dire en peu de mots...

LÉA, troublée.

Comment?

CAMILLE.

A vaincre votre cœur par le devoir réduite,
Vous vous étiez soustraite au danger par la fuite;
Paul, n'ayant plus d'espoir, crut n'avoir plus d'amour:
Son père désirait ce mariage: un jour
En prenant avec moi l'engagement suprême,
Il ne m'a pas trompée, il s'est trompé lui-même.
C'est la fatalité qu'il faut seule accuser...
Que c'est bon de n'avoir personne à mépriser!
— Comme vous avez droit tous deux de me maudire!
Sans moi, Léa, sans moi, ne peut-il pas se dire

Que, vous retrouvant libre, il serait votre époux?
C'est moi qui suis de trop! Pourquoi suis-je entre vous?
Oh! pardon d'être là, pardonnez l'un et l'autre!
Que mon bonheur perdu ne vous rend-il le vôtre!
Si Dieu me rappelait, vous seriez réunis,
Heureux... et moi, du moins, mes maux seraient finis!

LÉA.

Qu'on se sent une pauvre et vaine créature
A voir le sang divin qui sort de ta blessure!
Qui pourrait te connaître, enfant, sans t'admirer?
Tiens! je hais ton mari de ne pas t'adorer.
Mais il te reviendra!

CAMILLE.

Jamais.

LÉA.

Je te le jure!
Je vais mettre un obstacle entre nous de nature
A m'en faire haïr...

CAMILLE.

Lequel?

LÉA.

C'est mon secret.

CAMILLE.

M'en aimerait-il plus quand il vous haïrait?
Ne luttez pas, Léa; je me sens condamnée.

LÉA.

Non! je te sauverai, ma douce résignée,
Dût mon cœur se briser pour racheter le tien.
Embrasse-moi, ma fille.

CAMILLE, se jetant dans ses bras.

Oh! embrassons-nous bien!

Léa sort.

SCÈNE X.

CAMILLE, seule.

Il n'est plus ici-bas de bonheur pour moi-même;
Ma vie est un obstacle à deux êtres que j'aime;
Dieu me pardonnera : ce n'est pas mon malheur
Que je vais abréger en mourant... c'est le leur!
— Oh! quelle volupté de mourir de la sorte!
Comme ils se souviendront de leur petite morte!
Comme ils en parleront, et diront en songeant :
Elle nous aimait bien, pourtant, la pauvre enfant!

Elle va à la table de droite, écrit rapidement quelques lignes, plie et met l'adresse.

FORESTIER, qui est entré par la gauche et s'est arrêté derrière le grand tableau placé sur le chevalet, à part :

Que fait-elle?

CAMILLE, se lève et envoyant un long baiser à l'atelier :

Adieu donc, adieu, chère demeure.

Elle pose la lettre sur la valise de Paul, au fond, met vivement son mantelet qu'elle a déposé en entrant près de la porte; Forestier descend en scène.

CAMILLE, à part.

Mon père!

Elle s'arrête sur la porte.

SCÈNE XI

CAMILLE, FORESTIER.

FORESTIER.

— Tu sors? tu sors seule, à cette heure?

CAMILLE, avec embarras.

Léa m'attend en bas.

FORESTIER, apercevant la lettre.

Une lettre de toi...
Pour Paul? Tu t'en vas donc? tu quittes donc mon toit?

CAMILLE.

Non... je... j'allais...

FORESTIER.

Il sonne.

Il faut éclaircir ce mystère.

A Firmin qui entre.

Dites à monsieur Paul de monter.

Firmin sort.

CAMILLE.

Quoi! mon père...

FORESTIER.

Je n'ai pas droit d'ouvrir ses lettres, n'est-ce pas?
Or, celle-là doit dire où tu vas de ce pas.

CAMILLE, très-troublée.

Rendez-moi ce billet, au nom de ma tendresse!

FORESTIER.

Il est écrit, il faut qu'il aille à son adresse.
Je sens bien qu'il contient le secret de ton sort.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, entrant.

Vous m'avez appelé?

FORESTIER.

Mon fils, ta femme sort.
Où va-t-elle à cette heure? Elle ne peut le dire,
Mais elle te laissait ce mot que tu vas lire.

PAUL, lisant.

« Paul, épousez Léa, c'est mon suprême vœu
Et la condition de mon pardon. »

FORESTIER.

Grand Dieu!

Paul tombe à genoux, le dos courbé, la tête basse.

FORESTIER, le montrant à Camille.

Regarde! il est à nous! il est à nous, te dis-je!
Je demandais à Dieu, dans mon âme, un prodige :
L'aveugle voit! ses yeux se sont ouverts au jour...

Renversant la tête de Paul.

Regardes-en couler le remords et l'amour.

CAMILLE.

La pitié seulement.

FORESTIER.

Non! je te dis qu'il t'aime,
Et que ces larmes-là sont un nouveau baptême
Par la vertu duquel sera purifié

Son cœur d'impureté passagère souillé.
Va! l'avenir est sûr, crois-m'en sur ma parole;
J'en suis certain, la sainte a renversé l'idole!

PAUL.

Le premier châtiment par ma faute encouru,
C'est de n'être pas digne encore d'être cru;
Mais, s'il est une épreuve assez expiatoire
Pour que Camille un jour puisse oublier et croire,
Plus dure elle sera, plus je m'y veux offrir;
Car pour me pardonner j'ai besoin de souffrir.

CAMILLE.

Mais, moi, Paul, j'ai souffert assez!

Elle lui tend la main.

PAUL, se jetant à ses pieds et lui baisant les mains.

O chère femme,
Quels trésors de clémence avais-tu donc dans l'âme!

FORESTIER, les regardant tous deux.

Pour la première fois, ils sont vraiment unis...
O mes pauvres enfants, comme je vous bénis!...

FIN DE PAUL FORESTIER.

LE
POST-SCRIPTUM

COMEDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Français,
par les Comédiens ordinaires de l'Empereur,
le 1er mai 1869.

A

MADAME MATHILDE GOÜIN

Son vieil ami et dévoué compère

E. AUGIER

PERSONNAGES

M. DE LANCY.
MADAME DE VERLIÈRE.

La scène est à Paris, de nos jours.

LE
POST-SCRIPTUM

Un boudoir élégant. — Deux portes au fond, dans des pans coupés. A droite, une cheminée. — Au milieu, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE VERLIÈRE, en robe de chambre, les cheveux poudrés. Elle est assise dans une bergère, au coin de la cheminée, coupant les feuillets d'un livre. M. DE LANCY entre par la porte de droite.

LANCY, sur la porte.

Pardon, chère voisine, c'est moi. Ne grondez pas votre caméristé, elle m'a déclaré de son mieux que vous n'y étiez pour personne; mais je lui ai fait observer qu'un propriétaire n'est pas quelqu'un : ce raisonnement l'a subjuguée. Maintenant, faut-il que je m'en retourne?

MADAME DE VERLIÈRE.

Vous êtes bien heureux que ce soit vous!

LANCY.

Ce livre est donc bien intéressant?

MADAME DE VERLIÈRE.

Je n'en sais rien : je le coupe. Puisque vous voilà, mon cher Lancy, vous m'aiderez à attendre, car j'attends.

LANCY, remarquant qu'elle a les cheveux poudrés.

Qui ? Le carnaval ?

MADAME DE VERLIÈRE.

O mon Dieu, non. Je ne serais pas poudrée de si bonne heure pour le bal, je vous prie de le croire.

LANCY.

Alors ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Quel est donc ce mystère, n'est-ce pas ? Je ne veux pas avoir de secrets pour vous : on m'a mis ce matin de l'eau athénienne, et on m'a poudrée pour sécher mes cheveux. Êtes-vous satisfait ? — A propos, je vous remercie de votre bourriche. Vous êtes le roi des chasseurs et le modèle des propriétaires.

LANCY.

Va pour le premier compliment ; mais le second tombe mal.

MADAME DE VERLIÈRE.

Vous m'inquiétez. Voudriez-vous m'augmenter, par hasard ?

LANCY.

Pis que cela. Je viens vous signifier congé.

MADAME DE VERLIÈRE.

Est-ce une plaisanterie ?

LANCY.

Hélas ! l'homme du monde ne se fût pas permis de forcer votre consigne ; tant d'audace n'appartenait qu'à l'homme d'affaires.

MADAME DE VERLIÈRE.

Et l'homme d'affaires ne pouvait-il pas attendre jusqu'à demain ?

LANCY.

Impossible. D'après notre contrat, nous devons nous prévenir mutuellement six mois d'avance ; or le terme fatal expire aujourd'hui, et, demain, vous entreriez de plein droit dans la seconde période de votre bail, ce qui me contrarierait prodigieusement.

MADAME DE VERLIÈRE.

Voilà parler en franc chasseur.

LANCY.

En homme des bois, si vous voulez.

MADAME DE VERLIÈRE.

Vous n'y allez pas par quatre chemins.

LANCY.

Peut-être.

MADAME DE VERLIÈRE.

Le peut-être est joli. — Et peut-on savoir ce qui vous oblige à me congédier? Car vous avez une raison, je suppose.

LANCY.

Excellente ; avez-vous le temps de m'écouter ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Je l'aurai, quand je devrais le prendre ; j'avoue qu'il me sera agréable de vous trouver une bonne excuse, car je serais fâchée de vous rayer de mes papiers.

LANCY.

C'est tout un récit, je vous en préviens.

MADAME DE VERLIÈRE.

Faites-m'en toujours le plus que vous pourrez, quitte à remettre la suite à demain si l'on nous interrompt.

LANCY, s'asseyant près de la table.

Je commence. Orphelin à vingt-quatre ans...

MADAME DE VERLIÈRE.

Ah! ah! votre biographie? Pourquoi sautez-vous par-dessus votre enfance?

LANCY.

Parbleu! si vous y tenez, je reprendrai les choses de plus haut encore, *ab ovo*, comme Tristram Shandy... d'autant mieux qu'il y a dans ma nativité, comme dans la sienne, une histoire de pendule.

MADAME DE VERLIÈRE.

Merci bien, alors.

LANCY.

N'ayez pas peur. Ma mère m'a souvent raconté qu'elle avait dans sa chambre une ancienne horloge à carillon, et qu'au moment où je vins au monde l'horloge me souhaita la bienvenue en carillonnant joyeusement midi, ce qui parut d'heureux augure à toute l'assistance. Et de fait, j'ai gardé de ma naissance un fonds de bonne humeur dont la vie n'a pas encore pu triompher. Il est vrai que j'ai une santé athlétique, mauvaise disposition pour la mélancolie.

MADAME DE VERLIÈRE.

Mais excellente pour l'égoïsme; prenez garde.

LANCY.

Ne croyez donc pas cela. Il n'y a de vraiment bons que les gens bien portants. Égoïste comme un malade... Vous devez en savoir quelque chose, vous qui avez si bien soigné feu votre mari.

MADAME DE VERLIÈRE.

Hélas ! c'est vrai.

LANCY.

A vingt-quatre ans, donc, maître d'une belle fortune et porteur d'un nom honorable...

MADAME DE VERLIÈRE.

Vous vous empressiez d'écorner l'une...

LANCY.

Et de compromettre l'autre? Que nenni ! La passion de la chasse m'a préservé des passions ruineuses ; j'ai toujours eu horreur des cartes, et, sans me donner pour un héros aussi chaste, à beaucoup près, que le farouche Hippolyte, je puis me vanter...

MADAME DE VERLIÈRE.

Pas de détails, je vous en conjure.

LANCY.

Le strict nécessaire. — Je puis me vanter d'avoir passé ma vie à la poursuite de la femme honnête. Je l'ai d'abord cherchée, comme tous les débutants, dans le camp des irrégulières, et j'ai payé un large tribut à la manie de la rédemption. Mais, après avoir racheté pour quelque cent mille francs d'anges déchus, je me suis aperçu que les vierges folles sont encore moins folles que vierges, si c'est possible, et que le racheteur n'est pour elles qu'un acheteur plus naïf.

MADAME DE VERLIÈRE.

C'est plein d'intérêt... Continuez.

LANCY.

Désenchanté de ces aimables commerçantes, je transportai mes investigations dans le monde régulier. Ah ! madame, pour un échappé des amours vénales, quelle ivresse dans la

possession d'un cœur qui se donne en immolant tous ses devoirs ! Le malheur, c'est que je finissais toujours par m'attacher au mari, le trouvant incomparablement plus honnête que la femme, et je reconnaissais alors qu'il n'y a pas un abîme entre celles qui nous trompent pour un autre et celles qui trompent un autre pour nous... Sans compter que ces fameux devoirs dont on nous fait sonner si haut le sacrifice, sont la plupart du temps des victimes parfaitement habituées à l'autel. — Je ne vous ennuie pas trop ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Jamais trop, mon ami.

LANCY.

Mais assez. J'abrége donc. Le résultat de mes expériences fut cette vérité oubliée par M. de la Palisse, que la seule chance qu'on ait de posséder une honnête femme, c'est de l'épouser soi-même. — Malheureusement, j'avais passé l'âge où l'on se marie les yeux fermés ; il ne me restait plus que le mariage de raison... et c'est fièrement difficile, allez, de rencontrer une femme qu'on ait raison d'épouser. Mais à la fin je crois avoir trouvé mon lot.

MADAME DE VERLIÈRE.

Ah ! tant mieux !

LANCY.

Un moment ! je ne suis pas encore agréé.

MADAME DE VERLIÈRE.

Vous le serez, mon ami ; il est impossible que vous ne le soyez pas, car vous êtes un homme charmant, malgré ce vilain procédé... que nous perdons un peu de vue.

LANCY.

Au contraire, nous y arrivons. Comme garçon, je pouvais me contenter de mon entresol ; en montant d'un grade, il faut aussi que je monte d'un étage.

MADAME DE VERLIÈRE.

Je comprends. C'est madame de Lancy que vous voulez installer dans mon appartement.

LANCY, se levant.

Vous l'avez dit.

MADAME DE VERLIÈRE.

Je vous pardonne en faveur du motif, quoiqu'il soit bien pénible de déménager. Je suis bête d'habitude ; je me plaisais beaucoup ici, je l'avoue.

LANCY, appuyé au dossier du fauteuil de madame de Verlière.

Qu'à cela ne tienne; restez.

MADAME DE VERLIÈRE.

Et madame de Lancy ?

LANCY.

Elle s'y prêtera volontiers, pourvu...

MADAME DE VERLIÈRE.

Pourvu ?

LANCY.

Pourvu que vous changiez de nom.

MADAME DE VERLIÈRE.

Comment l'entendez-vous ?

LANCY.

En cessant de vous appeler madame de Verlière pour vous appeler madame...

MADAME DE VERLIÈRE.

De Lancy ? Je crois, Dieu me pardonne, que vous m'intentez une demande en mariage !

LANCY.

Franchement, je le crois aussi.

MADAME DE VERLIÈRE, se levant.

Et par quels détours, juste ciel!

LANCY.

Quand vous me reprochiez de ne pas prendre par quatre chemins!

MADAME DE VERLIÈRE, debout devant la cheminée.

Je vous faisais tort de trois. — Ainsi, c'est moi qui ai l'insigne honneur de vous représenter le mariage de raison? Savez-vous que vous n'êtes pas poli?

LANCY.

Permettez ; il s'agit de s'entendre sur les mots. Ce que le monde appelle un mariage de raison, c'est-à-dire un mariage où le cœur n'est pas plus consulté que les yeux, où l'on prend une femme dont le plus souvent on ne voudrait pas pour maîtresse, et dont on ne subit la possession qu'à condition qu'elle sera éternelle, je l'appelle, moi, un mariage d'aliéné.

MADAME DE VERLIÈRE, passant à gauche.

A la bonne heure; mais votre phrase avait besoin de ce commentaire. — Vous êtes un fier original !

LANCY.

En quoi donc?

MADAME DE VERLIÈRE.

D'abord en tout, et puis en votre façon de faire votre cour.

LANCY.

Qu'en savez-vous? Je ne vous l'ai jamais faite.

MADAME DE VERLIÈRE.

Première originalité; mais, aujourd'hui même que vous demandez si singulièrement ma main, j'ai toutes les peines du monde à voir en vous un soupirant.

LANCY.

Parce que je ne soupire pas de mon naturel ; donnez-moi une bonne raison de soupirer, et je m'en acquitterai tout comme un autre.

MADAME DE VERLIÈRE.

Mais êtes-vous bien sûr que vous m'aimez ?

LANCY.

Sûr comme de mon existence.

MADAME DE VERLIÈRE.

Voilà un amour dont je ne me doutais guère.

LANCY.

Et moi, donc ! Il n'y a pas un mois qu'on m'aurait bien étonné en me l'annonçant.

MADAME DE VERLIÈRE.

Comment cela vous est-il venu ? Car je ne suis pas coquette.

LANCY.

Non certes ! — C'est cette cheminée qui est cause de tout le mal, si mal il y a.

MADAME DE VERLIÈRE.

Vraiment ?

LANCY.

Je ne vous connaissais que de vue, ce qui est déjà quelque chose, mais je risquais fort de ne pas vous connaître davantage, car votre deuil m'eût fermé votre porte comme à tout le monde, si cette brave cheminée ne me l'eût ouverte en fumant

MADAME DE VERLIÈRE.

Elle fume encore par le vent d'est, je vous en préviens.

LANCY.

J'en prends note. A partir de ce jour, je ne rêvai plus que réparations... rêve étrange chez un propriétaire et dont la bizarrerie aurait dû m'éclairer sur la pente où je glissais! Bref, de fil en aiguille et de fumiste en serrurier, je me trouvai un beau jour installé dans votre intimité charmante, respectueusement ému de la simplicité de votre chagrin, pénétré du parfum de loyauté qu'on respire autour de vous, et persuadé que je me livrais innocemment à la douceur de l'amitié la plus désintéressée. Comment et quand cette amitié s'est-elle changée en un sentiment plus vif? Je ne saurais le dire et je serais peut-être encore à m'apercevoir de la métamorphose si on ne m'avait proposé la semaine dernière un parti des plus sortables. Tout s'y trouvait; pas une objection à faire; ajoutez de ma part la résolution d'en finir avec le célibat : je devais accepter tout de suite. Mais à je ne sais quelle révolte de mon cœur j'ai senti que ce cœur vous appartenait tout entier, et voilà huit jours que je tourne autour d'une déclaration avec une timidité digne d'un âge plus tendre. Enfin, l'opération est faite, et je vous prie de croire que je n'en suis pas fâché.

MADAME DE VERLIÈRE, remontant derrière la table.

Mon pauvre ami! j'ai pour vous une véritable affection; vous êtes le plus galant homme que je connaisse.

LANCY.

Mauvais début.

MADAME DE VERLIÈRE.

J'ai été dupe de votre amitié comme vous-même, et j'ai la conscience de n'avoir rien fait pour encourager des sentiments dont il ne peut vous revenir que de l'ennui.

LANCY, passant à gauche.

Je ne vous plais pas... je m'en doutais! J'aurais mieux fait de me taire. Enfin prenez que je n'ai rien dit, et gardez-moi ma place au coin de cette cheminée... qui fume.

MADAME DE VERLIÈRE.

Vous y serez le bienvenu tant que vous consentirez à l'occuper.

LANCY.

Toujours, alors !

MADAME DE VERLIÈRE.

Même si je me remariais ?

LANCY.

Ah ! non, par exemple !.. mais vous n'y songez pas, je suppose ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Et si j'y songeais ?

LANCY.

Ne me dites pas cela.

MADAME DE VERLIÈRE.

Il faut pourtant bien que vous le sachiez un jour ou l'autre.

LANCY.

Est-ce que vraiment ?.. Mais non ! ce n'est pas possible ! Je n'ai rien vu chez vous qui ressemble à un prétendant.

MADAME DE VERLIÈRE.

Chez moi, non ; mais ne vous ai-je pas dit que j'attendais quelqu'un aujourd'hui ?

LANCY.

Je tombe bien !.. Ah ! j'étais préparé à tout, excepté à cela.

MADAME DE VERLIÈRE.

N'ayez pas cet air désespéré. Vous avez de mon cœur tout ce qu'il en restait à prendre, je vous le jure, et je n'aurais pas grande objection à votre demande si je n'aimais personne. Puis-je vous dire mieux ?

LANCY.

A quoi bon ce baume sur mon amour-propre? Ce n'est pas lui qui en a besoin. J'aimerais cent fois mieux vous déplaire carrément et que personne ne vous plût. Ah! vous auriez bien pu garder votre secret! Si vous croyez me consoler!..

MADAME DE VERLIÈRE.

Non, je crois vous guérir. En pareille matière, il n'est rien de tel que de trancher dans le vif.

LANCY.

Me guérir? mensonge de médecin alors? Suis-je simple! j'aurais dû le deviner rien qu'à votre coiffure.

MADAME DE VERLIÈRE.

Mais je vous certifie...

LANCY.

Que vous attendez un absent bien-aimé? Et vous auriez choisi précisément le jour de son arrivée pour vous enfariner les cheveux?

MADAME DE VERLIÈRE.

Permettez-moi de vous raconter à mon tour une petite histoire.

Elle s'assied à droite de la table.

LANCY, s'asseyant à gauche.

Deux maintenant si vous voulez. Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une belle peur.

MADAME DE VERLIÈRE.

Vous connaissez madame de Valincourt?

LANCY.

Son mari est de mes bons amis.

MADAME DE VERLIÈRE.

Après trois ans de mariage, vous le savez, cette charmant

petite femme eut une fièvre typhoïde dont elle sortit avec des cheveux blancs.

LANCY.

Eh bien ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Son mari l'adorait. Tant qu'elle fut en danger, c'était un désespoir à croire qu'il ne lui survivrait pas. Elle revient à la vie par miracle...

LANCY.

Ses cheveux blanchissent...

MADAME DE VERLIÈRE.

Ses cheveux blanchissent, et, depuis, monsieur passe toutes ses nuits au cercle. Qu'en dites-vous?

LANCY.

Dame !

MADAME DE VERLIÈRE, se levant sur place.

Comment, *dame ?* Vous l'excusez ?

LANCY, riant.

Jusqu'à un certain point. Voilà un brave garçon qui dispute au trépas une brune adorable ; on lui rend une Eurydice poivre et sel !.. Il y a évidemment substitution de personne, c'est la seule cause de nullité que reconnaisse le Code ; ne soyons pas plus sévères que lui.

MADAME DE VERLIÈRE, à la cheminée.

Comme vous êtes tous les mêmes ! Soyez donc bonne, intelligente et sincère ; évertuez-vous à vous rendre digne de votre maître futur ; préparez-lui une compagne dévouée, un gardien fidèle de son honneur ; pauvres sottes ! Ce n'est rien de tout cela qui le touche ; c'est la nuance de vos cheveux ou la courbe de votre nez. Devenez coquettes, frivoles, égoïstes, son amour n'en diminuera pas, au contraire ; mais gardez-

vous d'un cheveu blanc ou d'un grain de petite véroïe, car tout votre bonheur s'écroulerait et votre mari vous dirait tranquillement : « J'en suis bien fâché ; il y a substitution de personne... » Et vous, que j'avais la naïveté de plaindre tout à l'heure !..

LANCY.

Permettez... il n'est pas question de moi dans tout cela mais de Valincourt.

MADAME DE VERLIÈRE, revenant à la table.

Que vous excusez, que vous approuvez, que vous imiteriez le cas échéant. Ayez au moins le courage de votre opinion.

LANCY.

Tâchons de nous entendre : à qui faites-vous le procès, à Valincourt ou à moi?

MADAME DE VERLIÈRE.

A vous, à lui, à votre sexe tout entier, à cette humiliante façon d'aimer qui nous met au rang des animaux de luxe, un peu avant les chiens de race et les chevaux de sang ; est-ce clair ?

Elle retourne s'asseoir dans la bergère, près de la cheminée

LANCY, se levant.

Très-clair. Toute femme qui se pique de délicatesse s'indigne d'être aimée pour sa beauté ; elle ne veut l'être que pour son âme, c'est connu.

MADAME DE VERLIÈRE.

Prétention bien ridicule, n'est-ce pas?

LANCY.

Je ne dis pas cela ; mais, que voulez-vous ! l'homme est un être grossier à qui l'amour vient par les yeux.

MADAME DE VERLIÈRE.

C'est ce que je lui reproche.

LANCY.

Par malheur, c'est là une loi de nature à laquelle les deux sexes sont soumis, le vôtre comme le nôtre, malgré toute prétention contraire.

MADAME DE VERLIÈRE.

Quelle infamie !

LANCY.

Voyons, madame, la main sur la conscience : si vous aimiez quelqu'un et que ce quelqu'un vous arrivât un jour borgne ou manchot, est-ce que ce dégât ne jetterait pas un peu d'eau froide sur votre exaltation ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Que vous connaissez mal les femmes, mon pauvre ami ! Quand nous aimons un homme, sachez que nous ne le voyons qu'à travers son intelligence et son cœur. A peine savons-nous s'il est blond ou brun, et, devant ce dégât que vous dites, nous redoublons de tendresse pour le consoler et le rassurer.

LANCY.

Pendant huit jours.

MADAME DE VERLIÈRE.

Pendant toute la vie.

LANCY.

Je voudrais, par curiosité, vous voir à cette épreuve.

MADAME DE VERLIÈRE.

Si j'étais aussi sûre qu'il triomphera de celle que je lui prépare !

LANCY.

Qui ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Celui que j'attends.

LANCY.

Vous persistez donc à soutenir que vous attendez quelqu'un ?

MADAME DE VERLIÈRE, se levant.

Ce n'est pas pour autre chose que je suis... enfarinée. Je vais lui raconter que j'ai blanchi en son absence, que je suis réduite à me poudrer pour ne pas étaler des cheveux... Comment disiez-vous ? poivre...

LANCY.

Et sel.

MADAME DE VERLIÈRE.

Et sel. — Et, si je vois dans ses yeux la moindre hésitation, tout est rompu.

Elle passe à gauche.

LANCY.

En êtes-vous sûre ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Je vous en fais serment.

LANCY.

Alors, permettez-moi de ne pas désespérer encore.

MADAME DE VERLIÈRE.

La rupture ne serait pas à votre profit. Je renoncerais au monde et m'irais enterrer à Verlière.

LANCY, souriant.

N'avez-vous pas quelque caveau d'ami, à Verlière?

MADAME DE VERLIÈRE.

Ne plaisantez pas, je vous en prie. Quand je songe au dé que je vais jouer...

LANCY.

Pourquoi le jouer, alors?

MADAME DE VERLIÈRE.

Pourquoi Psyché a-t-elle allumé sa lampe?

LANCY.

O fille d'Ève! — Me permettrez-vous, madame, si j'en ai le courage, de venir savoir le résultat de l'entrevue? Car je tiens à conserver au moins les droits de l'amitié, si je n'en puis avoir d'autres.

MADAME DE VERLIÈRE.

Voilà de bonnes paroles dont je me souviendrai quoi qu'il arrive. (Lui tendant la main.) Merci, mon ami.

UN DOMESTIQUE, ouvrant la porte de gauche.

Madame, M. de Mauléon est là.

LANCY, à part.

M. de Mauléon?

MADAME DE VERLIÈRE.

C'est bien; j'y vais.

Le domestique sort

LANCY, très-froid.

C'est donc lui? Que ne le disiez-vous tout d'abord? Je me serais retiré sans souffler mot.

MADAME DE VERLIÈRE.

Pourquoi devant lui plutôt que devant un autre? Est-ce que vous le connaissez?

LANCY, prenant son chapeau sur la table.

A peine. Je sais seulement qu'il est depuis deux ans consul quelque part, dans l'Inde.

MADAME DE VERLIÈRE.

Eh bien?

LANCY.

Or, comme vous n'êtes veuve que depuis quatorze mois...

MADAME DE VERLIÈRE.

Je l'ai aimé du vivant de mon mari? Est-ce là ce que vous voulez dire?

LANCY.

Oubliez mon importunité, madame, et veuillez me croire toujours votre humble serviteur.

Il va jusqu'à la porte de droite.

MADAME DE VERLIÈRE.

Monsieur de Lancy! (Il s'arrête.) Je ne peux pourtant pas vous laisser croire ce qui n'est pas. Je tiens à votre estime.

LANCY, sur la porte.

Vous êtes trop bonne, madame; mais on vous attend.

MADAME DE VERLIÈRE.

En deux mots : c'est moi qui ai demandé au ministre la nomination de M. de Mauléon pour éloigner un danger avec lequel une honnête femme ne doit jamais jouer.

LANCY.

Triple butor! Vous avez bien raison de ne pas m'aimer, je ne vous mérite pas! Je vous ai offensée bêtement.

MADAME DE VERLIÈRE.

Oui, mais vous ne m'avez pas déplu. Votre mouvement du moins n'était pas banal. Il prouve que mon honneur vous tient au cœur.

LANCY, descendant en scène.

Votre bonheur aussi, soyez-en sûre.

MADAME DE VERLIÈRE.

Je n'en doute pas.

LANCY.

Alors, permettez-moi une simple question : Savez-vous qu'à peine installé dans son consulat, M. de Mauléon a recherché la fille d'un riche négociant?

MADAME DE VERLIÈRE.

Je le sais. — Après?

LANCY.

Puisque vous le savez, je n'ai plus rien à dire.

MADAME DE VERLIÈRE.

Je n'étais pas libre, alors. Fallait-il que M. de Mauléon sacrifiât toute sa vie à un amour sans espoir? Il n'a pas de fortune; le mariage fait partie de sa carrière, et je suis bien sûre qu'il n'aurait pas manqué celui dont vous parlez s'il n'y avait pas apporté la nonchalance d'un cœur endolori.

LANCY.

A la bonne heure. Vous avez des indulgences que je ne m'explique guère.

MADAME DE VERLIÈRE.

Et vous, des sévérités que je m'explique trop bien.

LANCY.

Je suis suspect de partialité, je l'avoue. Ah! je donnerais gros pour être votre frère ou votre oncle pendant cinq minutes.

MADAME DE VERLIÈRE.

Mais vous ne l'êtes pas.

LANCY.

Aussi je me tais. — Adieu, madame; soyez heureuse.

MADAME DE VERLIÈRE.

Et moi, je veux que vous parliez! Que signifient ces réticences à propos d'un homme que vous connaissez à peine?

LANCY.

A peine, mais à fond. J'ai été témoin de son adversaire dans un duel qui s'est arrangé sur le terrain, et je vous prie de croire que ce n'est pas nous qui avons mis les pouces.

MADAME DE VERLIÈRE.

Témoin de M. de Saint-Jean?

LANCY.

Vous connaissez aussi cette affaire-là?

MADAME DE VERLIÈRE.

Parfaitement. Tous les torts étaient du côté de M. de Mauléon, mais il n'en voulait pas convenir et c'est moi seule qui ai obtenu de lui qu'il fît des excuses. Ce n'est pas la moindre marque d'amour qu'il m'ait donnée. J'en ai été si touchée, que c'est le moment où j'ai senti la nécessité de l'éloigner. Vous n'êtes pas heureux dans vos attaques, mon pauvre Lancy; — mais vous avez raison, je le fais attendre. Adieu.

Elle sort.

SCÈNE II.

LANCY, seul.

Elle l'aime aveuglément, c'est clair, et voici ce qui va se passer : au premier mot de l'ingénieuse épreuve, le galant fait la grimace et la pauvre femme s'écrie en tremblant : « Rassurez-vous, ils sont toujours noirs comme du jais. » — Alors, qu'est-ce que j'attends ici! Leur billet de faire part? (S'asseyant au coin du feu.) Quel semblant d'espoir me cloue à cette place? Qu'on a de peine à se tenir pour battu! — C'est vrai que cette cheminée fume encore... mais du diable si je la fais réparer! C'est bien bon pour ce favori des dames... car c'est ici qu'il établira probablement son fumoir... au-dessus du mien. J'entendrai tout le jour le bruit insolent de ses bottes; les planchers sont si minces dans ces satanées maisons neuves! (Il se lève.) Mais j'y pense .. les deux appartements ont exactement la même distribution! Et elle a en-

core celui-ci pour six mois! Je vais avoir toute sa lune de miel sur la tête! Un supplice de Tantale... très-perfectionné! — Je n'ai qu'un parti à prendre, c'est de passer ces six mois-là dans mes terres. — Je n'ai pas de veine; il n'y avait qu'une femme au monde qui me convînt, elle en aime un autre! C'est toujours comme ça! — Bah! je renonce au mariage. J'ai essayé de payer ma dette à la patrie; on a refusé mon offrande, je la garde. — Oh! les femmes! dire qu'elle me préfère un pareil... un pareil quoi, en somme? Il en vaut bien un autre. Ce n'est pas un brave à trois poils, voilà tout... et encore je n'en sais rien! L'explication de madame de Verlière change bien les choses. — Allons, Lancy, aie le courage de t'avouer la vérité : tu as dénigré Mauléon par pur dépit. Eh bien, c'est pitoyable, ce que tu as fait là. Ce n'est pas d'un homme d'esprit, tu t'en moques bien, mais ce n'est pas d'un galant homme, et tu ne t'en moques pas. Voilà une jolie campagne, mon ami! Tu en sors plus mécontent encore de toi que des autres... Va t'installer dans tes bois avec tes chiens et n'en bouge plus.

SCÈNE III.

LANCY, à gauche, MADAME DE VERLIÈRE. Elle entre sans voir Lancy, traverse lentement le théâtre, jette en passant une carte de visite sur la table, et va s'asseoir dans la bergère.

LANCY, à part.

Elle!.. cet air pensif...

Il tousse.

MADAME DE VERLIÈRE, tournant la tête.

Ah! c'est vous?

LANCY.

Déjà? Est-ce que par hasard M. de Mauléon..?

MADAME DE VERLIÈRE, d'un air préoccupé.

Au contraire, il a été parfait. Pas une seconde d'hésitation. Il trouve même que les cheveux blancs me vont plutôt mieux.

LANCY.

Et c'est pour cela qu'il a si vite pris congé?

MADAME DE VERLIÈRE.

C'est moi qui l'ai prié de me laisser un peu à moi-même. Il reviendra prendre le thé ce soir. Mais après une matinée si remplie, j'avais vraiment besoin de rassembler mes idées... Je suis bien aise de vous retrouver là.

LANCY.

Et moi, je veux être pendu si je sais ce que j'y fais. Adieu, madame.

MADAME DE VERLIÈRE.

Je ne vous renvoie pas... au contraire.

LANCY.

Votre triomphe serait-il incomplet si je n'y assistais pas?

MADAME DE VERLIÈRE.

Mon triomphe!.. Oui, je devrais être au comble de mes vœux, et pourtant... je suis presque triste.

LANCY.

Une grande joie est aussi accablante, dit-on, qu'une grande douleur.

MADAME DE VERLIÈRE.

Non, ce n'est pas cela; c'est... c'est votre faute.

LANCY.

A moi?

MADAME DE VERLIÈRE.

Tout ce que vous m'avez dit sur M. de Mauléon me revient et me trouble

LANCY.

Parbleu! madame, j'en suis plus troublé que vous. Quand vous êtes rentrée, j'étais en train de faire mon examen de conscience et de me reprocher la légèreté de mes accusations.

MADAME DE VERLIÈRE.

Vraiment? Alors, remettez-moi l'esprit; vous me rendrez un vrai service. Asseyez-vous. (Lancy s'assied sur une chaise de l'autre côté de la cheminée, tournant à moitié le dos au public.) Je fais trop de cas de vous pour estimer en toute sécurité un homme qui n'aurait pas toute votre estime.

LANCY, d'un ton résigné.

Je n'ai aucune raison de la refuser à M. de Mauléon.

MADAME DE VERLIÈRE.

Je respire. Ainsi ce mariage dans l'Inde..?

LANCY.

Vous le disiez vous-même, pouvait-il..?

MADAME DE VERLIÈRE, vivement.

Il ne s'agit pas de ce que j'ai pu dire, mais de ce que vous pensez. Déclarez-moi seulement que vous auriez agi comme M. de Mauléon, et cela me suffira.

LANCY.

J'aurais agi comme lui.

MADAME DE VERLIÈRE.

Au bout de trois mois?

LANCY.

Bah! le temps ne fait rien à l'affaire.

MADAME DE VERLIÈRE.

Pardonnez-moi; de deux choses l'une : ou M. de Mauléon m'avait oubliée trop vite, ce qui serait peu chevaleresque...

LANCY.

Son retour prouve le contraire.

MADAME DE VERLIÈRE.

Ou, ce qui serait moins chevaleresque encore, il offrait à une jeune fille un cœur tout plein d'une autre.

LANCY.

Ce n'est pas à vous de le lui reprocher. D'ailleurs, le courage lui a manqué au dernier moment, puisque le mariage n'a pas eu lieu.

MADAME DE VERLIÈRE.

Est-ce bien lui qui a reculé?

LANCY.

Oh! pour reculer...

MADAME DE VERLIÈRE, riant.

Il est bon là, n'est-ce pas?

LANCY.

Ce n'est pas ce que je veux dire! Au contraire. C'est le point sur lequel j'ai le plus à cœur de lui faire réparation.

MADAME DE VERLIÈRE.

Son duel vous avait pourtant laissé une pauvre idée de lui.

LANCY.

Parce que j'ignorais qu'il agissait par vos ordres. Mais, diantre! c'est bien différent, et je suis maintenant tout à fait de votre avis.

MADAME DE VERLIÈRE, agacée.

J'en suis charmée. Ainsi, mon cher ami, si je vous ordonnais de faire des excuses sur le terrain, vous en feriez?

LANCY.

Certainement.

MADAME DE VERLIÈRE.

Mais vous exposeriez-vous à recevoir de pareils ordres? Viendriez-vous, la veille d'un duel, m'annoncer que vous vous battez?

LANCY.

Mon Dieu, madame, je voudrais bien m'en aller.

MADAME DE VERLIÈRE.

Non, non, répondez... je vous en prie.

LANCY, avec embarras.

M. de Mauléon a eu la langue un peu légère, j'en conviens; il voulait peut-être se parer à vos yeux du danger qu'il allait courir, ce n'est pas un crime; mais je ne puis admettre qu'il cherchât un biais pour s'y soustraire.

MADAME DE VERLIÈRE.

Il devait pourtant prévoir ce qui arriverait.

LANCY, cherchant ses mots.

Eh bien, il allait sans doute au-devant du plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire à une femme... Il y a des gens comme cela, dont la passion recherche les cilices.

MADAME DE VERLIÈRE.

Le croyez-vous si passionné?

LANCY.

Dame! vous venez de le soumettre à une épreuve concluante.

MADAME DE VERLIÈRE.

Concluante? Vous trouvez?

LANCY.

Sans doute.

MADAME DE VERLIÈRE.

Tâchez donc d'avoir une opinion à vous, mon pauvre Lancy. Vous tournez comme une girouette.

LANCY.

Où voyez-vous cela?

MADAME DE VERLIÈRE.

Est-ce votre avis, oui ou non, que les hommes ont une façon d'aimer... très-différente de la nôtre, je le maintiens, mais qu'ils n'en ont qu'une?

LANCY.

Oh! moi... vous savez bien que je suis un brutal.

MADAME DE VERLIÈRE, se levant.

Mais tous les hommes le sont plus ou moins, et s'ils n'ont en effet qu'une façon d'aimer, et si M. de Mauléon ne m'aime pas de cette façon-là, il ne m'aime pas du tout; soyez logique.

LANCY.

Vous allez vite en besogne!

MADAME DE VERLIÈRE, se regardant dans la glace.

N'est-ce pas aussi une chose bien surprenante que cette complète indifférence à ma... Comment dirai-je?

LANCY.

A votre beauté.

MADAME DE VERLIÈRE.

Oui. Si j'ai quelque chose de passable, c'est ma chevelure. On dirait qu'il ne s'en est jamais aperçu.

LANCY, souriant.

Il aime votre âme.

MADAME DE VERLIÈRE.

Ne plaisantez donc pas. — Et, s'il ne n'aime pas, en effet, voyez à quelle horrible supposition je suis réduite.

LANCY.

Laquelle?

MADAME DE VERLIÈRE, se rasseyant en face de Lancy.

Vous ne voulez rien comprendre aujourd'hui! Ne vous ai-je pas dit qu'il est sans fortune?

LANCY.

Vous lui faites injure.

MADAME DE VERLIÈRE.

Mon Dieu! toutes mes idées se brouillent. Qui me tirera d'anxiété? Mon cher Lancy, vous regrettiez de ne pas être mon frère; supposez que vous l'êtes, et donnez-moi un conseil, je vous en prie.

LANCY.

Mon conseil serait trop intéressé.

MADAME DE VERLIÈRE.

Non! Vous êtes la loyauté même; je vous obéirai aveuglément.

LANCY.

Je vous conseille de m'épouser.

MADAME DE VERLIÈRE.

Ce n'est pas ce que je vous demande.

LANCY.

C'est pourtant tout ce que je peux vous dire.

MADAME DE VERLIÈRE.

En votre âme et conscience, croyez-vous qu'il m'aime?

LANCY.

Je vous aime trop moi-même pour en douter.

MADAME DE VERLIÈRE, se levant avec impatience, traverse la scène jusqu'à la table, puis, revenant à Lancy, d'un ton résolu.

Eh bien, s'il m'aime, tant pis pour lui, car je ne l'épouserai certainement pas. Désolée de vous contrarier...

LANCY, se levant.

Le pensez-vous? — Je suis le plus heureux des hommes.

MADAME DE VERLIÈRE.

Vous avez bien tort, mon pauvre Lancy, car je ne vous en épouserai pas davantage. Le veuvage ne me pèse pas à ce point. Si vous voulez rester mon ami, bien; sinon...

LANCY.

Je le veux! C'est déjà une commutation de peine. — Mais, si je ne suis pour rien dans ce revirement inespéré, qu'est-ce donc que vous a fait Mauléon?

MADAME DE VERLIÈRE.

Je vous ai tout dit.

LANCY.

Tout? Il n'y a pas de *post-scriptum?* Les femmes en ont toujours un.

MADAME DE VERLIÈRE.

Pas l'ombre. (Elle s'assied à gauche de la table.) — Maintenant, comment faire pour me dégager? Je ne vous consulte pas, car vous êtes détestable aujourd'hui.

LANCY.

Une femme a toujours le droit de reprendre sa parole.

MADAME DE VERLIÈRE.

Je ne lui ai jamais donné la mienne.

LANCY.

Pas même tout à l'heure?

MADAME DE VERLIÈRE.

Non. Je ne sais par quelle prudence instinctive j'ai éludé sur ce point.

LANCY, debout de l'autre côté de la table.

Rien de plus simple : il vient prendre le thé ce soir...

MADAME DE VERLIÈRE.

C'est que je voudrais bien qu'il ne vînt pas.

LANCY.

Alors, écrivez-lui.

MADAME DE VERLIÈRE.

Je ne lui ai déjà que trop écrit.

LANCY.

Il a des lettres de vous?

MADAME DE VERLIÈRE.

Oh! pas beaucoup, et pas bien compromettantes; vous pourriez les lire; des lettres de veuve... mais enfin des lettres.

LANCY.

Renvoyez-lui les siennes, il vous renverra les vôtres.

MADAME DE VERLIÈRE.

Et s'il ne les renvoie pas?

LANCY.

N'avez-vous pas quelque ami qui se chargerait volontiers de la négociation? Je crois qu'avec un peu de diplomatie...

MADAME DE VERLIÈRE.

C'est que vous me faites l'effet d'un pauvre diplomate, mon ami.

LANCY.

Vous ne me connaissez pas.

MADAME DE VERLIÈRE.

Comment vous y prendriez-vous?

LANCY.

Je lui dirais : « Monsieur, voici vos lettres à madame de Verlière ; je suis chargé de lui rapporter les siennes. »

MADAME DE VERLIÈRE.

Oui, regardez-le avec ces yeux-là ; je crois qu'il n'aura rien à répliquer. (Fouillant dans le tiroir de la table.) Voici sa correspondance.

LANCY.

Où demeure-t-il ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Il m'a laissé sa carte.

Elle la lui montre sur la table.

LANCY, prend la carte, fait quelques pas vers la porte, et se retournant.

Quand vous reverrai-je ?

MADAME DE VERLIÈRE.

Voulez-vous prendre le thé avec moi?

LANCY, saluant.

Volontiers. (A part, en s'en allant.) Le thé de Mauléon... C'est toujours un avancement d'hoirie.

MADAME DE VERLIÈRE, tout en arrangeant le tiroir.

Ah! j'oubliais ce médaillon. (Elle se lève et tend un petit écrin à Lancy.) Joignez-le au reste.

LANCY.

Un portrait?

MADAME DE VERLIÈRE.

Non... des cheveux qu'il s'était avisé de m'envoyer de là-bas. Il ne sera pas fâché de les retrouver ici.

LANCY.

Est-ce qu'il n'en a plus?

MADAME DE VERLIÈRE.

Chauve comme la main!

LANCY, à part.

Voilà le *post-scriptum*.

Il sort. — La toile tombe.

FIN DU POST-SCRIPTUM.

LIONS ET RENARDS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre Français,
par les comédiens ordinaires de l'Empereur
le 6 décembre 1869

A

Mon vieil ami

ALFRED ARAGO

PERSONNAGES

M. DE SAINTE-AGATHE.
PIERRE CHAMPLION [1].
BARON D'ESTRIGAUD.
VICOMTE ADHÉMAR DE VALTRAVERS.
COMTE DE PRÉVENQUIÈRE.
CATHERINE DE BIRAGUE.
OCTAVIE, comtesse de Prévenquière.
MADAME HÉLIER.
SIMON, valet de chambre.
MARIETTE, femme de chambre.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris, de nos jours.

1. Prononcez Ch...

LIONS ET RENARDS

ACTE PREMIER.

Un magnifique salon, style Louis XIII, chez mademoiselle de Birague. — Dans un pan coupé la statue d'argent d'Henri IV enfant. — Dans l'autre, en pendant, une armure du xvᵉ siècle. — Au fond, une cheminée monumentale dans laquelle est encastré un portrait en pied du chancelier de Birague ; portes de chaque côté de la cheminée, donnant dans un premier salon ; portes latérales. — Au milieu, une table carrée ; à droite, un grand canapé accosté d'une petite table ; à gauche, deux petits canapés en équerre reliés par un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIETTE, SIMON, *époussetant les meubles.*

SIMON, *désignant le portrait.*

Dites donc, mademoiselle Mariette, quel est ce paroissien en robe rouge?

MARIETTE, *assise sur le canapé à droite, les bras croisés.*

C'est un des ancêtres de mademoiselle, le chancelier de Birague, en son vivant garde des sceaux du roi Charles IX, il y a plus de cent ans. Vous voyez, monsieur Simon, que vous n'êtes pas entré chez des gens d'hier.

SIMON.

Ça me change. — Et cet autre particulier dans sa coquille de fer?..

MARIETTE.

Ça n'est personne. C'est une armure des anciens temps que nous appelons *monsieur*, parce que mademoiselle dit quelquefois en plaisantant qu'il n'y aura jamais d'autre maître dans la maison.

SIMON.

Et pourquoi ne veut-elle pas se marier? Ce ne sont pas les épouseurs qui doivent lui manquer?

MARIETTE, se levant.

Je vous en réponds! Mais elle serait bien bonne enfant de donner un maître à ses écus; car un mari, ce n'est que cela.

SIMON.

Il y a des fois... Mais, ordinairement, les demoiselles croient que c'est autre chose.

MARIETTE.

Oui, mais il faut vous dire que mademoiselle n'a pas toujours été riche comme elle est. Je l'ai connue avec six mille livres de rente pour toute fortune. Elle avait alors une simple chambre dans l'appartement du comte de Prévenquière, son tuteur, et personne ne songeait à l'épouser, quand tout à coup, l'an dernier, il lui arriva un héritage de neuf millions.

SIMON.

Excusez du peu! Ce n'est pas à moi qu'une pareille cheminée tomberait sur la tête!

MARIETTE.

Vous n'avez pas une tête à ça, mon cher; et puis votre arrière-grand-oncle n'aura probablement pas songé à émigrer dans les Indes orientales.

SIMON.

Est-ce que nous avons des arrière-grands-oncles, nous autres!

MARIETTE.

Comme le cher homme, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis la Révolution, est mort sans faire de testament, il s'est trouvé que mademoiselle était sa seule héritière. Pour lors, elle s'est dit, je suppose : « On ne voulait pas de moi quand j'étais pauvre, on ne m'aura pas maintenant que j'ai de quoi vivre... » E elle a monté sa maison sur ce pied-là.

SIMON.

Elle a de la tête. J'aime ça. Il doit y avoir de fameux profits chez vous!

MARIETTE.

Pourquoi donc?

SIMON.

Tiens! les amoureux...

MARIETTE.

Mademoiselle est la sagesse même, mon cher. Cela vous étonne?

SIMON.

Ça me change!.. pas de mari et pas d'amoureux? Il y avait de tout ça dans la maison d'où je sors. — Mais qu'est-ce que les gens de la société disent de cette manière de vivre?

MARIETTE.

Que voulez-vous qu'on dise? Il n'y a rien à dire.

SIMON.

Ce n'est pas une raison.

MARIETTE.

Excepté de se marier, mademoiselle a fait toutes les concessions possibles au qu'en dira-t-on. Elle continue à demeurer avec son tuteur : seulement, elle a acheté l'hôtel, elle s'est installée au rez-de-chaussée, et le comte de Prévenquière est devenu son locataire. Elle s'est donné une vieille dame de compagnie, madame Hélier, qui habite avec elle et la suit partout, dans le monde, au spectacle, en voyage...

SIMON.

Comme qui dirait une tante en location.

MARIETTE.

Une femme très-respectable, mon cher, et de très-bonne famille, à ce qu'il paraît : un de ses frères est évêque aux colonies... pas celui qui vient ici.

SIMON.

Pas le bossu, je pense bien! Il y a un conseil de révision pour l'Église comme pour l'armée... C'est égal, je vois qu'il n'y a pas grand'chose à faire ici.

MARIETTE.

Il n'y a rien à *faire* du tout; mais vous n'y perdrez pas; mademoiselle est très-généreuse.

SIMON.

Alors, le genre, chez vous, est d'aimer les maîtres?

MARIETTE.

Oui, mon cher; si ça ne vous va pas...

SIMON.

Oh! ça m'est égal... Ça me change! — Et le tuteur, le comte de... de...?

MARIETTE.

De Prévenquière.

SIMON.

Faut-il aussi que je l'aime?

MARIETTE.

C'est inutile. Il n'a pas voix au chapitre... Toute la fortune est à sa femme.

SIMON.

Tiens! J'aurais cru le contraire. Pourquoi une si belle personne a-t-elle épousé ce petit chafouin?

MARIETTE.

Pour être comtesse, donc! Elle avait eu pour premier mari un agent de change, M. Clampanin, qui l'a laissée veuve et riche. Riche, c'était bon, mais veuve Clampanin, ce n'était pas drôle! Elle est belle et fine, elle a tourné la tête au brave comte et s'est remariée sous le régime de la séparation de biens. Son titre ne lui coûte rien.

SIMON.

Pas bête! Je vais me mettre à l'aimer beaucoup.

MARIETTE.

Et surtout à la respecter, monsieur Simon! elle est fière...

SIMON.

Comme toutes les parvenues.

MARIETTE.

C'est monsieur qui est noble et c'est madame qui se croit *née* maintenant.

SIMON.

Et la première femme de chambre, faut-il que je la respecte... ou que je l'aime?

MARIETTE.

On vous dira ça plus tard, mon cher. — Madame Hélier!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME HÉLIER, puis CATHERINE.

MADAME HÉLIER, tricotant un bas violet.

Où est mademoiselle?

MARIETTE.

Dans la serre, madame.

Simon sort.

MADAME HÉLIER, s'asseyant près de la cheminée.

Comment est-il, ce garçon-là?

MARIETTE.

Il paraît un peu moderne.

MADAME HÉLIER.

Il m'est pourtant recommandé par l'abbé Poirel. Nous aurons l'œil sur lui. (A part.) Je ne veux ici que des gens à ma dévotion.

CATHERINE, entrant avec des fleurs dans le pli de sa jupe.

Voici ma récolte, arrangeons nos bouquets...

Mariette sort.

MADAME HÉLIER.

Vous ferez-vous une coiffure de fleurs naturelles, ce soir

CATHERINE, arrangeant ses fleurs dans un vase sur la table du milieu.

Pourquoi? Pour aller chez la duchesse? Ma foi, non. Je suis allée à son dernier mercredi, je me donne congé aujourd'hui.

MADAME HÉLIER.

Elle n'aime pas qu'on la néglige.

CATHERINE.

Tant pis! C'est trop ennuyeux.

MADAME HÉLIER.

Prenez garde, ma chère enfant! Madame de Morvan, par sa naissance, son âge et sa piété, exerce, vous le savez, une espèce de magistrature dans le monde. Vous avez plus besoin que personne de son haut patronage.

CATHERINE.

Elle est mon sauf-conduit, je ne l'ignore pas. Aussi me laissé-je docilement couvrir de son amitié insidieuse, me réservant d'en éviter les piéges...

MADAME HÉLIER.

Quels piéges, ma chère Catherine?

CATHERINE.

Ne les voyez-vous pas? Elle ne m'emmaillotte de ses bontés que pour me donner un jour pieds et poings liés à quelqu'un de ses protégés en quête d'héritière. Il y a une petite conjuration ourdie dans le noble faubourg pour empêcher mes millions de passer à l'étranger, c'est-à-dire à un roturier quelconque; car on me croit très-romanesque, si ce n'est un peu folle.

MADAME HÉLIER.

Pour romanesque, on ne se trompe peut-être pas beaucoup.

CATHERINE.

Je l'étais, mais je ne le suis plus. Je l'étais quand j'espérais qu'un pauvre gentilhomme jetterait les yeux sur moi et m'offrirait d'unir sa pauvreté à la mienne. Hélas! j'atteignis ma majorité sans que cet Amadis se présentât. Je m'étais résignée à coiffer ma patronne, sans amertume, sinon sans tristesse, n'imputant mon abandon qu'à mon peu de charmes; mais quand je me vis, le lendemain de mon héritage, assiégée par les quémandeurs de dot, oh! alors, ma résignation

devint de l'indignation ; je fus prise d'un invincible dégoût pour le mariage tel qu'il se pratique aujourd'hui; et, puisque les hommes n'y cherchent que la protection d'une fortune, je me jurai que ma fortune ne protégerait jamais que moi, et que, après moi, elle irait tout entière aux pauvres. Vous voyez que je suis plus misanthrope que romanesque.

MADAME HÉLIER.

Misanthrope, à votre âge !

CATHERINE.

Oh ! je ne méprise que les civilisés. Je me plais à croire qu'on trouve encore quelque désintéressement parmi les barbares. Je suis parfois tentée d'y aller voir et d'imiter lady Stanhope, qui s'établit en Orient avec ses richesses et devint quasiment reine des Bédouins. Vous seriez mon premier ministre, ce n'est pas à dédaigner dans ces pays-là. Ah ! l'Orient, où poussent en pleins champs toutes les fleurs que nous élevons ici en serre chaude ! — Elle est jolie, cette branche de camellia. — Quand partons-nous ?

MADAME HÉLIER.

Je n'aime pas ces plaisanteries-là.

CATHERINE.

Vous croyez que je plaisante ?

MADAME HÉLIER.

On ne sait jamais avec vous. Votre tuteur vous a tellement farci la tête d'histoires de voyages, que vous seriez capable d'aller, comme lui, au bout du monde.

CATHERINE.

Il n'est jamais allé jusque-là. Ses pérégrinations les plus lointaines n'ont pas dépassé le Caire, et il y a longtemps.

MADAME HÉLIER.

J'aurais cru, à l'entendre, qu'il avait pénétré au fond de la Cafrerie.

CATHERINE.

Il y a pénétré, si vous voulez... par procuration. Depuis qu'il est de la Société de géographie, il s'intéresse si passionnément à toutes les explorations dangereuses, qu'il finit par se persuader qu'il en a fait partie. Il a suivi Barth, Speke et Livingstone. Il ne jurerait pas qu'il ait accompagné le capitaine Cook, mais il est certainement le seul survivant de l'expédition de sir John Franklin. Aussi sa femme l'appelle-t-elle assez plaisamment le voyageur en chambre.

MADAME HÉLIER.

Elle a de l'esprit, madame de Prévenquière.

CATHERINE.

Pas toujours... Elle manque souvent de tact, madame veuve Clampanin.

MADAME HÉLIER.

Que voulez-vous! la première éducation !

CATHERINE.

Ainsi, hier, à l'Opéra, elle m'a fait une balourdise!..

MADAME HÉLIER.

Comment cela ?

CATHERINE.

Figurez-vous que le baron d'Estrigaud...

SCÈNE III.

LES MÊMES, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Bonjour, chère belle. — Bonjour, madame.

CATHERINE.

Vous arrivez bien : j'allais dire du mal de vous.

OCTAVIE.

Que je ne vous dérange pas, continuez, je vous en prie.

CATHERINE.

Vous permettez ?

OCTAVIE.

Voulez-vous que je vous aide ? De quoi s'agit-il ?

Elles s'asseyent sur les petits canapés en équerre.

CATHERINE.

De votre héros.

OCTAVIE.

Ah ! du baron ! Quand donc lui pardonnerez-vous sa belle conduite ?

CATHERINE.

Quand on ne lui en fera plus un piédestal, quand on ne le traitera plus d'homme antique pour avoir payé ses différences de bourse.

OCTAVIE.

Ce n'est déjà pas si moderne.

MADAME HÉLIER.

Mais quel est donc le fond de l'affaire ?

OCTAVIE.

Il est très-simple : il y a quatre ans, M. d'Estrigaud perd, sur un coup de bourse, huit cent mille francs qu'il ne peut payer...

CATHERINE.

Et qu'il laisse à la charge de son agent de change et ami M. Clampanin.

OCTAVIE.

Peu importe le nom. Il fait un plongeon de dix-huit mois ; on n'entend plus parler de lui, et Dieu sait les ridi-

cules histoires qui courent sur son compte pendant cette absence ! Il commençait à être oublié, quand tout à coup il reparaît avec un héritage qu'il emploie jusqu'au dernier sou au payement de sa dette. Eh bien, je dis que c'est très-beau.

CATHERINE.

Avouez que vous seriez moins enthousiasmée si la restitution n'était pas tombée dans votre bourse.

OCTAVIE.

Ah ! ma chère, la question d'argent n'existe pas pour les gens de notre sorte. D'ailleurs, la conduite du baron a été fort admirée dans le monde, et ceux qui l'avaient le plus décrié ont été les premiers à lui faire amende honorable.

CATHERINE.

Parce qu'on le redoute... et on a bien raison.

OCTAVIE.

Lui ? le meilleur des hommes !

CATHERINE.

Et le plus habile.

OCTAVIE.

Où voyez-vous cela ?

CATHERINE.

D'abord, à la façon dont il conduit le siége de ma fortune.

OCTAVIE.

Je ne comprends pas.

CATHERINE.

Ne vous êtes-vous pas aperçue qu'il veut m'épouser ?

OCTAVIE.

En voilà la première nouvelle,

CATHERINE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'y mets pas la moindre fatuité, et que je n'attribue ses hommages qu'à mes millions.

OCTAVIE.

Mais quels hommages? Je n'ai rien vu de pareil.

CATHERINE.

Ah! son entreprise est très-bien déguisée. Il m'affiche avec tant de respect, il me circonvient avec tant de réserve, qu'il est insaisissable. Autrement, j'aurais déjà coupé court à ses petites manœuvres.

OCTAVIE.

Je tombe des nues.

CATHERINE.

Tombez-en, mais à l'avenir ne lui prêtez plus la main comme vous l'avez fait hier... très-innocemment.

OCTAVIE.

En quoi donc?

CATHERINE.

C'est ce que je racontais à madame Hélier quand vous êtes arrivée. (A madame Hélier.) Le baron, pendant un entr'acte, vient faire une visite à madame dans ma loge...

OCTAVIE.

Quoi de plus naturel?

CATHERINE.

Rien. — Mon tuteur, qui a l'oreille un peu dure, se plaint qu'il entend mal de sa place.

OCTAVIE.

Le baron lui offre sa stalle, quoi de plus poli?

CATHERINE.

Rien. — Le comte accepte après quelques simagrées... « A condition, monsieur d'Estrigaud, ajoute-t-il, que ces dames voudront bien vous donner un asile. — Cela va sans dire, » répond madame.

OCTAVIE.

C'est qu'en effet, rien ne semblait plus simple. D'ailleurs, le baron n'a pas abusé longtemps de votre hospitalité.

CATHERINE.

Non, mais il l'a reçue; et, s'il se présente ici, comment puis-je le trouver mauvais? Il me doit une visite. Il m'a déjà envoyé ce matin un petit mot charmant avec un de ces cadeaux qu'on ne peut refuser... le *livre d'heures* de Valentine Balbiani, la femme du chancelier de Birague!.. Où l'a-t-il déniché? Je n'en sais rien; mais vous voyez comme la tranchée se rapproche!

OCTAVIE.

Je suis désolée, ma chère, mais pouvais-je me douter..? Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie plus tôt?

CATHERINE.

J'aime assez à me protéger moi-même.

OCTAVIE.

Ce qui me rassure, c'est qu'il ne vous épousera pas sans votre consentement. (Se levant.) Est-ce tout le mal que vous aviez à dire de moi?

CATHERINE, se levant.

Pour le moment... Je n'ai pas vu mon tuteur aujourd'hui?

OCTAVIE.

Je crois bien! Il ne connaît plus personne! Séance extraordinaire à la Société de géographie! On leur présente je ne sais quel voyageur qui revient du fond des enfers... Mais je

me sauve; je vais entendre le père Isidore, qui fait une conférence aux Missions. Il faut arriver de bonne heure pour être placée. Au revoir.

CATHERINE.

Bien du plaisir.

OCTAVIE, à madame Hélier

Adieu, madame.

Elle sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins OCTAVIE.

CATHERINE.

A quoi songez-vous?

MADAME HÉLIER.

Je songe que la comtesse, avec son air innocent, est dans les intérêts du baron.

CATHERINE.

Entre nous, je ne suis pas éloignée de le croire.

MADAME HÉLIER.

Cet homme est bien dangereux, prenez garde.

CATHERINE.

Oui, mais il se déclarera un jour ou l'autre...

MADAME HÉLIER.

Quand vous serez cernée et qu'il ne vous restera plus qu'à vous rendre à première sommation.

CATHERINE.

Que faire? Il est insaisissable, je vous le répète.

MADAME HÉLIER.

Vous attendez sa visite... A votre place, j'éloignerais madame Hélier sous un prétexte, et, avec un peu de coquetterie, j'amènerais le madré gentilhomme à se déclarer sur-le-champ.

CATHERINE.

Il est trop fin pour ne pas voir le piége.

MADAME HÉLIER.

La finesse des hommes ne dépasse jamais leur fatuité.

CATHERINE.

Vous êtes profonde comme une forêt.

MADAME HÉLIER.

J'ai été femme et il m'en reste quelque chose. Vous répondez à sa déclaration par votre profession de foi sur le mariage, vous le priez de cesser des assiduités désormais offensantes, et, s'il les renouvelle, tant pis pour lui ! vous êtes en position de lui faire une algarade publique.

CATHERINE.

Je vous obéirai de point en point, sage Hélier. Je présume que le baron viendra aujourd'hui même, et je vous promets qu'il tombera à mes genoux comme un simple collégien.

SIMON, annonçant.

M. de Sainte-Agathe.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SAINTE-AGATHE, habit noir usé, cravate blanche, gants noirs; une épaule plus grosse que l'autre.

MADAME HÉLIER.

Mon frère!.. Vous permettez?

CATHERINE, derrière le guéridon, achevant d'arranger les fleurs.

Vous êtes chez vous, ma chère.

SAINTE-AGATHE, entre en saluant.

Mademoiselle... Chère sœur ! (Il embrasse madame Hélier au front.) Pardon, mademoiselle, ce sont les mœurs patriarcales de la province.

CATHERINE.

Savez-vous, mon cher monsieur de Sainte-Agathe, que pour un homme venu d'Avignon dans le seul but de voir sa sœur, vous ne l'accablez pas de visites?

SAINTE-AGATHE.

Hélas! mademoiselle, elle sait combien je suis occupé.

MADAME HÉLIER.

Toute la ville l'a chargé de ses commissions.

CATHERINE.

J'ai peur que votre principale occupation ne soit de surveiller votre élève.

SAINTE-AGATHE.

Que dites-vous là, mademoiselle! Dieu sait que le vicomte Adhémar n'a pas besoin de surveillance.

CATHERINE.

C'est bien mon avis. Il a plutôt besoin de s'émanciper un peu, mon petit cousin. Il me rappelle le comte d'Outreville. Vous êtes un précieux précepteur, monsieur de Sainte-Agathe! — Quel âge a-t-il?

SAINTE-AGATHE.

Il n'est pas loin de ses vingt-huit ans.

CATHERINE.

On ne les lui donnerait pas.

SAINTE-AGATHE.

Sa pureté le conserve. Vous comprenez, un jeune homme qui n'a jamais quitté sa mère...

CATHERINE, emportant le vase de fleurs.

Un jeune homme qui n'a jamais quitté sa mère, on ne l'envoie pas à Paris avec son précepteur. Au revoir, mon cher monsieur de Sainte-Agathe. (Sur la porte.) On le met pendant un an dans les zouaves.

Elle sort.

SCÈNE VI.

SAINTE-AGATHE, MADAME HÉLIER.

SAINTE-AGATHE.

Il me semble que mon élève n'est pas très-bien dans les papiers de sa cousine.

MADAME HÉLIER.

Elle a horreur de ce qu'elle appelle les cafards.

SAINTE-AGATHE, assis près de la table du milieu.

Vous n'avez donc pas su lui faire comprendre que ce jeune homme timide et discipliné est justement le mari qui convient à une indépendante comme elle?

MADAME HÉLIER.

Renoncez à ce mariage-là, croyez-moi.

SAINTE-AGATHE.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas nous servir?

MADAME HÉLIER.

Qui, *nous?* Pourquoi vous mettez-vous de la partie? Quel intérêt avez-vous là dedans?

SAINTE-AGATHE.

L'intérêt que je porte à Adhémar et à sa famille, tout simplement.

MADAME HÉLIER.

Tout simplement? Vous me croyez aussi trop simple, mon très-honoré frère. Vous n'avez aucune affection pour Adhémar ni pour personne, vous le savez bien, et moi aussi.

SAINTE-AGATHE.

Pour personne? Ingrate!

MADAME HÉLIER.

Taratata! Croyez-vous que je sois votre dupe? Vous m'avez placée ici parce qu'il vous fallait un instrument auprès de mademoiselle de Birague, voilà tout.

SAINTE-AGATHE.

Vous me faites beaucoup de peine, Herminie.

MADAME HÉLIER.

Et par quelle influence mystérieuse avez-vous pu me faire entrer ici, je vous prie?

SAINTE-AGATHE.

Par quelle influence? mais vous le savez bien : par le directeur de la comtesse de Prévenquière, qui est mon ancien ami.

MADAME HÉLIER.

Oui, l'abbé Poirel, de la Société de Jésus.

SAINTE-AGATHE.

Eh bien?

MADAME HÉLIER.

Eh bien, je vous dis que vous êtes de robe courte, et qu'en tout ceci vous obéissez à des ordres supérieurs.

SAINTE-AGATHE.

Qu'entendez-vous par robe courte?

MADAME HÉLIER.

Ce que tout le monde entend! les laïques comme vous, affiliés comme vous... à ces messieurs.

SAINTE-AGATHE.

Décidément, il y en a donc encore? Vous le croyez?

MADAME HÉLIER.

Et vous?

SAINTE-AGATHE.

Dites tout de suite que je suis un Rodin.

MADAME HÉLIER.

Pas même. Rodin est ambitieux et vous ne pouvez pas l'être, mon pauvre garçon. Je n'ai pas à vous apprendre pourquoi.

SAINTE-AGATHE.

Allez, j'ai bon dos. Mais, alors, à quoi me servirait cette fameuse affiliation, je vous le demande?

MADAME HÉLIER, s'asseyant en face de lui.

Je vais vous le dire, mon cher Alphonse. Le point de départ de chaque homme et souvent le point de mire de toute sa vie, est une rivalité d'enfance. Votre rival à vous, c'est notre frère l'évêque. Sa brillante destinée a toujours été à la fois votre rêve et votre cauchemar. Mais autant il est beau, éloquent, sympathique par sa droiture et sa bonté, autant vous... vous n'êtes rien de tout cela C'est pourquoi, n'étant pas organisé comme lui pour marcher à ciel ouvert, vous vous êtes résigné aux routes souterraines; tandis qu'Ambroise avait le faste du pouvoir, vous en avez sourdement atteint la réalité; et ce fut un beau jour pour vous quand votre taupinière le fit buter dans sa route, qu'il fut obligé de compter avec vous et de subir votre protection envieuse.

SAINTE-AGATHE.

En vérité, ma pauvre sœur, vous extravaguez. Je n'ai d'autre pouvoir ici-bas que deux ou trois amitiés vénérables, et, si leur influence a été pour quelque chose dans l'élévation d'Ambroise à l'épiscopat, je ne vois pas qu'il y ait là matière à m'accuser d'envie.

MADAME HÉLIER.

Je m'entends : vous l'avez obligé à accepter un siége aux colonies, quand il avait l'espoir d'en obtenir un en France. Votre protection l'éloignait en l'élevant, de sorte que vous avez le reflet de sa grandeur et vous n'en avez pas l'ombre... C'est tout profit. Voilà, entre autres choses, ce que vous a rapporté votre affiliation, puisque vous voulez le savoir.

SAINTE-AGATHE, se levant.

Je suis charmé d'apprendre qu'il y a l'étoffe d'un Machiavel dans un pauvre bonhomme comme moi. Mais, pour achever votre charitable roman, pourriez-vous me dire quel intérêt, selon vous, auraient ces messieurs à marier Adhémar avec mademoiselle de Birague?

MADAME HÉLIER, se levant.

Cela saute aux yeux : ils font d'une pierre deux coups ; ils s'emparent de neuf millions en les plaçant entre les mains d'une créature à eux, et ils font de la propagande, ils rehaussent leur prestige en relevant une famille qui est notoirement à leur dévotion.

SAINTE-AGATHE.

La famille de Valtravers n'a pas déchu. Elle possède plus de soixante mille livres de rente en biens fonds!

MADAME HÉLIER.

Mais le comte actuel a huit enfants.

SAINTE-AGATHE.

Oui, une dévotion un peu étroite... — Enfin, Dieu bénit les nombreuses familles.

MADAME HÉLIER.

Mais il ne les enrichit pas.

SAINTE-AGATHE.

Vous avez toujours su compter.

MADAME HÉLIER.

La fortune du comte s'éparpillera après lui; c'est pourquoi ces messieurs...

SAINTE-AGATHE.

Bref, vous nous refusez votre concours?

MADAME HÉLIER.

Absolument. Je suis bien ici. J'y trouve des égards, de l'amitié...

SAINTE-AGATHE.

Et des confitures.

MADAME HÉLIER.

Je n'ai pas envie d'y introduire un maître, dont la présence rendrait la mienne superflue.

SAINTE-AGATHE.

Comme il vous plaira. J'avais fait un beau rêve pour vous! Je m'étais dit : « Mademoiselle de Birague ne pourra pas la remercier sans lui assurer une pension honorable; de son côté, mon élève lui devra une belle chandelle... » Je vous voyais déjà établie à Avignon avec dix mille livres de rente...

MADAME HÉLIER.

Dix mille?..

SAINTE-AGATHE.

Plus ou moins... dans une petite maison entre cour et jardin, dont mon noble ami n'a que faire, et dont il m'a cédé l'usufruit...

MADAME HÉLIER, se rapprochant de la table.

Où je finirais mes jours près de vous, Alphonse!

SAINTE-AGATHE.

Je n'osais pas vous en parler, de peur d'être encore accusé d'égoïsme.

MADAME HÉLIER.

Pardonnez-moi! Je suis une ingrate, asseyez-vous. (Ils se rasseyent tous deux de chaque côté de la table.) Vous avez raison : une femme fera tout ce qu'elle voudra d'Adhémar; Catherine ne peut pas trouver de meilleur mari.

SAINTE-AGATHE.

Quand je vous le disais!

MADAME HÉLIER.

Mes instructions?

SAINTE-AGATHE.

Persuadez à Catherine d'accepter, au moins en apparence, la cour d'Adhémar, voilà tout.

MADAME HÉLIER.

Comment le lui persuader?

SAINTE-AGATHE.

C'est bien difficile! N'est-elle pas suffisamment agacée des poursuites du baron? Démontrez-lui qu'en écartant tous les prétendants, elle crée au d'Estrigaud un monopole dangereux.

MADAME HÉLIER.

Il est bien habile!

SAINTE-AGATHE, se levant.

Trop, j'imagine... Le moment venu, je le mettrai dans ma poche, avec mon mouchoir par-dessus.

MADAME HÉLIER.

Méfiez-vous aussi de la comtesse de Prévenquière; je la crois dans les intérêts du baron.

SAINTE-AGATHE.

Soyez-en sûre. Mais, qui sait? cela ne durera peut-être pas. (Tirant sa montre.) Assez causé; j'ai rendez-vous avec l'abbé Poirel.

MADAME HÉLIER.

Alphonse!..

SAINTE-AGATHE.

Faites ce que je vous ai dit, et ne vous inquiétez pas du reste.

MADAME HÉLIER.

Vous ne m'embrassez pas?

SAINTE-AGATHE, sur la porte et sans se retourner.

Il n'y a personne...

Il sort.

SCÈNE VII.

MADAME HÉLIER, puis CATHERINE.

MADAME HÉLIER, s'asseyant près de la cheminée.

Il n est pas tendre, mais... Pourvu, mon Dieu, que ce mariage réussisse!

CATHERINE, entrant.

Votre frère est parti?

MADAME HÉLIER.

Il y a beau temps!.. Je réfléchissais, à part moi, à votre situation à l'égard du baron. Ce qui lui fait la partie si belle, c'est votre obstination à repousser tous les autres prétendants... Vous lui créez un monopole. A votre place, je le noierais dans le flot.

CATHERINE.

Toujours profonde. — Merci bien; j'aime mieux votre première idée, et je m'y tiens. Je peux faire la coquette pendant une heure; mais s'il fallait installer la diplomatie chez moi, j'en mourrais d'ennui.

MADAME HÉLIER.

Cependant...

CATHERINE.

Non, ce serait au-dessus de mes forces, j'aimerais presque autant me marier!

SIMON, annonçant.

M. le baron d'Estrigaud.

CATHERINE.

Voilà l'ennemi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE BARON.

CATHERINE, sur le canapé à droite.

Bonjour, monsieur le baron, je vous attendais presque.

D'ESTRIGAUD, s'asseyant sur la chaise près de la table.

Je n'osais l'espérer, mademoiselle.

CATHERINE.

J'ai à vous remercier : votre envoi de ce matin m'a fait grand plaisir.

D'ESTRIGAUD.

Ce n'est qu'une restitution.

CATHERINE.

Où avez-vous trouvé ce livre?

D'ESTRIGAUD.

Il y a un Dieu pour les collectionneurs. Cette relique n'a de prix que pour vous; c'est pourquoi je me suis permis de vous l'offrir.

CATHERINE.

Ma bonne Hélier, Mariette a quelques ordres à vous demander.

MADAME HÉLIER.

J'y vais.

Elle sort.

CATHERINE.

Une excellente femme, à qui je ne connais qu'un défaut : c'est de remplir trop religieusement ses fonctions de dame de compagnie. Jamais il ne lui vient à l'esprit qu'elle peut être de trop.

D'ESTRIGAUD.

C'est un tact si rare! Je viens précisément m'accuser de ne pas l'avoir eu hier soir.

CATHERINE.

Vous, monsieur le baron?

D'ESTRIGAUD.

Je ne me dissimule pas que je me suis un peu facilement établi dans votre loge. Mon excuse, c'est que la tentation était grande et que mon indiscrétion n'a pas été longue; mais, telle qu'elle est, j'en ai des remords, et je vous les apporte humblement.

CATHERINE.

Je les accepte sans marchander, puisqu'ils me valent votre visite. J'en reçois si peu!

D'ESTRIGAUD.

Je vous croyais très-entourée.

CATHERINE.

Je veux dire si peu d'agréables! On dirait que la race des hommes d'esprit s'en va.

D'ESTRIGAUD.

Quelle erreur! On n'en a jamais tant vu.

CATHERINE.

Présentez-m'en donc, car je n'en connais pas.

D'ESTRIGAUD.

Vous êtes sévère pour vos amis.

CATHERINE.

Puisque vous n'en êtes pas, que vous importe?

D'ESTRIGAUD.

J'en voudrais être.

CATHERINE.

Vous le regretteriez bientôt. Vous n'imaginez pas comme on s'ennuie chez moi... moi toute la première!

D'ESTRIGAUD.

En vérité?

CATHERINE.

Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte mes petites misères. Aussi, pourquoi venez-vous un jour de pluie?

D'ESTRIGAUD.

Il fait un temps superbe.

CATHERINE.

En êtes-vous sûr? Où aurai-je pris qu'il pleuvait? Ah! j'y suis : j'ai essuyé coup sur coup trois visites si vénérables! Mais vous avez raison (Mettant son doigt sur son front.) : le baromètre remonte.

D'ESTRIGAUD, après un silence se levant et allant à elle.

Quelle étrange personne vous êtes!

CATHERINE.

C'est mon existence qui est étrange, ce n'est pas moi. — Ne pensez-vous pas que la vieillesse doit être classée parmi les maladies contagieuses? Il y a des jours où je crois avoir cent ans.

D'ESTRIGAUD.

Vous les avez, n'en doutez pas, puisque vous avez arrêté le mouvement de la vie autour de vous.

CATHERINE, se levant et traversant la scène.

Comment! rompre avec les banalités et les conventions, est-ce rompre avec la vie? N'y a-t-il pas de milieu pour une jeune fille entre la servitude et la solitude?

D'ESTRIGAUD, la suivant.

Que voulez-vous! les préjugés se vengent quand on les brave.

CATHERINE.

Il y en a qui sont dans leur droit; mais celui-là, celui qui oblige une fille à se marier comme on tire à la conscription, qui la claquemure dans l'impossibilité de choisir tant qu'elle est libre et ne l'admet au discernement qu'une fois engagée pour toujours au premier venu; en connaissez-vous un plus stupide, plus féroce, plus méprisable? Et les gens de cœur ne devraient-ils pas tendre la main à la téméraire qui ose le battre en brèche?

D'ESTRIGAUD.

Soyez sûre que tous les gens de cœur ne demanderaient, en effet, qu'à vous tendre la main.

CATHERINE, s'asseyant sur le canapé en équerre.

Qui les en empêche?

D'ESTRIGAUD.

La crainte d'être confondus par vous avec la tourbe des admirateurs intéressés.

CATHERINE.

C'est donc qu'on me juge incapable de faire la différence?

D'ESTRIGAUD.

Non, certes... mais il y a des caractères ombrageux chez qui l'espoir est en raison inverse du désir, et qui souffriraient plus de voir leurs sentiments mal interprétés que de les taire.

CATHERINE.

Eh bien, monsieur le baron, si vous connaissez quelqu'un qui se tienne envers moi sur cette réserve chevaleresque, engagez-le à s'en départir.

D'ESTRIGAUD, défiant.

Les cœurs fiers veulent qu'on les devine et qu'on aille au-devant d'eux.

CATHERINE.

Même une femme?

D'ESTRIGAUD.

Oui, quand elle a votre fortune.

CATHERINE.

Vous avez raison. (Lui tendant la main.) Voilà.

D'ESTRIGAUD, lui prenant la main.

Oh! je vous aime.

CATHERINE.

Que dites-vous, monsieur? Il y a un étrange m lentendu entre nous! Je croyais parler de sympathie, d'amitié, rien de plus.

D'ESTRIGAUD.

Et comment la sympathie s'arrêterait-elle avec vous à l'amitié? Vous prenez-vous pour une de ces âmes moyennes qui inspirent des sentiments tempérés? Connaissez-vous

mieux! Ce dédain superbe du convenu, cette révolte contre le préjugé, jusqu'à cette beauté fière qui semble moulée sur votre bravoure, tout en vous est une répulsion, s'il n'est pas une fascination. Il faut vous haïr ou vous adorer!

CATHERINE, railleuse.

Voilà une déclaration qui me désole, monsieur le baron; elle est trop catégorique pour laisser place désormais au moindre commerce entre nous.

D'ESTRIGAUD.

Pourquoi cela?

CATHERINE.

Tout simplement parce que je suis fermement résolue à ne pas me marier.

D'ESTRIGAUD, à part

Échec et mat!.. Non, pas encore.

CATHERINE.

Vous m'avez comprise?

D'ESTRIGAUD.

Parfaitement; mais je doute que vous m'ayez compris vous-même, car il y a entre nous, comme vous le disiez, un malentendu complet.

CATHERINE.

Et lequel?

D'ESTRIGAUD.

Vous me refusez votre main; je ne sais comment vous dire... que je ne vous la demandais pas.

CATHERINE.

Comment?

D'ESTRIGAUD.

J'ai la même horreur que vous pour le mariage.

CATHERINE, avec hauteur.

Qu'espérez-vous donc? et pour qui me prenez-vous?

D'ESTRIGAUD.

Pour une âme sœur de la mienne, ennemie des entraves sociales et cherchant un moyen terme entre la solitude et la servitude.

CATHERINE, indignée.

En un mot, vous prétendez être..?

D'ESTRIGAUD, vivement.

Votre esclave, rien de plus! Le seul bonheur que j'ambitionne, c'est de vous appartenir, assez payé de mon dévouement par la permission de me dévouer.

CATHERINE.

Eh bien, monsieur, cette permission, je vous la refuse absolument, et je ne crains plus rien de vous. J'imaginais que vous en vouliez à ma fortune; c'est à mon honneur? Tant mieux! cette insulte en plein visage vous met à ma merci... Vous me ferez grâce désormais de vos assiduités dans le monde, vous n'aurez plus l'air de me connaître; à ces conditions, je vous garderai le secret.

D'ESTRIGAUD.

Mon secret n'est pas de ceux dont un homme ait à rougir, mademoiselle, et vous pouvez l'ébruiter sans nuire au baron d'Estrigaud. Quant à ce que vous appelez vos conditions et ce que j'appelle, moi, vos ordres, je m'y soumettrai avec une douloureuse satisfaction, comme à la seule preuve de dévouement que vous vouliez bien accepter de moi... Adieu, mademoiselle. (A part.) Échec à la reine!

Il sort.

SCÈNE IX.

CATHERINE, seule.

Insolent! Les coureurs de dot soulèvent mon cœur de dégoût, mais celui-là le soulève de colère. Suis-je donc destinée à me heurter toujours à la bassesse ou à l'insulte? Suis-je une proie que se disputent tour à tour la cupidité et la dépravation? Le monde est ignoble!.. Je voudrais vivre dans un désert!

SIMON, annonçant.

M. le vicomte de Valtravers.

CATHERINE, à part.

Que me veut encore celui-là?

Elle s'assied sur le canapé à gauche.

SCÈNE X.

CATHERINE, ADHÉMAR.

ADHÉMAR.

Bonjour, mademoiselle; comment vous êtes-vous portée depuis la dernière fois que... j'ai eu l'honneur de vous voir?

CATHERINE, sèchement.

Très-bien, monsieur, parfaitement. J'ai une santé admirable, ne vous en inquiétez jamais.

ADHÉMAR.

Est-ce que je vous dérange, mademoiselle?

CATHERINE.

Pas le moins du monde. Comment trouvez-vous Paris?

ADHÉMAR, s'asseyant sur la chaise près de la table.

Une merveille! Seulement, il y a tant de choses à voir, qu'on ne trouve pas un moment pour voir les personnes que...

CATHERINE.

Ne vous excusez pas... Allez-vous beaucoup au théâtre? Pardon! J'oubliais... vos dévotions doivent vous prendre beaucoup de temps?

ADHÉMAR.

Beaucoup.

CATHERINE.

Vous êtes trop aimable de leur dérober pour moi des instants précieux. C'est l'heure de vêpres, je crois; je ne vous retiens pas.

ADHÉMAR, se levant.

Il serait plus simple, ma cousine, de me dire que je vous gêne.

CATHERINE, se levant.

Vous avez raison. Pardonnez-moi... je suis agacée... irritée.

ADHÉMAR.

Contre moi?

CATHERINE.

Pourquoi contre vous?

ADHÉMAR.

Vous en avez l'air... On dirait que M. de Sainte-Agathe a passé par là.

CATHERINE.

Il est venu, en effet.

ADHÉMAR.

Tout s'explique. Je vous prie de croire que je ne suis pour rien...

CATHERINE.

Mais, encore un coup, vous n'êtes pas en cause, monsieur; s'il faut tout vous dire, je suis nerveuse parce que je viens de mettre à la porte... un insolent.

ADHÉMAR, vivement.

On vous a insultée? qui?

CATHERINE.

Vous m'en demandez trop.

ADHÉMAR.

Mais il me semble que cela me regarde un peu. Je suis ici le seul représentant de la famille; qui vous manque, nous manque à tous, et je ne souffrirai pas...

CATHERINE.

Calmez-vous, c'est un fournisseur...

ADHÉMAR.

Alors, ma petite rodomontade est assez ridicule.

CATHERINE.

Non pas... Elle m'a fait plaisir... Franchement, je ne m'y attendais pas.

ADHÉMAR.

Vous avez donc bien mauvaise opinion de moi?

CATHERINE.

J'en avais une assez médiocre, j'en conviens; mais je ne demande qu'à revenir.

ADHÉMAR.

Je vous en prie, car vous m'êtes très-sympathique, et je

serais heureux de pousser avec vous la parenté jusqu'à l'amitié.

CATHERINE.

On ne le dirait guère à la rareté de vos visites.

ADHÉMAR.

J'ai peut-être une bonne raison pour ne pas venir plus souvent.

CATHERINE.

Je ne comprends pas.

ADHÉMAR.

Ce n'est pas clair, en effet. Au fait, pourquoi ne prendrais-je pas les devants sur M. de Sainte-Agathe? — Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous demander votre main

CATHERINE, tristement.

Vous aussi!

ADHÉMAR.

On ne m'a pas envoyé à Paris pour autre chose.

CATHERINE, assise près de la table.

Mais je ne veux pas me marier!

ADHÉMAR.

Soyez tranquille, moi non plus.

CATHERINE.

Pourquoi êtes-vous venu, alors?

ADHÉMAR, s'asseyant en face d'elle.

Je vais vous dire : je nourrissais une folle envie de voir Paris. N'est-ce pas absurde, à vingt-cinq ans, de ne pas connaître la grand' ville?

CATHERINE.

Vous n'avez que vingt-cinq ans? On m'avait dit vingt-huit.

ADHÉMAR.

Pour les besoins de la cause. — Or, ce mariage était une chance unique et inespérée de me satisfaire, et j'ai dit amen à tout ce qu'on a voulu, sous réserve mentale de n'agir qu'à ma tête. Tiens! pourquoi m'ont-ils enseigné la réserve mentale!

CATHERINE, riant.

Vous la retournez contre vos maîtres!

ADHÉMAR.

Contre eux seuls, je vous prie de le croire.

CATHERINE.

Et vous abusez de la confiance de vos parents!

ADHÉMAR.

J'en abuse! Tant pis pour eux, c'est leur faute! Si vous saviez quelle vie de séminariste je menais là-bas! Traité en écolier, à mon âge! Les réunions dévotes! le boston le soir, avec de vieilles dames! Cinquante francs par mois pour mes bonnes œuvres... les seules d'ailleurs qu'une surveillance monastique me laissât la liberté d'accomplir!.. Ce n'était pas gai, je vous assure. Aussi, quand je vis miroiter devant moi un voyage à Paris avec une somme rondelette à ma disposition, je me crus le maître du monde et je partis, me promettant de ne rien faire pour capter votre bienveillance; car, malgré tous les raisonnements de M. de Sainte-Agathe, je ne trouve pas propre d'épouser une femme pour son argent; c'est même cette pensée qui m'a empêché de devenir amoureux de vous... Pourquoi riez-vous?

CATHERINE.

Parce que je suis contente. Voilà enfin un homme de cœur. (Lui tendant les deux mains par-dessus la table.) Bonjour, cousin. C'est bien le même sang que nous avons dans les veines, ce bon sang qui ne peut mentir... Mais que dirait M. de Sainte-Agathe s'il découvrait que son élève est un brave garçon?

ADHÉMAR, debout.

J'en frémis. Il ferait son rapport à mon auguste famille, qui me rappellerait dare dare à Valtravers, ce château de la Vieille au bois dormant.

CATHERINE.

Et vous n'êtes pas pressé de quitter Paris?

ADHÉMAR.

Oh non! je m'amuse!!.. comme je ne l'avais pas fait depuis vingt-cinq ans... J'avais quelques lettres de recommandation pour d'anciens amis de mon père. Ces messieurs ont des fils très-gentils qui se sont chargés de me *cornaquer* (un mot que je connaissais pas). Ils m'ont présenté à leur cercle (A part.) et ailleurs (Haut.), et je rattrape le temps perdu, je vous en réponds. Oh! non, je ne suis pas pressé de retourner là-bas! J'aurai même un petit service à vous demander... quand nous serons tout à fait bons amis.

CATHERINE.

Tout de suite, alors.

ADHÉMAR.

Vrai?

CATHERINE, s'asseyant à gauche.

Très-vrai, je vous écoute...

ADHÉMAR.

Eh bien, je flaire que M. de Sainte-Agathe ne tardera pas à vous offrir ma main. Vous comprenez... je suis bien obligé de lui laisser croire que je vous fais une cour assidue et que je ne vous déplais pas. Si vous répondez non, c'est fait de moi, on me rapatrie.

CATHERINE.

Je ne peux pourtant pas répondre oui.

ADHÉMAR.

Je crois bien ! mais vous pourriez ne répondre ni oui ni non : que c'est un engagement si sérieux, que vous voulez étudier mon caractère, et patati et patata. — Qu'est-ce que cela vous fait ? Je ne suis pas gênant, et je gagnerais ainsi quinze jours.

CATHERINE.

Pas plus ?

ADHÉMAR.

Je n'en demande pas davantage pour exterminer mes finances.

CATHERINE.

Votre père n'a donc pas bien fait les choses ?

ADHÉMAR.

Pas mal ; mais, comme je les fais mieux encore, je calcule que, dans une quinzaine, vous pourrez me délivrer ma feuille de route.

CATHERINE.

Je ne peux pourtant pas vous aider à manger votre blé en herbe.

ADHÉMAR.

Bah ! papa a du foin dans ses bottes. Il ne m'a donné que ses économies de deux ans. Voilà des écus bien étonnés de danser !

CATHERINE.

Mais vous allez vous brouiller avec votre père ..

ADHÉMAR.

Eh bien, quoi? Il ne m'avantagera pas? D'abord, je n'aurais pas accepté. Je ne trouve pas propre non plus de dépouiller ses frères et sœurs.

CATHERINE.

Vous êtes décidément très-gentil, mon cher Adhémar.

ADHÉMAR.

Alors, vous consentez ?

CATHERINE.

Je ne sais pas si je dois...

ADHÉMAR, suppliant.

Oh ! ma cousine, ne me renvoyez pas ! J'ai un bal déguisé dans huit jours et un costume... délicieux !

CATHERINE.

En quoi serez-vous donc ?

ADHÉMAR.

En pieuvre !

CATHERINE, riant.

Alors, je n'ai plus rien à objecter.

ADHÉMAR, lui tendant la main.

Traité conclu ?

CATHERINE.

Tope !

ADHÉMAR.

Maintenant, M. de Sainte-Agathe est rasé... Oh ! pardon.

CATHERINE.

Encore un mot dont vous avez fait la connaissance ?

ADHÉMAR.

J'en fais beaucoup de mauvaises.

CATHERINE.

Chut ! autrement, je ne pourrais plus être votre complice.

ADHÉMAR.

Je n'ai rien dit... Merci, cousine, et à bientôt.

CATHERINE.

Vous vous sauvez déjà ?

ADHÉMAR.

Je suis attendu... à vêpres ! mais je reviendrai souvent, avec votre permission.

CATHERINE.

Et vous serez toujours le bienvenu. (Il sort. — Seule.) Cet écervelé m'a fait du bien. Il me raccommode un peu avec l'humanité.

Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Le salon de madame de Prévenquière. — Porte au fond, portes latérales. — Au premier plan, à droite, une grande table ronde avec une lampe allumée au milieu; à gauche, un canapé. — Au fond, à gauche, une table de jeu ouverte ; à droite, une petite table où le thé est servi. Cheminée au premier plan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRÉVENQUIÈRE, OCTAVIE.

OCTAVIE, assise près de la table ronde, et travaillant à une broderie.

Vous avez l'air d'une âme en peine, mon cher comte ; qu'y a-t-il?

PRÉVENQUIÈRE.

Absolument rien. Attendez-vous du monde ce soir ?

OCTAVIE.

Comme à l'ordinaire, ni plus ni moins.

PRÉVENQUIÈRE.

Tant pis... ou plutôt tant mieux... Au fait, cela est indifférent. Je vous demande la permission de vous présenter quelqu'un... un homme du plus grand mérite.

OCTAVIE.

Merci, non.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous ne savez pas qui c'est.

OCTAVIE.

Je n'ai que faire de le savoir. « Homme du plus grand mérite » dit tout. Si je n'y tenais la main, vous infesteriez mon salon de pédants et vous mettriez en fuite les gens comme il faut. J'ai eu assez de peine à les ramener chez vous pour ne pas vous permettre de les chasser de chez moi.

PRÉVENQUIÈRE.

Mais il s'agit ici d'un homme que je voudrais produire dans le monde, et je vous prie de le recevoir par exception.

OCTAVIE.

Non! cent fois non! ces exceptions-là ont bientôt fait de devenir la règle. Je ne vous ai pas épousé pour vivre avec des géographes... Un me suffit. Assez de déceptions comme cela.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est vous qui parlez de déceptions?

OCTAVIE.

Il serait piquant que ce fût vous.

PRÉVENQUIÈRE.

J'en aurais peut-être le droit, quand vous me dissimulez si peu que vous n'avez épousé que mon titre.

OCTAVIE.

Si cela était, j'aurais bien réussi, vous en conviendrez! Vous n'avez pas même su m'imposer à votre monde.

PRÉVENQUIÈRE.

Quoi qu'il en soit, vous y êtes.

OCTAVIE.

Grâce à qui, sinon à moi-même? Et encore n'ai-je pas les

lettres de grande naturalisation que délivre seule la duchesse de Morvan. Vous n'avez pas su m'ouvrir son salon.

PRÉVENQUIÈRE.

Mais, ventre-de-biche !.. c'est vous qui me l'avez fermé ! je ne m'en plains pas ; mais résignez-vous comme moi.

OCTAVIE.

Oh ! je me résigne d'autant mieux que cet auguste salon est, dit-on, le temple de l'ennui. C'est pour ne pas lui faire concurrence que je consigne vos savants à ma porte.

PRÉVENQUIÈRE.

Allons ! je vais écrire à M. *de* Champlion qu'une affaire imprévue...

OCTAVIE.

De Champlion ?

PRÉVENQUIÈRE.

Oui, le voyageur que je voulais vous présenter.

OCTAVIE.

Mon Dieu, pour cette fois, puisque vous l'avez invité... laissez-le venir. — Que pouvons-nous pour lui?

PRÉVENQUIÈRE.

Rien et tout : intéresser à lui les gens de notre monde, le présenter à quelques amis influents... Le baron d'Estrigaud viendra-t-il ce soir?

OCTAVIE.

Probablement.

PRÉVENQUIÈRE.

Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous le demande !

OCTAVIE.

Vous n'ignorez pas quel aimant l'attire ici.

PRÉVENQUIÈRE.

Oui... Catherine, bien qu'il n'en ait pas l'air aussi amoureux que vous dites.

OCTAVIE.

Je ne dis pas qu'il l'aime uniquement pour ses beaux yeux. Il est à l'âge où l'amour se complète par l'ambition, où l'homme ne cherche plus seulement une compagne, mais un auxiliaire. Jusqu'ici, toute l'énergie du baron s'est dépensée en intrigues galantes; il lui faut désormais un aliment plus substantiel, un but plus sérieux.

PRÉVENQUIÈRE.

Un but sérieux à ce héros de boudoir?

OCTAVIE.

Quand on a appris à dominer les femmes, soyez sûr qu'on est de force à dominer les hommes. Appuyé sur la fortune de Catherine, le baron arrivera où il voudra... et il veut arriver à tout. Croyez-moi, c'est bien le mari qu'il faut à votre pupille, l'allié qu'il vous faut à vous-même.

PRÉVENQUIÈRE.

A moi?

OCTAVIE.

Sans doute! soyez donc ambitieux à votre tour... Si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi.

PRÉVENQUIÈRE.

Que le baron réussisse auprès de Catherine, je ne m'y oppose point...

OCTAVIE.

Il ne suffit pas de ne pas vous y opposer, il faut y aider.

PRÉVENQUIÈRE.

De tout mon cœur... Vous savez si je désire qu'elle se marie. Mais, si je sers le baron auprès d'elle, vous servirez M. de Champlion auprès de lui?

OCTAVIE.

Bien volontiers.

PRÉVENQUIÈRE.

Merci.

UN DOMESTIQUE, annonce.

M. de Sainte-Agathe.

OCTAVIE.

Tenez, si quelqu'un peut servir votre protégé...

PRÉVENQUIÈRE.

Bah!

SCÈNE II.

LES MÊMES, SAINTE-AGATHE.

SAINTE-AGATHE, à part.

Ensemble?.. très-bien. (Haut.) Excusez-moi, madame, de ne pas avoir profité plus tôt de votre gracieuse autorisation; c'est le temps et non le désir qui m'a manqué.

OCTAVIE.

Puisque vous voilà, monsieur, vous êtes tout excusé.

SAINTE-AGATHE.

Monsieur le comte, comment est votre santé?

PRÉVENQUIÈRE.

Florissante, monsieur, florissante. — Je suis charmé de vous voir : nous attendons ce soir un homme que je veux vous présenter.

SAINTE-AGATHE.

C'est que je ne comptais pas... je suis moi-même attendu

chez la duchesse de Morvan, qui m'a chargé d'une petite commission.

OCTAVIE.

Vous connaissez la duchesse de Morvan?

PRÉVENQUIÈRE.

Monsieur est bien heureux, n'est-ce pas?

SAINTE-AGATHE, à part.

Tiens! tiens! j'en prends note.

OCTAVIE.

Mais, en sortant de chez la duchesse..?

SAINTE-AGATHE.

Je vais à une conférence que fait un voyageur sur les mines d'or du Wadaï.

PRÉVENQUIÈRE.

M. de Champlion?

SAINTE-AGATHE.

Champlion, précisément.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est lui que je veux vous présenter.

SAINTE-AGATHE.

Tout est pour le mieux, car j'aurai peut-être à lui parler.

PRÉVENQUIÈRE.

Alors, nous comptons sur vous?

SAINTE-AGATHE, s'asseyant.

Je vous remercie. — Je venais vous annoncer une bien heureuse nouvelle. Vous déplorez, j'en suis sûr, l'étrange obstination de mademoiselle de Birague à ne pas se marier?

PRÉVENQUIÈRE.

Je la déplore, en effet, monsieur; mais elle a sur ce point des idées si arrêtées...

SAINTE-AGATHE.

Moins que vous ne pensez... J'étais chargé par mon noble ami, le comte de Valtravers, d'une mission délicate.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous, monsieur?

OCTAVIE.

Ah!

SAINTE-AGATHE.

Oui, il rêve une alliance entre son fils, mon élève, et sa cousine.

OCTAVIE.

Ah!

SAINTE-AGATHE.

Or, je quitte mademoiselle de Birague.

OCTAVIE.

Et elle consent?

SAINTE-AGATHE.

Pas positivement. Elle a d'abord beaucoup ri; j'ai insisté, je lui ai fait entendre la voix de la raison, j'ai parlé avec l'éloquence du cœur... En fin de compte, elle a demandé du temps pour réfléchir, et je viens réclamer votre appui à tous deux pour achever mon œuvre.

OCTAVIE.

A vous parler franchement, monsieur, nous avons, le comte et moi, un autre candidat.

PRÉVENQUIÈRE.

Oui, le baron d'Estrigaud.

SAINTE-AGATHE.

Le baron d'Estrigaud? M. le comte ne parle pas sérieusement, je suppose?

OCTAVIE.

Pourquoi donc pas?

SAINTE-AGATHE.

Un homme usé! un homme de la seconde jeunesse! dont la première a été si peu exemplaire!

OCTAVIE.

Ces hommes-là sont parfois les meilleurs maris.

SAINTE-AGATHE.

Qui a eu toute sa vie des liaisons scandaleuses!..

PRÉVENQUIÈRE.

C'est de l'histoire ancienne.

SAINTE-AGATHE.

Pas si ancienne. N'était-il pas en tiers, il n'y a pas longtemps, dans le ménage d'un agent de change?

PRÉVENQUIÈRE.

D'un agent de change?

SAINTE-AGATHE.

A ce que j'ai entendu dire. On faisait même cette plaisanterie que, le baron étant spirituel et beau, le mari bête et laid, il était juste que ce dernier payât les différences.

PRÉVENQUIÈRE, inquiet.

Comment s'appelait cet agent de change?

SAINTE-AGATHE.

Je n'ai pas même demandé son nom! Je n'ai jamais été curieux de scandale. Je crois d'ailleurs qu'il est mort.

PRÉVENQUIÈRE, se levant.

Ah! il est mort? Et sa veuve s'est remariée?

SAINTE-AGATHE.

Je ne vous dirai pas... je n'écoutais que d'une oreille.

Mais, pour peu que cela vous intéresse, je suis en mesure d'avoir les détails les plus précis.

PRÉVENQUIÈRE.

Oh! mon Dieu, non... je n'y tiens pas autrement.

SAINTE-AGATHE.

Ne fût-ce que pour édifier madame la comtesse sur les mérites de son protégé.

OCTAVIE.

Ma protection n'est pas assez active pour que vous preniez tant de peine.

SAINTE-AGATHE.

Pardonnez-moi, madame; mon élève et moi, nous y attachons beaucoup de prix, et nous ferions tout au monde pour nous l'assurer.

OCTAVIE.

Contentez-vous de ma neutralité.

SAINTE-AGATHE.

C'est déjà quelque chose, c'est assez pour le moment; mais j'espère que je mériterai mieux. Je cours chez la duchesse de Morvan, et je reviens achever la soirée auprès de vous, madame, puisque vous daignez le permettre. Monsieur le comte, à tout à l'heure. (A part.) Débrouillez-vous, mes petits amis.

Il sort.

SCÈNE III.

PRÉVENQUIÈRE, OCTAVIE.

OCTAVIE, après un silence.

Croyez-vous que le vicomte puisse plaire à Catherine? Je ne le pense pas, moi.

PRÉVENQUIÈRE.

Et moi, madame, je vous défends dorénavant de recevoir le baron.

OCTAVIE.

Pourquoi donc, mon ami?

PRÉVENQUIÈRE.

Vous osez me le demander, après ce que nous venons d'entendre?

OCTAVIE, se levant.

Quoi! monsieur, me feriez-vous l'injure?..

PRÉVENQUIÈRE.

De me rendre à l'évidence! oui, madame.

OCTAVIE.

Libre à vous... je ne descendrai pas à me justifier.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est le mot de toutes les femmes coupables.

OCTAVIE.

Vous me faites pitié. Puisque vous voulez le savoir, sachez que j'adorais mon mari et que je n'ai jamais aimé que lui.

PRÉVENQUIÈRE.

Hein?

OCTAVIE.

Vous ne vous en étonneriez pas si vous l'aviez connu. Il était autrement spirituel, autrement beau que le baron! Et si tendre, si...

PRÉVENQUIÈRE.

C'est bon, madame, c'est bon!

OCTAVIE.

Vous voulez que je me justifie... je n'ai pas d'autre justi-

fication à vous donner, et elle m'est bien douce. Il y a si longtemps que je comprime mes souvenirs dans mon cœur. Pauvre ami! si confiant, si loyal!

PRÉVENQUIÈRE.

En voilà assez.

OCTAVIE.

Et quel charme irrésistible! quels trésors de passion!

PRÉVENQUIÈRE.

S'il était si parfait, pourquoi le...?

OCTAVIE.

O mon Édouard, toi...

PRÉVENQUIÈRE.

Madame!.. ayez au moins la pudeur de ne pas le tutoyer devant moi.

OCTAVIE, changeant de ton.

Est-ce de lui que vous êtes jaloux ou du baron?

PRÉVENQUIÈRE.

De tous les deux!

OCTAVIE.

Il faudrait opter cependant.

PRÉVENQUIÈRE.

Je ne sais lequel je déteste le plus. Votre Édouard...

OCTAVIE.

Avouez que vous me pardonneriez maintenant de l'avoir... outragé.

PRÉVENQUIÈRE.

Je ne dis pas cela.

OCTAVIE.

Mais vous avez bien envie de me croire un peu coupable envers lui.

PRÉVENQUIÈRE.

Il n'y a pas de fumée sans feu, madame, et, à défaut d'autres preuves, votre étrange obstination à recevoir le baron...

OCTAVIE.

Où prenez-vous que je m'obstine ? Je suis prête à lui fermer ma porte, si cela vous est aussi agréable que ce sera ridicule.

PRÉVENQUIÈRE.

Je vous en prie. Autrement, je me connais, je suis violent... je lui ferais des impolitesses.

OCTAVIE.

Il serait bien étonné de votre jalousie.

PRÉVENQUIÈRE.

N'allez pas lui en parler.

OCTAVIE.

Vous avouez donc qu'elle est absurde ?

PRÉVENQUIÈRE.

Oui... si vous congédiez le baron.

OCTAVIE.

Qu'à cela ne tienne.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. d'Estrigaud.

OCTAVIE.

Il vient à point nommé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, D'ESTRIGAUD.

D'ESTRIGAUD.

Chère comtesse...

Il baise la main d'Octavie.

PRÉVENQUIÈRE, à part.

Ces baise-mains perpétuels !

D'ESTRIGAUD, lui tendant la main.

Mon cher comte...

PRÉVENQUIÈRE, troublé.

Et vous-même ?

OCTAVIE.

Je suis charmé, baron, que vous arriviez le premier. J'avais à vous parler.

PRÉVENQUIÈRE.

Suis-je de trop ?

OCTAVIE.

Comme vous voudrez.

PRÉVENQUIÈRE

Je sais ce que parler veut dire. — Mon cher baron, à tout à l'heure.

D'ESTRIGAUD.

La discrétion est la première vertu des maris.

PRÉVENQUIÈRE, avec un rire forcé.

A tout à l'heure.

Il sort.

SCÈNE V.

D'ESTRIGAUD, OCTAVIE.

D'ESTRIGAUD.

Votre mari a quelque chose d'extraordinaire, chère comtesse.

OCTAVIE.

Ne lui a-t-on pas mis en tête que vous avez jadis été pour moi un ami... du premier degré?

D'ESTRIGAUD.

Quelle calomnie ! Vous avez nié ?

OCTAVIE.

Naturellement. Mais êtes-vous bien sûr qu'il ne vous soit jamais échappé une parole imprudente ?

D'ESTRIGAUD.

Jamais.

OCTAVIE.

Pas même au *champagne* ? Interrogez bien votre mémoire. Je ne vous en voudrais pas; mais j'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir là-dessus.

D'ESTRIGAUD.

Je n'ai que faire de m'interroger, ces hâbleries-là étant absolument antipathiques à mon caractère et à mes principes. Je les ai toujours tenues pour façons de croquant.

OCTAVIE.

Si vous n'avez pas parlé et je n'en doute plus, mon secret est entre les mains d'un homme bien dangereux... Je n'ose pas me demander comment il l'a découvert !

D'ESTRIGAUD.

Qui est-ce ?

OCTAVIE.

Le vieux précepteur du petit vicomte Adhémar, que vous connaissez, je crois.

D'ESTRIGAUD.

Le petit vicomte Adhémar ? On l'a présenté à mon cercle

OCTAVIE.

M. de Sainte-Agathe est à Paris pour négocier le mariage de son élève avec Catherine.

D'ESTRIGAUD.

Ah! ah!

OCTAVIE.

Il a déjà mis mon mari contre vous à ce point que je suis chargée de vous fermer poliment ma porte.

D'ESTRIGAUD.

Et vous me la fermez?

OCTAVIE.

Jusqu'à nouvel ordre, du moins.

D'ESTRIGAUD.

Et vous passez à l'ennemi?

OCTAVIE, assise sur le canapé à gauche.

Non. Mais ce bonhomme me fait peur... il tient ma considération entre ses mains, et j'ai lu dans ses yeux qu'il ne reculerait devant rien pour réussir.

D'ESTRIGAUD, sèchement.

Si ce n'est que cela... moi non plus.

OCTAVIE.

Que voulez-vous dire? Vous me faites peur à votre tour.

D'ESTRIGAUD, reprenant le ton gracieux.

Peur? De quoi me croyez-vous donc capable? Ah! baronne!.. Pardon, madame la comtesse, de vous donner un titre que vous avez dédaigné.

OCTAVIE.

Dédaigné? Me l'avez-vous offert?

D'ESTRIGAUD.

Vous m'auriez bien reçu ! Quand la nouvelle de votre mariage m'est arrivée au fond de la solitude où je cachais mon désastre, je n'étais pas un parti présentable, je le reconnais. Et, lorsque mon nom est redevenu digne de vous, il était trop tard pour vous l'offrir... Vous étiez comtesse ; autrement, soyez sûre...

OCTAVIE, souriant.

Faut-il que vous teniez à la main de Catherine !

D'ESTRIGAUD.

Ah ! parbleu ! vous auriez un moyen bien simple de m'y faire renoncer.

OCTAVIE.

Lequel ?

D'ESTRIGAUD, s'asseyant près d'elle.

Ce serait de donner un peu raison à la jalousie du comte.

OCTAVIE.

Vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot.

D'ESTRIGAUD.

Essayez. Vous êtes la seule femme que j'aie vraiment aimée, la seule que je puisse aimer encore.

OCTAVIE.

Vous mentez peut-être moins que vous ne pensez.

D'ESTRIGAUD.

Faites-en l'épreuve. Je suis prêt à tout quitter pour vous... et avec vous.

OCTAVIE.

Même la France ?

D'ESTRIGAUD.

Si vous voulez.

OCTAVIE.

Je n'en crois pas un mot, et pourtant cela me fait plaisir à entendre. Pourquoi?

D'ESTRIGAUD.

Parce que vous savez bien que, si vous acceptiez, je ne reculerais pas.

OCTAVIE.

Mais vous savez bien vous-même que je n'accepterai pas.

D'ESTRIGAUD.

Ma foi, je n'en suis pas sûr.

OCTAVIE, se levant.

Vous êtes un fat, mais votre fatuité me plaît. Vous êtes arrivé à vos fins, mon cher Raoul.

D'ESTRIGAUD.

Auxquelles?

OCTAVIE.

Aux plus sérieuses.

D'ESTRIGAUD.

Eh bien, sur ma parole, je regrette les autres.

OCTAVIE.

C'est parce que je ne suis pas loin de le croire que je vous servirai, quoi qu'il puisse m'en advenir.

D'ESTRIGAUD.

Il ne vous en adviendra rien de fâcheux. Ce que j'ai à vous demander, c'est précisément ce que vous demanderait M. de Sainte-Agathe lui-même. Dites à Catherine beaucoup de mal de moi, vous m'entendez? et beaucoup de bien du petit vicomte...

OCTAVIE.

Je vous entends. — Où en êtes-vous avec elle?

D'ESTRIGAUD.

J'ai remporté hier un avantage décisif. Elle ne peut plus douter de mon désintéressement.

OCTAVIE.

Alors elle est à vous.

D'ESTRIGAUD.

Oh! pas encore! Elle m'exècre pour le moment. Figurez-vous qu'elle m'avait tendu un piége où j'étais tombé comme un écolier : je m'étais déclaré.

OCTAVIE.

C'est bien jeune.

D'ESTRIGAUD.

Je m'en suis tiré par un coup de maître : ma déclaration a fait prestement un demi-tour... à gauche, et j'ai laissé Catherine irritée, comme vous pouvez croire. Mais mon offense est de celles qui indignent les femmes sans leur déplaire, n'est-ce pas, comtesse? Et je serai déjà à demi pardonné, quand j'irai solliciter mon pardon.

OCTAVIE.

Catherine ne vous a donc pas interdit sa porte?

D'ESTRIGAUD.

Si fait, avec majesté.

OCTAVIE.

Alors, sous quel prétexte rentrerez-vous?

D'ESTRIGAUD.

Est-ce que la passion a besoin de prétexte! est-ce qu'elle compte avec les bienséances!

OCTAVIE, souriant.

Je n'y pensais plus. — Il doit se faire à l'heure qu'il est un travail étrange dans la tête de Catherine.

D'ESTRIGAUD.

A vous de diriger ce travail, ma chère amie. Je m'en rapporte à votre adresse féminine.

OCTAVIE.

Seulement, ne défaites pas mon ouvrage par vos imprudences masculines.

D'ESTRIGAUD.

Vous me croyez imprudent?

OCTAVIE.

Quelquefois. Comment, par exemple, avez-vous la maladresse dans votre situation, de... d'alimenter une danseuse? Si Catherine l'apprenait!

D'ESTRIGAUD.

Eh bien?.. Ne comprenez-vous pas que c'est mon brevet de jeunesse?

OCTAVIE, prenant un journal sur la table ronde.

Si encore mademoiselle Trois-Étoiles...

D'ESTRIGAUD.

Dites mademoiselle Rosa.

OCTAVIE.

Si encore mademoiselle Rosa ne vous trompait pas!

D'ESTRIGAUD.

Ah! vous avez déjà lu *le Moustique* de ce matin?

OCTAVIE.

Qu'avez-vous donc fait au chroniqueur?

D'ESTRIGAUD.

Rien.

OCTAVIE.

Eh bien, je vous engage à lui faire quelque chose.

D'ESTRIGAUD.

Pas à lui... mais au sire de Ponigrimaud, qui lui paye se réclames en renseignements. Nous ne pouvons plus rien dire au cercle que *le Moustique* n'en soit aussitôt informé...

OCTAVIE.

Ainsi, l'anecdote est vraie? mademoiselle Rosa vous trompe?

D'ESTRIGAUD.

Je crois bien, pauvre petite! Ce qui m'ennuie, c'est de ne pas savoir avec qui.

OCTAVIE.

Voudriez-vous chercher querelle à votre rival?

D'ESTRIGAUD.

Pour qui me prenez-vous? Non; j'aime à connaître mes obligés, voilà tout.

La pendule sonne un coup.

OCTAVIE.

Neuf heures et demie... Catherine ne peut tarder à monter. Si vous ne tenez pas à vous rencontrer avec elle...

D'ESTRIGAUD.

Pas encore; c'est trop tôt. (Il prend son chapeau.) Préparez-la.

OCTAVIE.

Et vous, méfiez-vous de ce Sainte-Agathe.

D'ESTRIGAUD.

Je trouverai bien moyen d'avoir barres sur ce cuistre. Adieu, chère ennemie.

OCTAVIE.

A bientôt.

Il sort.

SCÈNE VI.

OCTAVIE, puis PRÉVENQUIÈRE.

OCTAVIE.

Quel homme charmant! vicieux... comme une femme. Ah! je ne serais pas comtesse, en effet, si j'avais pu prévoir... — Allons! pas de regrets. Travaillons à son bonheur et à celui de Catherine, car elle sera bien heureuse.

PRÉVENQUIÈRE, entrant.

Je viens de le voir monter en voiture. Comment a-t-il avalé la pilule?

OCTAVIE.

Comme on avale toutes les pilules... en faisant la grimace.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous ne m'avez pas mis en jeu, bien entendu?

OCTAVIE.

J'ai prétexté que Catherine ne pouvait plus se rencontrer avec lui.

PRÉVENQUIÈRE.

Et c'est la vérité, puisqu'elle a maintenant un fiancé! Je n'aurais jamais pensé à cela, moi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CATHERINE, MADAME HÉLIER.

PRÉVENQUIÈRE.

Arrive, ma chère enfant... — Bonjour, madame Hélier, —

et remercie la comtesse, qui t'a délivrée à jamais du sieur d'Estrigaud.

CATHERINE, à Octavie.

Comment m'en avez-vous délivrée ?

OCTAVIE, s'asseyant près de la table ronde.

En lui annonçant que vous agréez la recherche d'Adhémar.

CATHERINE.

Ah! vous savez déjà?..

OCTAVIE.

Oui, nous avons vu M. de Sainte-Agathe. — Le baron est parti désespéré.

CATHERINE, s'asseyant près d'Octavie.

Désespéré? en vérité?

MADAME HÉLIER, qui a pris le journal sur la table et le parcourt depuis quelques instants.

Ne vous inquiétez pas de ce désespoir; voici dans *le Moustique* une anecdote bien tranquillisante.

CATHERINE.

Voyons.

MADAME HÉLIER, lisant.

« Vous connaissez bien le baron? le magnifique, le triomphant, le seul, le dernier baron... »

PRÉVENQUIÈRE.

C'est bien lui!

MADAME HÉLIER, lisant.

« Cet éternel jeune homme qui paye si admirablement ses dettes... »

PRÉVENQUIÈRE.

Le signalement est complet!

MADAME HÉLIER.

« Vient d'en payer une dernière, qu'il croyait bien ne payer jamais, celle-là : au sort commun. Vous savez qu'il protége une danseuse... »

OCTAVIE, à Catherine.

Il a toujours vingt ans.

MADAME HÉLIER.

Attendez la fin. (Lisant.) « Il la rencontre dernièrement au lac, traînée par un attelage bizarre et superbe qui faisait sensation... un cheval d'ébène et un cheval de neige... »

CATHERINE, à Octavie.

Nous avons remarqué l'attelage, vous souvenez-vous?

MADAME HÉLIER, lisant.

« Or, le baron n'avait offert que l'ébène; d'où peut être tombée cette neige... sur son front? Si vous le savez, dites-le-lui, vous lui rendrez service. »

PRÉVENQUIÈRE, allant à la table de jeu.

L'âge des camouflets arrive, mon camarade! — Ah çà, madame Hélier, ma revanche.

LE DOMESTIQUE, annonce.

M. le vicomte de Valtravers.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ADHÉMAR.

OCTAVIE.

Soyez plus que jamais le bienvenu, vicomte.

ADHÉMAR.

Pourquoi plus que jamais, madame? Ah! pardon, je com-

prends... C'est à ma cousine que je dois ce redoublement de courtoisie.

CATHERINE.

A moi-même, mon cousin. Mais n'en prenez pas trop d'avantage.

ADHÉMAR, s'accoudant au dossier du fauteuil de Catherine.

Vous connaissez ma résignation. (Bas.) Renvoyez-moi de bonne heure. J'ai un souper...

MADAME HÉLIER, à la table de jeu.

Je marque le bézigue.

OCTAVIE, à Prévenquière.

Dites donc, mon cher comte, M. de Champlion ne se presse pas de se rendre à votre invitation?

PRÉVENQUIÈRE, à la table de jeu.

Il fait sa conférence.

OCTAVIE.

S'il ne vient pas, nous nous en consolerons, vous savez?

ADHÉMAR.

Qui est-ce?

OCTAVIE.

Un savant, que mon mari tient à nous servir.

ADHÉMAR.

Oh! les savants!

PRÉVENQUIÈRE.

Celui-là, mon cher Adhémar, ne porte pas de perruque ni de lunettes, et il a eu des aventures dont vous ne vous seriez pas tiré comme lui. C'est le premier Européen qui ait traversé le Vadaï. Savez-vous seulement où c'est?

ADHÉMAR.

Je vois cela d'ici.

OCTAVIE.

Montrez.

ADHÉMAR, du ton d'un écolier qui récite sa leçon.

Le Wadaï, capitale Wara, borné au nord par le Sahara ou grand Désert, à l'ouest par le lac Tchad et l'empire de Bornou, à l'est par le Darfour, et au sud... par je ne sais plus quoi.

PRÉVENQUIÈRE.

Au sud, par le royaume d'Adamova.

ADHÉMAR.

Capitale Mosfeia... Vous voyez qu'on n'est pas un âne.

PRÉVENQUIÈRE.

Très-bien, jeune homme, très-bien.

ADHÉMAR.

Voulez-vous maintenant que je vous récite la série des rois de France?

CATHERINE.

Un autre jour.

PRÉVENQUIÈRE.

Eh bien, mon bon ami, figurez-vous que vous êtes prisonnier de guerre de ces peuplades féroces, et destiné à avoir la tête tranchée en grande pompe : que feriez-vous?

ADHÉMAR, étourdiment.

Je regretterais bien d'être venu avec Gavet.

PRÉVENQUIÈRE.

Gavet? Où prenez-vous Gavet? Non! Le compagnon de Champlion s'appelait Bartet.

ADHÉMAR.

Je brouille tous les noms.

PRÉVENQUIÈRE.

Jacques Bartet. Pauvre jeune homme! Il est resté là-bas!

ADHÉMAR.

Avec la tête tranchée?

PRÉVENQUIÈRE.

Non, il a pu fuir dans la déroute, tandis que Champlion, dont le cheval avait une jambe cassée d'un coup de mousquet, — quarante d'atout, — restait aux mains des vainqueurs.

OCTAVIE.

Quelle déroute? quels vainqueurs? quels mousquets? Vous avez une façon de raconter les choses à moitié, qui est insupportable. Si vous voulez faire votre récit de Théramène, faites-le franchement, et laissez là vos cartes.

MADAME HÉLIER.

J'allais marquer le cinq cents.

PRÉVENQUIÈRE, se levant.

Et moi le deux cent cinquante. — Eh bien, Champlion et Bartet étaient arrivés à Wara, au moment où le soudan du Wadaï préparait une expédition contre le Darfour. Il les invita à le suivre. On rencontra l'ennemi devant une rivière nommée la Keïlak; il y eut un combat acharné, où malheureusement les guerriers du Wadaï furent mis en complète déroute et où Champlion fut pris comme je vous l'ai dit. Est-ce clair?

OCTAVIE.

Très-clair. Mais que faisaient vos savants pendant la bataille?

PRÉVENQUIÈRE.

Je suppose qu'ils se battaient.

OCTAVIE.

Comme invités?

PRÉVENQUIÈRE.

Dame! il leur eût été difficile de faire respecter par ces sauvages leur caractère de simples curieux. Et puis ces savants-là, ma chère, ont un côté militant qui devient vite militaire. Si je vous racontais par quels prodiges d'audace et de sang-froid Champlion a pu échapper à ses bourreaux...

OCTAVIE.

Allez, Théramène, allez!

PRÉVENQUIÈRE.

Non, moqueuse, je n'irai pas. Champlion vous racontera cela, s'il veut. Sachez seulement que ce savant, de ses mains savantes, a étranglé un grand diable de nègre qui lui disputait le passage à coups de couteau.

ADHÉMAR.

Quelle poigne!

OCTAVIE.

Et il a pu rejoindre l'armée du Wadaï?

PRÉVENQUIÈRE.

Non pas; il s'est jeté dans une barque; la Keïlak l'a porté jusqu'au Nil, qui l'a ramené à Alexandrie.

OCTAVIE.

Eh bien, je suis assez curieuse de voir votre boucanier... car ce monsieur n'est pas autre chose.

MADAME HÉLIER.

J'espère bien qu'il ne viendra pas. Un homme qui en a étranglé un autre! quelle horreur!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Pierre Champlion.

PRÉVENQUIÈRE.

Enfin!

OCTAVIE, bas, à Prévenquière.

Champlion tout court? Vous êtes un traître.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, CHAMPLION.

Madame Hélier se lève et se met à servir le thé.

PRÉVENQUIÈRE.

Nous commencions à désespérer de vous voir, monsieur.

MADAME HÉLIER, à part.

Comme il est jeune!

PRÉVENQUIÈRE.

Permettez-moi de vous présenter à ma femme.

OCTAVIE, le faisant asseoir près d'elle.

Mon mari était en train de nous raconter quelques-unes de vos aventures. C'est vous dire, monsieur, avec quelle impatience nous vous attendions.

CHAMPLION.

Pour interrompre la narration? — J'espérais arriver plus tôt, madame; mais je viens de faire une conférence, qui s'est prolongée plus que je ne pensais.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous vous en êtes bien tiré?

CHAMPLION.

A peu près... grâce au verre d'eau sucrée qui me servait de contenance quand je m'embrouillais... ce qui m'arrivait souvent. Mes auditeurs ont dû croire que je rapportais d'Afrique une furieuse soif.

ADHÉMAR.

Vous ne devez pourtant pas être timide.

CHAMPLION.

Qui ne l'est pas un peu?

PRÉVENQUIÈRE, à Adhémar.

Je voudrais bien vous voir en face d'un auditoire, vous.

ADHÉMAR.

Oh! moi, ce serait bientôt fait... Je ne dirais pas un mot.

OCTAVIE, à Champlion.

Une tasse de thé, monsieur?

CHAMPLION.

Merci, madame; je crois que je ne boirai rien de quelques jours.

OCTAVIE.

Vous avez dû retrouver Paris avec plaisir?

CHAMPLION.

Ah! quelle ville! Je ne l'appréciais pas avant mon voyage... Tout m'y paraissait tout simple, et tout y est merveilleux, tout me ravit!

PRÉVENQUIÈRE.

Comme c'est ça!

CHAMPLION.

Les rues, les lumières, les boutiques, les omnibus surtout! Je n'en rencontre pas un que je n'aie envie d'y monter.

ADHÉMAR, prenant une tasse de thé.

Il n'y en a pour ainsi dire pas dans le Wadaï?

PRÉVENQUIÈRE.

Moi, à mon retour d'Égypte... je suis allé quinze fois de suite au spectacle.

OCTAVIE.

Et vous, monsieur?

CHAMPLION.

Je n'ai guère le temps. Cependant, hier, je me suis accordé une petite débauche, je suis allé à l'Opéra-Comique, où j'ai passé une soirée enivrante.

ADHÉMAR.

Ah! mon Dieu! et que jouait-on?

CHAMPLION.

La Dame Blanche... Connaissez-vous rien de plus suave que la scène où Julien d'Avenel cherche à rassembler ses souvenirs?

OCTAVIE.

C'est charmant; mais enfin cela ne m'a jamais enivrée.

CHAMPLION.

Il y a si longtemps que je suis sevré de musique... Et puis celle-là m'a toujours singulièrement ému.

OCTAVIE.

Vraiment!

CHAMPLION.

Ma pauvre chère mère la chantait souvent quand j'étais petit. Que de fois cette mélodie m'est revenue au désert, évoquant la patrie absente et ses plus tendres souvenirs! N'est-ce pas Musset qui a dit :

Ah! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans
Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance!

PRÉVENQUIÈRE, à madame Hélier, qui lui apporte une tasse de thé.

Il est charmant!

MADAME HÉLIER.

Vous vous êtes moqué de nous, monsieur le comte .. Il n'est pas possible que monsieur ait étranglé un homme.

CHAMPLION.

Hélas! madame, son attitude m'obligeait à choisir entre lui et moi... J'avoue que je n'ai pas hésité. D'ailleurs, j'espère qu'il n'en est pas mort... Je l'ai lâché dès qu'il n'a plus remué.

OCTAVIE.

Quand vous êtes entré, nous demandions au comte les détails de votre évasion. Ne voulez-vous pas nous les raconter vous-même?

CHAMPLION.

Grâce, madame! Il m'a bien fallu les raconter à la Société de géographie en faisant l'historique de ma découverte; mais, ici, je serais sans excuse.

OCTAVIE.

Notre curiosité n'en est-elle pas une? — Je ne veux pas être indiscrète pour une première fois, mais je ne vous tiens pas quitte.

PRÉVENQUIÈRE, bas, à Octavie.

Eh bien, comment le trouvez-vous?

OCTAVIE, sur le même ton.

Très-intéressant.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Sainte-Agathe.

ADHÉMAR, à part.

M. de Sainte-Agathe! Il faut se tenir.

PRÉVENQUIÈRE, à Champlion.

Un homme qui pourra vous être très-utile.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SAINTE-AGATHE.

SAINTE-AGATHE.

Je n'arrive pas trop tard?

PRÉVENQUIÈRE, lui présentant Champlion.

Plus tard cependant que M. Champlion.

OCTAVIE, souriant.

Vous serez resté plus longtemps que lui à sa conférence.

SAINTE-AGATHE.

Non, mais j'ai pris l'omnibus.

CHAMPLION, à Octavie.

Mon rêve!

PRÉVENQUIÈRE, présentant Sainte-Agathe à Champlion.

M. de Sainte-Agathe, un de nos bons amis.

CHAMPLION.

Très-enchanté, monsieur.

SAINTE-AGATHE.

Je viens de vous entendre, monsieur, avec une grande attention et un vif intérêt... Je pense comme vous qu'il y a quelque chose à faire dans le Wadaï.

CHAMPLION.

N'est-ce pas?

SAINTE-AGATHE.

Seulement, je crois que vous vous trompez sur les voies et moyens.

CHAMPLION.

En quel sens?

SAINTE-AGATHE.

En ce sens que la France n'est pas un pays d'initiative individuelle, et que vous ne trouverez pas de souscripteurs.

PRÉVENQUIÈRE.

La Société de géographie s'est déjà inscrite pour dix mille francs en tête de la souscription, honneur qu'elle n'accorde pas facilement.

SAINTE-AGATHE.

Elle aura peu d'imitateurs, car ce qui l'intéresse est particulièrement indifférent au peuple le plus spirituel de la terre.

CHAMPLION.

Aussi n'est-ce pas là-dessus que je compte.

SAINTE-AGATHE.

J'entends bien, vous comptez sur la spéculation. La vôtre est magnifique, je n'en doute pas; mais le public n'y apportera ses fonds que lorsqu'il verra des résultats acquis, n'en doutez pas non plus, quand vous aurez fondé un premier établissement, commencé l'exploitation, envoyé des pépites à Paris.

CHAMPLION.

Mais, alors, je n'aurai plus besoin de souscripteurs... C'est un cercle vicieux.

SAINTE-AGATHE.

Il y a peut-être un moyen.

MADAME HÉLIER, à Octavie.

Oh! si mon frère s'en mêle!

OCTAVIE.

Oui... il sait ce qu'il veut.

SAINTE-AGATHE.

Je connais des capitalistes très-sérieux et très-hardis qui consentiraient, je crois, à prendre l'affaire... en vous réservant telle part que de juste.

CHAMPLION.

Des banquiers?

SAINTE-AGATHE.

Pas précisément... Des colons, si vous voulez.

ADHÉMAR, à part.

Un autre Paraguay.

PRÉVENQUIÈRE, à Champlion.

Que vous disais-je?

CHAMPLION.

Je ne demande pas mieux que de m'entendre avec ces messieurs.

Sainte-Agathe et Champlion s'asseyent sur des chaises; Prévenquière et Adhémar restent debout à côté d'eux.

MADAME HÉLIER, bas à Octavie.

Ce n'est qu'un spéculateur.

OCTAVIE, même ton.

Voilà qui me le gâte.

CATHERINE, de même.

A moi aussi.

SAINTE-AGATHE, à Champlion.

Seulement, je dois vous prévenir que ces messieurs sont très-pratiques. Ils vous diront sans doute que vous n'avez pas besoin de quatre cent mille francs.

CHAMPLION.

Pour équiper, transporter, nourrir et solder deux cents hommes?

PRÉVENQUIÈRE.

C'est à peine assez.

SAINTE-AGATHE.

Oui, mais avez-vous besoin de deux cents hommes?

CHAMPLION.

Si je n'en demande pas davantage, c'est que je compte sur la supériorité des armes nouvelles. J'aurai dix combats à livrer pour traverser le Wadaï.

PRÉVENQUIÈRE.

Au bas mot.

ADHÉMAR, à part.

Diantre

SAINTE-AGATHE.

Pourquoi le traverser? Si je vous ai bien compris, les gisements aurifères sont situés sur la frontière orientale. Passez par l'Égypte... Vous n'aurez que faire d'une armée.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est jus

CHAMPLION, se levant.

Permettez, j'entends rester maître absolu de mon itinéraire.

PRÉVENQUIÈRE.

Pourtant, si on vous en propose un meilleur...

CHAMPLION.

Non, messieurs. Je vous conduis à une mine d'or, c'est bien le moins que vous me laissiez le choix du chemin.

SAINTE-AGATHE.

Mais quel intérêt avez-vous à prendre le plus difficile?

CHAMPLION.

Il faut que je repasse à Wara.

ADHÉMAR.

Qu'est-ce qui vous y rappelle ?

OCTAVIE.

En effet ?..

CHAMPLION.

J'y vais chercher M. Jacques Bartet, mon ami... et croyez bien que si je pouvais y aller seul avec la moindre chance de succès, je serais déjà en route... sans plus me soucier des mines d'or que si elles n'existaient pas.

OCTAVIE, à Catherine.

J'aime mieux ça.

SAINTE-AGATHE.

Ce sentiment vous honore ; mais votre ami retrouverait bien son chemin sans vous. N'est-il pas l'hôte du soudan ?

CHAMPLION.

Eh ! monsieur, l'hospitalité du soudan est une captivité ! C'est comme prisonniers qu'il nous a emmenés dans son expédition.

ADHÉMAR.

Vous allez faire là-bas ce que l'Angleterre a fait en Abyssinie ?

CHAMPLION.

Oui, monsieur.

ADHÉMAR.

C'est admirable !

SAINTE-AGATHE, se levant.

J'admire l'Angleterre, et si vous comprenez que je retire ma proposition ; ces messieurs ne risqueraient pas leurs capitaux dans une entreprise dont ils n'auraient pas la direction.

CHAMPLION.

Eh bien, je continuerai mon appel au public ; s'il ne me fournit pas deux cents hommes, je partirai avec cent, je partirai avec vingt, je partirai seul au besoin.

ADHÉMAR.

Vous aimez donc bien votre ami, monsieur ?

CHAMPLION.

Si je l'aime ! Ah ! si vous saviez quel homme c'est ! quelle intelligence ! quel courage ! quelle bonté ! Brave Jacques ! il me détournait de ce funeste voyage... Quand il me vit décidé : « Eh bien, partons, me dit-il, je ne te laisserai pas crever seul là-bas. »

MADAME HÉLIER.

Crever !..

CHAMPLION.

Pardon du mot, madame. Jacques a la parole tendre et rude, comme le cœur. — Et, en effet, il a veillé sur moi, comme un père sur son fils ! Si je ne suis pas mort vingt fois pour une... Tenez, un trait entre mille !.. Un jour, nous nous étions égarés ; nous marchions depuis douze heures ; la nuit tombait, cette nuit d'Afrique, peuplée de bêtes féroces... Tout à coup nous apercevons les feux de notre campement, mais il y avait encore une grande lieue à faire et nous étions exténués de fatigue, de faim et de soif. Il nous restait une gorgée d'eau-de-vie à laquelle nous n'osions faire allusion ni l'un ni l'autre... « Je ne peux pas aller plus loin », lui dis-je. Il me regarda avec une ineffable tendresse, détacha la gourde en silence, et, après une seconde d'hésitation, la vidant d'un trait : « Il n'y en avait pas pour deux, me dit-il, et tu n'es pas de force à me porter ! » — Voilà l'homme qu'on me demande d'abandonner !

ADHÉMAR.

Je souscris pour cinq cents francs !

PRÉVENQUIÈRE.

Je souscris pour mille.

OCTAVIE.

Moi aussi.

CHAMPLION.

Merci, merci !

SAINTE-AGATHE.

A merveille! mais il vous en faut quatre cent mille.

MADAME HÉLIER.

Où les trouvera-t-il?

OCTAVIE, à Champlion.

Où les trouverez-vous ?

SAINTE-AGATHE.

Je vous défie de les trouver.

CATHERINE, se levant.

Je ferai ce qui manquera.

ADHÉMAR.

Bravo !

CHAMPLION.

Quoi, madame !

SAINTE-AGATHE, à part.

Qu'est-ce qui lui prend ?

CATHERINE.

Je suis assez riche pour cela, monsieur, et je ne saurais trouver un plus noble usage de ma fortune

CHAMPLION.

Comment vous exprimer.. ?

CATHERINE.

J'espère pour l'honneur de mon pays qu'il ne me laissera pas grand' chose à faire. Il est tard, messieurs, au revoir!

Elle sort.

MADAME HÉLIER, la suit en marmottant.

Quelle folle! quelle folle!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins CATHERINE et MADAME HÉLIER.

CHAMPLION.

Qui est cette dame, monsieur le comte?

PRÉVENQUIÈRE.

C'est mademoiselle de Birague, ma pupille.

CHAMPLION.

Est-ce qu'elle était là quand je suis entré?

OCTAVIE.

Vous ne l'aviez pas vue?

CHAMPLION.

Non!.. elle vient de m'apparaître comme une vision... Les illuminés doivent en avoir de pareilles.

SAINTE-AGATHE, à part.

De la poésie! (Haut.) Elle a une des plus grandes fortunes et un des plus grands noms de France... Les Birague pourraient presque dire comme les Rohan : « Roi ne puis, duc ne daigne... »

CHAMPLION.

Merci, monsieur.

SAINTE-AGATHE, à part.

A votre service.

ADHÉMAR.

Voulez-vous être mon ami, monsieur ?

Il lui tend la main.

CHAMPLION.

De tout mon cœur.

SAINTE-AGATHE, à part.

A l'autre, maintenant !

ADHÉMAR, le prenant sous le bras.

Eh bien, venez avec moi ce soir ; j'ai des amis qui vous feront de la propagande.

CHAMPLION, à Prévenquière.

Je vous dois, monsieur, le plus grand bonheur de ma vie. Je ne l'oublierai pas. — Adieu, madame.

Il sort avec Adhémar.

SCÈNE XII.

PRÉVENQUIÈRE, SAINTE-AGATHE, OCTAVIE.

PRÉVENQUIÈRE, se frottant les mains.

Voilà une bonne soirée.

SAINTE-AGATHE.

Qui coûtera peut-être cher au vicomte.

OCTAVIE, à part.

Ou au baron.

PRÉVENQUIÈRE.

Bah! quand elle lui coûterait deux ou trois cent mille francs...

SAINTE-AGATHE.

Il n'y a qu'une ressource, c'est de nous atteler tous à cette souscription.

PRÉVENQUIÈRE.

Oui, tous !

OCTAVIE.

Pour amortir la perte.

SAINTE-AGATHE, à part.

Et pour expédier au plus vite ce joli cœur.

PRÉVENQUIÈRE, lui serrant les mains.

Je lui cherchais un protecteur...

SAINTE-AGATHE.

Vous l'avez trouvé.

Il sort. — Le rideau baisse.

ACTE TROISIÈME.

Chez Catherine, même décor qu'au premier acte. — Une carte d'Afrique et des livres brochés sur la table du milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME HÉLIER, assise et tricotant près de la cheminée ; puis CATHERINE.

CATHERINE.

Grande nouvelle là-haut ! Octavie a reçu une invitation de la duchesse !

MADAME HÉLIER.

Enfin ! et c'est pour vous l'apprendre qu'elle vous faisait appeler ?

CATHERINE.

Oui... et pour me consulter sur l'opportunité d'une visite préalable. Elle m'a donné une vraie comédie avec les petites tartuferies de sa joie : « Je ne veux pas faire de raideur avec la duchesse... Je ne veux pourtant pas non plus me jeter à sa tête ou plutôt à ses pieds ! Qu'en pensez-vous ? » Moi, je lui ai conseillé gentiment ce qu'elle désirait, c'est-à-dire de courir chez madame de Morvan, et je lui ai même promis de l'accompagner.

MADAME HÉLIER.

Elle n'ose pas y aller seule ?

CATHERINE.

Elle est si émue!

MADAME HÉLIER.

Elle qui se moquait tant de la duchesse!

CATHERINE.

Comme les poltrons du danger. Mais je ne l'ai pas chicanée là-dessus, et, quoique cette visite ne m'amuse guère... Bah! tout m'amuse aujourd'hui.

MADAME HÉLIER.

A quelle heure irez-vous?

CATHERINE.

Dès que madame la comtesse aura achevé sa toilette.

MADAME HÉLIER.

Et la vôtre?

CATHERINE.

J'ai bien le temps! Octavie ne sera pas prête de sitôt. Elle se prépare avec recueillement au grand acte qu'elle va accomplir.

MADAME HÉLIER.

Pourvu qu'elle ne se couvre pas de bijoux?

CATHERINE.

Non, non, elle est fine, elle médite une toilette tranquille. Elle aura très-grand air. Elle est vraiment bien belle; elle a beaucoup d'esprit au milieu de ses travers... et je crois que cette petite satisfaction de vanité va la rendre tout à fait bonne.

MADAME HÉLIER.

Vous êtes dans un jour de bienveillance.

CATHERINE.

Il fait si beau temps! Je me suis promenée ce matin une

heure dans le jardin... Que c'est charmant, le soleil d'hiver! quelle protestation de la vie contre la mort! Je suis d'une gaieté folle et je voudrais voir tout le monde heureux autour de moi. Que manque-t-il à votre bonheur, ma bonne Hélier?

MADAME HÉLIER.

Rien, puisque vous êtes contente.

CATHERINE.

Ce doit être votre anniversaire aujourd'hui?

MADAME HÉLIER.

Pas que je sache.

CATHERINE.

Alors, c'est votre fête?

MADAME HÉLIER.

Non plus.

CATHERINE.

C'est égal, je vous la souhaite bonne et heureuse. (Elle l'embrasse.) Vous avez perdu votre bague, l'autre jour; je l'ai retrouvée.

Elle retire une bague de son doigt et la lui donne.

MADAME HÉLIER.

Ma bague portait une simple turquoise.

CATHERINE.

Elle l'a changée en route contre un rubis; regardez comme les voyages... A propos, est-ce que votre frère en veut à ce jeune homme?

MADAME HÉLIER.

D'avoir refusé sa proposition? Pas du tout... Il s'intéresse tellement à lui, au contraire, qu'il s'occupe depuis ce matin de lui récolter des souscriptions. Il sort d'ici. Il a déjà quarante mille francs! Il espère en avoir cent mille ce soir.

CATHERINE.

Vraiment ?

MADAME HÉLIER.

Le pauvre homme me disait en s'essuyant le front : « J'ai tant couru que mon bon ange avait de la peine à me suivre ! »

CATHERINE.

Je lui en sais bon gré. Je ne saurais vous dire combien je m'intéresse à ce pauvre M. Jacques. Il me semble que je le connais... Une espèce d'Hercule, brusque et tendre. Est-ce maternel, est-ce héroïque ce mot : « Tu n'es pas de force à me porter !.. » Il m'a fait chaud au cœur... C'est beau, l'amitié de ces deux hommes !

MADAME HÉLIER.

Je crois que M. Jacques vaut mieux que l'autre.

CATHERINE, vivement.

Pourquoi donc?

MADAME HÉLIER.

L'autre se laisse porter.

CATHERINE.

Oui, mais il va chercher son ami au péril de sa vie... Allez, ce sont des âmes bien trempées, des hommes d'un autre temps. (Montrant la panoplie.) Il a dû battre des cœurs comme ceux-là sous cette cuirasse! et ce haubert abritait des têtes moins pleines !

MADAME HÉLIER.

Faut-il vraiment être si savant pour voyager?

CATHERINE.

Mais le moins qu'il faille savoir, ma chère, c'est l'astronomie, la minéralogie, la géologie, la botanique, un peu de médecine et plusieurs langues. Et tout cela ne sert de rien

si on n'est pas un homme de main et de résolution; il faut savoir encore tuer un lion et étrangler un nègre au besoin.

MADAME HÉLIER, à part.

Quel enthousiasme !

SIMON, annonçant.

M. le comte de Valtravers.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ADHÉMAR.

CATHERINE.

Bonjour, cousin... Vous arrivez bien : contez-moi des balivernes... Je suis en humeur de rire. Mais quel air sérieux!

ADHÉMAR, bas.

J'ai à vous parler. Éloignez la vieille dame, je vous prie.

CATHERINE.

Madame Hélier, mon cousin a des confidences à me faire. Vous le gênez.

ADHÉMAR.

Mille pardons, madame.., mais c'est la vérité.

MADAME HÉLIER.

Rien de plus naturel, monsieur le vicomte. (A part.) S'il pouvait regagner du terrain, le pauvre chérubin!

Elle sort.

CATHERINE.

Nous sommes seuls... Parlez.

ADHÉMAR.

Je viens vous dire adieu, ma chère cousine.

CATHERINE.

Adieu?

ADHÉMAR.

Vous avez assez étudié mon caractère; il ne peut pas vous convenir, et vous me renvoyez à mes parents.

CATHERINE.

Comment, mon pauvre Adhémar! seriez-vous déjà à sec? Par quel hasard?

ADHÉMAR.

Une fatalité! J'avais un souper, hier soir, comme je vous l'ai dit. J'y entraîne Champlion...

CATHERINE.

Ah!.. Il y avait... des dames?

ADHÉMAR, d'un air prude.

Jamais de la vie! Des huîtres et des bécasses, personne autre... Tout se passe très-bien : une gaieté de bon ton, des vins exquis... Je fais de la propagande à Champlion; je lui ramasse dix souscriptions...

CATHERINE.

C'est bien.

ADHÉMAR.

J'étais enchanté, car je l'adore, cet être-là!

CATHERINE.

Déjà!

ADHÉMAR.

Ah! quand vous le connaîtrez mieux!.. Voilà un guerrier qui ne met pas son panache! Il est simple, il est doux, et il parle de sa pauvreté avec si bonne grâce, et de vous avec tant de respect!

CATHERINE.

Ah! vous avez parlé de moi?

ADHÉMAR.

Les oreilles ne vous ont-elles pas tinté? J'ai fait votre éloge à Champlion depuis le Café Anglais jusqu'à la Madeleine, aller et retour... C'est même ce qui m'a perdu. Cette conversation m'avait animé; au lieu d'aller me coucher comme un bon père de famille, je suis monté au Cercle; j'ai trouvé une partie engagée, d'Estrigaud taillait la banque; j'aurais dû me méfier de sa veine.

CATHERINE.

Est-ce qu'il est déloyal, même au jeu?

ADHÉMAR.

Non, mais il a une chance de... pendu. (A part.) C'est ma faute. (Haut.) Je fais un louis, et, une demi-heure après, je perdais quinze mille francs sur parole... le reste de mes écus.

CATHERINE.

Pauvre garçon!

ADHÉMAR.

Le pire de l'affaire, c'est qu'il va falloir tout déclarer à ce bon M. de Sainte-Agathe.

CATHERINE.

Pourquoi?

ADHÉMAR.

N'est-ce pas lui qui a mes fonds? Il ne m'a encore remis que deux mille francs, avec force recommandations d'économiser; quand il saura que j'ai grignoté le reste dans son tiroir... quel quart d'heure!

CATHERINE.

On dirait qu'il vous fait peur?

ADHÉMAR.

Peur, non! mais il m'a tant corrigé quand j'étais petit, qu'il m'en reste un respect involontaire... oh! bien involontaire!

CATHERINE.

Pourquoi n'êtes-vous pas mon frère au lieu d'être mon cousin! je pourrais payer vos dettes.

ADHÉMAR.

Merci; mais, si j'étais votre frère, je serais aussi riche que vous.

CATHERINE.

C'est vrai... et vous auriez bien de la peine à faire des dettes.

ADHÉMAR.

Oh! — on ne fait pas ces choses-là soi-même... (A part.), et en s'adressant aux bonnes faiseuses...

UN DOMESTIQUE.

Madame la comtesse fait demander si mademoiselle est prête.

CATHERINE.

Dans un moment.

Le domestique sort.

ADHÉMAR.

Vous sortez?

CATHERINE.

Oui. J'accompagne Octavie chez la duchesse de Morvan.

ADHÉMAR.

Bon! Champlion va trouver visage de bois.

CATHERINE.

Il doit venir?

ADHÉMAR.

Cela vous étonne?

CATHERINE.

Non... c'est tout simple. — Je ne sortirai pas, attendez-moi là, le temps de monter chez Octavie pour m'excuser moi-même. Attendez-moi...

Elle sort.

ADHÉMAR, seul.

On tient à la visite de Champlion... c'est assez naturel. (S'approchant de la table.) La carte d'Afrique?.. (Regardant les livres.) Le *Voyage* du docteur Barth au lac Tchad... le *Voyage* du docteur Barker et de sa jeune femme à l'Albert-'Nyanza... Diable ! on travaille sérieusement la géographie depuis hier! Est-ce que par hasard l'invulnérable Catherine..? J'en serais bien content.

UN DOMESTIQUE, à Champlion sur la porte.

Mademoiselle prie monsieur de vouloir bien l'attendre un instant.

SCÈNE III.

CHAMPLION, ADHÉMAR, puis CATHERINE.

CHAMPLION.

Vous, mon cher?

ADHÉMAR.

J'avais annoncé votre visite, comme vous voyez.

CHAMPLION.

Je suis charmé de vous trouver là... J'étais assez embarrassé de ma contenance, je l'avoue.

ADHÉMAR.

Décidément, les dames vous intimident! Vous m'amusiez hier soir avec ces demoiselles!

CHAMPLION.

Ne parlons pas de ces personnes-là ici... c'est une profanation.

ADHÉMAR.

C'est juste! Respectons le temple.

CHAMPLION.

Riez! Vous êtes un familier du lieu. Mais, moi, je n'y entre pas sans une crainte superstitieuse... Quel est ce portrait?

ADHÉMAR.

Le chancelier de Birague.

CHAMPLION.

Il doit être bien étonné de me voir là.

ADHÉMAR.

Voulez-vous que je vous présente?

CHAMPLION, riant.

Non pas! Il croirait que je lui fais des excuses et il se tromperait. La noblesse ne m'impose que chez les femmes.

ADHÉMAR.

Jeunes et belles.

CHAMPLION.

Vous me persuaderiez difficilement que vous et moi, mon cher vicomte, nous ne sommes pas de la même race; mais je suis tout prêt à croire que votre cousine est d'une race supérieure; elle en porte l'empreinte sur toute sa personne.

ADHÉMAR.

Tandis que, moi, j'ai l'air...

CHAMPLION.

D'un simple mortel, comme moi.

ADHÉMAR.

Voici la déesse.

Entre Catherine.

CATHERINE.

Vous êtes bien aimable, monsieur, de m'avoir attendue. Vous m'apportez de bonnes nouvelles, je le sais.

CHAMPLION.

Oui, mademoiselle. Votre généreuse parole m'a porté bonheur; on dirait que la France l'a entendue. La souscription, à peine ouverte, commence à se couvrir

CATHERINE.

Et j'en suis charmée... Non que je n'eusse été très-fière de subvenir seule aux frais de votre expédition, mais l'indifférence de mon pays m'eût humiliée pour lui.

CHAMPLION.

Je commence à croire, au train dont vont les choses, qu'il ne vous restera rien à faire.

CATHERINE.

Tant pis.

CHAMPLION.

Mais je ne vous serai pas moins reconnaissant que si vous aviez tout fait.

silence.

ADHÉMAR, à part.

Je dois les gêner.

CATHERINE.

Quand faut-il que vous preniez la mer?

CHAMPLION.

Dans deux mois, sous peine de perdre un an.

CATHERINE.

Quel temps demandent vos préparatifs ?

CHAMPLION.

Six semaines au moins.

CATHERINE.

La souscription sera donc close dans quinze jours au plus... et je saurai alors la part qui m'en revient.

ADHÉMAR.

Adieu, cousine.

CATHERINE.

Vous nous quittez?

ADHÉMAR.

Oui... Quelques courses indispensables... — Adieu, mon cher ami.

CATHERINE.

Mais je vous reverrai ?

ADHÉMAR.

Sans doute. Je ne suis pas encore parti.

Il sort.

CHAMPLION.

Brave garçon !

CATHERINE, après un silence, s'approchant de la table où est la carte d'Afrique.

Prendrez-vous par le désert Libyen ?

CHAMPLION.

Oui, mademoiselle.

CATHERINE, suivant sur la carte.

C'est ce que je pensais.

CHAMPLION.

Je gagne ainsi plus de cent lieues, et, tombant sur Wara à la sortie du désert, j'ai la chance de m'en emparer par un coup de main.

CATHERINE.

C'est là que vous retrouverez votre ami !

CHAMPLION.

Sans aucun doute ! à moins... mais je ne veux pas m'arrêter à cette idée-là.

CATHERINE.

Quoi donc ?

CHAMPLION.

Je tremble qu'à la première halte des fuyards, ne me voyant plus, il ne soit retourné sur le champ de bataille.

CATHERINE.

C'est ce que vous auriez fait à sa place?

CHAMPLION.

Évidemment... Il aurait été pris, et alors... Ah ! s'ils me l'ont tué, comme je le vengerai!

CATHERINE.

Non, monsieur, il vit, j'en ai la conviction. Dieu protége les amitiés comme la vôtre. Vous croyez en Dieu, n'est-ce pas ?

CHAMPLION.

Comment n'y croirais-je pas? Je l'ai vu... derrière la mort.

UN DOMESTIQUE, annonce.

M. le baron d'Estrigaud.

SCÈNE IV.

CATHERINE, CHAMPLION, D'ESTRIGAUD.

CATHERINE, à part.

C'est de l'impudence !

D'ESTRIGAUD, à part.

L'avis de la comtesse était bon... j'arrive à temps.

CATHERINE, à d'Estrigaud.

Vous venez sans doute, monsieur, reprendre le livre d'heures que vous avez oublié ici ?

D'ESTRIGAUD.

Mais... il est à vous, mademoiselle ; ne m'avez-vous pas fait la grâce de l'accepter ?

CATHERINE.

C'est un malentendu de plus. J'aurais dû penser à le faire remettre chez vous ; mais veuillez attendre un instant, je vais vous l'envoyer. — Pardon, monsieur Champlion.

D'ESTRIGAUD.

M. Champlion ? l'explorateur du Wadaï ? Je vous en prie, mademoiselle, faites-moi l'honneur de me présenter.

CATHERINE, après une hésitation, à Champlion.

M. le baron d'Estrigaud.

CHAMPLION.

Monsieur !

D'ESTRIGAUD.

Je suis heureux de vous rencontrer, monsieur, pour vous exprimer ma sympathie. Tous les gens de cœur doivent

s'associer à votre entreprise, et je vous prie de me compter au nombre de vos souscripteurs.

CHAMPLION.

Je suis très-touché, monsieur, et très-reconnaissant.

D'ESTRIGAUD.

C'est nous qui vous devons de la reconnaissance quand vous portez si loin, au péril de votre vie, le drapeau de la civilisation. Permettez-moi de vous offrir la main; si ce n'est pas encore celle d'un ami, c'est au moins celle d'un admirateur sincère.

CHAMPLION.

Le mot est bien gros, monsieur.

CATHERINE, à part.

Où veut-il en venir?

D'ESTRIGAUD, à part.

Elle reste. (Haut.) Veuillez m'inscrire pour deux cents louis.

CHAMPLION.

Deux cents louis, monsieur! vous êtes magnifique.

D'ESTRIGAUD.

Je voudrais être assez riche pour prendre à votre expédition la part royale qu'y prend mademoiselle; mais, qui sait? je vous y demanderai peut-être la part du soldat.

CHAMPLION.

Quoi! monsieur le baron, vous quitteriez Paris?

D'ESTRIGAUD.

Cela vous étonne? Ah! puissiez-vous ne jamais les connaître, les douleurs qui font de l'exil un refuge! Oui, cette vie de périls et d'aventures qui retrempe un homme, le réconcilie avec lui-même et lui rend sa propre estime... voilà ce qu'il me faut.

CATHERINE, à part.

Ah! je comprends.

CHAMPLION.

Sa propre estime?

D'ESTRIGAUD.

Ne vous méprenez pas, monsieur; le compagnon que je vous offre n'a pas forfait à l'honneur. Et pourquoi ne vous le dirais-je pas? J'ai eu le malheur de méconnaître et d'offenser une femme digne de tout mon amour et de tout mon respect.

CHAMPLION, étonné.

Monsieur...

D'ESTRIGAUD.

Que feriez-vous à ma place?

CHAMPLION.

Je l'ignore, n'ayant jamais eu ce malheur-là; mais il me semble que j'implorerais mon pardon.

D'ESTRIGAUD.

Et si elle ne voulait pas vous entendre? si elle se retirait quand vous paraissez? si elle mettait un mur de glace entre elle et votre désespoir?

CHAMPLION.

Il n'est pas de ressentiment que ne désarme un repentir sincère.

D'ESTRIGAUD.

Ah! vous ne doutez pas, vous, de la sincérité de mes remords!

CHAMPLION.

Il est difficile d'en douter devant la résolution qu'ils vous inspirent.

D'ESTRIGAUD, lui montrant Catherine.

Dites-le-lui donc!

CHAMPLION.

C'est mademoiselle?..

CATHERINE, à d'Estrigaud.

Puisque les masques sont tombés, vous comprenez, monsieur, que la situation ne peut durer un instant de plus.

D'ESTRIGAUD, à Champlion.

Dites à mademoiselle, dites-lui, je vous en conjure, que je ne l'ai offensée que par excès d'amour.

CHAMPLION, très-sèchement.

Mais dites-le vous-même...

CATHERINE.

Finissons cette comédie, monsieur; j'ai un livre à vous rendre, je vais vous l'envoyer.

Elle sort.

SCÈNE V.

CHAMPLION, D'ESTRIGAUD.

D'ESTRIGAUD.

Comment vous remercier d'avoir si bien plaidé ma cause?

CHAMPLION.

Savez-vous, monsieur, que vous m'avez fait jouer un rôle ridicule?

D'ESTRIGAUD, à part.

Je ne suis pas venu pour autre chose. (Haut.) En quoi donc? Nous ne sommes pas rivaux, je présume?

CHAMPLION.

Non, certes; mais vous vous êtes servi de moi pour couvrir un procédé inqualifiable.

D'ESTRIGAUD.

Mademoiselle de Birague vous a-t-elle chargé de le qualifier? Prenez-vous fait et cause pour elle?

CHAMPLION.

Vous savez bien que je n'en ai pas le droit.

D'ESTRIGAUD.

Alors, mon cher...

CHAMPLION, vivement.

« Mon cher! » A qui croyez-vous donc parler? Votre familiarité me déplaît, monsieur.

D'ESTRIGAUD.

Ah! ah! c'est une querelle que vous cherchez? Je vous la refuse, n'ayant pas envie de jouer votre jeu.

CHAMPLION.

Mon jeu? Que voulez-vous dire?

D'ESTRIGAUD.

Que les quatre cent mille francs de mademoiselle de Birague vous ont mis l'eau à la bouche, et qu'un petit duel en son honneur achèverait de tourner la tête à ses millions.

CHAMPLION.

Quel misérable êtes-vous donc?

D'ESTRIGAUD.

Ah! prenez garde! je n'ai pas l'habitude de traiter les affaires d'argent par l'épée; mais, si vous m'y forcez, je vous préviens que je serai brutal comme un chiffre... Je vous tuerai!

CHAMPLION.

Aussi fanfaron qu'insolent!

D'ESTRIGAUD.

Vous y tenez. Tant pis pour vous. J'attends vos témoins.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PRÉVENQUIÈRE.

PRÉVENQUIÈRE, sur la porte.

M. d'Estrigaud?... M. Champlion?...

D'ESTRIGAUD.

Vous vous intéressez à ce jeune homme, monsieur le comte? Dites-lui donc qu'on ne cherche pas querelle au baron d'Estrigaud, quand on n'a pas vingt ans de salle.

Il sort.

SCÈNE VII.

PRÉVENQUIÈRE, CHAMPLION.

PRÉVENQUIÈRE.

Qu'est-ce que c'est que cette querelle que vous lui cherchez?

CHAMPLION.

Pardon! C'est bien lui qui m'a insulté.

Catherine entre par la gauche et reste sur le seuil.

PRÉVENQUIÈRE.

Comment cela?

CHAMPLION.

Ne vient-il pas de me... (Se contenant.) Enfin, il m'a appelé

mon cher; sa familiarité m'a déplu, nous nous sommes échauffés... et voilà !

PRÉVENQUIÈRE.

C'est absurde! c'est insensé !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, descendant en scène.

Monsieur Champlion... c'est pour moi que vous vous battez !

CHAMPLION.

A quel propos?

PRÉVENQUIÈRE.

Pour toi, chère enfant ? Quelle idée !

CATHERINE.

Je sais ce que je dis. Le baron a eu l'impudence de se présenter chez moi après que je lui avais signifié de n'y plus reparaître. Je lui ai épargné l'affront de le chasser en présence de monsieur, et j'ai eu tort, car il a été devant lui d'une suprême inconvenance.

CHAMPLION, contraint.

Je ne m'en suis pas aperçu. Il m'a paru, au contraire, parfaitement respectueux dans la forme; quant au fond... je n'étais pas juge.

CATHERINE.

Alors, pourquoi lui avez-vous cherché querelle?

CHAMPLION.

Je n'ai pas cherché, j'ai rencontré; mais je vous supplie de croire que vous n'êtes pour rien en tout ceci.

PRÉVENQUIÈRE.

Je le veux bien; mais, quand mademoiselle de Birague s'y trompe, on peut s'y tromper, et vous lui devez, vous devez à tous les siens de ne pas l'exposer à la malignité du monde.

CHAMPLION.

La malignité de votre monde ne daignerait certainement pas s'exercer à mon sujet. Je suis un trop mince personnage pour qu'elle m'honore de son attention.

PRÉVENQUIÈRE.

Pas au moment où votre nom occupe tout Paris.

CHAMPLION.

D'ailleurs, il y a un moyen bien simple de fermer la bouche aux plus malveillants. Si mademoiselle de Birague venait à être offensée, quel serait son champion naturel? Vous, monsieur le comte!

PRÉVENQUIÈRE.

Comment, moi?

CHAMPLION.

N'êtes-vous pas son tuteur, son second père? Eh bien, faites-moi l'honneur de me servir de témoin : personne ne supposera que vous m'ayez cédé votre place.

PRÉVENQUIÈRE.

J'entends bien, c'est un palliatif; mais mieux vaudrait encore arranger l'affaire.

CHAMPLION.

Nous aurons plus tôt fait de la vider. Les suites n'en sauraient être plus sérieuses que le motif.

PRÉVENQUIÈRE.

Est-ce qu'on peut savoir?.. Une fois sur le terrain, il suffit d'un coup malheureux!

CHAMPLION.

Eh bien, quoi?.. Je suis honteux, mademoiselle, de parler de ces choses-là devant vous.

CATHERINE.

Ne vous excusez pas; on parle de ces choses-là devant mademoiselle de Birague. Mais vous n'avez pas le droit d'exposer votre vie, monsieur Champlion ; elle appartient à votre ami.

CHAMPLION.

Jacques! je l'avais oublié.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est le moment d'y songer. Donnez-moi carte blanche et je cours...

CHAMPLION.

Impossible! Jacques lui-même ne le voudrait pas.

PRÉVENQUIÈRE.

En vérité, mon cher enfant, s'il n'y a entre vous et M. d'Estrigaud que ce que nous savons...

CHAMPLION, d'une voix brève.

Il y a autre chose.

CATHERINE.

Mais qu'y a-t-il? Parlez.

CHAMPLION.

Je ne peux pas vous le dire.

CATHERINE.

Vous voyez bien que l'affaire est plus grave que vous ne l'avouez! N'espérez pas nous donner le change... Un duel entre M. d'Estrigaud et vous, c'est un duel à mort.

CHAMPLION.

Pourquoi donc?

CATHERINE.

Je ne peux pas non plus vous le dire; mais je le sens, mais j'en suis sûre!

CHAMPLION, souriant.

En tout cas, j'ai échappé à d'autres dangers.

PRÉVENQUIÈRE.

Quel est votre second témoin? Si vous n'avez personne en vue, prenez Adhémar.

CATHERINE.

Il est bien jeune.

PRÉVENQUIÈRE.

Peut-être; mais la présence de ton fiancé sur le terrain importe encore plus que la mienne à ta situation.

Sur le mot *fiancé*, Champlion regarde Catherine qui baisse les yeux.

CHAMPLION, très-froid.

M. le comte a raison.

PRÉVENQUIÈRE.

Rendez-vous chez moi dans une heure. Je cours chez Adhémar.

SCÈNE IX.

CATHERINE, CHAMPLION.

CHAMPLION, saluant.

Mademoiselle...

CATHERINE.

Un dernier mot, monsieur... Le vicomte Adhémar n'est pas mon fiancé.

CHAMPLION.

Comment?

CATHERINE.

Que Dieu vous garde !

Elle lui tend la main, il l'effleure de la sienne et s'incline profondément.

Le rideau baisse.

ACTE QUATRIÈME.

Chez M. de Sainte-Agathe. — Un petit salon d'hôtel garni, propre mais froid à l'œil. — Porte au fond, donnant sur un palier. — Au fond à gauche, une cheminée dans un pan coupé. — Une table au premier plan à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINTE-AGATHE, assis près de la table, relisant une lettre qu'il vient d'écrire et qu'UN GARÇON D'HOTEL attend debout au fond.

« Votre très-obéissant et très-indigne serviteur, ALPHONSE. Mes respects à tous ces messieurs d'Uzès. *Post-Scriptum.* J'ai reçu ce matin les dernières pièces concernant le sieur d'Estrigaud. Je lui ai donné rendez-vous et je l'attends d'ici à une heure. » (Parlé.) Il ne manquera pas de venir, j'ai piqué sa curiosité. (Reprenant sa lecture.) « Une seconde lettre vous dira le résultat de l'entrevue; mais il n'est pas douteux et vous pouvez considérer le mariage d'Adhémar comme chose faite. » (Il plie la lettre et met l'adresse. — Au garçon.) A la poste tout de suite. Il faut que cela parte aujourd'hui. Voici pour vous

Il lui donne la pièce.

OCTAVIE, en dehors.

M. de Sainte-Agathe ?

Le garçon lui montre la chambre, s'efface sur la porte pour la laisser passer et sort.

SCÈNE II.

SAINTE-AGATHE, OCTAVIE.

SAINTE-AGATHE.

Vous, madame? Quel bon vent..?

OCTAVIE.

Oh! vent du nord... brrr!..

SAINTE-AGATHE.

Chauffez-vous donc... (Il la fait asseoir près de la cheminée.) Mille pardons! mon feu s'est éteint.

Il met une bûche dans la cheminée et prend le soufflet.

OCTAVIE.

Ne prenez pas tant de peine... je ne fais qu'entrer et sortir. Je viens vous remercier...

SAINTE-AGATHE.

Et de quoi, mon Dieu?

OCTAVIE.

D'avoir fait ma paix avec la duchesse. Je la quitte à l'instant. Elle m'a reçue, grâce à vous, de la façon la plus charmante.

SAINTE-AGATHE.

Oh! grâce à moi...

OCTAVIE.

Elle fait le plus grand cas de vous et de votre famille. Elle parle surtout de monseigneur Ambroise, votre frère, avec un véritable enthousiasme. Elle le compare à Fénelon.

SAINTE-AGATHE.

A Fénelon? c'est beaucoup. La modestie de mon frère protesterait.

OCTAVIE.

Mais la vôtre peut accepter.

SAINTE-AGATHE.

Heu! heu!.. Ainsi, vous avez trouvé la duchesse telle que vous la souhaitiez?

OCTAVIE.

« Je sais, m'a-t-elle dit, je sais par M. de Sainte-Agathe combien vous vous intéressez au mariage de Catherine avec son cousin. Tout le faubourg vous est reconnaissant de ce zèle. Vous êtes définitivement des nôtres... » Paroles qui m'ont été au cœur et dont je serai digne, je vous le promets; car ma gratitude.,.

SAINTE-AGATHE.

Vous ne devez rien qu'à vous-même, madame. Je me suis borné à dire la vérité.

OCTAVIE.

La vérité du lendemain.

SAINTE-AGATHE.

Le sage n'en dit pas d'autre. Je savais bien que votre amitié pour M. d'Estrigaud ne tiendrait pas contre les devoirs de votre nom.

OCTAVIE.

D'ailleurs, le baron n'est plus en ligne à l'heure qu'il est, et ce n'est plus lui que je desservirai en servant votre élève... vous vous en doutez bien?

SAINTE-AGATHE.

Est-ce que le voyageur a fait de nouveaux progrès?

OCTAVIE.

J'en ai peur : jugez-en : Catherine devait m'accompagner chez la duchesse ; on lui annonce la visite de M. Champlion ; changement à vue ! Elle vient s'excuser avec une joie si peu dissimulée, que... que j'ai fait tenir un avis au baron, je le confesse.

SAINTE-AGATHE.

Peu importe.

OCTAVIE.

Je ne m'intéressais pas encore au vicomte

SAINTE-AGATHE.

Le baron n'est pas dangereux... Cet aventurier, voilà le danger, vous avez raison ! Merci du renseignement.

OCTAVIE.

En tout cas, disposez de moi.

SAINTE-AGATHE.

A charge de revanche... C'est entendu. (Ils se donnent la main. On frappe.) Permettez-moi d'aller ouvrir, madame... Je suis mon seul domestique.

SCÈNE III.

OCTAVIE, MADAME HÉLIER, SAINTE-AGATHE.

MADAME HÉLIER, entrant précipitamment.

Ah ! si vous savoiez.. (Sainte-Agathe l'embrasse.) Vous n'êtes donc pas seul ?

SAINTE-AGATHE.

Vous voyez.

OCTAVIE.

Mais vous êtes tout épouffée... Qu'y a-t-il donc?

MADAME HÉLIER.

Rien. J'ai monté vite.

SAINTE-AGATHE.

Vous pouvez parler devant madame. Elle est entièrement dans les intérêts d'Adhémar.

OCTAVIE.

Entièrement, ma bonne madame Hélier.

MADAME HÉLIER.

Eh bien, M. Champlion vient de se rencontrer chez Catherine avec M. d'Estrigaud. Le baron a été inconvenant, à ce qu'il paraît; M. Champlion a pris fait et cause; enfin, ils vont se battre.

SAINTE-AGATHE.

Champlion et d'Estrigaud?

MADAME HÉLIER.

Catherine, très-émue, entendez-vous, très-émue! m'a raconté la chose. J'ai jeté un châle sur mes épaules, j'ai pris un fiacre, et me voilà.

SAINTE-AGATHE.

Vous avez bien fait de ne pas perdre une minute. C'est très-grave.

MADAME HÉLIER.

Elle est dans un état de trouble où je ne l'ai jamais vue.

OCTAVIE.

Si le duel a lieu, voilà Catherine compromise avec un homme pour qui elle n'a déjà que trop de penchant.

SAINTE-AGATHE.

Je dois justement voir le baron. Ce duel n'aura pas lieu,

j'en réponds. Il ne faut pas qu'il ait lieu. Blessé, elle l'épouse ; mort, elle le pleure! — Quel est le motif apparent de la querelle? Il doit être futile.

MADAME HÉLIER.

Le baron a appelé M. Champlion *mon cher*.

OCTAVIE.

Voilà un mot facile à retirer.

SAINTE-AGATHE.

Allez vite rassurer Catherine. Ne la laissons pas une minute de plus sous le coup d'une inquiétude si propre à développer une inclination naissante.

OCTAVIE.

Vous n'avez pas d'instructions à me donner?

SAINTE-AGATHE.

Pas pour le moment. Voyons venir. En attendant, faites avec Catherine de la médecine expectante...

MADAME HÉLIER.

Des calmants...

OCTAVIE.

Des réfrigérants. Au revoir, cher monsieur.

MADAME HÉLIER.

A bientôt, Alphonse.

Elles sortent.

SCÈNE IV.

SAINTE-AGATHE, seul.

Arrêter ce duel... je le peux... Mais n'y a-t-il pas un meilleur parti à en tirer? — C'est évident!.. Il ne suffit pas

d'empêcher Catherine d'être compromise par Champlion ; il faut qu'elle le soit par Adhémar : c'est au vicomte qu'appartient ce duel, au parent, au prétendant officiel de l'offensée. — Oui, mais s'il allait se faire tuer? Le baron a la main malheureuse... Suis-je simple! J'oublie qu'il va m'appartenir. Il mettra le bras en écharpe au vicomte... une grâce de plus! et le père sera enchanté que le fils ait fait ses preuves à si bon marché. (La porte s'ouvre, Prévenquière paraît.) Monsieur de Prévenquière!

SCÈNE V.

SAINTE-AGATHE, PRÉVENQUIÈRE, ADHÉMAR.

PRÉVENQUIÈRE.

Je vous amène un grand coupable, mon pauvre monsieur de Sainte-Agathe.

SAINTE-AGATHE.

Qui cela? le vicomte?

PRÉVENQUIÈRE.

Lui-même. Il m'a fait toute sa confession en chemin : elle a été longue! Mais je l'ai morigéné de la belle façon; tout ce que vous pourriez lui dire, je le lui ai dit; ainsi, ne vous mettez pas en frais de sévérité.

SAINTE-AGATHE.

Mais qu'a-t-il fait?

PRÉVENQUIÈRE.

Son père vous avait confié une somme de cinquante mille francs pour subvenir à ses dépenses?

SAINTE-AGATHE.

Et le mettre à même de soutenir son rang.

PRÉVENQUIÈRE.

Il en a mangé les trois quarts.

SAINTE-AGATHE.

Ce n'est pas possible ! Je ne lui ai encore remis que cent louis.

PRÉVENQUIÈRE.

Oui ; mais, comme il craignait vos justes remontrances, il a eu recours à des usuriers.

SAINTE-AGATHE.

Sainte Vierge ! Et où en a-t-il trouvé?

ADHÉMAR, les yeux baissés.

On m'a donné des adresses.

PRÉVENQUIÈRE.

Et il a fait pour trente-cinq mille francs de billets.

SAINTE-AGATHE.

En croirai-je mes oreilles !

ADHÉMAR.

Hélas !

SAINTE-AGATHE.

Et à quoi avez-vous pu dépenser tout cela en si peu de temps ? Je ne vous connais pas de vices.

ADHÉMAR.

Je ne m'en connaissais pas non plus; mais il paraît que j'en avais.

SAINTE-AGATHE, à Prévenquière.

Malheureux enfant ! Qu'a-t-il fait de sa robe d'innocence !

ADHÉMAR, à part.

Elle n'est plus mettable.

SAINTE-AGATHE.

Moi qui aurais répondu de vous corps pour corps! moi qui, dans ma confiance aveugle, ne croyais pas avoir besoin de vous surveiller!

ADHÉMAR.

C'est ce qui m'a perdu.

SAINTE-AGATHE.

C'est ma faute, n'est-ce pas?.. Trente-cinq mille francs!

PRÉVENQUIÈRE.

Si c'était tout!

SAINTE-AGATHE.

Quoi encore?

PRÉVENQUIÈRE.

Il a perdu cette nuit quinze mille francs au jeu.

SAINTE-AGATHE.

Au jeu! Tous les vices, alors!

ADHÉMAR.

Presque.

PRÉVENQUIÈRE.

Il avoue au moins. Que sa sincérité vous désarme.

SAINTE-AGATHE.

Je payerai.

ADHÉMAR, à part.

Comme il est coulant!

PRÉVENQUIÈRE.

Vous savez que les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures?

SAINTE-AGATHE.

J'ai donc jusqu'à ce soir.

PRÉVENQUIÈRE.

Mais il y a une circonstance particulière qui nous oblige à vous demander la somme tout de suite. Le créancier d'Adhémar est le baron d'Estrigaud...

SAINTE-AGATHE.

D'Estrigaud !.. Je trouverai donc toujours cet homme sur ma route ? (A Adhémar.) Je le verrai aujourd'hui même et je le rembourserai.

ADHÉMAR.

Je vous en prie, car il se bat avec Champlion, et...

SAINTE-AGATHE.

Vous le saviez aussi ?

ADHÉMAR.

Et je ne peux pas être à la fois son débiteur et le témoin de son adversaire.

SAINTE-AGATHE.

Comment, monsieur le vicomte, votre fiancée est insultée et vous laissez à un autre le soin de la compromettre ?

ADHÉMAR.

On ne m'avait pas dit cela. Est-ce exact, monsieur le comte ?

PRÉVENQUIÈRE.

Pas le moins du monde. Autrement, le champion naturel de Catherine, c'est moi, et je vous prie de croire que je n'aurais cédé à personne le droit de la protéger.

SAINTE-AGATHE.

Cependant, mademoiselle de Birague est convaincue qu'elle est la véritable cause de ce duel.

PRÉVENQUIÈRE.

Je sais bien ; mais Champlion nie comme un beau diable.

SAINTE-AGATHE.

A qui fera-t-il croire qu'il se bat parce qu'on l'a appelé *mon cher?*

PRÉVENQUIÈRE.

Il répond à cela qu'il y a entre le baron et lui une chose que nous ne pouvons savoir.

SAINTE-AGATHE.

Il a dit cela devant mademoiselle de Birague?

PRÉVENQUIÈRE.

Sans doute.

SAINTE-AGATHE.

Et elle persiste à se regarder comme l'héroïne du duel?

ADHÉMAR, à part.

Elle l'est !

PRÉVENQUIÈRE.

Vous savez, les femmes !

SAINTE-AGATHE.

Mon pauvre vicomte, votre mariage est en train de vous échapper.

ADHÉMAR.

Je le sais bien. Ma cousine m'a déclaré aujourd'hui même qu'il n'y fallait plus penser.

SAINTE-AGATHE

Elle vous a déclaré..?

ADHÉMAR.

Oui, mon caractère ne lui convient pas.

SAINTE-AGATHE.

Parce qu'elle vous prend pour une colombe ! mais, grâce au ciel, on peut lui prouver... Quand je dis *grâce au ciel,*

monsieur, c'est que je reconnais un dessein de la Providence dans des égarements passagers qui sont peut-être le chemin d'un cœur où vous êtes appelé à rapporter la lumière. Poussez donc plus avant dans cette voie mystérieuse ; revendiquez le détestable honneur d'un duel...

PRÉVENQUIÈRE.

Sous quel prétexte ? Je vous répète que Catherine n'est pas en cause.

SAINTE-AGATHE.

Il y a doute, profitons-en. (A Adhémar.) Épousez sa querelle, croyez-moi. C'est toujours un commencement d'épousailles.

ADHÉMAR.

Oui, mais qui ne veut pas la fin... ne veut pas les moyens.

SAINTE-AGATHE.

Vous ne voulez pas?

ADHÉMAR.

Ni vous non plus, par l'excellente raison que ma cousine n'a pas plus d'amour pour moi que je n'en ai pour elle, (Avec onction.) et qu'il ne saurait y avoir entre nous cette étroite union des âmes, cette parenté mystique qui fait la grandeur et la sainteté du mariage. Je n'ai pas oublié vos leçons.

SAINTE-AGATHE.

C'est bien le moment de vous les rappeler!

ADHÉMAR.

J'ai pu avoir des faiblesses de détail ; mais je ne transigerai jamais avec les grands principes que vous m'avez inculqués.

SAINTE-AGATHE.

Il ne faut pourtant rien exagérer.

ADHÉMAR.

N'insistez pas, mon cher maître, vous étonneriez mon respect.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous recueillez le fruit de vos leçons, monsieur.

SAINTE-AGATHE.

Oui, monsieur, et j'en suis fier. D'ici à une heure, vous pourrez vous présenter chez le baron; il sera payé.

PRÉVENQUIÈRE.

Nous y comptons !

SAINTE-AGATHE.

Parfaitement. Au revoir, mon cher enfant.

Prévenquière et Adhémar sortent.

SCÈNE VI.

SAINTE-AGATHE, seul. Il fait quelques pas dans la chambre, saisit une chaise avec violence comme pour la briser, et, la reposant doucement à terre, s'y assied.

Voyons, du calme... La situation se complique étrangement : faire épouser Catherine au vicomte malgré elle, c'était déjà difficile, mais malgré elle et malgré lui, *invitus, invitam*, est-ce possible? On peut bien rendre un mariage indispensable à une femme, mais à un homme ! Comment? Par où?.. Oh! je trouverai, quand je devrais... Tous les chemins me sont bons ! Je n'ai pas de bas violets à ménager, moi, je ne suis pas un Fénelon !..

SCÈNE VII.

SAINTE-AGATHE, D'ESTRIGAUD.

SAINTE-AGATHE.

Enfin, vous voilà!

D'ESTRIGAUD.

Plaît-il? Vous avez failli attendre, mon cher monsieur?

SAINTE-AGATHE.

Ce n'est pas le moment d'être pointilleux; nous avons à parler sérieusement... Vous soupçonnez peut-être de quoi?

D'ESTRIGAUD, s'asseyant au coin du feu.

A telles enseignes qu'au moment où je recevais votre gracieuse invitation j'allais vous en adresser une toute pareille. Mais j'ai pensé comme vous qu'il valait mieux, pour le secret, que la conférence n'eût pas lieu chez moi.

SAINTE-AGATHE.

Autrement, je ne me fusse pas permis de vous déranger. Je me tiens à ma place.

D'ESTRIGAUD.

Si nous abordions la question?

SAINTE-AGATHE.

Volontiers.

D'ESTRIGAUD.

Nous poursuivons tous les deux le même objet : moi, pour mon propre compte; vous, pour le compte de votre élève...

SAINTE-AGATHE.

Survient un troisième larron...

D'ESTRIGAUD.

Et je vous propose une alliance contre cet intrus.

SAINTE-AGATHE.

C'est exactement la proposition que je voulais avoir l'honneur de vous faire.

D'ESTRIGAUD.

Entre deux hommes qui s'entendent si bien, les précautions oratoires sont superflues. Combien vous donne la famille de Valtravers pour ce mariage ?

SAINTE-AGATHE.

Pardon ! ce n'est pas à vous de faire des offres... Veuillez écouter mes conditions...

D'ESTRIGAUD.

Vous m'étonnez.

SAINTE-AGATHE.

Par la raison que vous ne me tenez pas et que je vous tiens.

D'ESTRIGAUD.

De plus en plus fort. Savez-vous, monsieur, qu'il faut une main d'une belle largeur pour tenir d'Estrigaud ?

SAINTE-AGATHE.

Dieu prête sa force aux faibles, et David a renversé Goliath.

D'ESTRIGAUD.

Il avait une fronde... et une pierre.

SAINTE-AGATHE.

J'ai un pavé. Je n'aurais qu'un mot à dire pour vous mettre au ban de la société.

D'ESTRIGAUD.

Vous m'amusez beaucoup. Mais je vous préviens, pour

votre gouverne, que l'intimidation ne réussit pas avec moi. Ma vie est à jour et je ne crains rien.

SAINTE-AGATHE, patelin.

C'est qu'alors vous avez oublié certains détails de votre histoire. Cela arrive tous les jours. Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire.

D'ESTRIGAUD.

Rafraîchissez, monsieur. La fumée de tabac vous incommode-t-elle ?

Il tire son étui à cigares.

SAINTE-AGATHE.

Je fume moi-même quelquefois... quand j'ai mal aux dents. (Lui montrant une boîte d'allumettes.) Voici du feu. — Après votre déconfiture à la Bourse, vous avez fait une absence de dix-huit mois.

D'ESTRIGAUD.

Si vous n'avez que des révélations pareilles...

SAINTE-AGATHE.

Savez-vous où vous avez passé ces dix-huit mois ?

D'ESTRIGAUD.

Tout le monde vous le dira : en Auvergne, chez une grand'tante dont j'ai hérité.

SAINTE-AGATHE.

Quelle erreur ! Vous les avez passés dans le Comtat, au château de Roque-Brussane, chez la marquise de Roque-Brussane, qui n'était pas votre tante, et dont vous n'avez pas hérité.

D'ESTRIGAUD.

Monsieur ! — Attendu vos cheveux blancs, je prends le parti de trouver votre petit roman très-drôle. Continuez. Avec quoi, selon vous, aurais-je payé mes dettes, si ce n'est

pas avec un héritage? Me soupçonnez-vous d'avoir assassiné le courrier de Lyon?

SAINTE-AGATHE, avec bonhomie.

Dieu m'en garde! Vous avez payé avec l'argent de cette dame.

D'ESTRIGAUD.

Ah bien, non! si cela vous est égal, j'aime mieux avoir tué le courrier.

SAINTE-AGATHE.

Pourquoi?

D'ESTRIGAUD.

Si vous étiez du monde, mon cher monsieur, vous sauriez qu'une femme qui paye les dettes d'un homme le compromet au moins autant qu'elle se compromet elle-même.

SAINTE-AGATHE.

Je le sais bien... et même... (A part, se levant.) Tiens, tiens, tiens! Si Catherine... Eurêka!

D'ESTRIGAUD.

Qu'avez-vous trouvé?

SAINTE-AGATHE.

Mon mouchoir. — Reprenons... Persistez-vous à nier les libéralités de la marquise?

D'ESTRIGAUD.

Avec indignation!

SAINTE-AGATHE.

Alors, comment se fait-il qu'on ait découvert dans sa succession pour huit cent mille francs de votre signature?

D'ESTRIGAUD, debout à la cheminée.

On a découvert..? (Après un silence.) Eh bien, c'est la preuve évidente qu'il y a eu prêt et non pas libéralité. La marquise a été une mère pour moi, je n'ai aucune raison de le nier.

SAINTE-AGATHE.

Une mère?.. On a aussi trouvé des lettres de vous dans les papiers de la succession : elles ne sont pas filiales... Pour peu que vous soyez curieux de les relire...

D'ESTRIGAUD.

Inutile. — Qui êtes-vous donc, monsieur?

SAINTE-AGATHE, souriant.

Vous êtes de ceux qui ne se rendent qu'à bon escient... Va donc! aussi bien je suis si fort ici, que j'ai même intérêt à me montrer. — La marquise, que Dieu seul avait pu consoler de votre absence prolongée, a laissé tous ses biens à la maison mère d'Uzès.

D'ESTRIGAUD, saluant.

Je comprends. Vous vous appelez légion. (D'un ton railleur.) Et vous me tenez pour un adversaire indigne de vous.

SAINTE-AGATHE.

Non pas! Vous êtes une des figures les plus curieuses et les plus intéressantes de ce temps-ci. Et savez-vous où je vous trouve vraiment supérieur? Ce n'est pas quand vous jetez huit cent mille francs dans le gouffre de la réhabilitation, ceci est élémentaire; c'est quand vous faites à cette dame des billets qu'il vous était si aisé de ne pas faire. Cette imprudence voulue dénote un soin de votre dignité dans la rouerie, un respect de vous-même dans le mépris de toutes choses, qui est la marque d'un esprit né pour le commandement.

D'ESTRIGAUD, gaiement.

Eh bien, c'est vrai; je n'ai jamais fait bon marché de mon attitude, et je m'en suis toujours bien trouvé... aujourd'hui surtout; car ces billets dont vous pensez vous faire une arme contre moi, et qui ne sont pas tous là, je suppose?..

SAINTE-AGATHE, souriant.

Vous supposez bien.

D'ESTRIGAUD.

Ces billets vous mettent tout simplement à mon service.

SAINTE-AGATHE.

Expliquez-vous.

D'ESTRIGAUD, s'asseyant près de la table.

Vous avez une créance de huit cent mille francs sur votre serviteur, n'est-ce pas? Créance véreuse en l'état, vous n'en doutez pas, mais qui deviendra de l'or en barres le jour où j'épouserai mademoiselle de Birague. Par conséquent, vous êtes obligé de servir mon mariage.

SAINTE-AGATHE.

Avec quelle prestesse vous retournez une situation ! Quel précieux auxiliaire pour Adhémar!

D'ESTRIGAUD.

Vous n'avez donc pas saisi mon raisonnement?

SAINTE-AGATHE.

Parfaitement. Mais il pèche par un point qui vous échappe : c'est que mes commettants sont personnellement d'un désintéressement absolu. L'argent pour eux n'est qu'un moyen d'action; qu'il soit dans leurs mains ou dans celles de leurs créatures, peu leur importe; et ils n'auront garde de troquer une force de neuf millions contre une force de huit cent mille francs.

D'ESTRIGAUD.

Même s'il y avait cent mille francs pour vous?

SAINTE-AGATHE.

A quoi me serviraient-ils? Regardez-moi donc! Ne devinez-vous pas que j'ai dû m'habituer de longue main au mépris de tout ce qui est de faste ou de sensualité?

D'ESTRIGAUD, se levant.

Expliquez-vous donc à votre tour, car du diable si je devine à quel mobile vous obéissez!

SAINTE-AGATHE, toujours assis.

A une passion que vous ne soupçonnez pas, vous autres les voluptueux, les heureux du monde! A une passion qui sèche toutes les autres... celle de la domination. Que pourrais-je, moi chétif, avec ma volonté individuelle? Je l'ai abdiquée pour épouser une volonté collective et la servir aveuglément. Pauvre et ignoré, que m'importe! J'immole mon esprit et ma chair à l'omnipotence de l'ordre, qui est mon assouvissement; et, quand on me portera en terre après une vie d'obscurité et de privations, le monde ne se doutera pas que ce cadavre sans nom a fait des orgies de pouvoir, qu'il a senti passer dans ses os les plus âcres voluptés du despotisme!

D'ESTRIGAUD.

Voilà un grand déploiement d'énergie pour aboutir à un dénoûment de vaudeville, au mariage d'Alfred et d'Ernestine. A votre place, je serais humilié d'être employé à si mince besogne.

SAINTE-AGATHE.

Bah! aujourd'hui une dot de neuf millions, demain un testament de trois sous! Les ruisseaux font les rivières! Il n'y a pas de mince besogne dans une grande œuvre.

D'ESTRIGAUD.

Où prenez-vous la grande œuvre?

SAINTE-AGATHE.

Aveugle et ingrat! Qui dispute le terrain pied à pied? qui est depuis trois cents ans l'âme et le nerf de la résistance? qui soutient dans leurs défaillances les dépositaires mêmes de l'immuable vérité? qui leur impose l'obstination et l'énergie dans leur lutte contre les idées nouvelles? est-ce vous?

D'ESTRIGAUD, pensif.

En effet, tenir le progrès en échec, être le génie de l'immobilité, cela ne manque pas de grandeur... dans son genre... Sur ma parole, si je n'étais d'Estrigaud...

SAINTE-AGATHE.

Vous voudriez être Sainte-Agathe?

D'ESTRIGAUD.

Non! je ne suis pas né soldat, je suis né général.

SAINTE-AGATHE, s'asseyant près de la table.

Eh bien, général, vous êtes bloqué; il faut capituler.

D'ESTRIGAUD, s'asseyant en face de lui.

C'est juste. Voyons vos conditions.

SAINTE-AGATHE.

Je retourne votre proposition. Vous m'offrez de payer vos billets le jour de votre mariage avec Catherine; moi, je vous offre de vous rendre lettres et billets le jour du mariage de Catherine avec Adhémar.

D'ESTRIGAUD.

Marché conclu.

Ils se donnent la main.

SAINTE-AGATHE.

Et maintenant, à l'ouvrage, car il y a péril en la demeure... J'ai une idée.

D'ESTRIGAUD.

Je pense bien : vous n'êtes pas homme à crier Eurèka pour un mouchoir de poche.

SAINTE-AGATHE.

Mon élève vous doit quinze mille francs; il m'a chargé de vous les payer.

D'ESTRIGAUD.

Vous n'allez pas m'offrir de mon papier, j'espère?

SAINTE-AGATHE.

Rassurez-vous. Mais je n'ai pas les fonds sous la main...

D'ESTRIGAUD.

Qu'à cela ne tienne; je vous donne du temps.

SAINTE-AGATHE, souriant.

Gardez-vous-en bien!.. Si j'avais du temps, je ne serais pas obligé d'avoir recours à mademoiselle de Birague; elle ne serait pas obligée, n'ayant pas la somme dans son tiroir, de me signer un bon sur son banquier; enfin, je ne serais pas obligé, trouvant la caisse fermée, de vous offrir la signature de Catherine en payement de la dette d'Adhémar.

D'ESTRIGAUD.

Ah! mais... c'est amusant de travailler avec vous! vous êtes un inventeur!

SAINTE-AGATHE.

L'invention vous appartient. Les voilà également compromis l'un par l'autre, forcément amenés au mariage, car je suppose que les petits journaux donneront à l'affaire un retentissement irréparable...

D'ESTRIGAUD.

Vous supposez bien. Mais Catherine n'est-elle pas femme à s'en moquer, si elle aime Champlion?

SAINTE-AGATHE.

Aussi faut-il qu'elle ne l'aime plus... et ceci vous regarde.

D'ESTRIGAUD, après un silence.

Il doit avoir des maîtresses, ce garçon-là.

SAINTE-AGATHE.

J'ai peur que non.

D'ESTRIGAUD.

Eh bien, s'il n'en a pas, il en aura. Ne pouvons-nous pas détacher quelque sirène à ses trousses? Qu'en pensez-vous?

SAINTE-AGATHE.

Oh! je ne trempe pas dans ces choses-là... D'ailleurs, votre sirène aurait-elle le temps?..

D'ESTRIGAUD.

J'en avais une bien expéditive... mais elle a filé ce matin sans tambour ni trompette, oui, sur un télégramme de la Haye, m'a dit la camériste. Elle entretenait à mon insu des relations internationales.

SAINTE-AGATHE.

Voyez-vous cela!

D'ESTRIGAUD.

En chercher une autre... cela ne se trouve point dans le pas d'un cheval... Tiens! à propos de cheval... Attendez donc! nous ne tenons pas à ce que la bonne fortune de Champlion soit effective?

SAINTE-AGATHE.

Pour ma part, je ne m'intéresse aucunement à ses plaisirs.

D'ESTRIGAUD.

Au lieu de lui donner des maîtresses, on pourrait lui en prêter.

SAINTE-AGATHE.

Ce serait même plus moral, et, pourvu qu'il ne puisse pas établir son alibi...

D'ESTRIGAUD, se levant.

Le départ de Rosa vient comme de cire! Eurèka!.. Voilà que je parle grec... ça se gagne.

SAINTE-AGATHE, se levant aussi.

Quelle paire d'Archimèdes nous ferions!

D'ESTRIGAUD.

Avec un point d'appui, nous soulèverions le monde !

SAINTE-AGATHE.

Je ne vous demande pas à connaître votre levier... je m'en rapporte à vous.

D'ESTRIGAUD.

Je réponds de tout. Je cours au Cercle courez chez Catherine...

SAINTE-AGATHE.

Et votre duel?

D'ESTRIGAUD.

C'est le point d'appui.

SAINTE-AGATHE.

Il ne faut pas qu'il ait lieu.

D'ESTRIGAUD.

Qu'il ait lieu ou non, le voyageur est flambé. Lisez demain *le Moustique*.

SAINTE-AGATHE.

Vous y avez donc un ami dévoué?

D'ESTRIGAUD.

Mieux que cela : un ennemi... sûr.

SAINTE-AGATHE.

Voilà un mot que je vous envie... Ah! si vous vouliez être des nôtres, quel chemin vous feriez !

D'ESTRIGAUD.

Oui, mais trouvez bon que je m'en tienne, jusqu'à nouvel ordre, au mot de César.

SAINTE-AGATHE.

Lequel?

D'ESTRIGAUD.

Le premier dans une bourgade plutôt que le second... à Rome !

Il sort.

SAINTE-AGATHE, prenant son chapeau.

Chez Catherine d'abord... et puis chez l'ami Poirel. — Nous rirons au dessert.

Le rideau baisse.

ACTE CINQUIÈME.

Chez Octavie. — Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADHÉMAR, PRÉVENQUIÈRE, OCTAVIE.

PRÉVENQUIÈRE.

Une heure!.. Ce silence est inconcevable.

ADHÉMAR.

Le baron a l'air de se moquer de nous. Je suis d'avis de retourner chez lui, moi.

OCTAVIE.

Vous ne le pouvez pas. Vous lui avez écrit pour lui demander un rendez-vous, il vous a répondu qu'il voulait d'abord consulter ses amis; attendez une nouvelle lettre.

PRÉVENQUIÈRE.

Elle devrait être arrivée depuis longtemps.

ADHÉMAR.

Cette consultation d'amis me fait l'effet d'une consultation de médecins.

OCTAVIE.

Vous mettez en doute le courage du baron ?

ADHÉMAR.

Ma foi ! quand il délibère pour se battre, j'ai bien le droit de m'étonner.

OCTAVIE.

Non, vous ne l'avez pas, puisque vous ne connaissez pas la véritable cause de la querelle. Et, par parenthèse, messieurs, je ne comprends pas que vous acceptiez d'être témoins dans ces conditions-là.

ADHÉMAR.

Quand je rends service à un ami, madame, je ne lui en demande pas plus qu'il ne veut m'en dire.

PRÉVENQUIÈRE.

Et moi, vous savez bien que j'ai accepté dans l'intérêt de Catherine. — Mais j'avoue que l'attitude du baron m'inquiète. Une affaire dans laquelle je vois hésiter un si galant homme...

ADHÉMAR.

Où prenez-vous sa *galanthommerie ?*

PRÉVENQUIÈRE.

Elle est incontestable (A Octavie.) et incontestée. Ce n'est pas la femme d'un agent de change qu'il avait détournée, mais simplement celle d'un coulissier. M. de Sainte-Agathe avait entendu tout de travers. Il est accouru ce matin à la première heure, le pauvre homme, pour réparer ce qu'il appelle les médisances de son oreille.

OCTAVIE.

Je ne le crois pas mauvaise langue; mais il y avait là, en effet, de quoi troubler la paix d'un ménage. Les maris sont si absurdes ! — Serez-vous défiant, vicomte ?

ADHÉMAR.

Comme les autres... si ma femme ne me trompe pas.

OCTAVIE.

Vous croyez donc que la sécurité est l'apanage des maris trompés ?

ADHÉMAR.

C'est ce qui les distingue des maris... détrompés.

OCTAVIE.

Vous êtes sceptique.

PRÉVENQUIÈRE.

Il a tant vécu ! (Bas, à Octavie.) Me pardonnez-vous ?..

OCTAVIE.

Grand enfant !

SCÈNE II.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

Rien de nouveau?

PRÉVENQUIÈRE.

Rien.

ATHERINE.

C'est étrange.

ADHÉMAR.

La consultation se prolonge tellement, qu'il en sortira, j'espère, une lettre d'excuses.

CATHERINE.

Dieu le veuille ! — Autre chose. Je reçois un billet de la duchesse qui se plaint d'apprendre mon mariage par *le Moutisque* et non par moi.

ADHÉMAR.

Votre mariage... avec qui ?

CATHERINE

Avec vous.

ADHÉMAR.

Qu'est-ce que cela signifie ?

OCTAVIE, prenant sur la cheminée le journal dont elle déchire la bande.

Nous allons le savoir. (Elle ouvre le journal et cherche.) — *Chronique*... Ah! voilà. (Lisant.) « Il n'est bruit dans le faubourg que d'un mariage dont le dernier baron n'est pas très-satisfait. » (Parlé.) Qu'est-ce donc que le baron a fait à ce journal? (Lisant.) « Vous savez qu'il aspirait ouvertement à la main d'une très-belle, très-noble et surtout très-riche héritière. » (Parlé.) Les masques sont transparents. (Lisant.) « Il avait pour rival un honnête gentilhomme de province dont sa fatuité ne s'inquiétait guère; il le plume la nuit dernière au lansquenet... »

ADHÉMAR.

C'est bien moi !

OCTAVIE, lisant.

« Mais, le lendemain, il vérifie à ses dépens la justesse du proverbe, car l'héritière lui notifie son mariage de la façon la plus catégorique et la plus cruelle, en lui payant la dette de son rival. »

CATHERINE.

Quelle perfidie !

ADHÉMAR.

Si c'est une plaisanterie, je la trouve mauvaise!.. Je n'ai pas l'habitude de faire payer mes dettes par les dames. — Mais soyez tranquille, cousine, je vais démentir...

CATHERINE.

Il n'y a rien à démentir.

ADHÉMAR.

Comment ! vous avez payé ?..

CATHERINE.

Non... Mais M. de Sainte-Agathe est venu me prier de lui avancer la somme pour vingt-quatre heures. Je lui ai donné un bon sur mon banquier...

OCTAVIE.

Il l'aura remis au baron...

PRÉVENQUIÈRE.

Qui l'aura montré au Cercle...

OCTAVIE.

Où *le Moustique* a un correspondant... officieux.

ADHÉMAR.

Nous voilà dans une jolie position.

OCTAVIE.

Le fait est que cet article équivaut à une publication de bans.

CATHERINE.

Oui, oui !..

PRÉVENQUIÈRE.

Surtout après l'espèce d'agrément que tu avais donné à la recherche d'Adhémar.

CATHERINE.

Oh ! le piége est bien tendu.

OCTAVIE.

Vous voyez par la lettre de la duchesse que ce sera le sentiment général.

CATHERINE.

Bonne duchesse !

ADHÉMAR.

Comment nous tirer de là?

OCTAVIE.

C'est bien simple : ne vous en tirez pas. Mariez-vous !

ADHÉMAR.

Vous trouvez cela simple ? Il doit y avoir une issue moins tragique à notre situation. Le coup est bien mené ; à l'œuvre je reconnais l'artisan. Je tiens une piste ; je vais la suivre. — Au revoir, cousine ; vous ne serez pas ma femme.

Il sort.

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins ADHÉMAR.

OCTAVIE, à Catherine.

D'où vient votre répugnance à épouser votre cousin ?

CATHERINE.

Eh! madame, on ne se marie pas par amitié... Je suis compromise, dites-vous? Eh bien, soit ! je le suis. Je quitterai la France, je vivrai à l'étranger, en touriste, puisque c'est le seul moyen d'être libre.

OCTAVIE, qui a repris le journal.

Le plus à plaindre en tout cela, c'est le baron. Ce méchant petit journal le taille en pièces.

PRÉVENQUIÈRE.

Il y a encore quelque chose?

OCTAVIE.

Vous allez voir. (Lisant.) « Pauvre baron ! Par compensation à son mariage manqué, il a découvert le perfide donateur du cheval blanc. »

PRÉVENQUIÈRE.

Ah! oui, l'anecdote d'avant-hier.

OCTAVIE, lisant.

« Mais savez-vous comment? Un jeune voyageur arrivant d'Afrique lui cherche une de ces querelles d'Allemand sous lesquelles il y a toujours une femme. « Serait-ce mon homme? » se dit le baron. — Il court chez sa danseuse, lui arrache la vérité, toute la vérité : le cheval était, comme bien vous pensez, la moindre prodigalité d'un galant qui exploite une mine d'or. Pauvre baron! La belle achève sa confession en le mettant à la porte. Maintenant, peut-il se battre pour elle? Il consulte ses amis. »

PRÉVENQUIÈRE.

Parbleu! voilà le mot de l'énigme! La consultation s'explique de reste!

OCTAVIE.

Et le silence de M. Champlion aussi! Il ne voulait pas compromettre la position de la jeune personne.

PRÉVENQUIÈRE.

Ma foi! je suis bien aise de ce dénoûment, car c'est un dénoûment, ma chère Catherine. Le baron ne peut pas se battre pour une danseuse... Je le trouve même bien bon de consulter. Mais voyez-vous cet espiègle de Champlion, qui se donne les gants de stipendier des ballerines!

OCTAVIE.

Qui aurait cru cela de lui?

PRÉVENQUIÈRE.

Après tout, c'est bien naturel! Il doit rapporter de là-bas une fière démangeaison de s'amuser. Je me rappelle qu'à mon retour d'Égypte...

OCTAVIE.

Monsieur le comte!..

CATHERINE, à elle-même.

Au moins a-t-il eu la loyauté de ne pas me laisser croire qu'il se battait pour moi.

OCTAVIE, à part.

Si M. de Sainte-Agathe n'est pas content!..

LE DOMESTIQUE.

M. Champlion désirerait dire un mot à M. le comte.

PRÉVENQUIÈRE.

Faites entrer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHAMPLION.

PRÉVENQUIÈRE, menaçant gaiement Champlion avec *le Moustique*.

Vous voilà, mon gaillard?

CHAMPLION.

Vous avez lu ce journal?

PRÉVENQUIÈRE.

Oui, nous en parlions justement.

CHAMPLION.

Que dois-je faire?

PRÉVENQUIÈRE.

C'est fort désagréable, je l'avoue; mais ce que vous avez de mieux à faire est de vous tenir coi.

CHAMPLION.

Rester sous le coup de cette infâme calomnie?

PRÉVENQUIÈRE, souriant.

C'est tout au plus une médisance, mon bon ami.

CHAMPLION.

Vous y croyez donc?

OCTAVIE.

Le moyen d'en douter?

CHAMPLION.

Et vous aussi, madame?

PRÉVENQUIÈRE.

Nous y croyons tous.

CHAMPLION.

Vous me méprisez donc bien?

PRÉVENQUIÈRE.

Pas le moins du monde! Vous aimez le plaisir... Quel mal y a-t-il? C'est de votre âge.

CHAMPLION.

Le plaisir? Vous ne voyez là qu'une équipée de jeune homme?

OCTAVIE.

Sans doute. Qu'y a-t-il de plus?

CHAMPLION.

Il y a mon déshonneur, madame! Il y a que je suis atteint en pleine probité, car je n'ai pas le droit d'être un viveur sous peine d'être un escroc.

PRÉVENQUIÈRE.

Un escroc? Vous rêvez!

CHAMPLION.

Je n'ai pas de fortune, on le sait, je l'ai assez répété. C'est donc avec l'argent de la souscription que je paye mes ripailles! La mine d'or que j'exploite, c'est la crédulité de mes souscripteurs. Et que suis-je alors, sinon un escroc?

PRÉVENQUIÈRE, froidement.

Il est certain, monsieur, que nous n'avions pas envisagé la question sous cet aspect.

CHAMPLION.

Et, l'envisageant sous cet aspect, vous gardez votre conviction?

PRÉVENQUIÈRE.

Dame! comment expliquez-vous que cette créature avoue?

CHAMPLION.

Elle n'a rien avoué! C'est impossible! Je ne la connais pas! Je ne l'ai jamais vue!

OCTAVIE.

Rien de plus simple alors : invoquez son témoignage.

CHAMPLION.

C'est ce que j'ai voulu faire! Mais elle a disparu depuis hier, et ses gens n'ont pas pu me dire où elle est, ni quand elle reviendra.

OCTAVIE.

C'est fâcheux.

PRÉVENQUIÈRE.

Eh bien, prenez le taureau par les cornes; répondez au journal, opposez bravement la vérité au mensonge; révélez la cause du duel, quelle qu'elle soit... il s'agit maintenant de votre honneur!

CHAMPLION.

Même pour le sauver, je n'ai pas le droit de parler.

PRÉVENQUIÈRE.

Alors, que voulez-vous que je vous dise?

OCTAVIE.

Faites un procès au journal.

CHAMPLION.

Vous avez raison! un procès! Ce n'est pas à l'accusé de prouver son innocence; c'est à l'accusateur de prouver son accusation.

PRÉVENQUIÈRE.

Mais la preuve du fait n'est pas admise en matière de diffamation.

CHAMPLION.

Si je la permets, cependant? si je la demande? si je l'exige?

PRÉVENQUIÈRE.

La loi défend au tribunal de l'entendre.

CHAMPLION.

A quoi me sert d'atteindre le calomniateur, si je ne puis atteindre la calomnie?.. Je suis perdu!.. Aucun moyen de rompre la toile d'araignée dans laquelle je me débats! Je n'ai rien à opposer à mes ennemis... rien que mon indignation!

PRÉVENQUIÈRE.

Ce n'est pas assez.

UN DOMESTIQUE, apportant une lettre à Prévenquière.

De la part de M. d'Estrigaud.

PRÉVENQUIÈRE.

Enfin! (Il ouvre.) « Messieurs, je vous adresse la décision des amis que j'ai consultés... »

Il continue sa lecture à voix basse; puis il tend la lettre à Champlion d'un air consterné.

OCTAVIE, à demi-voix.

Qu'est-ce donc?

PRÉVENQUIÈRE.

Pauvre garçon!.. Venez.

Il sort avec elle. Catherine les suit jusqu'à la porte, et s'arrête en regardant Champlion.

CHAMPLION, qui a lu la lettre des yeux.

Je ne puis croiser le fer avec un galant homme avant d'avoir dégagé mon honneur?.. Quelle infamie!

Il tombe sur un fauteuil, la tête dans ses mains.

SCÈNE V.

CHAMPLION, CATHERINE.

CATHERINE, à part.

Calomniée moi-même, j'ai pu croire un instant à la calomnie? (Haut.) Relevez la tête, monsieur. Tant pis pour ceux qui n'ont pas senti dans vos paroles l'accent de la vérité! tant pis pour ceux qui vous croient capable de jeter au ruisseau la rançon de votre ami! Moi, dont on a voulu vous séparer en vous déshonorant, je viens à vous et je vous dis: Voulez-vous que je sois votre femme?..

CHAMPLION.

Ah! Dieu est quitte envers moi!.. Conspué, abandonné de tous, mais amnistié par vous, je puis mourir!

CATHERINE.

Mourir?

CHAMPLION.

Ne voyez-vous pas qu'ils m'ont tué, qu'ils m'ont enlevé jusqu'au droit de saisir cette main tutélaire? Vous me graciez en vain... Ils m'ont marqué au front!

CATHERINE, lui serrant la main.

Mon ami!

CHAMPLION, se dégageant.

Je serais indigne de votre charité, si je l'acceptais! Laissez-moi emporter votre estime et la mienne. Adieu, mademoiselle.

SCÈNE VI.

CHAMPLION, ADHÉMAR, CATHERINE.

CATHERINE, à Adhémar.

Dites-lui donc qu'il ne peut pas repousser ma main !

ADHÉMAR.

S'il l'avait acceptée, je croirais qu'il ne vous aime pas. J'ai tout appris... Mais je te rapporte ton honneur, mon cousin. — J'ai couru, je t'en réponds!.. Le bon ange de M. de Sainte-Agathe n'a pas pu me suivre... heureusement. — Je suis d'abord allé chez le journaliste, un très-gentil garçon dont la religion, si j'ose m'exprimer ainsi, avait été surprise par un certain Pontgrimaud, la plus mauvaise langue de notre Cercle. — J'ai couru au Cercle : pas de Pontgrimaud; mais j'ai trouvé les amis de M. d'Estrigaud... Je les ai consternés en leur démontrant ton innocence, preuves en main. — Ils vont t'écrire une lettre de réparation.

CHAMPLION, lui serrant la main.

Brave ami!.. — Maintenant, monsieur le baron!..

CATHERINE, suppliante.

Monsieur Pierre !

ADHÉMAR, à Catherine.

Oh ! je ne crois pas qu'il vienne lui demander son reste. Voilà un homme coulé! Je lui conseille cette fois de faire un plongeon définitif.

CHAMPLION.

Mais comment a-t-on découvert..?

ADHÉMAR.

L'auteur du cheval blanc s'est déclaré... avec pièces à l'appui; lettres de Rosa, facture du marchand de chevaux, tout!.. Cela sera demain dans le journal...

CATHERINE.

Qui est-ce?..

ADHÉMAR.

Un jeune homme charmant, plein d'esprit et de cœur... moi.

CATHERINE.

Cher Adhémar, que je vous aime!

Elle l'embrasse.

ADHÉMAR, à Champion.

Tu peux l'épouser maintenant, je te la donne.

SAINTE-AGATHE, qui est entré depuis quelques instants, frappant sur l'épaule d'Adhémar.

Je sais tout... Comment oserez-vous après cela vous présenter devant votre noble père?

ADHÉMAR.

Je n'oserai pas. — Tu lèves une armée, cousin?

CHAMPLION.

Veux-tu être mon lieutenant?

ADHÉMAR.

Parbleu!

CATHERINE.

Et moi, ne voulez-vous pas m'emmener, monsieur Pierre?

CHAMPLION.

Si je le veux!

ADHÉMAR.

Dieu du ciel, va-t-on s'amuser!

SAINTE-AGATHE, à part.

Ils ne sont pas encore partis!.. Il me reste un dernier atout.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron d'Estrigaud!

SAINTE-AGATHE, à part.

Et le voilà... Nous reprenons l'épée.

CATHERINE.

Que vient-il chercher?

CHAMPLION.

Moi!

CATHERINE.

Je ne veux pas!

ADHÉMAR, à part.

Ah! mais... il nous ennuie!

Le baron paraît à la porte du fond.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, D'ESTRIGAUD.

D'ESTRIGAUD, à Champlion.

Votre honneur étant dégagé, je suppose, monsieur, que vous m'attendiez?

ADHÉMAR.

Permettez, monsieur! C'est à nous maintenant de consulter nos amis.

D'ESTRIGAUD.

On peut désormais m'insulter impunément. Je vais bien

vous surprendre, messieurs, mais il faut que je m'accoutume à l'étonnement du monde. (A Champlion.) Monsieur, je viens vous demander publiquement pardon.

SAINTE-AGATHE, à part.

Pardon?

D'ESTRIGAUD.

A vous et à tous ceux que j'ai pu offenser.

SAINTE-AGATHE, à part.

Que signifie?..

ADHÉMAR.

Quoi! monsieur le baron?

D'ESTRIGAUD.

Assez d'erreurs et de scandales! Mes yeux se sont ouverts, je renonce au siècle.

ADHÉMAR, à part.

Voilà le plongeon!

SAINTE-AGATHE, au baron, à demi-voix.

Traître!

D'ESTRIGAUD, avec un sourire d'intelligence.

A vous, monsieur, qui m'avez le premier fait entendre la parole de vérité, à vous d'achever une œuvre si bien commencée.

SAINTE-AGATHE, à part.

Le ciel me devait cette revanche.

D'ESTRIGAUD.

Voulez-vous me conduire à Uzès?

SAINTE-AGATHE.

J'y rentrerai bien fier d'une telle conquête. (Bas.) Merci, général!

D'ESTRIGAUD, bas.

Oh !.. dans dix ans.

CHAMPLION, à Adhémar.

Quand le diable devient vieux, il se fait...

ADHÉMAR, le doigt sur ses lèvres.

Ermite !

Le rideau baisse.

FIN DE LIONS ET RENARDS.

JEAN DE THOMMERAY

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français,
le 29 décembre 1873.

EN COLLABORATION

AVEC

JULES SANDEAU

A M. ÉMILE PERRIN

ADMINISTRATEUR DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

CHER AMI,

Le dévouement affectueux et obstiné que vous nous avez témoigné, l'art exquis avec lequel vous avez monté notre pièce, ont eu une telle part dans le succès, qu'ils constituent entre nous une sorte de collaboration et de confraternité. C'est à ce double titre que nous vous prions d'agréer la dédicace de JEAN DE THOMMERAY.

E. AUGIER, J. SANDEAU.

Janvier 1873.

PERSONNAGES

LE COMTE DE THOMMERAY.
JEAN DE THOMMERAY.
ROBLOT.
JONQUIÈRES.
LE BARON DE MONTLOUIS.
BOISLANGEAIS.
CHATEAUVIEUX.
CHAMPIN.
SYLVAIN.
JUSTIN.
LES DEUX FRÈRES DE JEAN.
PREMIER BOURGEOIS.
DEUXIÈME BOURGEOIS.
LA COMTESSE DE THOMMERAY.
HORTENSE DE MONTLOUIS.
MARIE DE KÉROR.
BARONNETTE.
CLARA JONQUIÈRES.

DOMESTIQUES, PAYSANS, MOBILES.

JEAN DE THOMMERAY

ACTE PREMIER.

La cour d'honneur du château de Thommeray, moitié château, moitié ferme. — Au fond, l'entrée principale en forme de guichet, sous un pavillon à tourelles revêtues de lierre. — A gauche, l'habitation plus moderne précédée d'un large perron et reliée au pavillon du fond par une grange. — Sur la scène, à droite, des tables rustiques couvertes de gobelets et de pichets. — Un tonneau au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, SYLVAIN, puis LA COMTESSE.

LE COMTE, entrant par le fond, s'adressant à Sylvain qui traverse la scène.

C'est toi, Sylvain ! Tout est-il prêt pour recevoir nos métayers ?

SYLVAIN.

Voyez vous-même, monsieur le comte; les pichets sont pleins jusqu'au bord, et, (Montrant le tonneau.) quand ils seront vides, voilà de quoi les remplir de nouveau.

LE COMTE.

Bien avisé ! Les gars n'ont pas encore paru ?

SYLVAIN.

Pas encore, monsieur le comte, mais ils ne peuvent tarder.

LE COMTE.

Braves gens !.. Ils ont assisté au départ, ils boiront avec nous le vin du retour... (Sylvain sort.) La belle matinée! le gai soleil d'automne ! Il y a longtemps que la vie ne m'avait semblé si légère. (La comtesse descend le perron ; il va la recevoir et lui baise la main avec une tendresse respectueuse.) Eh bien! il est venu ce jour qui devait n'arriver jamais... Chère femme, êtes-vous heureuse ?

LA COMTESSE.

Vous le demandez, mon ami ! Vous demandez si je suis heureuse, quand je vais revoir mes deux fils, quand mes deux derniers nés me sont enfin rendus, après une si longue absence !

LE COMTE.

Cinq ans !.. Oui, en effet, c'est une longue absence, mais qui aura été féconde ; ne la regrettons pas. Nous avons vu partir des enfants, nous allons retrouver des hommes. Comme leur frère aîné, ils ont appris à la grande école le respect de la règle et la pratique du devoir ; comme lui, ils ont payé leur dette au pays. Le pays nous les rend, l'épreuve est terminée, et nos trois fils nous appartiennent.

LA COMTESSE.

Oui... mais Jean...

LE COMTE.

Au fait, où est-il donc ?

LA COMTESSE.

Il est parti ce matin pour la chasse.

LE COMTE.

Je comprends : pour fêter le retour de ses frères, il est allé leur cueillir un bouquet.

LA COMTESSE.

Mon ami, est-ce que Jean ne vous inquiète pas un peu ?

LE COMTE.

Et pourquoi m'inquiéterait-il? Il nous est revenu avec une santé de fer ; il marche comme un Basque et j'ai peine à le suivre; à cheval, c'est un centaure; il a matin et soir un appétit de loup, et la nuit il dort comme un loir. Ces symptômes n'ont rien d'alarmant.

LA COMTESSE.

La santé du corps ne suffit point; il faut encore y joindre celle du cœur et de l'esprit.

LE COMTE.

Jean n'a-t-il pas le cœur et l'esprit sains ?

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas frappé du changement de son humeur ?

LE COMTE.

Non, ma foi !

LA COMTESSE.

Vous ne remarquez pas que, depuis quelque temps, il est distrait, songeur, parfois même un peu triste ?

LE COMTE.

Je n'ai pas remarqué; mais quand cela serait, je ne m'en inquiéterais guère. Jean est ici dans une situation délicate. Je me mets à sa place. Si j'avais été votre fiancé pendant un long temps, vivant près de vous, sous le même toit, vous voyant tous les jours, à toute heure, ainsi qu'il fait avec Marie, dame ! je l'avoue, les jours m'auraient semblé longs.

LA COMTESSE.

Eh bien, mon ami, ne pourriez-vous pas rapprocher l'époque de leur mariage ?

LE COMTE.

J'y ai pensé plus d'une fois; je le voudrais, et je ne le puis. Marie m'a été léguée par son père ; elle a grandi sous

notre toit. Dans huit mois, elle sera majeure; attendons jusque-là. Je ne doute pas de son affection pour Jean, je crois à la solidité de leur tendresse mutuelle; mais je suis encore le tuteur de Marie. Elle est plus riche que mon fils, j'entends qu'elle dispose librement de sa main; je veux que Jean tienne sa femme d'elle-même plutôt que de moi.

LA COMTESSE.

Ne craignez-vous pas, mon ami, que ces scrupules ne soient un peu exagérés peut-être?

LE COMTE.

Croyez-moi, les scrupules sont l'avant-garde de l'honneur, et lorsqu'ils tombent l'honneur reste à découvert!

LA COMTESSE.

C'est que Marie paraît s'alarmer, elle aussi. La nouvelle attitude de Jean, son air distrait, ses longs silences, la troublent et la préoccupent. Elle n'est pas dans le secret de l'ennui qu'il laisse voir; elle en cherche la cause, et l'autre jour je l'ai surprise qui pleurait.

LE COMTE.

Marie n'est qu'une enfant, vous la rassurerez. Dans tout cela je ne vois rien de grave, et huit mois sont bientôt passés. Mais voici votre rêveur!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN, en habit de chasse. Il remet son carnier et son fusil à un paysan qui le suit.

LE COMTE.

Eh bien, Jean, as-tu fait bonne chasse?

JEAN, baisant la main de sa mère.

Excellente, mon père... Douze perdreaux!

LE COMTE.

Bravo !

JEAN.

Un coq de bruyère !

LE COMTE.

A merveille !

JEAN.

Et deux lièvres !

LE COMTE.

C'est parfait !.. Nous supprimerons le veau gras.

LA COMTESSE.

Comme tu as chaud ! Tu es tout en nage.

Elle lui essuie le front.

LE COMTE.

Ah çà ! qu'est-ce que j'apprends ? Tu t'attristes, tu deviens songeur ?..

JEAN.

Moi, mon père?

LE COMTE.

Je ne t'en ferais pas un crime. Ta position de fiancé ne laisse pas d'être embarrassante. Ta mère et moi nous le reconnaissions tout à l'heure. Tu as encore huit mois à attendre. Veux-tu aller passer quelque temps à Paris ?

JEAN, avec un mouvement de joie.

A Paris?..

LA COMTESSE, à part, avec un mouvement d'effroi.

A Paris !

LE COMTE.

Le retour de tes frères va te permettre de t'éloigner ; la

maison ne restera pas vide en ton absence, ils occuperont ta place au foyer.

JEAN, joyeusement.

Je vous remercie, mon père.

LA COMTESSE, à Jean, avec tristesse.

Tu te réjouis déjà à la pensée de nous quitter : on dirait que Paris t'attire.

LE COMTE, souriant.

Tandis qu'il vous effraie, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Comme toutes les mères.

LE COMTE.

Oui, la moderne Babylone, la ville de perdition !.. Mais soyez calme, il y a des âmes qui sont à l'abri de la contagion.

LA COMTESSE, à Jean.

Tu reviendras bien vite... Tu me le promets ?

JEAN.

Oui, bien vite !

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE, elle paraît sur le perron, puis SYLVAIN.

MARIE, à part.

C'est lui !..

JEAN.

Bonjour, Marie !

MARIE, descendant le perron.

Bonjour ! (Elle serre la main à Jean.) Tu es sorti de bonne heure... à l'aube. En ouvrant ma fenêtre, je t'ai vu traverser la lande avec tes chiens.

JEAN.

Tu étais déjà sur pied, toi aussi ?

MARIE.

Je crois bien ! En un jour comme celui-ci ! C'est un réveille-matin que le bonheur. Et puis, tant de choses à faire ! Tes frères peuvent arriver, ils trouveront leurs chambres prêtes.

JEAN.

Il me semble que tu pourrais bien dire *nos* frères...

LA COMTESSE.

Il a raison. (Marie se jette à son cou.) Chère fille !

MARIE, à Jean.

Eh bien : nos frères ! Es-tu content ? (Au comte, lui tendant une lettre.) Une lettre pour vous, mon ami ; le piéton vient de l'apporter à l'instant.

LE COMTE, brisant l'enveloppe et ouvrant la lettre.

De maître Grimaud, mon notaire.

LA COMTESSE.

Encore au sujet de la ferme de l'Hermenault ?

LE COMTE.

Il choisit bien son jour. (Lisant à haute voix.) « Quimperlé, 15 octobre 1869. Monsieur le comte, l'affaire l'Hermenault, » c'est bien cela « est sur le point d'entrer dans une nouvelle phase ; j'apprends à l'instant que madame de Montlouis est arrivée hier à son château, dans l'intention de terminer elle-même avec vous. J'ai tout lieu de croire que vous recevrez prochainement sa visite. Elle s'imagine sans doute qu'elle

aura plus facilement raison de vous que de moi. Soyez sur vos gardes. Je vous l'ai dit, je vous le répète, la ferme ne vaut que 40,000 francs, elle en demande 60,000. » Bien obligé. « Elle en demande 60,000, mais elle a besoin d'argent. Tenez bon... » Des discussions d'intérêt avec une femme ! Non. J'avais envie de cette ferme, elle eût arrondi le domaine; mais 60,000 francs ! ce serait trop cher payer la convenance.

LA COMTESSE.

Voilà une belle dame qui s'entend aux affaires...

JEAN.

C'est donc un ancien procureur que cette madame de Montlouis ?

LE COMTE.

Qu'elle ne se dérange pas. Nous en resterons là. Je ne tiens pas à la connaître. Je vais, sans plus attendre, écrire à son notaire que je renonce à l'acquisition.

LA COMTESSE.

A la bonne heure !

LE COMTE, bas à la comtesse.

Laissons-les s'expliquer ensemble... (Bas à Jean.) Sois bon pour elle : rassure-la.

JEAN, de même.

La rassurer ? Marie ? Et que craint-elle ?

LE COMTE, de même.

Si j'en crois ta mère, Marie se tourmente; elle se figure que tu ne l'aimes plus, ou que tu l'aimes moins, ce qui revient exactement au même.

SYLVAIN, entrant par le fond.

Les métayers et les gars attendent dans l'avenue les ordres de M. le comte.

LE COMTE, qui se dirigeait vers le perron avec la comtesse.

J'y vois. (A sa femme.) Vous avez encore quelques dispositions à prendre, je reviens.

Il sort par le fond ; la comtesse rentre dans la maison.

SCÈNE IV.

MARIE, JEAN.

JEAN.

Est-ce vrai, Marie, ce qu'on vient de me dire ? Tu doutes de ma tendresse ? N'es-tu pas ma sœur et ma femme ? Tu n'étais encore qu'une enfant que je te regardais déjà comme la compagne de ma vie : qu'y a-t-il de changé entre nous ? Je n'ai pas cessé de voir en toi le couronnement et le prix de ma destinée. Ce qu'un jour je t'écrivais d'Afrique est et sera toujours la vérité. T'en souviens-tu, de cette lettre ?

MARIE.

C'était la veille du jour où tu fus mis à l'ordre de l'armée... O chère lettre ! je la sais par cœur : « Nous nous battons demain, je pense à toi, et jamais je n'ai mieux senti à quel point tu m'es chère. Sois tranquille, je sais ce que je dois à mon pays, à mon nom, à ta tendresse : vous serez tous contents de moi là-bas !.. »

JEAN.

Cette lettre, je l'écrirais encore aujourd'hui. C'est à toi que je penserais, tu serais encore à l'heure du danger ma force et mon espoir. Et pourtant, tu as douté de moi ?

MARIE.

Je te vois depuis quelque temps si triste, si distrait, si rêveur ! Toutes tes dernières lettres n'étaient remplies que des enchantements de ton prochain retour. Tu t'exaltais, tu

t'attendrissais à la pensée de retrouver les joies de la maison : tes bras impatients s'ouvraient déjà pour les saisir. Eh bien, tu les as retrouvées, ces joies si longtemps regrettées ; tu les as retrouvées telles absolument que tu les avais laissées. Tous les cœurs qui t'aimaient te chérissent comme par le passé ; le bonheur t'attendait ici, et pourtant tu n'as pas l'air heureux.

JEAN.

Où prends-tu cela ? Je ne suis ni distrait, ni triste, ni rêveur. Je suis heureux, je t'aime ! mais ne trouves-tu pas comme moi que l'existence qu'on mène ici est un peu monotone dans son immuable sérénité ?

MARIE.

Que te dirai-je, mon ami ? J'ai grandi dans ta famille, entourée de soins, d'amour et de respect; ta mère m'a rendu la mienne, ton père est devenu le mien; comment veux-tu que je me lasse d'une existence si douce et si heureuse ?

JEAN.

Tu n'as jamais souhaité de voir un peu le monde ? Tu n'aimerais pas à quitter ce château, ne fût-ce que pour avoir la joie d'y revenir ?

MARIE.

Je n'y avais jamais pensé.

JEAN.

Quand nous serons mariés, nous voyagerons, n'est-ce pas ?

MARIE.

Nous ferons tout ce qui te plaira.

JEAN.

Nous irons en Italie !

MARIE.

Nous irons où tu voudras aller... en Italie, en Chine, au Japon.

JEAN.

Oui! au Japon!

MARIE.

C'est dit, mais souffre que d'abord j'aille faire un peu de toilette; je ne veux pas qu'après cinq ans d'absence, nos frères me trouvent seulement grandie.

JEAN.

Va, chère enfant!.. Tu n'es plus inquiète?

MARIE, du haut du perron.

Non! puisque tu m'aimes.

JEAN.

Tu en es bien sûre?

MARIE.

Oui! puisque tu me le dis.

Elle rentre dans la maison.

JEAN.

Bonne petite sœur!.. Oui, certes, je t'aime... mais le fait est que je m'ennuie bien!

Il s'assied sur un banc.

SCÈNE V.

JEAN, HORTENSE.

HORTENSE, en amazone, entrant par le fond et s'adressant à Jean.

M. le comte de Thommeray, je vous prie?

Jean se lève : mouvement de surprise de part et d'autre.

JEAN.

Mon père va rentrer, madame.

HORTENSE.

Vous êtes le vicomte de Thommeray, monsieur? Nous nous sommes déjà rencontrés aujourd'hui, ce me semble? Vous, un fusil sur l'épaule...

JEAN.

Et vous, madame, à cheval.

HORTENSE.

Je vous ai même regardé, monsieur le vicomte, avec une curiosité dont je comprends à présent toute l'inconvenance. Excusez-moi, je vous prenais pour un braconnier.

JEAN.

Je crains bien, madame, d'avoir les mêmes excuses à vous faire.

HORTENSE.

Vous m'avez prise pour un braconnier?

JEAN.

Pour une apparition... et je continue.

HORTENSE.

Au fait, je n'ai trouvé personne pour m'annoncer... Je suis votre voisine, madame de Montlouis.

JEAN.

Madame de Montlouis?

HORTENSE.

Cela vous étonne?

JEAN.

Non, madame. (A part.) Quel dommage!

HORTENSE, à part.

Très-beau, ce jeune Mohican!

JEAN.

Voulez-vous entrer dans la maison pour attendre mon père?

HORTENSE, regardant la façade.

Nous sommes bien ici. — Très-joli, ce château! beaucoup de caractère.

JEAN.

Il me semble qu'en fait de château, vous n'avez rien à envier à personne.

HORTENSE.

Oh! le mien a l'air d'une caserne. Je n'y suis que depuis hier, et je m'y suis déjà ennuyée quarante-huit heures.

JEAN.

Êtes-vous donc de celles pour qui la campagne compte double?

HORTENSE.

Non; mais j'aime mieux la mer.

JEAN.

Elle n'est pas loin d'ici.

HORTENSE.

Pas loin d'ici, Biarritz ou Trouville? Cependant votre château me raccommode avec la Bretagne; rien de plus pittoresque .. Ces vieilles tours, ce manteau de lierre... Beaucoup de cachet. Vous habitez là une partie de l'année?

JEAN.

Toute l'année.

HORTENSE.

Prrr... Au mois de janvier!.. Sans indiscrétion, à quoi pouvez-vous passer le temps?

JEAN.

Mon Dieu! madame, je vais bien vous surprendre; nous vivons en famille, étroitement unis. Je chasse, vous le saviez déjà. Je monte à cheval, je m'occupe de la terre. Les journées passent vite; mon père et moi nous visitons nos paysans; ma mère répand autour d'elle la sérénité de son âme; elle s'applique aux soins domestiques et gouverne la maison avec grâce et autorité.

HORTENSE, à part.

Serait-ce une leçon? (Haut.) Et vous ne vous ennuyez pas? Cette vie rustique vous suffit?

JEAN.

Je mentirais si je disais que je n'ai pas souvent de vagues aspirations vers un genre de vie moins paisible et moins uniforme; j'ai parfois d'étranges visions! mais elles sont si fugitives que mon esprit n'en est jamais sérieusement troublé.

HORTENSE, à part.

Il est singulier.

JEAN.

Mais vous, madame, c'est à Paris que vous vivez? Vous venez rarement dans ce pays. C'est la première fois que j'ai l'honneur de vous y voir.

HORTENSE.

C'est la première fois que j'y viens, en effet. J'y possède une terre dont M. de Montlouis n'a ni le temps ni le goût de s'occuper. J'ai pris le parti de m'en occuper moi-même, et c'est précisément ce qui m'amène auprès de monsieur votre père.

JEAN.

Ainsi, madame, jeune et belle comme vous l'êtes, c'est pour affaires que vous vous êtes enfin décidée à visiter nos landes et nos bois?

HORTENSE.

Faites-moi l'honneur de croire que les affaires ne sont pas de mon goût; les questions d'intérêt ne me touchent guère et je ne m'en occupe que contrainte et forcée. Je me serais contentée d'écrire à mon notaire, si je n'avais été heureuse de saisir un prétexte pour échapper aux ennuis de la vie mondaine, et pour parcourir cette Bretagne si riche de grands souvenirs.

JEAN.

Ah! tenez, madame, vous me faites du bien! J'aime à vous entendre parler ainsi. Avouez que c'est un beau pays que le nôtre!

HORTENSE.

Délicieux! (Regardant autour d'elle.) Ce poétique manoir vaudrait à lui seul le voyage! Cette cour même, avec ses tables et ses bancs rustiques, a une couleur locale!.. Il s'agit d'un baptême ou d'une noce de village?

JEAN.

Non, madame, mais il est vrai qu'aujourd'hui tout le domaine est en fête... Et tenez...

On entend le biniou dans le lointain.

HORTENSE.

Qu'est cela?

JEAN.

Nos métayers qui vont, musique en tête, à la rencontre de mes deux frères.

HORTENSE.

Ah! vos frères ne gardent pas toujours le logis comme vous; ils voyagent?

JEAN.

Ils reviennent d'Afrique.

HORTENSE.

Ils sont officiers?

JEAN.

Simples soldats, mais tous les deux avec la médaille militaire.

HORTENSE.

Simples soldats?

JEAN.

C'est une tradition de famille.

HORTENSE.

Contez-moi donc cela. Tout ce que vous me dites m'étonne et m'intéresse. (S'asseyant sur un banc, à gauche.) Voyons ! mettez-vous là ! J'adore les légendes.

JEAN.

Oh ! madame, il n'est pas question de légendes, rien n'est plus simple. Le comte de Thommeray, mon grand-père, avait fait la guerre de Vendée. Il s'était marié, il avait un fils et vivait dans la retraite. En 1814, quand la France fut envahie, il ne vit qu'une cause à servir, celle de la patrie menacée, il étouffa ses anciennes rancunes, il fit taire ses opinions et partit comme simple volontaire. Il se battit vaillamment, refusa toute récompense, et, la campagne terminée, il revint chez lui pour achever de vieillir à l'écart.

HORTENSE.

C'était un galant homme que monsieur votre grand-père !

JEAN, fièrement.

Oui, madame. — Il enseigna de bonne heure à son fils ses devoirs envers le pays, et l'envoya à l'armée dès qu'il eut ses dix-huit ans. Il pensait que tout homme, en entrant dans la vie, doit payer sa dette ; que rien ne peut l'en affranchir, pas plus le rang que la richesse, et que l'exemple ne saurait venir de trop haut. En vieillissant, il s'était fait

là-dessus des idées très-nettes et très-arrêtées. Il entendait que dans sa famille on servît la patrie sans rien demander, sans rien attendre d'elle que l'honneur de lui donner son sang. A ses yeux, la récompense était tout entière dans le devoir obscur, simplement accompli. En outre, il considérait l'armée comme un apprentissage des vertus nécessaires, comme le complément de toute éducation virile : il estimait que c'est là que se trempent les âmes. Le fils fit la guerre en Afrique, se battit comme un lion, et, comme son père, revint simple soldat. A dix-huit ans, j'ai fait comme avaient fait mon grand-père et mon père ; mes frères ont fait comme moi, et nos fils feront comme nous.

HORTENSE.

Que c'est étrange! Ainsi, monsieur, dans votre famille, vous êtes tous nourris de père en fils dans l'amour de la patrie?

JEAN, s'asseyant.

Vous l'avez dit, madame.

HORTENSE.

Mais madame votre mère? Toute sa jeunesse s'est donc écoulée loin du monde, dans cette solitude qui parfois doit être bien austère!

JEAN.

Le monde et la solitude n'ont jamais existé pour elle, madame. L'amour désintéressé n'était pas rare quand mon père rencontra celle qui devait être un jour la compagne du reste de sa vie. Elle était pauvre, il était maître de son patrimoine, et, pouvant disposer de lui-même à son gré, il épousa la jeune fille qu'il aimait. L'un et l'autre n'avaient consulté que leur inclination mutuelle; ni l'un ni l'autre n'eurent sujet de s'en repentir. Ma mère pourrait vous dire en quelques mots toute l'histoire de sa vie : elle a été l'unique amour d'un honnête homme qu'elle a uniquement aimé.

HORTENSE.

Je crois rêver! Vous m'ouvrez un monde nouveau et que personne ne m'avait jamais fait entrevoir... Je suis émue... (Se levant.) Que j'ai donc bien fait de venir!

JEAN.

Puis-je espérer, madame, que vous resterez encore quelques jours dans nos campagnes?

HORTENSE.

Une semaine, plus ou moins; j'ai quelques affaires à régler avec mes fermiers.

JEAN.

Vous ne connaissez pas nos paysans bretons: vous en avez pour plus d'un mois à traiter avec eux; et permettez-moi de m'en réjouir. J'aurai peut-être le bonheur de vous rencontrer quelquefois sur la lande.

HORTENSE.

Pourquoi sur la lande? Je serai charmée de vous recevoir.

JEAN.

Prenez garde! Je suis homme à me le tenir pour dit.

HORTENSE.

Je l'entends bien ainsi. Qui vient là? Monsieur votre père?

JEAN.

Oui, madame.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMTE.

JEAN, au comte.

Madame de Montlouis, mon père.

HORTENSE, au comte.

Vous devinez sans doute, monsieur, l'objet de ma visite?

LE COMTE.

En effet, madame, et, tout en appréciant l'honneur de votre présence, je suis vraiment confus que vous vous soyez dérangée.

HORTENSE.

Rassurez-vous, monsieur le comte, je ne me suis pas dérangée. Je passais à cheval, et l'idée m'est venue de m'adresser directement à vous pour terminer à l'amiable une petite affaire qui nous intéresse tous les deux. Je cherche à me défaire de la ferme de l'Hermenault, et, vous, monsieur, vous avez envie de l'acquérir?

LE COMTE.

J'y avais songé, madame, mais il m'en coûterait, je l'avoue, de traiter d'affaires avec vous, et, si vous m'en croyez, nous laisserons à nos notaires...

HORTENSE.

Nos notaires n'en finiraient pas. Ils sont aussi entêtés l'un que l'autre. Le vôtre tire à lui toute la couverture, le mien en fait autant de son côté. Nous sommes gens d'honneur et de bonne foi : dites-moi, monsieur, combien vaut la ferme ; j'accepte d'avance votre estimation.

JEAN, à part.

J'en étais sûr!

LE COMTE, à part.

Que m'écrivait donc ce Grimaud? (Haut.) Puisque vous le prenez ainsi, madame, la ferme en question vaut 40,000 francs pour le premier venu ; pour moi, elle en vaut 50,000.

HORTENSE.

Eh bien! monsieur, pour ne pas vous traiter comme le premier venu, mettons 45,000 francs. Est-ce dit?

LE COMTE.

C'est dit.

HORTENSE, elle ôte son gant et lui tend la main.

Il ne nous reste plus qu'à signer.

LE COMTE, lui baise la main.

C'est fait.

HORTENSE.

Et maintenant, adieu, messieurs.

JEAN.

Quoi! madame, vous nous quittez si tôt?

HORTENSE.

Vous avez une fête de famille et je craindrais d'être indiscrète...

LE COMTE.

Vous ne partirez pas, madame, avant que j'aie eu l'honneur de vous présenter la comtesse; elle sera charmée de vous voir, et, s'il pouvait vous plaire d'assister à nos douces joies...

HORTENSE.

Mieux encore, il me plairait d'y prendre part...

LE COMTE, lui offrant son bras.

Venez donc, madame...

HORTENSE.

Allons, monsieur le comte!

Elle prend le bras du comte et entre avec lui dans la maison.

JEAN, seul sur le devant de la scène.

Ah! la charmante femme! Ah! l'adorable créature! C'est toute une révélation.

On entend le biniou qui se rapproche de plus en plus.

LE COMTE, reparaissant, suivi de la comtesse, de Marie et de madame de Montlouis.

Mes fils! Voici mes fils!.. (A Jean.) Va recevoir tes frères.

SCÈNE VII.

HORTENSE, LE COMTE et LA COMTESSE, debout sur le perron.

Les gars et les métayers entrent, précédés des joueurs de biniou et se rangent au fond et à droite. Jean et ses deux frères, en uniforme de chasseurs d'Afrique, paraissent, suivis d'une autre troupe de gars. Les deux soldats s'élancent sur le perron et embrassent le comte et la comtesse.

LE COMTE. Il fait signe aux joueurs de biniou de se taire.

Tous mes vœux sont comblés! Il ne me reste plus qu'à rendre des actions de grâce : à Dieu, d'abord, qui a béni cette maison ; (A la comtesse.) à vous, madame, qui avez accepté d'un cœur vaillant les sacrifices que j'imposais à votre tendresse ; (A Marie.) à toi, ma fille, qui as adouci les rigueurs de l'absence ; à vous, mes fils, qui avez fait votre devoir. Et maintenant, qu'on m'apporte le vin des grands jours! (Un serviteur présente le gobelet sur un plateau.) A notre mère commune! à la France!

TOUS.

A la France!

Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Chez madame de Montlouis. — Un boudoir élégant. — Cheminée au fond. — Portes latérales dans des pans coupés. — A gauche de la cheminée un tête-à-tête ; à droite un fauteuil : canapé sur le premier plan à gauche ; à droite une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, assise près de la cheminée.

Ah ! les dîners d'hommes ! Voilà bien le dernier. Dorénavent, M. de Montlouis traitera ses amis au cabaret si bon lui semble... Je me révolte contre ce rôle de maîtresse d'hôtel... Avoir à sa table quinze messieurs qui parlent affaires... (Pourquoi parle-t-on toujours affaires à table quand il n'y a qu'une femme ?) les installer au baccarat après le café et les cigares, se retirer discrètement dans son boudoir sans pouvoir sortir, ni se coucher, ni se mettre en robe de chambre au coin de son feu, c'est odieux ! C'est à regretter la Bretagne... Ah !.. j'ai passé là deux mois d'un bonheur sans nuages ! (Souriant.) Mais je n'ai pas été fâchée de revenir... avec mon ami Jean. — L'aurais-je aimé si je l'avais rencontré à Paris ? Peut-être que non... Peut-être avait-il besoin de ce cadre étrange et poétique. Il est un peu dépaysé au milieu de nos élégances banales ; mais je le formerai. — Viendra-t-il ce soir ? Il a dit que non... Il a horreur de ma maison .. mais il viendra tout de même.

SCÈNE II.

HORTENSE, ROBLOT, par la gauche.

HORTENSE.

C'est vous, Roblot? Quel bon vent vous amène?

ROBLOT.

Forte brise, madame, pour ne pas dire grain, voire même tempête... gare à la côte !

HORTENSE, inquiète.

Sans métaphores?

ROBLOT.

Je suis allé, comme vous m'en aviez chargé, chez l'inâme Mathieu : il est intraitable.

HORTENSE, se levant.

Il refuse de renouveler mes billets?

ROBLOT.

S'il n'a pas son argent demain, il vous envoie du papier timbré.

HORTENSE.

Mais c'est horrible ! Je suis perdue ! Je ne peux pas trouver cinquante mille francs d'ici à demain!.. Quel scandale Que dira mon mari, à qui j'avais promis de ne plus recommencer? Mon petit Roblot, il faut absolument que vous me trouviez la somme, à quelque taux que ce soit !

ROBLOT.

C'est tout trouvé, madame.

HORTENSE, descendant en scène.

Eh! dites-le donc! vous m'avez fait une peur!..

ROBLOT.

Autrement me serais-je permis de troubler une fête à laquelle je n'étais pas invité, soit dit sans reproche?

HORTENSE.

Un dîner d'hommes, suivi d'un baccarat... C'est mon mari qui a fait les invitations... Je n'y suis pour rien. D'ailleurs, vous n'y perdez pas grand'chose : tous ces gens-là sont ennuyeux comme la pluie.

ROBLOT.

Hé! hé! la pluie d'or!

HORTENSE.

Est-ce que vous jouez?

ROBLOT.

Pas avec de si grosses bourses; mais vous avez un convive auquel j'ai grand intérêt à être présenté.

HORTENSE, s'asseyant près de la table.

Ismaïl-Bey ?

ROBLOT.

Non... Il n'est pas dans les affaires... M. Jonquières junior de Bordeaux.

HORTENSE.

Qu'à cela ne tienne, je vous présenterai tout à l'heure.

ROBLOT.

C'est un véritable service que vous me rendrez. Si papa Jonquières veut bien m'attacher à lui, c'est-à-dire s'attacher à moi, ma fortune est faite. Il y a en moi l'étoffe d'un spéculateur de premier ordre. J'ai le flair... Jusqu'ici j'ai joué le rôle du chien de chasse qui lève le gibier et à qui on jette un os sous la table... Je voudrais passer chasseur.

HORTENSE.

C'est trop juste.

ROBLOT.

J'ai précisément une idée admirable et un peu aventureuse comme Jonquières les aime; si vous obtenez de lui qu'il l'adopte...

HORTENSE.

Vous m'en demandez beaucoup.

ROBLOT.

Bah! ne vous fait-il pas un peu la cour?

HORTENSE.

C'est pourquoi je ne voudrais pas lui avoir de trop grandes obligations.

ROBLOT.

Soyez donc tranquille. Quand il devient trop pressant, on n'a qu'à faire semblant de faiblir; il prend son chapeau et s'en va en disant : « Je saurai qui m'a joué ce tour... »

HORTENSE.

S'il n'est pas plus dangereux... Mais revenons à mes moutons. Où sont-ils?

ROBLOT, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Dans le coffre de votre mari.

HORTENSE.

Mais je n'ai pas la clef.

ROBLOT.

Je vous l'apporte : Si vous n'avez pas recours à M. de Montlouis c'est de peur d'une scène, n'est-ce pas? de peur de lui donner barres sur vous?

HORTENSE.

Sans doute, après?

ROBLOT.

Si je vous donne barres sur lui? Si c'est lui qui se trouve trop heureux de payer sa liberté?

HORTENSE.

C'est tout différent.

ROBLOT.

Voilà précisément le service que j'ai le bonheur de pouvoir vous rendre. — Je ne vous apprendrai rien en vous disant que votre mari n'est pas un modèle de fidélité...

HORTENSE.

Il y a longtemps que j'en ai fait mon deuil... sans avoir de preuves positives, malheureusement.

ROBLOT.

J'en ai.

HORTENSE.

Ah! mon cher Roblot, vous ne vous doutez pas du soulagement que vous me procurez... Parlez vite!

ROBLOT.

Vous me jurez de ne pas lui dire d'où vous tenez vos informations?

HORTENSE.

Je vous le jure.

ROBLOT

Eh bien, madame, il commandite depuis un mois une ingénue nommée Blanche de Montglave, dont il est éperdûment amoureux et jaloux comme un tigre.

HORTENSE.

Jaloux, lui? Il ne m'a jamais fait tant d'honneur.

ROBLOT.

Il tremble devant elle comme un petit garçon. Ici, c'est

un homme d'esprit et de bon ton, un peu sur l'œil, friand de la lame, et grand sableur de vin de Champagne ; là-bas, ce n'est plus même un homme, c'est un vieillard en enfance, Tant il y a que cette jeune personne le mènera loin... Je la connais.

HORTENSE.

Intimement ?

ROBLOT.

En tout bien, tout honneur ! On ne me prend pas au sérieux dans ce monde-là... Elle m'appelle Caniche... C'est vous dire que je suis un ami... Voilà comment je peux vous fournir des renseignements contre votre mari, car sa liaison est un mystère. Il la prend au sérieux et la cache avec la niaiserie adorable de la vingtième année... Il paraît que ces enfantillages-là se retrouvent en vieillissant.

HORTENSE.

Pauvre jeune homme ! J'espère bien qu'elle le trompe ?

ROBLOT.

N'en doutez pas ! — L'ingrate ! Il a renouvelé son mobilier chez Duval, il lui a donné un coupé orange et bleu de chez Herler, un collier de perles noires de chez Mellerio...

HORTENSE.

Tout cela depuis un mois ? Savez-vous que c'est fort inquiétant pour mon emprunt de ce soir ! J'arrive mal à propos.

ROBLOT.

Bah ! votre mari est si criminel !

HORTENSE.

Mais s'il est encore plus à sec ?

ROBLOT.

Mathieu acceptera sa signature...

HORTENSE.

Vous dites : Blanche?..

ROBLOT.

De Montglave, autrement dite Baronnette, parce qu'elle se donne un bout d'armoiries.

HORTENSE.

Est-elle vraiment de bonne famille ?

ROBLOT.

Je crois bien ! Son père avait le cordon... à la main.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JONQUIÈRES, par la droite ; cheveux, favoris teints et noirs comme le jais.

HORTENSE, assise.

Comment, monsieur Jonquières, vous désertez le champ de bataille ?

JONQUIÈRES, avec un léger accent du Midi.

Je vous croyais seule, belle dame, et j'avais des remords.

HORTENSE.

J'étais en bonne compagnie, comme vous voyez. — M. Léopold Roblot, un de nos meilleurs amis.

JONQUIÈRES, saluant.

Je crois avoir déjà vu monsieur quelque part.

ROBLOT, debout.

A la Bourse, monsieur... Je suis un modeste caporal dans l'armée où vous êtes maréchal de France.

JONQUIÈRES.

Maréchal... pas encore !

HORTENSE.

Vous le serez... et Roblot aussi ! Il a son bâton dans sa giberne ; vous l'aiderez à l'en extraire... si vous m'aimez.

JONQUIÈRES.

Voilà un mot, monsieur, qui me met à votre discrétion.

ROBLOT.

Je serai en effet très-discret. Toute mon ambition est d'apprendre mon métier à votre école.

JONQUIÈRES, s'asseyant en face d'Hortense.

Venez me voir demain. — Savez-vous, madame, que votre maison est un simple coupe-gorge ? Je perds déjà dix mille francs pour ma part ; aussi j'éprouve le besoin de souffler un peu.

HORTENSE.

Qui est-ce qui gagne ?

JONQUIÈRES

Vous le demandez ? Ismaïl-Bey, parbleu ! Il fait rafle ! Ce diable de Turc a une chance de...

ROBLOT, à la cheminée.

De polygame.

JONQUIÈRES.

Je n'osais pas le dire.

HORTENSE.

Que fait mon mari ?

JONQUIÈRES.

Oh ! lui, il n'a aucun droit à gagner ; aussi perd-il tout ce qu'il veut.

HORTENSE, à part.

Il ne manquait plus que cela !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN, par la gauche.

HORTENSE, se levant.

Ah! vicomte! Je parlais de vous tout à l'heure à quelqu'un qui vous aime bien. M. le vicomte Jean de Thommeray, messieurs; M. Jonquières, M. Roblot... (Échange de saluts.) Vous tombez mal, mon pauvre vicomte, mal pour vous du moins; ma maison est transformée en tripot. Vous ne jouez pas, je crois, vous serez réduit à mon pauvre tête-à-tête.

JEAN.

Je ne m'attendais pas, madame, à une si heureuse fortune.

HORTENSE.

Votre arrivée rend la liberté à ces messieurs, qui avaient la courtoisie de me sacrifier leur vice pour un moment. Ils vous sont bien reconnaissants au fond du cœur.

JONQUIÈRES.

Pas le moins du monde, et à moins que vous ne me renvoyiez...

HORTENSE.

Je vous renvoie positivement, messieurs; je ne veux pas que la victoire reste au Croissant.

JONQUIÈRES, sur la porte de droite.

Si le Turc a encore la veine, je reviens à vos pieds.

HORTENSE.

Vous y serez le bienvenu. (Bas à Roblot.) Je vous le livre.

ROBLOT, de même.

Merci bien. — Si je pouvais le coiffer de mon idée...

Jonquières et Roblot sortent.

SCÈNE V.

HORTENSE, JEAN.

JEAN.

A qui parliez-vous de moi tout à l'heure?

HORTENSE, assise près de la cheminée.

Oui, n'est-ce pas, quelle est cette personne qui vous aime? Cherchez.

JEAN.

Voulez-vous dire que c'est vous

HORTENSE.

Et qui donc, ingrat?

JEAN, s'asseyant sur le tête-à-tête.

Ah! Hortense, vous ne m'aimez pas comme je vous aime. Vous avez des pensées que je ne connais pas, des soucis que vous me cachez... à moi qui donnerais ma vie pour effacer un pli de votre front adoré !

HORTENSE.

Vous seriez bien avancé, mon pauvre Thomé, si je vous racontais des tracas de la vie parisienne auxquels vous ne comprendriez peut-être pas grand'chose, et ne pourriez certainement rien!.. Imitez ma discrétion. Quand vous êtes triste comme hier, est-ce que je vous demande à quoi vous pensez et quel blanc fantôme vos yeux distraits cherchent au plafond ! Et pourtant, j'aurais peut-être, moi, quelque sujet d'être jalouse de vos rêveries.

JEAN, se levant.

Non ! je vous le jure ! Ce n'est pas mon cœur qui souffre, c'est ma loyauté; je manque à des engagements sacrés.

HORTENSE.

Oh ! vous avez encore trois mois devant vous pour les remplir, trois mois... le temps de m'oublier !..

JEAN.

Je n'épouserai jamais Marie, vous le savez bien. Quel plaisir trouvez-vous à me torturer ? Ne vous suffit-il pas que je sois parjure envers elle sans me croire capable de l'être envers vous ? Et puis que signifie cette comparaison que vous faites de mes tristesses aux vôtres ? Ont-elles donc une cause semblable ? Quand vous ne m'écoutez pas, à qui songez-vous ?

HORTENSE.

Je pourrais vous répondre que je manque à des engagements... peut-être aussi sacrés que les vôtres.

JEAN.

Non ! puisque M. de Montlouis a le premier manqué aux siens, puisqu'il n'y a rien de commun entre vous... Vous me l'avez dit, du moins.

HORTENSE.

Et c'est la vérité !.. Qu'allez-vous imaginer, bon Dieu ! Si mon mari m'avait aimée, faites-moi l'honneur de croire que vous ne seriez pas là. A ce propos, mon ami, quand prendrez-vous sur vous d'offrir la main à M. de Montlouis ? Jusqu'à présent, j'ai mis votre attitude de criminel sur le compte de la gaucherie bretonne : mais si vous aviez le moindre souci de mon repos...

JEAN.

Ah ! madame, c'est le plus grand sacrifice que vous puissiez exiger. Je voudrais rentrer sous terre quand M. de Montlouis me tend cette main confiante dans laquelle notre secret découvert mettrait une épée ! Je ne lui dérobe rien en acceptant votre amour, soit ! Mais je lui volerais quelque chose en acceptant son amitié.

HORTENSE.

Trouvez-vous plus chevaleresque de me prendre ?

JEAN, assis près de la table.

Je ferai ce que vous voulez.

HORTENSE.

Êtes-vous assez primitif !.. mais c'est peut-être pour cela que je vous aime.

JEAN.

Alors pourquoi cherchez-vous à me *moraliser* ?

HORTENSE.

C'est dans votre intérêt, mon pauvre ami ! Vous n'arriverez à rien avec vos idées de l'autre monde... Il faut ressembler à ses contemporains.

JEAN.

Auquel ? A ce joli garçon que vous m'avez présenté ?

HORTENSE.

Vous allez être jaloux de Reblot, maintenant ?

JEAN.

A quoi voyez-vous que j'en sois jaloux ?

HORTENSE.

Dame ! à ce que vous le trouvez joli.

JEAN, se levant.

Moi ? Je le trouve affreux.

HORTENSE.

C'est encore plus grave. Quoi ! sérieusement il vous porte ombrage ?

JEAN.

Pas du tout. Qu'une jeune femme parle tout bas à un jeune homme, quoi de plus naturel ?

HORTENSE.

Je lui ai parlé bas?

JEAN.

Quand il est sorti.

HORTENSE, à la cheminée.

En effet, je lui donnais un rendez-vous pour demain. Vous ne le croyez pas, vous avez tort. Léopold... car il s'appelle Léopold avec votre permission...

JEAN.

Tenez, Hortense, ne vous jouez pas de moi; je ne comprends rien aux coquetteries parisiennes. Il y a évidemment un mystère entre ce jeune homme et vous : si vous m'aimez, confiez-le moi.

HORTENSE.

J'ai besoin de cinquante mille francs demain matin, et ce petit Roblot, qui est un furet, s'est chargé de me les trouver; êtes-vous content?

JEAN.

Cinquante mille francs?

HORTENSE.

Oui, j'ai fait des billets qu'il faut payer...

JEAN.

Des billets!

HORTENSE.

Vous tombez des nues. Je suis une gaspilleuse, j'ai tort, j'en conviens, mais je ne suis pas la seule. Comprenez-vous maintenant les mines soucieuses que vous me reprochiez?

JEAN.

Et si ce monsieur ne trouvait pas la somme? Dire que je ne puis rien!

HORTENSE.

Si vous pouviez quelque chose, mon cher, je ne vous aurais rien dit. — Voici mon mari, donnez-lui la main. Du courage!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MONTLOUIS.

JEAN, tendant résolûment la main à Montlouis.

Bonjour, monsieur le baron.

MONTLOUIS.

Ah! vous voilà, vicomte! Il y a un siècle qu'on ne vous a vu. Avez-vous de bonnes nouvelles de votre famille?

JEAN.

Excellentes. J'ai reçu ce matin une lettre de ma mère.

MONTLOUIS.

S'habitue-t-elle un peu à votre absence?

JEAN.

Elle a mes deux frères auprès d'elle.

MONTLOUIS.

Et puis, il faut bien qu'un gentilhomme connaisse le monde. Je suis charmé de vous voir chez moi. Je vous présenterai à quelques personnages intéressants. Jouez-vous?

JEAN.

Je n'ai jamais touché une carte.

MONTLOUIS.

Parbleu! C'est bien le cas de tenter la fortune! on dit qu'elle aime les virginités.

JEAN, à part.

Quelle inspiration! (Haut.) Je vais suivre votre conseil, monsieur le baron.

Il sort.

SCÈNE VII.

HORTENSE, MONTLOUIS.

HORTENSE.

Sa mère serait contente si elle savait que vous l'envoyez au jeu!

MONTLOUIS, à la cheminée.

Bah! il est à Paris pour se déniaiser... Quand il perdrait une dizaine de louis, le grand mal!

HORTENSE.

Ce n'est pas une partie où l'on perde si peu.

MONTLOUIS.

Il ne perdra pas plus qu'il n'a dans sa poche, soyez tranquille.

HORTENSE.

Et vous?

MONTLOUIS.

Moi! je ne fais rien. Je perds mon temps.

HORTENSE.

Là-bas, ou ici?

MONTLOUIS.

Là-bas, certes! Ici, je le rattrape.

HORTENSE, remontant vers lui.

Très-galant. Je suis charmée qu'Ismaïl ne vous ait pas détroussé, car j'ai un service à vous demander.

MONTLOUIS, s'asseyant sur le tête-à-tête.

Un service d'argent ? A vos ordres, ma chère.

HORTENSE, accoudée sur le dossier.

Vous êtes tout à fait charmant aujourd'hui.

MONTLOUIS.

Moins que vous, sur ma parole ! Vous avez une toilette qui vous sied à ravir. Je vous regardais pendant le dîner et je me disais : Faut-il...

HORTENSE.

Que les hommes soient bêtes, n'est-ce pas ?

MONTLOUIS.

Ma foi, oui ! (A part.) Qu'est-ce que je dis donc? (Haut.) Bref, cette toilette est délicieuse, il faut la payer, et vous êtes à court... me voilà.

HORTENSE.

Je dois vous prévenir qu'elle est un peu chère... Elle se monte, avec quelques menus accessoires, à...

MONTLOUIS.

C'est bon ! c'est bon ! Nous réglerons le mémoire quand nos convives seront partis. Voulez-vous me donner une tasse de thé... chez vous ?

HORTENSE, à part.

En voici bien d'une autre ! (Haut.) En un mot, il me faut demain matin cinquante mille francs.

MONTLOUIS.

Vous dites ?

HORTENSE.

Je dis cinquante mille francs.

MONTLOUIS, à part.

Voilà qui me fait passer le goût du thé !

HORTENSE.

Pouvez-vous me les prêter?

MONTLOUIS.

Diantre! je m'attendais à deux ou trois cents louis... Mais cinquante mille francs!.. Que je suis simple! c'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Je le voudrais; malheureusement mes billets sont là.

MONTLOUIS.

Vous avez encore fait des billets? Vous m'aviez promis...

HORTENSE.

Que voulez-vous? Il faut vivre.

MONTLOUIS.

Il me semble pourtant que je fais assez bien les choses...

HORTENSE.

Avec qui?

MONTLOUIS.

Mais... avec vous sans doute... douze mille francs de pension pour votre toilette...

HORTENSE.

Que voulez-vous qu'on fasse avec douze mille francs? Vous savez mieux que personne le prix de nos fanfreluches...

MONTLOUIS.

Fanfreluches!.. permettez! Vous me ruinerez avec des fanfreluches pareilles!

HORTENSE.

Remarquez, mon ami, que je ne vous demande pas un cadeau, mais un prêt. Je vendrai encore une ferme...

MONTLOUIS.

Mais vous n'avez pas le droit de disposer sans mon autorisation...

HORTENSE, assise à la table.

Je le sais bien ; autrement je ne ferais pas de billets ! Vous m'autoriserez.

MONTLOUIS.

N'y comptez pas. C'est bon pour une fois. Vos billets sont nuls ; je ne les paierai pas.

HORTENSE.

Vous les laisserez protester ?

MONTLOUIS.

Parfaitement.

HORTENSE.

Ne dites donc pas d'enfantillages ! Et puisqu'il faut vous exécuter, exécutez-vous de bonne grâce.

MONTLOUIS.

Vous en parlez à votre aise, madame ! Je ne saurais être de bonne humeur quand vous tournez la loi pour m'imposer vos folies ruineuses ! — Les femmes ont de singulières idées en matière de probité.

HORTENSE.

De probité ?

MONTLOUIS.

Oui, madame, de probité ! Que penseriez-vous d'un associé qui dissiperait le fonds commun en prodigalités personnelles ? Eh bien ! nous ne sommes malheureusement plus qu'une raison sociale. Nos deux fortunes réunies nous permettent de mener un fort grand train ; si vous gaspillez la vôtre, que deviendra la maison ?

HORTENSE.

C'est juste, je n'avais pas envisagé la question sous cet aspect. J'en suis très-frappée; il vous appartenait de m'ouvrir les yeux; que ne l'avez-vous fait plus tôt!

MONTLOUIS, assis près de la table, en face d'elle.

Hé! madame, on n'apprend pas ces choses-là : on les sent!

HORTENSE.

Accablez-moi, vous en avez le droit... d'autant que mes fantaisies sont saugrenues! Qu'avais-je besoin, par exemple, de renouveler le meuble de mon salon chez Duval?

MONTLOUIS.

Le fait est...

HORTENSE.

De commander chez Herler un coupé orange et bleu?

MONTLOUIS, à part.

Orange et bleu?

HORTENSE.

Dont, par parenthèse, je suis dégoûtée d'avance, car il sera d'un goût détestable!

MONTLOUIS, à part.

Saurait-elle?..

HORTENSE.

D'acheter chez Mellerio un collier de perles noires?..

MONTLOUIS, à part.

Elle sait!

HORTENSE, se levant.

Oh! mon ami, je suis bien coupable! mais à tout péché miséricorde, n'est-ce pas?

Elle lui tend la main.

MONTLOUIS, penaud.

Vous êtes un ange !.. bien spirituel !..

HORTENSE.

Vous avez de l'indulgence.

MONTLOUIS, lui baisant la main.

Moins que vous ma chère. — Quand je pense que cette petite main parfumée est à moi...

HORTENSE.

Comme la Navarre au roi de France !

MONTLOUIS.

Je vous porterai votre argent... ce soir.

HORTENSE, vivement.

Non, demain... Je n'en ai besoin que demain, mon cher associé.

MONTLOUIS.

Prenez garde ! La nuit porte conseil.

HORTENSE.

La nuit... Blanche !

MONTLOUIS, à part.

Jusqu'à son nom ! Qui a pu me vendre ainsi ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JEAN, par la droite. Il entre vivement sans voir Montlouis.

MONTLOUIS.

Hé bien, mon jeune ami, comment vous a [illegible] la fortune ?

JEAN, s'arrêtant.

Très-bien, monsieur le baron.

MONTLOUIS.

Comme vous avez l'œil émerillonné ! Avouez qu'on se sent vivre autour d'un tapis vert.

JEAN.

C'est vrai ! je n'aurais jamais cru que le cœur pût battre si fort sur une carte !

MONTLOUIS.

Combien gagnez-vous ?

JEAN, montrant une liasse de billets de banque.

Tout cela !

LE BARON.

Ismaïl-Bey n'a donc plus la veine ?

JEAN.

Il est en train de perdre tout ce qu'il a gagné

LE BARON.

Et moi qui ne suis pas là ! Vous permettez... j'ai à rentrer dans quinze mille francs...

Il sort précipitamment par la droite.

SCÈNE IX.

HORTENSE, JEAN.

JEAN.

Vous m'avez porté bonheur, chère Hortense ! C'est pour vous que je jouais.

HORTENSE.

Pour moi?

JEAN.

Me ferez-vous la grâce de m'accepter comme créancier ?

HORTENSE, à part.

Il a fait cela ! (Haut.) Mon bon Thomé, oh ! que c'est gentil, que c'est amoureux ! Que je suis contente et que j'ai raison de vous aimer ! — Mais, vous n'espérez pas que j'accepte ? Vous êtes le dernier à qui je voulusse emprunter. Je n'ai plus besoin de personne d'ailleurs ; je viens de faire ma confession à M. de Montlouis, et c'est lui qui me tire d'embarras. — Eh bien ! pourquoi cet air penaud ?

JEAN.

J'étais si heureux que vous fussiez sauvée par moi ! — Que vais-je faire de cet argent maintenant ?

HORTENSE.

Vous allez le serrer dans votre tiroir.

JEAN.

Non, il me fait peur ! Je me suis senti joueur dans l'âme pendant cette partie endiablée. Si je garde cet argent, je suis perdu.

HORTENSE.

Alors fondez un prix de vertu, et encore, non ! On vous le décernerait.

JEAN, s'asseyant sur le canapé à gauche.

Tout vous est matière à raillerie...

HORTENSE, derrière le canapé.

Grand enfant ! ne voyez-vous pas qu'il y a un Dieu pour les amoureux, et que la Providence vous envoie l'outil de votre fortune ? Ne le lui jetez pas à la tête ! Vous voilà armé, lancez-vous dans la mêlée et faites votre trouée.

JEAN.

Oh ! je ne veux plus toucher une carte.

HORTENSE.

Vous ferez bien, mais qui vous parle de cela? Lancez-vous dans le monde des affaires, de la spéculation... Vous en connaissez maintenant les coryphées; vous avez de la chance au jeu, allez!

JEAN.

Est-ce vous qui parlez, Hortense?

HORTENSE.

Oui, moi qui vous aime et qui ne veux pas que vous me reprochiez un jour de vous avoir laissé manquer votre destinée. Vous n'êtes pas fait pour vivre en gentilhomme campagnard. La Bretagne, le manoir paternel, les gars et le biniou, tout cela est bon en passant. Rappelez-vous vos vagues aspirations vers un monde plus vivant...

JEAN.

Ah! mes rêves étaient de gloire et d'amour, et non pas d'argent. Je ne désire plus rien : vous m'aimez, je suis le maître du monde! Votre amour est un luxe d'Orient, je n'en veux pas d'autre.

HORTENSE.

Mais pour conserver celui-là, tête de bois! il faut rester à Paris, et on ne vit pas à Paris de l'air du temps! La passion est une belle chose, mais ce n'est pas une carrière... « Monsieur le vicomte Jean de Thommeray! — Qu'est-ce qu'il est? — Il est passionné. » — Franchement, cela ne suffit pas.

JEAN, se levant.

Je serais fort ridicule, en effet, si mon dessein était de ne rien faire.

HORTENSE.

Et quelle profession prendrez-vous qui vous donne tout de suite un état dans notre monde? La profession de la gloire? Si vous aspirez à une célébrité quelconque, dites-le, et je vous permets de rester pauvre; sinon, non.

JEAN.

J'aspire à vivre honnêtement d'un travail honnête.

HORTENSE.

Quel travail vous donnera chevaux et voitures ? Prétendez-vous me suivre à pied dans le tourbillon qui m'emporte ? Croyez-vous que ma vanité de femme y trouverait son compte ?

JEAN.

C'est par vanité que vous voulez faire de moi un agioteur?

HORTENSE.

Agioteur ! Il a des mots du siècle dernier ! Quelle drôle d'époque que cette Bretagne ! — Supposez-vous que M. de Montlouis et tant d'autres gentilshommes soient cotés agioteurs? Au lieu de faire valoir leurs terres, ils font valoir leurs capitaux, et personne ne songe à demander leur profession. Ils n'en ont pas d'autre que de mener grand train. C'en est une et non des moins utiles peut-être ; ils sont les metteurs en circulation. Faites comme eux, soyez de votre temps, soyez de votre monde... et du mien !

JEAN.

Si vous m'aimiez, Hortense, vous ne me demanderiez pas de vous suivre dans votre tourbillon, comme vous dites : vous en sortiriez vous-même.

HORTENSE.

Est-ce que c'est possible ? C'est mon élément, ce tourbillon ! D'ailleurs vous ne m'aimeriez bientôt plus, si je cessais d'être une des reines de la mode... Ne levez pas les épaules, c'est la vérité. Voyons, Thomé : je suis un peu votre aînée par l'âge et beaucoup par la science de la vie... croyez-moi et obéissez-moi.

JEAN.

Vous le voulez ?

HORTENSE.

Je le veux.

JEAN.

Voilà l'homme qu'il faut être pour vous plaire? Vous en êtes bien sûre?

HORTENSE.

Bien sûre.

JEAN.

Eh bien, je le serai... et puissiez-vous ne le regretter jamais!

HORTENSE.

Que voulez-vous dire? — Où allez-vous?

JEAN.

Au jeu.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MONTLOUIS, JONQUIÈRES, par la droite, puis ROBLOT.

JONQUIÈRES.

Trop tard, monsieur le vicomte, le combat a cessé faute de combattants.

JEAN.

Déjà?

JONQUIÈRES.

Déjà? Il est deux heures du matin.

JEAN.

Mais je dois une revanche à Ismaïl-Bey.

MONTLOUIS.

Allez la lui donner au cercle, où il achève sa nuit.

JEAN.

Au cercle? Je n'en fais pas partie.

MONTLOUIS.

C'est une faute, je vous présenterai.

JONQUIÈRES, indiquant Roblot qui entre.

En attendant, si vous tenez à faire un dernier banco avant de vous coucher, voici un partenaire qui vous proposera une affaire à pile ou face.

ROBLOT.

A pile ou face? Prenez garde, monsieur, vous me feriez passer pour un faiseur, ce que je ne suis pas. L'affaire est parfaitement honorable.

JONQUIÈRES.

Je ne dis pas le contraire.

JEAN, à part.

Cela me suffit.

ROBLOT.

Elle est magnifique, si elle réussit.

JONQUIÈRES.

D'accord, mais il y a autant de chances contre que pour...

ROBLOT.

Par conséquent, autant pour que contre.

JONQUIÈRES.

C'est ce qu'on appelle pile ou face, mon cher monsieur.

JEAN.

Je fais cinquante mille francs!..

ROBLOT.

Est-ce sérieux, monsieur le vicomte ?

JEAN.

Tellement sérieux que voici la somme.

Il lui tend une poignée de billets de banque.

HORTENSE, bas à Jean.

Perdez-vous l'esprit ?

JEAN, de même.

Je vous obéis.

JONQUIÈRES, à part.

Avec sa veine, ce gaillard-là est capable d'amener fève.

JEAN, à Roblot.

Comptez, monsieur.

ROBLOT.

Inutile... je m'en rapporte à vous. Je vais vous faire un reçu.

JEAN.

Inutile... j'ai confiance.

JONQUIÈRES, à part.

Très-fort... il y a des témoins.

ROBLOT.

Vous commencez ma fortune, monsieur le vicomte, je ferai la vôtre.

JEAN.

Amen ! Adieu, madame. — Messieurs...

MONTLOUIS.

Et vous allez dormir par là-dessus ?..

JEAN.

A poings fermés.

Il sort par la gauche.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins JEAN.

JONQUIÈRES.

Comme Alexandre la veille de...

ROBLOT.

La veille d'Austerlitz...

MONTLOUIS.

Quel casse-cou !

JONQUIÈRES.

Bah ! la fortune aime les audacieux : elle est femme...

ROBLOT.

Voilà donc pourquoi vous êtes timide avec elle ?

JONQUIÈRES.

Timide avec les femmes, moi ? Je fais cinquante mille francs !

ROBLOT.

Vous aussi ?

JONQUIÈRES.

Comme le jeune homme ! voilà ma timidité ! Belle dame, je suis votre serviteur ; bonsoir, baron. (A Roblot.) Vous passerez demain à la caisse.

Il sort, Montlouis le reconduisant.

ROBLOT, à Hortense.

La soirée a-t-elle été aussi bonne pour vous que pour moi ?

HORTENSE, distraite.

Oui, merci, Roblot, merci.

ROBLOT, en sortant.

Qu'a-t-elle donc?

HORTENSE, seule.

« Puissiez-vous ne le regretter jamais! » — Ah! je le regrette déjà!..

Le rideau baisse.

ACTE TROISIÈME.

Riche salon de garçon. — A droite, un bureau de Boule et ce qu'il faut pour écrire. — A gauche, un canapé. — Au milieu, vers le fond, une table carrée flanquée de deux fauteuils. — Deux portes latérales dans des pans coupés.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, ROBLOT, BOISLANGEAIS, CHAMPIN, CHATEAUVIEUX, JUSTIN, servant le café.

CHAMPIN, debout derrière la table.

Mes compliments, vicomte, votre déjeuner était exquis; vous êtes un véritable gourmet.

JEAN, assis.

Je n'ose pas m'en flatter, mais j'avoue que je préfère le Château-Yquem au cidre de Bretagne.

CHAMPIN.

Le vôtre est délicieux. Où vous le procurez-vous?

JEAN, désignant Roblot étendu sur le canapé.

Demandez à mon ordonnateur général, mon cher Champin.

BOISLANGEAIS, d'une voix poussive.

Je propose un toast ainsi conçu : « Au magicien à qui trois mois ont suffi pour métamorphoser le druide Thommeray en prince de la jeunesse — *princeps juventutis*... à Roblot! »

TOUS.

A Roblot!

ROBLOT, se levant.

A moi, messieurs.

JEAN.

Doucement, maître Roblot! Le magicien, ce n'est pas vous : c'est Paris! C'est la fournaise où tout flambe à la fois, le cerveau, le cœur et les sens, où les préjugés fondent comme cire, où l'esprit petille, où l'argent ruisselle, où le plaisir déborde! J'ai plus vécu en six mois que je n'avais fait en vingt-cinq ans! J'ai appris et compris plus de choses que je n'aurais fait là-bas en cent ans! Toutes les puissances de mon être sont en action, j'aspire la vie par tous les pores... Quel enchantement! quel vertige!

CHATEAUVIEUX.

Tu me fais l'effet d'un jeune ours ivre de raisin.

CHAMPIN.

Et de raisin de Corinthe encore!

ROBLOT.

C'est le plus capiteux.

BOISLANGEAIS.

Et le plus cher... *Non licet omnibus...*

JEAN.

Ce diable de Boislangeais! Il perd tout, son argent, ses cheveux, ses dents; il n'y a que son latin qu'il ne peut pas perdre.

BOISLANGEAIS.

C'est mon cachet, *sigillum meum...*

CHATEAUVIEUX, à Jean.

Est-ce aussi Roblot qui t'a trouvé cet appartement?

JEAN.

Non, c'est moi.

CHATEAUVIEUX.

Grand style !

CHAMPIN.

Mais quelle idée de vous loger quai Malaquais?

JEAN.

Chacun chez soi, mon cher : je suis du faubourg comme vous êtes du boulevard.

ROBLOT.

D'ailleurs, il y a bien aussi quelques financiers par ici : l'hôtel de Jonquières...

CHAMPIN.

Chut! Ne parlez pas de Jonquières devant Boislangeais, ce sont les frères ennemis.

BOISLANGEAIS, sur le canapé.

Les cousins ennemis.

CHATEAUVIEUX.

Sa femme n'était-elle pas une Gondreville ?

BOISLANGEAIS.

Oui, notre parente à je ne sais quel degré... Mais mon auguste famille ne reconnaît pas la parenté, en sorte que je suis obligé de tenir ce brave homme à distance, à mon grand regret.

CHATEAUVIEUX.

Et au sien ! Je crois qu'il donnerait gros pour se réconcilier.

CHAMPIN.

Toute vanité blessée devient une passion.

BOISLANGEAIS, se levant.

Très-profond! Voyez plutôt les femmes qu'on néglige, comme elles s'attachent!

JEAN, près du bureau.

Vous croyez?

BOISLANGEAIS.

En doutez-vous, par hasard?.. Aphorisme : négligez Célimène, vous avez Hermione.

JEAN, à part.

Voilà qui m'explique Hortense.

CHATEAUVIEUX, à la table du milieu.

Eh bien, moi, si j'étais femme, je ne craindrais pas d'être un peu trompée par mon amant... Il y a des dédommagements.

BOISLANGEAIS.

D'abord elles regagnent en respect ce qu'elles perdent en empressement.

CHAMPIN.

La maîtresse qu'on trompe passe à l'état de femme légitime, comme disait mon oncle.

CHATEAUVIEUX.

Ton oncle disait cela? Sais-tu que ce n'est pas trop bête pour une culotte de peau?

JEAN.

Est-ce que votre oncle était le brave général Champin?

CHAMPIN.

Lui-même, sabretache!

BOISLANGEAIS.

Celui qui a jonché de son cadavre tous les champs de bataille de l'Europe.

ROBLOT.

Et qui a laissé pour tout héritage à son neveu le souvenir de sa gloire et un magnifique nez d'argent.

JEAN, à Champin.

Et vous ne portez pas ce bijou?

CHAMPIN.

J'ai des goûts simples... Il m'est trop grand.

CHATEAUVIEUX.

Dis donc, Champin, pour quelle heure as-tu commandé ton coach?

CHAMPIN.

Pour une heure et demie.

CHATEAUVIEUX.

N'est-ce pas un peu tard? Nous avons à prendre Valchevrière et Puiseux.

CHAMPIN.

Oui, mais avec mes quatre chevaux nous serons au champ de courses en vingt minutes.

ROBLOT.

Quel est le favori?

CHAMPIN.

Diamant.

JEAN.

Eh bien, je parie trois cents louis pour *Miss Arabelle!* Personne ne tient?

CHATEAUVIEUX.

Tu as trop de chance au jeu.

BOISLANGEAIS.

Je crois bien, il n'a pas de maîtresse.

CHAMPIN.

Dites qu'on ne lui en connaît pas.

CHATEAUVIEUX.

Moi, je lui en connais une.

JEAN.

Tu es plus avancé que moi.

CHATEAUVIEUX.

Sournois! Je vous fais juge, messieurs.

BOISLANGEAIS, à cheval sur une chaise au milieu.

Bon! voilà Chateauvieux content! Il tient un récit.

CHATEAUVIEUX.

Il y a trois jours, nous sortions, Thommeray et moi...

BOISLANGEAIS.

Des portes de Trézènes.

CHATEAUVIEUX.

Nous sortions de chez Laurent, au Palais-Royal, où je venais d'acheter une tabatière...

BOISLANGEAIS.

Pour ta maîtresse?

CHATEAUVIEUX.

Si Boislangeais persiste dans son système d'interruptions, je quitte la tribune.

TOUS.

Silence à Boislangeais!

CHATEAUVIEUX.

Nous voyons passer dans le jardin une délicieuse créature de la dernière élégance, suivie par un tas de galopins et par quelques badauds auxquels nous nous joignons. On riait en se montrant un chignon extravagant retenu sur sa tête par

un gros peigne d'écaille... Jamais la folie du cheveu n'avait été poussée si loin.

BOISLANGEAIS.

Un seul mot : blonde ou brune?

JEAN.

Blonde.

BOISLANGEAIS.

Tant pis. Tu m'intéresses vivement, Chateauvieux, continue; je suis suspendu à tes lèvres.

CHATEAUVIEUX.

Merci bien! Voilà qui me ferme la bouche.

JEAN.

Bravo, Chateauvieux! bien répliqué.

CHATEAUVIEUX.

Je passe parole à Thommeray.

BOISLANGEAIS, retournant sa chaise vers Jean.

J'accepte cette commutation de peine.

JEAN.

La belle allait son chemin avec un superbe dédain des rieurs, quand un de ces polissons lui tendant sa casquette d'une main et lui montrant de l'autre un passant chauve qui s'épongeait : « Un peu de cheveux, s'il vous plaît, pour un pauvre père de famille qui n'en a pas! » Là-dessus éclat de rire général qui dégénère bientôt en huées... La demoiselle s'arrête, rouge comme une pivoine; elle enlève son peigne, et on voit ruisseler jusqu'à ses talons un fleuve de soie et d'or.

CHAMPIN.

Bravo, la déesse!

CHATEAUVIEUX.

La foule applaudit, la petite dame double le pas pour échapper à son triomphe; Thommeray se précipite, et lui offrant le bras avec son plus grand air d'Amadis : « Ma voiture est à deux pas, madame, permettez-moi de la mettre à vos ordres. »

BOISLANGEAIS.

Des chevaliers français...

CHAMPIN.

Vicomte, je tiens vos trois cents louis.

JEAN.

Vous avez tort, car cette charmante fille ne m'a encore rien accordé.

BOISLANGEAIS.

Tu ne lui as donc rien offert?

JEAN.

Que si fait! Je lui ai envoyé hier soir un peigne garni de saphirs... et j'attends sa réponse.

CHAMPIN.

Elle ne se fera pas attendre.

JUSTIN, entrant.

Le coach de ces messieurs est en bas.

JEAN.

Partons.

JUSTIN.

Une carte pour monsieur le vicomte.

JEAN.

Le comte et la comtesse de Thommeray...

BOISLANGEAIS.

Les auteurs de tes jours?

JEAN, à Justin, qui enlève sur un plateau le café et les liqueurs.

Ils sont là?

JUSTIN.

Pardon, monsieur le vicomte... Ils ont attendu cinq minutes dans le petit salon et ils sont partis.

JEAN.

Diable! on entend à côté tout ce qui se dit ici. Avons-nous été convenables?

BOISLANGEAIS.

A peu de chose près. D'ailleurs, tant pis pour eux s'ils écoutent aux portes chez un garçon.

JEAN.

Entendre n'est pas écouter, un fils n'est pas un garçon... Je serais désolé que ma mère...

JUSTIN.

Que monsieur le vicomte se rassure; on entendait très-peu, je faisais semblant de ranger pour faire du bruit.

ROBLOT.

Très-intelligent.

JEAN.

A quel moment sont-ils entrés?

JUSTIN.

Au moment où on disait que monsieur le vicomte n'a pas de maîtresse.

JEAN.

Bon cela!.. Et quand sont-ils sortis?

JUSTIN.

Au moment où la dame ôtait son peigne.

JEAN.

Il n'y a que demi-mal. — Ils n'ont rien dit?

JUSTIN, sur la porte, emportant le plateau.

J'oubliais : M. le comte a dit à madame la comtesse : « Allons-nous-en, notre place n'est pas ici. » Et en me remettant sa carte : « Dites à votre maître que je rentrerai chez moi à quatre heures et que je l'attendrai. »

JEAN.

A quatre heures?

JUSTIN.

Oui, monsieur

JEAN.

C'est bien. Allez. (Justin sort.) Partez sans moi, mes amis; je suis consigné.

CHAMPIN.

Quels rabat-joie que les pères!

BOISLANGEAIS.

On n'en a qu'un, on le croit au fin fond de la Bretagne... Paf! il paraît au dessert pour vous troubler la digestion.

JEAN.

J'ai l'estomac plus solide que ça, mon cher.

CHATEAUVIEUX.

N'empêche qu'en lisant la terrible carte tu as changé de couleur.

JEAN, ricanant.

Moi? Allons donc!

BOISLANGEAIS.

Ton père doit être un bonhomme de l'ancien jeu?

JEAN.

En plein!.. Mais soyez tranquilles : il ne me mangera pas, vous me retrouverez tout entier.

CHATEAUVIEUX.

Adieu donc. Bien du plaisir.

CHAMPIN.

Je tiens vos trois cents louis.

JEAN.

C'est entendu.

Il les reconduit par la droite.

SCÈNE II.

JEAN, ROBLOT.

ROBLOT, se carrant sur le canapé.

Qu'on est bien chez les autres!

JEAN.

Hé bien, maître Roblot, vous n'allez pas aux courses?

ROBLOT.

Ma foi, non! Je digère... Et puis m'est avis que vous avez peut-être besoin de votre conseiller intime.

JEAN, avec une légèreté affectée.

C'est possible; l'arrivée de mon père ne laisse pas de m'inquiéter. Ses dernières lettres me rappelaient instamment. J'ai bien peur qu'il ne vienne me chercher.

ROBLOT.

Et par l'oreille encore.

JEAN.

L'entrevue sera... laborieuse! Après tout, il fallait en

venir là... J'ai épuisé tous les atermoiements. — Je ne voudrais pourtant pas me brouiller avec lui. — Qu'est-ce que je vais lui répondre?

ROBLOT.

A votre place, moi...

JEAN.

Parbleu! je suis curieux de savoir ce qu'à ma place, vous répondriez à papa Roblot.

ROBLOT.

Je lui répondrais, à papa Roblot : « Tu veux que je retourne planter tes choux? Je vaux mieux que ça, je trouve des truffes ! » Et je lui en mettrais quelques échantillons sous le nez.

JEAN.

Ménagez donc vos métaphores, mon cher.

ROBLOT.

Hé bien, sérieusement, quand vous prouverez, pièces en main, à monsieur votre père, que, grâce au fidèle Roblot, vous êtes en train de redorer votre blason sans forfaire à l'honneur, il finira par entendre raison.

JEAN.

Ce n'est pas là que le bât me blesse. J'ai une fiancée en Bretagne.

ROBLOT.

Oh!.. Yvonnette!

JEAN.

Mademoiselle de Kéror, une adorable enfant avec qui j'ai été élevé, que j'aime comme une sœur...

ROBLOT.

Et qui vous aime comme un frère!.. mais c'est défendu, ces mariages-là!

JEAN.

Les paroles sont données, et mon père n'entend pas rail lerie sur ce point.

ROBLOT.

Quelle dot?

JEAN.

Est-ce que je sais!

ROBLOT.

A-t-elle un million?

JEAN.

Non, certes!

ROBLOT, assis près de la table du milieu.

Alors, n'en parlons plus. Je refuse mon consentement. D'ailleurs, j'ai un autre parti en vue.

JEAN.

Vous dites?

ROBLOT.

La fille d'un banquier de nos amis; 1,500,000 francs de dot; physique très-suffisant, famille honorable...

JEAN.

De quoi diable vous mèlez-vous, mon bon ami?

ROBLOT.

De vos affaires, parbleu! Je ne fais que cela depuis trois mois et vous ne vous en trouvez pas plus mal, soit dit sans reproches. Si vous ne m'aviez pas confié vos 50,000 francs, que je vous ai quintuplés...

JEAN.

Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez, mais...

ROBLOT.

Je ne vous porte aucun intérêt, monsieur le vicomte, vous ne me devez aucune reconnaissance.

JEAN, s'asseyant en face de lui.

Alors je ne comprends pas...

ROBLOT.

C'est fort simple. Je suis un homme de génie, je crois vous l'avoir déjà dit, et comme tel, j'ai tout de suite reconnu ce qui me manque pour arriver vite et haut. Je suis de ceux qui doivent s'attacher à la fortune d'un autre. Or, les fortunes toutes faites n'ayant pas voulu de moi, je me suis rabattu sur une fortune à faire. Je vous ai rencontré; vous avez tout ce qui me manque et je vous ai choisi...

JEAN.

Pour servir de ballon à votre nacelle?

ROBLOT.

Vous l'avez dit. Voilà pourquoi je vous gonfle.

JEAN, se levant.

Prenez garde de me gonfler d'orgueil, monsieur Roblot. Comment! j'avais l'honneur à mon insu...

ROBLOT.

Ne dites pas l'honneur, monsieur le vicomte, dites le bonheur.

JEAN.

L'un et l'autre, monsieur Roblot. Ah çà! maintenant que je suis admis dans votre confidence, me direz-vous en quoi mon célibat vous gêne?

ROBLOT.

Volontiers. Vous n'êtes jusqu'ici qu'un joueur heureux, et ce qui vous vient par la flûte s'en va par le tambour. Il est temps d'asseoir votre situation. Il nous faut une base d'o-

pérations sérieuse. Or, vous avez entre les mains une valeur considérable qui dort...

JEAN.

Mon titre, n'est-ce pas? Et vous me proposez de le vendre?

ROBLOT.

De le négocier... Tous les titres sont négociables. Ne faisons pas de donquichottisme, que diable! Les mariages d'argent n'ont-ils pas eu cours de tout temps dans la noblesse? C'est ce que vos aïeux appelaient fumer leurs terres.

JEAN.

C'est possible, mon cher, mais je n'ai pas été élevé à considérer le mariage comme un engrais. D'ailleurs, je ne suis pas encore las de ma liberté. J'ai eu une jeunesse sévère, moi, ou pour mieux dire, je n'en ai pas eu du tout. J'ai toujours vécu dans un cloître, l'armée ou la famille. Aussi je suis plein de tentations inassouvies, de curiosités lancinantes. Le fruit défendu ne me suffit déjà plus...

ROBLOT.

Il vous le faut confit?

JEAN.

Oui! Tenez, la rencontre de cette belle fille, l'autre jour, a fait une révolution en moi. Quand elle a tordu ses cheveux dans ma voiture pour les rattacher sur sa tête, elle en a exprimé un parfum qui m'a donné le vertige. Ah! ces femmes-là ont un philtre! Elles versent une ivresse inconnue! C'est le haschisch de l'amour!

ROBLOT.

Il est certain qu'elles sont fort agréables. Mais depuis quand le mariage est-il incompatible avec une honnête licence? Vous ne tenez pas à vous afficher, je suppose?

JEAN.

A m'afficher, non; à ne pas me gêner, oui! Vivent les

amours faciles! Au diable le mystère, les scènes dramatiques les femmes qui pleurent! J'en ai par-dessus la tête!

ROBLOT.

C'est bien dangereux, mon cher, les femmes qui pleurent! Ça ennuie, ça agace, mais ça flatte, et on s'y attache plus qu'on ne croit. Méfiez-vous.

JEAN.

Ce n'est pas pour moi que je parle... je n'ai pas de liaison.

ROBLOT.

Bien entendu.

JUSTIN, par la droite.

Mademoiselle de Montglave.

ROBLOT.

Blanche? J'aurais dû la deviner au signalement de la chevelure.

JEAN.

Vous la connaissez?

ROBLOT.

Un peu! Nous nous tutoyons.

JEAN.

Est-ce que?..

ROBLOT, passant au fond.

Jamais!.. Moi, je suis l'ami des femmes.

JEAN, à Justin.

Faites entrer.

ROBLOT, à part.

Ah! mais non, je n'entends pas qu'elle le dévore!

SCÈNE III.

JEAN, ROBLOT, BLANCHE, par la droite.

JEAN, allant au-devant de Blanche.

Ah! mademoiselle...

BLANCHE, s'asseyant près de la table.

Vous vous attendiez à ma visite, monsieur le vicomte.

JEAN.

Je la souhaitais, mademoiselle.

BLANCHE.

Après votre envoi d'hier soir, vous n'en doutiez pas, avouez-le; vous m'avez fait de la peine, monsieur.

ROBLOT, à part, au fond.

Le grand jeu?

JEAN.

Je serais désolé, mademoiselle...

BLANCHE.

Vous avez été maladroit et mal inspiré! J'en aurais pleuré.

ROBLOT, s'avançant.

Si tu avais des larmes.

BLANCHE.

Tiens, Caniche! (A Jean.) Vous connaissez Caniche?

JEAN.

Je suis son meilleur aveugle.

BLANCHE, riant.

Très-joli! Je ris et je n'en ai pas envie. Dis-moi des bêtises, Léopold; j'ai le cœur gros.

ROBLOT.

Bah! ça te fait cet effet-là... C'est comme un grain de sable qu'on a dans l'œil.

BLANCHE.

Non, j'ai du chagrin... C'est bête comme tout! J'étais partie pour un roman; c'est la première fois que ça m'arrive... patatras! un bijou! Je n'en veux pas, de vos pierres! Je vous les rapporte. (Elle jette l'écrin sur la table.) Si c'est pour m'acheter, elles sont trop petites.

ROBLOT, à part.

Une vraie toquade!.. A-t-il une veine!..

JEAN, ouvrant l'écrin.

Vous n'avez donc pas regardé sous le peigne?

BLANCHE.

Ma foi, non... j'étais outrée!.. Qu'est-ce qu'il y a? (Jean retire de l'écrin un papier plié en quatre et le lui donne.) La facture? (Elle pose son ombrelle sur le canapé pour ouvrir le papier.) Des vers! oh! mes enfants, des vers!

ROBLOT, à part.

Qu'il est jeune, mon Dieu!

BLANCHE, lisant, sur le canapé.

Dans vos cheveux plus blonds que la moisson dorée
Et plus ondoyants qu'elle au souffle des zéphirs,
Laissez-moi, ma Blanche adorée,
En guise de bluets semer quelques saphirs...

Oh! que c'est joli! que je suis contente! Des vers! on ne m'en avait jamais fait!

JEAN.

Ils n'ont plus de sens si vous ne gardez pas le peigne.

BLANCHE.

Je le garde maintenant! je le garde! et je vous jure que je ne le mettrai jamais dans ma vente.

JEAN, assis près du canapé.

Quelle étrange créature vous êtes!

BLANCHE.

Je vous plais ainsi?

JEAN.

A la folie!

BLANCHE.

J'aime vos yeux, mon cher Jean... Est-ce que vous n'avez pas d'autre nom?

JEAN.

Pas d'autre.

BLANCHE.

Celui-là me gênera bien. (A Roblot qui prend son chapeau.) Tu t'en vas, Roblot?

ROBLOT.

Dame! Je m'ennuie, moi.

BLANCHE.

Attends un peu, tu me mettras en voiture.

JEAN.

Vous pensez déjà à me quitter?

BLANCHE.

Je reviendrai, mon cher petit saint Jean.

ROBLOT, à part.

Petit saint Jean... déjà! Comme elle y va!

BLANCHE.

Voulez-vous me donner à dîner?

JEAN.

Je crois bien!

BLANCHE.

Nous achèverons la soirée au spectacle. Je viendrai vous prendre à sept heures.

JUSTIN.

Madame la comtesse de Thommeray.

JEAN.

Ma mère!..

BLANCHE, se levant vivement.

La mère? Ohé! par où s'en va-t-on?

JEAN, ouvrant la porte de gauche.

Par le petit escalier... Montrez-lui le chemin, Roblot.

BLANCHE, sur la porte.

Ici, Caniche.

Blanche et Roblot sortent par la gauche; Jean va à la rencontre de sa mère par la gauche.

JEAN, seul, à Justin.

Faites entrer.

SCÈNE IV.

JEAN, LA COMTESSE.

JEAN, allant à sa mère, avec embarras.

Ma mère, que je suis heureux de vous voir!

LA COMTESSE, lui ouvrant ses bras, après un silence.

Je t'embrasse malgré tout, mon pauvre enfant. Ton père est sorti d'ici tellement irrité, il te réserve un si rude accueil, que j'ai cru devoir me mettre entre vous.

Elle s'assied près du bureau.

JEAN, debout.

Irrité?

LA COMTESSE.

Cela t'étonne? Six mois de Paris t'ont-ils changé au point que ta conscience soit déjà muette?

JEAN.

Mais, ma mère, je ne fais rien qui puisse la troubler. Quels contes vous a-t-on débités?

LA COMTESSE.

Hélas! on nous a dit la vérité; ta maison seule témoignerait contre toi. D'où te vient ce luxe? Comment le soutiens-tu?

JEAN.

Je gagne beaucoup d'argent.

LA COMTESSE.

Au jeu?

JEAN.

A la Bourse. Je fais des affaires, mais je les fais en galant homme, soyez-en sûre. Je ne m'expose pas à perdre ce que je ne pourrais payer; je joue mon argent et non mon honneur.

LA COMTESSE.

Je ne t'ai jamais fait l'injure d'en douter; mais ne sens-tu pas que cela même n'est digne ni de toi ni de nous? Si ta conscience était aussi tranquille que tu veux le croire, pourquoi nous aurais-tu fait un mystère de la vie que tu mènes?

JEAN.

Vous voyez bien que j'avais raison, puisque, au premier avis, vous accourez tous deux éperdus comme pour me sauver de l'abîme. Qu'ai-je fait pourtant qui justifie cet effarement? Je vis des idées de mon époque, comme vous avez

vécu des idées de la vôtre; voilà mon crime. Si vous consultiez le carnet de mon agent de change, vous m'y verriez en nombreuse et bonne compagnie. Le temps n'est plus des patrimoines lentement accrus et transmis religieusement; on n'amasse plus la fortune...

LA COMTESSE.

On la ramasse!

JEAN.

Pas dans la boue, croyez-le bien. Je ne suis pas tombé s bas que vous l'imaginez.

LA COMTESSE.

Soit! mais tu tombes de si haut!

JEAN.

Du haut des illusions dans la vérité.

LA COMTESSE.

La vérité? Il n'y a rien de vrai que nos croyances, et ne vois-tu pas que les tiennes ne sont plus à la hauteur des nôtres, quand tu places l'argent sur l'autel où nous plaçons l'honneur?

JEAN.

J'ai le culte de l'honneur aussi bien que vous, mais il n'est pas plus immuable que toutes les autres lois. Ne nous défend-il pas aujourd'hui des choses qu'il permettait à nos pères? Eh bien, par contre, il nous en permet qu'il leur défendait. L'homme d'honneur doit suivre les variations de l'honneur, comme l'homme à la mode suit les variations de la mode, sans résistance et sans exagération.

LA COMTESSE.

O mon fils! Qui a pu en si peu de temps détruire mon ouvrage de tant d'années? Qui a pris sur toi plus d'influence que ta mère? Tes amis disaient tantôt que tu n'as pas de maîtresse! Rien qu'à t'écouter, je sens que tu en as une,

une des plus dangereuses. Il n'y a qu'une femme qui puisse faire tant de mal et si vite! — Que Dieu lui pardonne! La malheureuse sera assez punie si elle t'aime; en abaissant ton idéal jusqu'à elle, elle a semé dans ton cœur son propre châtiment. Tu l'abandonneras pour descendre encore, et déjà te voici à la courtisane, c'est-à-dire au mépris de l'amour... Ne nie pas, nous t'avons entendu. — Jean, mon fils, arrache-toi à ce milieu empoisonné, il en est temps encore! Remonte à ta vertu première, reviens te purifier près de Marie... Tu ne réponds pas!

JEAN.

Quel abus faites-vous de votre empire sur moi! Que me demandez-vous?

LA COMTESSE.

Je te demande de tenir la foi jurée. L'honneur de ton temps te permet-il d'y manquer?

JEAN.

Ai-je donc juré d'épouser Marie à jour fixe? Et croyez-vous le moment bien choisi? Il y a des choses plus faciles à dire à un père qu'à une mère; mais enfin, puisque vous avez surpris ou deviné les secrets de mon existence, trouvez-vous que je sois en état de grâce suffisante pour le mariage? Le milieu où je vis a allumé dans ma tête et dans mon sang des ardeurs funestes, soit! mais vous ne les éteindrez pas avec un verre d'eau. Faites plutôt la part du feu, dans l'intérêt même de Marie; je l'épouserai un jour...

LA COMTESSE.

Non! tu ne l'épouseras pas! Tu feras un mariage d'argent; voilà où tu vas.

JEAN.

Je viens de refuser une dot d'un million cinq cent mille francs.

LA COMTESSE.

Tu l'acceptera demain! Du mépris de l'amour au mépris du mariage, il n'y a qu'un pas. Au nom du ciel, entends-moi! Écoute ta vieille amie! Si c'est trop que te demander un retour définitif, accorde-nous un mois, accorde-nous huit jours! Viens te retremper dans l'atmosphère de la famille. Si la pure lumière de ta vie d'autrefois ne chasse pas de ton cerveau troublé les hallucinations de la fièvre, eh bien! tu nous quitteras... et cette fois pour toujours... Tu ne peux pas me refuser cela!

JEAN.

Je ne peux rien vous refuser, ma mère!

LA COMTESSE.

Nous partons ce soir...

JEAN.

Je vous rejoindrai dans le courant de la semaine.

LA COMTESSE.

Non! Pars avec nous... autrement tu ne partirais pas!

JEAN.

Mais... ce soir, c'est bien court...

LA COMTESSE, lui mettant ses bras autour du cou.

Je t'en supplie!.. fais-moi la grâce tout entière! Je ne vivrais pas là-bas jusqu'à ton arrivée... Laisse-moi emporter mon trésor avec moi!

JEAN, lui prend la tête dans les mains et l'embrasse.

A quelle heure partez-vous?

LA COMTESSE.

A huit heures.

JEAN.

Vous me trouverez à la gare.

LA COMTESSE, le couvrant de larmes et de baisers.

Merci, mon enfant bien-aimé! Je savais bien que je te sauverais... Je cours porter cette bonne nouvelle à ton père Ah! ce moment nous paie bien des heures sombres... A bientôt.

JEAN.

A bientôt.

LA COMTESSE, sur la porte.

A huit heures.

JEAN.

A huit heures.

Elle sort.

SCÈNE V.

JEAN, seul, assis près de la table; puis JUSTIN.

JEAN.

Pauvre chère mère! Elle ne saura jamais quelle soirée je lui sacrifie... Mais sa joie vaut bien ce sacrifice... Et puis ce voyage est une heureuse inspiration : il aura des résultats qu'ils ne prévoient guère là-bas! Ils espèrent me retenir dans leurs eaux dormantes : c'est moi qui les remettrai dans le courant. — Et, qui sait? je trouverai peut-être moyen d'arranger un mariage entre Marie et l'un de mes frères... N'a-t-elle pas pour eux la même affection que pour moi? Elle doit épouser l'aîné... Je suis prêt à céder tous mes droits d'aînesse. (S'approchant du bureau.) Écrivons à Hortense pour lui annoncer mon départ. — Et Blanche! Il faut la décommander pour ce soir. Comment prendra-t-elle la chose? Fort mal, sans aucun doute. C'est une rupture... tant mieux! J'aurais eu des remords. Hortense ne mérite pas cela. Ces

fous avaient raison : ma demi-infidélité rend mon amour pour elle plus respectueux. — Expédions Blanche (Écrivant.) « Mademoiselle, à mon grand regret... »

JUSTIN, par la droite, mystérieusement

Une dame voilée demande si monsieur le vicomte est seul.

JEAN, tout en écrivant.

Une dame voilée?.. Attendez un moment. — Ah! Justin, vous préparerez ma malle. Je pars dans deux heures. Je serai absent huit jours.

JUSTIN.

Bien, monsieur le vicomte.

JEAN, lui donnant la lettre.

Faites entrer et portez cette lettre sur-le-champ. (Justin sort.) Une dame voilée! qui diable cela peut-il être?

SCÈNE VI.

JEAN, HORTENSE. Elle ôte son voile

JEAN.

Vous, Hortense?

HORTENSE.

Qui attendiez-vous donc?

JEAN.

Personne... mais vous moins que personne! Quelle imprudence, mon amie!..

HORTENSE.

Ce voile est épais... et puis que m'importe! Le monde dira ce qu'il voudra! Il faut bien que je vienne vous chercher ici puisque je ne vous vois plus autre part.

JEAN.

En vérité, ma chère, votre humeur s'altère de jour en jour! Vous, jadis si enjouée, si railleuse, si frivole, permettez-moi de vous le dire, vous tournez au tragique. C'est à ne plus vous reconnaître.

HORTENSE.

Hélas! je ne me reconnais pas moi-même! Qui m'aurait dit que je serais jalouse un jour? — Ah! qui m'aurait dit que j'aimerais! — Je suis absurde; pardonnez-moi, Thomé. Je m'étais promis aujourd'hui d'être douce et gaie... mais votre surprise en me voyant ressemblait si fort à une déconvenue, que je n'ai pu me défendre... J'ai eu tort... ne vous irritez pas! Soyez bon pour moi... J'ai l'esprit malade, mon ami... Je suis si malheureuse!

JEAN.

Malheureuse? En vérité, cela n'a pas le sens commun.

HORTENSE.

Que voulez-vous? je vous vois si peu... Oui, je sais; votre temps ne vous appartient plus comme autrefois... Mais ma tête travaille dans la solitude. Je vous vois lancé dans un monde où les tentations vous assaillent, où les mauvais exemples vous enveloppent de tous côtés... et malgré moi, je tremble! Je me crée des chimères douloureuses, et vous prenez si peu soin de les dissiper, mon ami, que j'imagine parfois qu'il ne vous déplaît pas de me voir souffrir.

JEAN.

Ah! je vous jure bien...

HORTENSE.

Que cela vous ennuie?

JEAN.

Que cela m'afflige profondément. Vous êtes bien injuste, ma chère. Si je suis lancé dans une existence qui vous inquiète, à qui la faute?

HORTENSE.

A moi seule, je le sais, et c'est une amertume de plus. Les rôles se sont intervertis pour notre malheur à tous les deux : vous êtes tel que je vous souhaitais jadis, je suis telle que vous me souhaitiez, et je regrette votre tendresse passionnée comme vous regrettez peut-être ma frivolité.

JEAN.

Je ne regrette que votre confiance.

HORTENSE.

Il vous serait si facile de me la rendre! — En m'aimant un peu!

JEAN.

Je vous aime de toute mon âme.

HORTENSE, timidement.

Dites-vous vrai? Je viens vous en demander une preuve.

JEAN.

Parlez.

HORTENSE.

Nous partons demain pour Trouville.

JEAN.

Si tôt?

HORTENSE.

Oui... par des circonstances qui ne vous importent guère... Viendrez-vous m'y retrouver?

JEAN.

Sans aucun doute.

HORTENSE.

Mais viendrez-vous bientôt?

JEAN.

Le plus tôt possible.

HORTENSE.

Demain ?

JEAN, souriant.

Pourquoi pas par le même train que vous, et dans le même compartiment?

HORTENSE.

O mon Dieu, qu'y aurait-il de surprenant dans notre rencontre? Tout le monde ne va-t-il pas à Trouville? Mais je ne vous en demande pas tant. Vous prendrez le train de quatre heures.

JEAN.

Il n'y a qu'une petite difficulté : c'est que je pars moi-même ce soir pour la Bretagne.

HORTENSE.

Pour la Bretagne ?

JEAN.

Oui, ma mère sort d'ici...

HORTENSE.

Votre mère est à Paris?

JEAN.

Avec mon père.

HORTENSE.

J'aurais été heureuse de les voir.

JEAN.

Ils sont arrivés hier et retournent ce soir. Je les accompagne. Une absence de huit jours, pas plus. J'allais vous écrire.

HORTENSE.

Ils viennent vous chercher. En effet! l'époque fixée pour votre mariage est arrivée. — Je vous défends de partir!

JEAN.

Là, là, mauvaise tête! Ne vous révoltez pas contre la plus grande preuve d'amour que je puisse vous donner. J'ai trouvé pour me dégager de ce mariage une combinaison qui satisfait à tout, mais qui demande un peu de diplomatie pour être agréée. Elle consiste à substituer mon frère François à tous mes droits de primogéniture, et par suite à la main de mademoiselle de Kéror.

HORTENSE.

Oh! vous êtes bon, Thomé! Je suis une folle et une ingrate!

JEAN.

Douterez-vous encore de moi?

HORTENSE.

Non, je vous le jure. Il y a trois mois, si vous m'aviez offert un pareil sacrifice, je vous aimais trop pour l'accepter. Aujourd'hui je t'aime trop pour le refuser. — Par quel train partez-vous?

JEAN.

Par le train de huit heures.

HORTENSE, reprenant son voile.

Vous n'avez pas trop de temps devant vous, je vous laisse.

JEAN, la retenant par la main.

Pas encore.

HORTENSE.

Il faut que je rentre moi-même, il est tard. Adieu, Thomé! J'emporte votre promesse...

JEAN, l'attirant sur sa poitrine.

Adieu, bien-aimée; à bientôt... Tu es belle!

HORTENSE.

Non... mais je t'aime...

Ses yeux rencontrent l'ombrelle que Blanche a oubliée sur le canapé; ses regards de Jean suivent les siens.

JEAN, à part.

L'ombrelle de Blanche!

HORTENSE, se dégageant des bras de Jean.

C'est votre mère qui sort d'ici?

JEAN, troublé.

Ne vous l'ai-je pas dit?

HORTENSE, prenant l'ombrelle et la lui présentant.

Et c'est à elle, cela? Répondez!

JEAN, après une hésitation.

Non!..

Il prend l'ombrelle, la brise et la jette au fond de la chambre.

HORTENSE.

A qui alors?

JEAN.

Ne m'interrogez pas, je vous en conjure. Vous n'avez rien redouter de la personne à qui cela appartient, je vous en donne ma parole d'honneur.

HORTENSE.

Son nom?

JEAN.

Ma parole d'honneur ne vous suffit-elle pas?

HORTENSE.

Est-ce qu'un homme se fait scrupule de mentir à une femme!

JEAN.

Et moi je ne permets pas même à une femme de douter de mon serment.

HORTENSE.

Vous n'avez rien de plus à me dire pour votre justification?

JEAN.

Rien. Et si j'avais quelque chose, je ne le dirais pas.

HORTENSE.

Adieu, monsieur. (Fausse sortie.) Dites-moi que c'est un égarement d'un jour, une surprise des sens, et je vous pardonnerai peut-être!

JEAN.

Eh bien, oui, je suis entouré de tentations, mais je n'aime que vous. — Cette femme ne remettra plus les pieds ici. — Je viens de rompre une intrigue à peine engagée. — Mais croyez-moi donc! Il ne tenait qu'à moi de vous donner le change...

HORTENSE, lentement.

C'est vrai. — Je me fie à votre loyauté, monsieur de Thommeray. Quand vous ne m'aimerez plus, ayez le courage de me le dire; j'aurai le courage de l'entendre. Mais ne me trompez jamais; que je puisse au moins vous estimer toujours. Il ne faut pas que votre mère attende; adieu.

Elle se dirige vers la porte de droite.

JEAN, l'accompagnant.

A bientôt.

HORTENSE, tristement.

Oui, à bientôt.

Elle lui donne la main et sort.

SCÈNE VII.

JEAN, seul, puis JUSTIN.

JEAN, seul.

Pauvre femme! elle m'a ému... Mais vraiment ces scènes-là usent l'amour. (Tirant sa montre.) Diantre, je n'ai que le temps

de me préparer. (Il sonne.) Ma contenance devant Marie va être bien difficile... et la sienne, pauvre enfant! Dans l'intérêt de tout le monde, il vaudrait peut-être mieux écrire... Enfin, j'ai promis de partir... (A Justin qui entre.) Ma malle est elle prête?

JUSTIN.

Oui, monsieur le vicomte. — Cette dame n'était pas chez elle; j'ai laissé la lettre.

JEAN.

C'est bien. (A part.) Elle la trouvera en rentrant... Et si elle ne rentrait pas? (Haut.) Justin! je n'y suis pour personne. Si cette dame venait, vous lui diriez que je suis parti. Faites atteler.

JUSTIN.

Oui, monsieur le vicomte.

Il sort.

SCÈNE VIII.

JEAN, puis BLANCHE.

JEAN, seul, ouvrant son portefeuille.

Ai-je assez d'argent sur moi?

BLANCHE, arrivant par la gauche.

Heure militaire!

JEAN, stupéfait.

Blanche!

BLANCHE.

Vous ne m'attendiez pas de ce côté-là? J'ai emporté la clé tantôt en me sauvant; j'aime mieux les petites entrées que les grandes.

JEAN.

Vous n'avez donc pas passé chez vous ?

BLANCHE.

Non, pourquoi ?

JEAN.

Je vous ai écrit.

BLANCHE.

Ah bah! Est-ce que nous ne dînons pas ensemble ?

JEAN.

Vous me voyez désolé. Je suis obligé d'accompagner mon père en Bretagne, et je pars dans une demi-heure.

BLANCHE.

Voilà qui est d'un bon fils ! Ce n'est pas d'un chevalier français, mais c'est d'un bon fils... Vous avez dû obtenir au collége tous les prix de bon fils.

JEAN.

Je ne vois pas ce qu'il y a de ridicule...

BLANCHE.

Rien du tout. Adieu, bon fils ! Bonne nuit! Que le chemin de fer vous berce !.. Voici votre clé, monsieur le vicomte.

JEAN, sans prendre la clé.

Je vous jure que si ce n'était pas une affaire pressante...

BLANCHE.

Il n'y a pas d'affaire plus pressante que moi. Savez-vous qu'il m'arrive des choses bien extraordinaires? Que j'aie un caprice, passe encore; mais qu'on me plante là... bonsoir ! (Fausse sortie.) A propos, j'ai oublié mon ombrelle chez vous.

JEAN.

Croyez-vous ?

BLANCHE, cherchant.

J'en suis sûre. Et une ombrelle toute neuve, s'il vous plaît... (Apercevant l'ombrelle brisée.) Ah!.. qu'est-ce qui a fait ça? (Elle la ramasse.) Vous avez reçu une visite orageuse, mon pauvre vicomte Voilà de jolies manières pour une femme du monde... car je parie que c'est une femme du monde... Vous êtes un homme à femme du monde, vous! — Mes compliments, mon cher! je comprends maintenant votre départ pour la Bretagne : Cythère! dix minutes d'arrêt!

JEAN.

Je vous assure...

BLANCHE.

Allons donc! est-ce que je ne connais pas ça? La casse est toujours suivie d'un raccommodement, sinon d'un raccommodage. Je vois la scène d'ici. « Monstre! — Ange adoré! » Attendrissement, rendez-vous pour ce soir. (A part.) Mais c'est elle qui posera. (Haut.) Adieu, monsieur le vicomte. Mes respects à la femme de trente ans.

JEAN.

Adieu donc.

BLANCHE.

Ne pas oublier de vous rendre votre peigne. Vous comprenez que je ne peux plus le garder. Vous l'offrirez à l'ange adoré, quoiqu'il en ait probablement moins besoin que moi.

Elle ôte son peigne et le jette sur la table; ses cheveux se déroulent sur son dos.

JEAN, très-troublé.

Je vous en supplie, Blanche, gardez au moins ce souvenir.

BLANCHE.

Il ne me rappellerait qu'un ingrat.

JEAN.

Mais vous ne pouvez pas sortir ainsi...

BLANCHE.

Croyez-vous ? Eh bien, recoiffez-moi !

Elle s'assied sur une chaise.

JEAN.

Que je vous recoiffe ?

BLANCHE.

Sans doute, puisque je ne peux pas sortir comme ça. Voyons, montrez vos talents.

JEAN.

Je ne saurai jamais.

BLANCHE.

Éducation négligée. (Jean prend les cheveux de Blanche et les baise.) Mais à quoi pensez-vous donc, coiffeur? Laissez cela, j'aurai plus tôt fait moi-même.

Elle se lève et rattache ses cheveux devant la glace.

JEAN, à part.

Décidément, je crois qu'il vaut mieux écrire... j'écrirai.

Il prend son chapeau et ses gants.

BLANCHE.

Adieu, monsieur le vicomte.

JEAN, le chapeau à la main.

Où dînons-nous ?

BLANCHE, lui prenant le bras.

Où tu voudras.

Ils sortent. — Le rideau baisse.

ACTE QUATRIÈME.

A Trouville. — Le salon de l'appartement de Jean et de Roblot à l'hôtel. — Portes latérales au premier plan. — Porte au fond donnant sur un large corridor. — A droite au premier plan, un canapé. — A gauche, une table. — Dans un pan coupé à droite, une fenêtre donnant sur la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN et ROBLOT, attablés à gauche.
Ils achèvent de déjeuner.

ROBLOT.

Avouez, vicomte, que les villes de bains sont une jolie invention moderne ! C'est la vie de château sur une grande échelle, avec plus de liberté, plus de laisser-aller, et sans châtelain. Il n'y a pas de mélancolie qui tienne contre cette fête perpétuelle.

JEAN.

Croyez-vous ?

ROBLOT.

Voyons, ne faites pas le ténébreux ; pour votre débotté, vous avez dansé comme un perdu au Casino.

JEAN.

Je me le reproche assez... Vous m'aviez fait dîner au champagne.

ROBLOT.

Mais... voilà une bouteille de moët frappé. — Et puis comme ce grand spectacle de l'Océan est propre à vous rasséréner l'âme et à vous ouvrir l'appétit ! J'en suis fâché pour votre mélancolie, mon pauvre vicomte; mais depuis une demi-heure vous n'avez fait que tordre et avaler d'un air triste. Décidément nous avons bien fait de venir à Trouville.

JEAN.

C'est en Bretagne que je devrais être.

ROBLOT.

Je croyais la question vidée! Votre rupture avec votre famille vous est très-douloureuse, je le comprends...

JEAN.

Plus que je ne puis dire.

ROBLOT.

Mais, en somme, ce n'est pas votre faute! Ils ont été d'une dureté pour vous!..

JEAN.

Oui. Mon père est sans indulgence; mais il en a le droit, étant sans reproches.

ROBLOT.

Le temps raccommode bien des choses. Enfin ce qui est fait est fait. Ne pensez plus à vos vaisseaux, ils sont brûlés.

JEAN.

Vous avez raison. Étourdissons-nous. (Il lui tend son verre.) Le remords est une fatigue inutile comme l'inquiétude. Le sage est fataliste. Allons à la dérive et buvons au destin. (Après avoir bu.) Du moët, ça ? c'est de l'eau de Seltz.

ROBLOT.

Vous êtes trop délicat.

JEAN.

On ne saurait trop l'être, en pareille matière. A défaut du banquet de Platon, il me faut celui de Sardanapale! Les dieux s'en vont...

ROBLOT.

C'est le moment de faire un dieu de son ventre.

JEAN.

Vous l'avez dit!

ROBLOT.

Oui, mais il y a les frais du culte, auxquels vous ne songez pas. Heureusement, j'y songe pour vous.

JEAN.

Ne vous mettez pas martel en tête. Je me fie à mon étoile.

ROBLOT.

Elle commence à pâlir! Vous avez liquidé en perte le mois dernier.

JEAN.

Bah! je me suis fait reporter; je me rattraperai à la liquidation de juillet. Je reste à la hausse. Je ne crois pas à la guerre, ou, si elle éclate, je crois à la victoire.

ROBLOT.

Les nouvelles de Berlin sont bonnes, tout s'arrange; mais vous avez reçu un premier avertissement; vous avez senti le sol trembler sous vos pieds : n'éprouvez-vous pas le besoin de bâtir sur la terre ferme?

JEAN.

Vous y revenez?

ROBLOT.

J'y reviens. Comment trouvez-vous la petite Jonquières?

JEAN.

Ni bien ni mal... mais quel rapport ?

ROBLOT.

Ni bien ni mal ? Cependant vous l'avez fait danser deux fois hier soir.

JEAN.

Parbleu ! la seconde fois, c'est vous qui l'aviez invitée et qui m'avez prié de vous remplacer, sous prétexte que vous vous étiez tourné le pied.

ROBLOT.

Je m'en ressens encore. — Eh bien, mon cher, il n'en a pas fallu davantage pour faire jaser.

JEAN.

Ce n'est pas possible !

ROBLOT.

Vous savez, la ville de bains, c'est la petite ville à la quatrième puissance. Le bruit court qu'il y a mariage sous roche entre mademoiselle Jonquières et vous.

JEAN.

Le bruit court ? C'est vous qui le faites courir, Roblot. Est-ce là le parti que vous aviez en vue ?

ROBLOT.

Vous pourriez plus mal choisir.

JEAN.

Ce n'est pas la question. Je n'entends pas que cette petite fille soit compromise à propos de moi.

ROBLOT.

Le mal ne serait pas irréparable !

JEAN.

Pardonnez-moi : je ne suis pas à marier.

ROBLOT.

Pourtant, vicomte, il faut envisager votre situation en face.

JEAN.

Je ne vous dis pas le contraire... mais rien ne presse.

ROBLOT.

Pardon ! l'occasion presse ! Les dots de 1, 500,000 francs, dans des conditions honorables de tous points, cela ne court pas les rues.

JEAN.

Cela ne fait jamais que 75,000 livres de rentes. Si mon nom était à vendre, je mettrais mon honneur à le vendre très-cher, car l'argent est une chose honteuse qui ne se sauve que par la quantité.

ROBLOT.

Soit, mais ce qui me touche plus que la dot dans ce mariage-là, c'est l'alliance du papa Jonquières. Le papa Jonquières est un personnage, mon cher, non pas encore tant par sa fortune, que par les deux journaux dont il est propriétaire, le vieux malin ! Il est mêlé à toutes les grandes affaires et nous y entrerons à sa suite.

JEAN.

A la suite du papa Jonquières ? Cette perspective est sans doute très-flatteuse ; mais pour couper court, apprenez que je ne suis pas libre.

ROBLOT.

Je m'en doutais ; mais quand on n'est pas libre on se libère.

JEAN.

L'honneur ne me le permet pas. D'ailleurs qui vous dit que j'en aie envie ?

ROBLOT.

Qui ? Blanche, parbleu !

JEAN.

Ne peut-on pas faire une infidélité à une femme sans cesser de l'aimer ? En êtes-vous à savoir qu'il y a deux sortes d'amour ?

ROBLOT.

Il y en a même plus de deux.

JEAN.

Brisons là. (Il se lève et va à la fenêtre. — A part.) Hortense est sur la plage, elle m'a vu, elle me fait signe... (Haut.) Pardon si je vous quitte, mon ami. J'aperçois quelqu'un à qui j'ai deux mots à dire.

ROBLOT.

Faites, faites.

Jean sort par le fond.

SCÈNE II.

ROBLOT, seul, puis JONQUIÈRES et CLARA.

ROBLOT, allant à la fenêtre.

Je gage que ce quelqu'un est madame de Montlouis... Tout juste ! Il est bon le vicomte avec sa liaison mystérieuse à qui il doit tous les sacrifices, excepté la fidélité. Comme il me saura gré de ne pas m'arrêter à sa petite manifestation chevaleresque !

Jonquières entre brusquement par le fond avec sa fille.

JONQUIÈRES.

Et moi je vous dis qu'hier soir au bal, avec ce vicomte, vous avez *flirté*. Le diable emporte leurs mots anglais !

CLARA.

Non, papa, je n'ai pas *flirté*.

JONQUIÈRES.

Si vous n'aviez pas *flirté*, les bruits qui courent ne courraient pas.

CLARA.

Quand ils auront assez couru, ils s'arrêteront, voilà tout.

JONQUIÈRES.

C'est comme ça qu'une jeune fille se trouve compromise.

CLARA.

Eh bien ! tu en seras quitte pour me marier au vicomte.

JONQUIÈRES.

Si vous croyez que je vais vous donner à un nobliau de deux sous !

CLARA.

Un nobliau de deux sous ! Il porte de sinople à trois merlettes.

JONQUIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça, des merlettes ?

CLARA.

Oh ! papa ! — la merlette est un petit oiseau sans bec ni pattes qui indique dans le blason qu'on a été aux croisades.

JONQUIÈRES.

Il peut bien y retourner ! Voilà ce qu'on vous apprend aux Oiseaux ? Un beau merle avec ses merlettes !

CLARA.

Ah ! oui, très-beau.

JONQUIÈRES.

Vous ne l'épouserez pas, tenez-vous-le pour dit.

CLARA.

J'épouserai qui je voudrai, ne fais donc pas le méchant... et je ne veux pas d'un roturier, je t'en préviens. Je suis Gondreville par ma mère, et je veux rentrer dans la caste dont tu m'as fait sortir.

JONQUIÈRES.

En attendant, rentrez dans votre chambre, insolente! Nous partirons ce soir. (Il aperçoit Roblot qui écoute dans l'embrasure de la fenêtre.) Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

ROBLOT.

Et vous ?

JONQUIÈRES.

Je suis chez moi.

ROBLOT.

Pardon! vous êtes chez moi et chez le vicomte.

JONQUIÈRES, regardant autour de lui.

Sapristi! je me suis trompé de porte! Tous ces salons d'hôtel se ressemblent... — Rentrez chez vous, mademoiselle! J'ai à parler à monsieur.

Mademoiselle Jonquières sort, son père la suivant des yeux dans le corridor.

SCÈNE III.

JONQUIÈRES, ROBLOT.

ROBLOT.

Eh bien! monsieur Jonquières, comment cela va-t-il ?

JONQUIÈRES.

Vous le voyez bien... cela va... furieux!

ROBLOT.

Contre qui ?

JONQUIÈRES.

Parbleu ! contre votre ami Thommeray.

ROBLOT.

A cause des bruits qui courent ? Il n'y est pour rien, je vous en réponds. Il en est plus furieux que vous-même.

JONQUIÈRES.

Plus furieux que moi? Je le trouve encore bon, celui-là ! S'il savait le cas que je fais du hasard de la naissance !

ROBLOT.

Alors pourquoi avez-vous épousé une fille de qualité ?

JONQUIÈRES.

Dans ce temps-là, je pensais qu'un alliage de noblesse décuplerait la force de mon argent.

ROBLOT.

Vous pensiez bien.

JONQUIÈRES.

Je pensais mal : je l'ai appris à mes dépens. La famille de ma femme m'a tourné le dos le lendemain de la noce.

ROBLOT.

Parbleu ! quand on veut s'allier à la noblesse, ce n'est pas une femme qu'il faut y prendre, c'est un mari.

JONQUIÈRES.

Mais... je n'avais pas le choix.

ROBLOT.

Non, mais la combinaison est possible pour le compte de mademoiselle votre fille, à moins qu'elle n'y répugne.

JONQUIÈRES, à part.

Au contraire, pécore !

ROBLOT.

Un gendre titré est une valeur industrielle...

JONQUIÈRES.

De premier ordre.

ROBLOT.

Ne parlons pas de Thommeray, il n'est pas en cause; mais vous avez sous la main un charmant garçon qui vous ramènerait la famille de votre femme : vous feriez d'une pierre deux coups.

JONQUIÈRES.

Qui cela?

ROBLOT.

Boislangeais.

JONQUIÈRES.

Tai! C'est une idée.

ROBLOT.

Vous me direz peut-être qu'il n'est pas d'une santé irréprochable... Jeunesse orageuse!

JONQUIÈRES.

Alors, votre serviteur! Il ne me suffit pas que mes petits-fils soient de qualité; je les veux de qualité solide.

ROBLOT.

Boislangeais a un besan d'or dans son écu; il remonte aux croisades.

JONQUIÈRES.

Si ce n'est que cela, Thommeray aussi; et sain comme l'œil.

ROBLOT.

Thommeray descend des Croisés?

JONQUIÈRES.

Vous ne le saviez pas? Il a des merlettes!

ROBLOT.

Et moi qui le traitais à la bonne franquette ! Mais qui aurait deviné qu'un garçon aussi fort dans les affaires...

JONQUIÈRES.

Est-il vraiment très-fort ?

ROBLOT.

Lui ! Il sera un jour notre maître à tous.

JONQUIÈRES.

Vous badinez.

ROBLOT.

Il a le flair, le sang-froid, la décision, et une veine !..

JONQUIÈRES.

Très-joli cavalier par-dessus le marche !

ROBLOT.

Charmant ! Sa femme ne sera pas à plaindre.

JONQUIÈRES.

Est-ce qu'il songe à se marier ?

ROBLOT.

Pas encore, il n'a que vingt-cinq ans.

JONQUIÈRES.

C'est le bon âge.

ROBLOT.

Je ne dis pas que s'il se présentait un parti digne de lui...

JONQUIÈRES.

Il doit tenir avant tout à la naissance ?

ROBLOT.

Pas le moins du monde ; il en a pour deux

JONQUIÈRES.

Alors pourquoi est-il furieux de ces bruits ?..

ROBLOT.

Uniquement au point de vue de mademoiselle votre fille, qu'il trouve charmante.

JONQUIÈRES.

C'est d'un galant homme.

ROBLOT.

Comptez sur sa loyauté pour couper court à ces propos ridicules.

JONQUIÈRES, à part, faisant quelques pas.

Ridicules, ridicules! Après tout, l'enfant veut un gentilhomme; celui-là lui plaît... Très-fort, des merlettes, de la santé... (Haut.) Roblot, il y a 50,000 francs pour vous si ce mariage-là se fait.

ROBLOT.

Vous ne mâchez pas vos paroles.

JONQUIÈRES.

Très-rond en affaires, moi.

ROBLOT.

Moi, sans être pointu, je refuse votre pot-de-vin; le plaisir de vous obliger me suffit.

JONQUIÈRES.

Tu iras loin, petit.

ROBLOT.

Dieu vous entende! Quant à votre affaire, je dois vous en montrer tout de suite la difficulté. Thommeray considère le mariage comme une chose tout à fait sérieuse et qui doit mettre absolument fin à sa vie de garçon.

JONQUIÈRES.

Je l'entends bien ainsi.

ROBLOT.

Mais il n'est pas encore las de la vie de garçon, et il ne se résignera à lui faire ses adieux que devant des considérations irrésistibles; or, à ma connaissance, il a déjà résisté à 1,500,000 francs.

JONQUIÈRES, se levant.

Ce n'est pas mon dernier mot.

ROBLOT.

A la bonne heure!

JONQUIÈRES, sur la porte.

Roblot! — Puisque vous êtes l'ange du désintéressement, je vais vous donner un petit avis qui vaut bien 50,000 francs au bas mot : Mettez-vous à la baisse.

ROBLOT.

Est-ce qu'il y a des nouvelles de Berlin?

JONQUIÈRES.

Je ne peux rien vous dire, mais mettez-vous à la baisse.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI.

ROBLOT seul, puis BLANCHE.

ROBLOT, seul.

Courons au télégraphe. — Voilà ce mariage en bon chemin, et si rien ne vient à la traverse...

Blanche paraît sur la porte du fond.

ROBLOT.

Te voilà, toi!

BLANCHE.

En personne.

ROBLOT.

Et que viens-tu faire ici, s'il te plaît?

BLANCHE.

Oui, n'est-ce pas, pourquoi n'ai-je pas été dupe du départ de Jean pour la Bretagne? Pourquoi ne l'ai-je pas attendu chez moi en lui tricotant des bas? Je me doutais de quelque chose : j'ai corrompu le vertueux Justin, et me voilà! — Ah! M. le vicomte court après sa femme du monde? Eh bien, moi, je viens le chercher, je viens faire de l'esclandre.

Elle s'assied à droite.

ROBLOT, à part.

Elle le ferait comme elle le dit. (Haut.) Tu sais que le baron est ici?

BLANCHE.

Ça m'est bien égal.

ROBLOT.

Tu sais, ma petite, qu'une esclandre te brouille avec lui?

BLANCHE.

Mais je ne demande que ça. Je ne suis pas une femme d'argent, moi. Je mourrai peut-être sur la paille, mais je me serai passé toutes mes fantaisies. J'aime mon petit Breton et je veux me donner le luxe d'être à lui seul. Sois tranquille, je ne lui coûterai rien : je vendrai mes bijoux, je ferai des dettes... Il est si naïf qu'il ne s'en doutera pas, et quand je ne lui plairai plus, ce jour-là... un baron de perdu, vingt de retrouvés!

Elle se lève.

ROBLOT.

Ton plan est délicieux, mais je t'en propose un qui te dispensera de vendre tes bijoux ; c'est que Thommeray devienne millionnaire.

BLANCHE.

Ah ! ce serait le rêve.

ROBLOT.

Il est près de se réaliser.

BLANCHE.

Un oncle d'Amérique?

ROBLOT.

Un beau-père d'Amérique.

BLANCHE.

Hein?

ROBLOT.

Je suis en train de marier le vicomte.

BLANCHE.

Et tu me dis cela, à moi?

ROBLOT.

Qu'est-ce que ça te fait? Est-ce qu'on te quitte, toi?

BLANCHE.

Mais je ne veux pas le partager!

ROBLOT.

Tu le partagerais si peu! La future est si laide!

BLANCHE, *défiante.*

Vraiment laide?

ROBLOT.

Et bête à faire plaisir.

BLANCHE.

Elle est donc bien riche?

ROBLOT.

Trois millions et six autres en espérance.

BLANCHE.

Mais ce n'est plus un mariage, c'est un héritage...

ROBLOT.

C'est moins gai, mais on prend ce qu'on trouve.

BLANCHE.

C'est égal, je ne veux pas, je l'aime trop.

ROBLOT.

Remarque donc que du même coup il rompt avec sa femme du monde.

BLANCHE.

Tiens, c'est vrai.

ROBLOT.

Et c'est celle-là qui est belle !

BLANCHE.

Tu la connais?

ROBLOT.

Un œil bleu long comme ça, une taille, des pieds, des mains !

BLANCHE.

Et les cheveux?

ROBLOT.

Pas comme les tiens, non, mais un fin duvet au coin des lèvres...

BLANCHE.

Des moustaches!.. je la déteste!

ROBLOT.

Maintenant si tu veux faire une esclandre, libre à toi; voilà l'héritage à vau-l'eau.

BLANCHE, s'asseyant.

Je n'en ferai pas, je te le promets.

ROBLOT.

Mais si tu restes, c'est lui qui fera quelque sottise! Il n'y va déjà pas si gaiement, à l'autel.

BLANCHE.

Je crois bien, pauvre petit! — Que faut-il faire?

ROBLOT.

Il faut filer par le premier train.

BLANCHE.

A quelle heure?

ROBLOT.

Je m'informerai. En attendant, entre dans ma chambre.

BLANCHE.

Je suis donc chez toi?

ROBLOT.

Tu es chez nous... voici ma chambre, voilà celle du vicomte. Enferme-toi dans la mienne et n'ouvre à personne, pas même à Jean s'il rentrait... Tu m'en donnes ta parole d'honneur?

BLANCHE.

Foi d'honnête homme. (Sur la porte de gauche.) Qu'est-ce que je vais faire là, toute seule? Donne-moi des bonbons.

ROBLOT.

Je n'en ai pas... voici des cigarettes. (Il lui donne son étui à cigarettes.) Et tais la morte.

Elle entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE V.

ROBLOT, seul, puis JEAN.

ROBLOT.

Cette folle m'a retardé. (Tirant sa montre.) Bah! il n'est pas une heure... mes ordres arriveront encore à temps.

JEAN, entrant par le fond.

Il m'advient une singulière aventure, mon cher.

ROBLOT.

Dites vite.

JEAN.

J'ai aperçu M. Jonquières sur la plage; je l'ai abordé pour me défendre d'être complice des bruits qui courent...

ROBLOT.

Eh bien?

JEAN.

N'a-t-il pas fini par m'offrir la main de sa fille avec deux millions?

ROBLOT.

Bah! — Deux millions! cent mille livres de rentes! sans compter les espérances!.. Il me semble que la chose honteuse, comme vous dites, commence à se sauver par la quantité... Qu'en pensez-vous?

JEAN.

La proposition m'a ébloui, je l'avoue; mais je me suis remis du premier trouble et j'ai vaillamment refusé.

ROBLOT.

Refusé!

JEAN.

Tout net. Je suis content de moi.

ROBLOT.

Vous n'êtes pas difficile. Qu'a répondu Jonquières?

JEAN.

Il ne se tient pas pour battu; il me donne huit jours de réflexion.

ROBLOT.

Bravo!

JEAN.

Oh! toutes mes réflexions sont faites, mon cher. N'espérez pas que je change d'avis.

ROBLOT.

Nous en reparlerons. Pour le moment, je n'ai pas le temps. Je cours au plus pressé.

JEAN.

Qu'est-ce donc?

ROBLOT.

Je vous l'expliquerai plus tard... Quand votre mariage ne nous rapporterait pas autre chose, je me tiendrais payé de mes peines.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI.

JEAN, seul.

Voilà une bonne journée qui me réconcilie avec moi-même. Je ne me suis pas conduit comme le premier venu. Il ne manquera pas de gens qui me traiteront de cerveau fêlé, de Don Quichotte... Tant pis pour eux! Ceux-là ne

connaîtront jamais l'orgueilleuse satisfaction du devoir accompli. D'ailleurs, quand la joie d'Hortense serait ma seule récompense, elle me suffirait. (On frappe un petit coup à la porte du fond.) Entrez!

On frappe un second coup; Jean va ouvrir.

SCÈNE VII.

JEAN, HORTENSE.

HORTENSE, encore dehors, à demi-voix.

Êtes-vous seul?

JEAN.

Tout seul.

Elle entre. — Il pousse le verrou de la porte.

HORTENSE.

Que vous a conté M. Jonquières pendant cette interminable conversation?

JEAN.

Que diriez-vous s'il m'avait offert la main de sa fille?

HORTENSE.

Je dirais que vous l'avez refusée.

JEAN.

Voilà tout?

HORTENSE.

Vous l'a-t-il offerte?

JEAN.

Oui.

HORTENSE.

Vous l'avez refusée?

JEAN.

Elle et ses deux millions.

HORTENSE.

Ces gens-là ne doutent de rien! Ils proposent leur alliance avec une désinvolture toute princière!

JEAN.

Permettez! La proposition n'a rien d'offensant, et plus d'un y regarderait à deux fois avant de la repousser. Deux millions sortant de la poche d'un honnête homme et apportés par une charmante jeune fille...

HORTENSE.

Charmante? Une petite sotte, affolée de noblesse, qui déplore la mésalliance de sa mère, qui méprise son père, et qui d'ailleurs a bien raison...

JEAN.

Je vous arrête, ma chère. M. Jonquières n'a-t-il pas une réputation excellente?

HORTENSE.

Oh! il n'a pas subi la moindre condamnation, je l'avoue. Il est reçu partout, mais... il n'est accueilli nulle part. C'est un lourdaud rusé que Dieu semble avoir enrichi pour montrer le cas qu'il fait de la richesse. — Ce n'est pas là une famille où vous puissiez entrer. Vous vous marierez, mon ami; je n'ai pas l'égoïste prétention d'absorber à mon profit votre existence tout entière ; mais reposez-vous sur moi du soin de votre bonheur. Je veux que votre mariage ne soit pas un marché, je veux que votre femme soit si charmante qu'il ne vienne à l'esprit de personne de demander si elle est riche ou pauvre; je veux que l'éclat de sa dot pâlisse devant sa grâce et sa beauté.

JEAN.

Mais, chère Hortense, où prendrez-vous cette merveille?

HORTENSE.

Je la chercherai, je la trouverai. C'est moi qui lui apprendrai à vous aimer... Cher Thomé! c'est pour moi que vous avez refusé cette fortune... J'ai l'air d'une ingrate, mais au fond du cœur, je vous en sais autant de gré que si votre refus était une folie... Je suis heureuse, bien heureuse... et pourtant je suis triste; jusqu'ici il ne m'était pas venu à la pensée que vous pouviez vous marier. (Se jetant à son cou.) Jure-moi que tu ne te marieras jamais!

On entend grincer la clé dans la serrure de la porte du fond.

HORTENSE, effrayée.

Quelqu'un!

JEAN.

J'ai mis le verrou.

MONTLOUIS, au dehors.

Thommeray!

HORTENSE.

Mon mari!

MONTLOUIS, du dehors.

Vous êtes chez vous, puisque la clé est sur la porte et le verrou poussé... Ouvrez, j'ai à vous parler!

Il frappe.

HORTENSE.

Je suis perdue...

MONTLOUIS, du dehors.

Faites-vous la sieste? Réveillez-vous, que diable! C'est important!

Il frappe à coups redoublés.

JEAN.

Il va ameuter tout l'hôtel. J'aime mieux le recevoir... Entrez là. Je l'aurai bientôt congédié.

Hortense entre dans la chambre à droite; Jean va ouvrir la porte du fond à Montlouis.

SCÈNE VIII.

JEAN, MONTLOUIS, légèrement gris.

MONTLOUIS.

Vous dormiez, vicomte?

JEAN.

Oui... je m'étais assoupi.

MONTLOUIS.

Tudieu! quel assoupissement! (Regardant les débris du déjeuner.) Je vois ce que c'est... vous avez bien déjeuné... moi aussi d'ailleurs. Seulement le champagne ne me porte pas au sommeil, mais plutôt à une gaieté douce et affectueuse.

JEAN.

Vous avez à me parler?

MONTLOUIS.

Très-longuement. Armez-vous de patience et offrez-moi un canapé.

Il s'étend sur le canapé à droite.

JEAN, à part.

Maudit homme!.. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est légèrement ému.

MONTLOUIS.

J'ai beaucoup de sympathie pour vous, mon jeune ami. Vous avez un goût de sauvageon qui me plaît. Et puis vous êtes loin de vos conseillers naturels; vous m'avez été adressé; je me considère un peu comme ayant charge d'âme à votre égard, avec votre permission. Permettez-vous?

JEAN.

Je suis très-touché...

MONTLOUIS.

Bien. Alors vous ne me trouverez pas trop indiscret si je m'ingère dans vos affaires intimes. Je représente ici vos parents, c'est entendu.

JEAN.

Mais, monsieur...

MONTLOUIS.

Très-bien. — Or, je viens de rencontrer votre ami Roblot: charmant garçon qui vous aime beaucoup... Vous lui faites du chagrin.

JEAN.

Moi?

MONTLOUIS.

Il a versé cela dans mon sein, et il a bien fait. Je suis le tombeau des secrets, moi. Le vôtre est en sûreté.

JEAN.

Mon secret? Que vous a donc conté M. Roblot?

MONTLOUIS.

Tout... La proposition de Jonquières et la cause romanesque de votre refus.

JEAN, à part.

Mauvais drôle!

MONTLOUIS.

Je ne vous laisserai pas accomplir en paix une pareille sottise, passez-moi le mot.

JEAN.

Mon Dieu, monsieur, j'apprécie le sentiment qui inspire votre démarche; mais elle est inutile... mon parti est pris.

MONTLOUIS.

Non, mon cher! vous ne sacrifierez pas votre avenir à une

liaison d'un jour, à une liaison qui commence à vous peser, je le sais.

JEAN.

Plus bas, de grâce!

MONTLOUIS.

Est-ce que nous ne sommes pas seuls?

JEAN.

Si fait. Mais les murs d'hôtel ont plus d'oreilles que les autres.

MONTLOUIS.

Soyez tranquille, je ne nommerai pas la dame, je ne sais pas son nom. — Qu'on fasse un pareil sacrifice au premier quartier d'une lune de miel, soit; mais la vôtre est en pleine décroissance.

JEAN.

Plus bas, vous dis-je!

MONTLOUIS.

Décidément nous ne sommes pas seuls. Ce n'est pas votre sieste que j'ai interrompue, mon gaillard! Il paraît que vous avez aussi le champagne affectueux.

JEAN.

Monsieur!

MONTLOUIS.

L'héroïne de votre roman est cachée quelque part... (Indiquant les deux portes latérales.) là ou là; elle nous entend. Hé bien, cela se trouve au mieux. Je vais vous rendre un fier service. (S'adressant tour à tour aux deux portes.) Madame! je n'ai ni l'honneur ni la curiosité de vous connaître, rassurez-vous. Je suis le baron de Montlouis, ami de la famille Thommeray et pour le moment subrogé-tuteur du jeune homme.

JEAN, à demi-voix.

Que prétendez-vous faire?

MONTLOUIS, de même.

Vous allez voir. (Haut.) Permettez-moi, madame, ès nom et qualités, de vous donner un conseil qui importe à votre dignité et même à votre bonheur. N'acceptez pas un sacrifice qu'on ne vous pardonnerait pas, si chevaleresque qu'on soit.

JEAN.

Assez, monsieur!

MONTLOUIS.

Rendez le vicomte à ses destinées et retournez aux vôtres! Vous avez un intérieur, une famille, des enfants... épargnez-leur l'amitié sacrilége de votre amant!

JEAN.

Mais c'est de la démence, monsieur.

MONTLOUIS.

C'est de l'éloquence!

JEAN.

Vous êtes gris!

MONTLOUIS.

Qu'importe, pourvu que je vous sauve, ingrat! (Il lui prend la main et la garde dans la sienne.) Votre mère m'applaudirait. (Haut.) Épargnez à votre amant lui-même l'amitié humiliante de votre mari et sa poignée de main loyale... (Jean retire vivement sa main et reste immobile, les yeux baissés. Montlouis le regarde avec étonnement et après un silence, désignant la porte de droite.) C'est madame de Montlouis qui est là.

JEAN.

Non, monsieur.

MONTLOUIS.

Si ce n'est pas elle, vous m'en devez la preuve. Je suis homme d'honneur : ouvrez-moi cette porte.

JEAN.

Vous ne l'espérez pas !

MONTLOUIS.

Ouvrez cette porte, vous dis-je !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BLANCHE, paraissant sur la porte de gauche, la cigarette à la bouche.

BLANCHE.

Par ici, cher baron.

MONTLOUIS.

Blanche !

BLANCHE.

Ce n'est pas la porte de droite qui vous fait des traits, c'est la porte de gauche.

MONTLOUIS.

Vous, Blanche ! vous !

BLANCHE.

Moi-même.

MONTLOUIS, accablé.

Elle me trompait !

BLANCHE.

Eh bien, cela vous étonne ? Vous ne vous en doutiez pas ?

MONTLOUIS.

En vérité, vous le prenez sur un ton!..

BLANCHE.

Le ton d'une femme offensée, monsieur. Me soupçonner de vous être fidèle, à vous! Je vous prenais pour un homme d'esprit; du moment que vous n'êtes qu'un joli garçon...

MONTLOUIS, à part.

C'était elle! (A Jean.) Je vous tuerai, vous.

JEAN.

Je suis à vos ordres, monsieur.

BLANCHE.

Nous attendons vos témoins. Je suis curieuse de voir les deux généraux de brigade qui auront écouté sans rire le récit de votre accident.

MONTLOUIS, à part.

C'est qu'elle a raison!

BLANCHE.

Tenez, mon pauvre baron, vous n'êtes qu'un ingrat : vous devriez rendre grâce à votre étoile de trouver une baronnette là où vous avez craint de trouver une baronne.

MONTLOUIS.

Allez tous au diable!

Il sort.

SCÈNE X.

BLANCHE, JEAN, puis HORTENSE.

BLANCHE.

Dites un peu que je suis méchante!.. Je la détestais pourtant, votre femme du monde. Savez-vous pourquoi je l'ai

tirée d'affaire? Parce que j'ai entendu sa conversation avec vous. J'ai senti qu'elle a du cœur, et je n'ai pas voulu qu'on lui fît du chagrin... Qui est-elle? Je n'en sais rien, et n'en veux rien savoir... je redeviendrais peut-être mauvaise. Je pars pour Paris; faites-la sortir, et n'ayez pas peur que je l'attende dans l'escalier pour la voir. Je ne veux pas la connaître.

HORTENSE, sortant de la chambre de droite.

Et moi, je veux que vous me connaissiez, mademoiselle. Vous m'avez sauvée; je vous remercie.

BLANCHE.

Oh! madame!

HORTENSE.

Ne courbez pas la tête devant moi! Je ne sais pas qui vous êtes, pas plus que vous ne savez qui je suis. Vous êtes le bienfait, je suis la reconnaissance, voilà tout. — Quant à vous, monsieur, vous êtes libre, vous êtes oublié.

Elle sort.

SCÈNE XI.

JEAN, BLANCHE.

JEAN.

Ces grands airs lui vont bien, sur ma parole!

BLANCHE.

Ah! mais oui, très-bien! C'est une très-grande dame, — et vous étiez très-petit garçon devant elle, je ne vous le cache pas, mon cher. — Je n'aime pas les petits garçons. — Soyez heureux en ménage! votre servante...

Elle sort.

SCÈNE XII.

JEAN, seul, puis ROBLOT.

JEAN, seul.

Jusqu'à celle-là qui m'abandonne! Tout conspire donc à ce mariage? Je me vois suspendu sur l'abîme de la chute finale... Le vertige me prend... Je ne me soutiens plus qu'à un reste d'orgueil!

ROBLOT, entrant par le fond et laissant la porte ouverte à deux battants.

Ah! mon ami! quelle nouvelle! La guerre est déclarée... Cinq francs de baisse!

JEAN.

Ruiné!.. C'est trop! (Jonquières passe avec sa fille dans le corridor.) Fermons les yeux et tombons! (Il s'avance résolûment vers eux :) Monsieur, j'ai eu le plaisir de danser hier avec mademoiselle sans lui avoir été présenté...

JONQUIÈRES.

Le vicomte Jean de Thommeray, ma fille.

Jean s'appuie sur Roblot, qui lui serre la main. La toile tombe.

ACTE CINQUIÈME.

Le quai Malaquais vu en enfilade. — A droite, au premier plan, la maison de briques qui fait l'angle de la rue Bonaparte. — A gauche, une espèce de baraque provisoire qui interrompt la ligne des arbres du quai. Au fond, le débouché de la rue de Seine, le pavillon de l'Institut et une échappée de vue sur les ponts et les quais de la rive droite de la Seine. — Il fait clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX BOURGEOIS, arrivant du fond et se dirigeant vers la rue Bonaparte.

PREMIER BOURGEOIS.

Quelle solitude! Il est dix heures du soir, les quais sont déserts comme à deux heures du matin; c'est lugubre.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ma foi, j'aime mieux ce silence que les saturnales dont Paris a retenti pendant huit jours. Il se recueille, il se prépare à la défense.

PREMIER BOURGEOIS.

Il est temps. L'ennemi est à Noisy, nous serons investis avant peu. — Restez-vous?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Certainement. Et vous?

PREMIER BOURGEOIS.

Moi aussi. Je suis vieux, mais encore assez solide pour

faire mon devoir à côté de mes fils. Ce qui me désole, c'est que ma femme ne veut pas partir; elle dit qu'elle mourrait d'inquiétude loin de nous et que son poste est à nos côtés.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Elle a raison. La mienne aussi voulait rester, mais je l'ai décidée à partir avec les enfants. Cette séparation m'est très-pénible; mais nous ne savons pas à quelles extrémités nous pouvons être réduits, et je ne veux pas que ces pauvres petits êtres souffrent de la faim. (On entend le clairon dans le lointain.) Qu'est-ce que c'est que ça?

PREMIER BOURGEOIS.

Sans doute des mobiles qui arrivent.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Braves jeunes gens!

PREMIER BOURGEOIS.

Ainsi vous allez vous trouver seul?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mon Dieu, oui.

PREMIER BOURGEOIS.

C'est très-dur. Mais vous savez, voisin, que vous aurez toujours une place à notre table et au coin de notre feu... tant que nous aurons un morceau de pain et une bûche.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Merci, mon ami... je ne dis pas non.

Ils disparaissent dans la rue Bonaparte.

SCÈNE II.

JEAN, puis CHATEAUVIEUX.

JEAN, sort de la maison de briques et reste un moment en silence, contemplant Paris.

En suis-je venu là? Est-ce possible?

CHATEAUVIEUX, le bras en écharpe, en uniforme de soldat de la ligne, débouche derrière la baraque à gauche et se dirige vers la maison de Jean. — A Jean.

Parbleu! j'étais bien sûr que tu n'étais pas parti! De quel côté vas-tu? je t'accompagnerai un bout de chemin.

JEAN, sombre.

Je ne vais nulle part; je sortais pour prendre l'air. Veux-tu que nous montions chez moi ou que nous fumions notre cigare sur le quai?

CHATEAUVIEUX.

Il fait un temps superbe et les passants ne nous gèneront pas : promenons-nous.

Ils marchent côte à côte sur la scène.

JEAN.

Eh bien! héros, comment va ta blessure?

CHATEAUVIEUX.

Elle se ferme. Dans huit jours, je pourrai reprendre mon fusil.

JEAN.

Reischoffen t'as mis en goût, il paraît. Quel enragé! Tu as manqué ta vocation.

CHATEAUVIEUX.

Ce n'est pas une affaire de vocation, mais de devoir. Et puis j'ai la rage au cœur! je veux venger mes pauvres amis Champin et Puyseux, tués à mes côtés.

JEAN.

Je te demande s'ils n'auraient pas mieux fait de rester chez eux comme de bons bourgeois qu'ils étaient!

CHATEAUVIEUX.

Ils aimaient leur pays.

JEAN.

Leur mort lui a été bien utile! — Ah! que je remercie le papa Jonquières de s'être mis en travers quand je voulais faire la même folie que vous autres!

CHATEAUVIEUX.

C'eût été en effet une folie de ta part; à la veille de te marier tu n'avais pas le droit de courir au-devant du danger. Personne n'a songé à te blâmer. Mais depuis lors, permets-moi de te le dire, tu as pris une attitude si bizarre, tu t'es répandu en sarcasmes si étranges contre ce que tu appelles encore le chauvinisme, que tous tes amis s'en affligent, je ne te le cache pas.

JEAN, ironique.

Vraiment?

CHATEAUVIEUX.

Et sais-tu ce qui m'amène chez toi? On disait tout à l'heure, au cercle, que tu étais parti ce matin avec ton futur beau-père et ta fiancée. Je me suis porté fort pour toi...

JEAN.

Et tu venais t'assurer que ton aveugle confiance ne se trompait pas? Merci, mon ami. — As-tu parié gros?

CHATEAUVIEUX.

Je n'ai rien parié du tout.

JEAN.

Tu as bien fait, car je pars demain.

CHATEAUVIEUX.

Tu pars?

JEAN, avec un soupir.

A mon grand regret.

CHATEAUVIEUX.

A la bonne heure! Dis-le donc!

JEAN, d'une voix stridente.

Oui! Roblot me proposait une affaire magnifique et tout à fait française. Il a flairé que le siége fera la fortune des marchands de comestibles... Il a loué une boutique et des caves; il fait entrer un amas de conserves de toutes sortes, du beurre surtout... il paraît que le beurre se vendra au poids de l'or. Il y a là un million à gagner...

CHATEAUVIEUX.

Roblot fait cela? Il n'a pas honte...

JEAN, amèrement.

Bah! un peu de honte est bientôt bue, je t'assure. Tu n'en as jamais goûté? Cela ressemble beaucoup au genièvre : la première gorgée est très-désagréable, mais on s'y fait, et on finit par s'en griser comme d'un vin généreux. — Or donc, Roblot me faisait l'honneur de m'offrir une association; c'était bien tentant, comme tu vois. — Par malheur le papa Jonquières s'est mis encore une fois en travers; il m'a déclaré que si je ne partais pas avec lui « *tout est rompu, mon gendre*; » et l'opération matrimoniale étant de beaucoup supérieure à l'autre, tu comprends que j'ai dû me rendre aux injonctions de mon bailleur de dot.

CHATEAUVIEUX.

Quelle manie as-tu, mon pauvre Jean, de te calomnier toi-même ?

JEAN, éclatant de rire.

Me calomnier ! Mes actions ne sont-elles pas en parfait accord avec mon langage ?

CHATEAUVIEUX.

Non, et c'est pourquoi je reste ton ami. Tu vaux mieux que tes paroles.

JEAN.

Ni plus ni moins, je te jure !

CHATEAUVIEUX.

Alors pourquoi voulais-tu t'engager avec nous après Wissembourg ?

JEAN.

Parbleu ! j'ai été soldat, j'aime l'odeur de la poudre.

CHATEAUVIEUX.

Dis donc la vérité sans fausse honte : tu aimes ta patrie.

JEAN, froidement.

Mon cher, la patrie est un grand mot que je croyais comprendre autrefois et que je ne comprends absolument plus. Le patriotisme me paraît la plus haute facétie qu'aient inventée les hommes. C'est le total d'un tas de billevesées dont j'ai appris le néant à votre école, mes bons amis.

CHATEAUVIEUX.

As-tu donc pris au sérieux le scepticisme que nous avions sur les lèvres ?

JEAN.

Sur les lèvres ? Vous croyez donc à la famille, vous autres? à l'amour ? au désintéressement? au sacrifice ?

CHATEAUVIEUX.

Oui, nous y croyons, et la preuve c'est que nous croyons à la patrie et que nous nous dévouons pour elle. Depuis nos désastres, as-tu entendu d'un seul de nous une raillerie contre les grandes vertus?

JEAN.

Si votre scepticisme n'était que sur vos lèvres, il fallait m'avertir. Il est trop tard maintenant, c'est fait. N'en parlons plus.

CHATEAUVIEUX.

Mais, malheureux, souviens-toi de ta devise!

JEAN.

Qu'est-ce qu'elle dit, ma devise?

CHATEAUVIEUX.

Un seul mot : Présent!

JEAN, avec une colère sourde.

Eh bien, c'est fort simple, je la changerai... Absent! absent de tout! de la patrie comme de la famille, comme de l'amour, comme de l'honneur! Ce n'est plus une devise qu'il me faut, c'est une enseigne : Roblot et Thommeray, au beurre de Bretagne! (Éclatant.) Tombe donc, ville maudite, qui as fait de moi ce que je suis! Te défende qui voudra! Moi, j'ouvrirais plutôt tes portes à l'ennemi! Qu'il t'écrase, qu'il te rase, tant mieux! Je n'ai qu'un regret en partant, c'est de ne pas assister à ta chute, de ne pas voir tes ruines s'entasser sur les miennes! (On entend le biniou dans le lointain. Jean s'arrête comme frappé de stupeur et prête l'oreille.) Les Bretons!..

CHATEAUVIEUX.

Les Bretons?

JEAN.

Oui... ceux de chez nous.

CHATEAUVIEUX, regardant vers la rue Bonaparte.

Ceux de chez toi? La colonne s'avance sous un rayon de lune; connais-tu ce vieillard et ces deux jeunes gens qui marchent en tête?

JEAN, regardant à son tour, avec un grand cri.

Mon père! mes deux frères!

CHATEAUVIEUX.

Ton père! — Eh bien! qu'en dis-tu? Crois-tu à la famille maintenant? crois-tu au devoir et à l'honneur? crois-tu à la patrie? — Chapeau bas! La voilà devant toi!

JEAN, effaré.

Allons-nous-en!

CHATEAUVIEUX, le saisissant par le bras.

Non! reste! Tu es sur le chemin de Damas! Regarde passer les vérités éternelles que tu blasphémais!

Le comte paraît entre ses deux fils, suivi de la colonne des mobiles bretons.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE, SES DEUX FILS, en uniformes de capitaine et de lieutenant, MOBILES.

LE COMTE.

C'est bien ici. (Au capitaine.) Fais faire halte.

LE CAPITAINE.

Bataillon! halte! front! Reposez armes!

LE COMTE, dépliant un ordre et lisant.

« Le commandant arrêtera sa colonne au quai Malaquais, où il attendra les ordres. »

LE CAPITAINE, revenant au comte.

Ils sont fatigués et tristes, mon père.

LE COMTE, à ses hommes.

Courage, mes enfants! nous sommes au but. La patrie est en danger, êtes-vous tous résolus à la défendre?

LES MOBILES.

Oui, tous.

LE COMTE.

Vos mères et vos sœurs seront fières de vous, et moi je suis fier de vous commander. Vous vous êtes levés comme un seul homme : nobles, bourgeois, paysans, personne n'a manqué à l'appel, personne... excepté un!

JEAN, s'élançant vers lui.

Personne! me voilà!

LE COMTE, reculant d'un pas et retenant du geste ses deux fils.

Je ne vous connais pas. — Comment vous appelez-vous?

JEAN, après un silence.

Je m'appelle Jean.

LE COMTE.

Qui êtes-vous?

JEAN.

Un homme qui a mal vécu et qui demande à bien mourir.

LE CAPITAINE.

Vous l'entendez, mon père; c'est notre sang qui lui remonte au cœur. Il se souvient enfin de notre devise...

JEAN.

Présent... Oh! oui, présent!

Le comte prend un fusil à l'un de ses hommes et le présente à Jean qui lui baise la main sur le fusil même.

LE COMTE.

Jean de Thommeray! entrez dans le rang.

TOUS.

Vive Thommeray!

LE COMTE, se découvrant, d'une voix grave :

Non, vive la France!

La toile tombe.

FIN DE JEAN DE THOMMERAY.

MADAME CAVERLET

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 1er février 1876.

A

ÉDOUARD DUBUFE

SON AMI

E. AUGIER.

PERSONNAGES

RODOLPHE CAVERLET.
MERSON.
HENRI MERSON.
BARGÉ.
REYNOLD, son fils.
HENRIETTE CAVERLET.
FANNY MERSON.
UN DOMESTIQUE.

De nos jours, aux environs de Lausanne.

MADAME CAVERLET

ACTE PREMIER.

Une terrasse sur le bord du lac Léman. — Au fond, le lac et les montagnes du mont Blanc. — La scène est fermée, à gauche, par de grands arbres; à droite, par une maison élégante, avec un perron à double évolution. — A gauche, premier plan, un banc de jardin; à droite, une table et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, travaillant à une tapisserie près de la table, à droite; HENRI, lisant sur le banc, à gauche; FANNY, au fond.

Au lever du rideau, Fanny s'approche de son frère sur la pointe du pied et lui bouche les yeux de ses deux mains.

HENRIETTE, souriant.

Laisse donc ton frère tranquille, Fanny! voici l'heure de ta leçon de musique.

HENRI.

C'est bien fait! Au piano, petite fille, et plus vite que ça.

FANNY.

Dis donc, maman, quand est-ce que je saurai assez jouer du piano pour n'en plus jouer jamais?

HENRI.

Quand vous serez mariée... dans dix ans.

FANNY, lui tendant sa joue.

Toi, je te déteste!

HENRI.

Parbleu! je te le rends bien.

Il l'embrasse.

BARGÉ, entrant par la gauche, à Henriette.

Salut à la mère des Grâces.

FANNY, avec une révérence.

Merci pour mon frère, monsieur Bargé!

HENRIETTE.

Le fait est, mon ami, que votre mythologie s'égare de toutes les façons.

BARGÉ.

Eh bien, bonjour madame Caverlet; bonjour, garçon; bonjour, fillette.

FANNY, lui présentant son front.

A la bonne heure!

HENRI.

Comment va Reynold?

BARGÉ.

Est-ce que je sais? Il est en chasse depuis deux jours dans la montagne. Cet enfant-là me fera mourir d'inquiétude. Enfin! — Caverlet n'est pas ici?

HENRIETTE.

Non... il est à Lausanne; vous auriez dû vous croiser en route.

BARGÉ, s'asseyant près d'elle.

J'ai pris par le plus long, espérant rencontrer monsieur mon fils... Ah! bien oui!

HENRI.

Puisque je vous tiens, j'ai une consultation à vous demander.

BARGÉ.

Tu m'honores. Parle.

HENRI.

Vous êtes juge de paix, donc vous connaissez les lois.

BARGÉ.

Intimement.

HENRI.

Pouvez-vous me dire quels sont, pour un étranger, les moyens de se faire naturaliser Suisse?

BARGÉ.

Il y en a trois : le premier... mais qu'est-ce que cela te fait?

HENRI.

Voici : tous les jeunes gens du canton sont sur le point de satisfaire à la loi militaire; moi seul, je ne partirai pas. Je suis à l'âge où l'on doit servir son pays, et je n'ai pas de pays. J'en veux un!

HENRIETTE.

Quelle idée te prend? Tu n'avais jamais parlé de cela. C'est absurde.

FANNY, assise à côté de sa mère près de la table.

Je ne trouve pas.

BARGÉ, à Henri.

Mais n'es-tu pas Anglais?

HENRI.

On n'est pas Anglais pour être né en Angleterre d'un père anglais, quand on n'a revu ni l'Angleterre ni son père de-

puis l'âge de cinq ans. Je sais à peine la langue de mon pays natal; ma vraie langue maternelle, c'est le français (A sa mère.) puisque tu es Française; ma patrie, c'est la Suisse, puisque tu es devenue Vaudoise par ton second mariage, puisque j'ai été élevé à Lausanne, puisque toutes mes affections sont là. Je suis un enfant naturel de la Suisse : je demande à être reconnu, voilà tout.

HENRIETTE.

Mais, mon ami...

BARGÉ.

Il a raison, madame. Qu'il endosse l'uniforme du soldat : c'est la robe virile. Et puis, ne comprenez-vous pas qu'il souffre, ce jeune homme, d'avoir une passion sans objet, la plus noble de toutes, le patriotisme? Je vous dirai plus tard : cherchez-lui une femme. Je vous dis aujourd'hui : donnez-lui une patrie.

FANNY.

Bien parlé, monsieur le juge!

BARGÉ, à Henri.

Eh bien, il y a trois moyens d'obtenir la naturalisation chez nous. Le premier, c'est de rendre à l'État quelque service signalé, je n'en parle que pour mémoire. Le second, c'est d'acheter une propriété dans le pays...

FANNY.

Comment? il suffit de posséder un lopin de terre suisse pour devenir citoyen?

BARGÉ.

Oui, mademoiselle! Qui a terre a cité, dit la coutume.

HENRI, frappant sur son gousset.

Passons au troisième moyen.

BARGÉ.

Je le gardais pour la bonne bouche : c'est d'avoir deux ans de domicile.

HENRI.

Bravo! j'en ai quinze! Maintenant, cher monsieur Bargé, dites-moi quelles formalités je dois remplir.

BARGÉ.

Il faut d'abord le consentement de tes père et mère, puisque tu n'as pas vingt et un ans.

HENRI.

Eh bien, mère, j'ai le tien, n'est-ce pas?

FANNY.

Et sir Edward Merson ne fera pas de difficultés, je suppose. Il ne s'intéresse pas assez à nous...

HENRIETTE.

Fanny! ne parle pas ainsi de ton père.

FANNY.

Il s'intéresse à nous? il t'a donné de ses nouvelles? il t'a demandé des nôtres? tu sais où il est?

HENRIETTE.

Non... mais ne l'accusons pas, ma fille. L'arrêt qui, en prononçant notre divorce, m'a adjugé les enfants, a blessé au cœur sir Edward. Il est bon, mais il est orgueilleux.

FANNY.

S'il était si bon, c'était donc toi qui étais méchante?

HENRIETTE.

Hélas! là où il y a incompatibilité d'humeur, qui sait de quel côté sont les torts ?

HENRI.

En tous cas, petite sœur, ce n'est pas à nous de condam-

ner notre père, quand celle qui a souffert par lui nous donne l'exemple de l'indulgence.

HENRIETTE.

De la justice. Ne doutez jamais, chers enfants, que votre père ne soit digne de tous vos respects.

BARGÉ.

Voilà le point noir du divorce... la situation morale qu'il crée aux enfants. Pour des calvinistes comme vous et moi, ma chère dame, c'est la seule objection sérieuse, et si on prévoyait...

HENRIETTE, se levant.

On ne prévoit pas, en effet! Et puis les enfants sont si jeunes, l'avenir semble si loin, la douleur présente est si lourde!

FANNY.

Ne te reproche rien, ma chérie. Tu nous as donné un second père.

HENRIETTE.

Oui, il est bien bon, et vous l'aimez bien, n'est-ce pas?

FANNY.

Tendrement.

HENRIETTE.

Et toi, mon fils?

HENRI.

Il est mon meilleur ami. Je lui suis reconnaissant des soins paternels qu'il a eus de nous, et surtout du bonheur sans nuages qu'il t'a fait.

HENRIETTE.

Cela me soulage de vous entendre parler ainsi.

BARGÉ.

Parbleu! ils seraient bien ingrats de parler autrement.

Caverlet était le seul homme digne de vous, comme vous étiez la seule femme digne de lui.

HENRIETTE, allant s'asseoir sur le banc.

Vous êtes un flagorneur, mon vieil ami.

BARGÉ.

Non, sur ma parole! Je n'ai jamais vu deux êtres mieux faits l'un pour l'autre. Vous êtes le couple modèle, votre maison me représente le temple de la famille, et je n'y entre pas sans une espèce de vénération. Il semble que le ciel vous ait réunis pour la justification du mariage.

HENRIETTE.

Est-ce qu'il a besoin d'être justifié?

BARGÉ.

Quelquefois! quelquefois! — Moi qui vous parle, je l'ai longtemps maudit : Madame Bargé me rendait médiocrement heureux... non pas qu'elle fût méchante, la pauvre femme, mais elle était vive, elle avait la main leste...

HENRIETTE, souriant.

La main leste?

BARGÉ.

Elle me battait, quoi! — Ce n'est pas qu'elle me fît grand mal; mais cela me déplaisait beaucoup, d'autant qu'il en transpirait toujours quelque chose chez les voisins, car elle ne savait pas me battre en silence.

FANNY.

Et vous vous laissiez faire?

BARGÉ.

Que veux-tu? J'ai le malheur, avec mon petit air, d'être une espèce d'Hercule. Je casse tout ce que je touche. Un jour que j'étais de mauvaise humeur, j'ai voulu me défendre, et je lui ai luxé les poignets. Depuis lors, je n'ai plus fait

de résistance. J'avoue cependant que je songeais sérieusement au divorce, quand j'ai eu le chagrin de la perdre. — Pauvre femme! elle avait bien des qualités! Je l'ai pleurée. — Sir Edward Merson ne vous battait pas, je suppose?

HENRIETTE.

Quelle question! Sir Edward est un parfait gentleman.

HENRI.

Il nous faudrait savoir où il est pour cette autorisation. N'as-tu pas conservé quelques relations avec sa famille?

HENRIETTE.

Oui... j'écrirai... (A Fanny.) Et ton piano, Fanny? l'heure se passe. C'est ridicule, va! va!

FANNY.

Oui, maman. (A part.) Qu'a-t-elle donc?

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins FANNY, puis CAVERLET.

BARGÉ.

Quelle charmante fille! En voilà une dont le mari ne sera pas à plaindre!

HENRIETTE.

Oh! ne prévoyons pas les malheurs de si loin! Grâce au ciel, elle n'a que dix-sept ans.

HENRI.

Et demi.

BARGÉ.

C'est bientôt le moment de s'en occuper.

HENRIETTE.

Nous avons quelques années devant nous. Je ne compte d'ailleurs la marier qu'à bonnes enseignes. Je ne veux pas qu'elle ait à subir les mêmes épreuves que moi. Je tiens à étudier mon gendre.

BARGÉ.

Comme moi, ma bru. — Chat échaudé... (On entend sonner un coup à une horloge.) Mais j'oublie l'heure de mon audience.

Entre Caverlet, suivi d'un domestique qui porte des livres.

BARGÉ.

Vous voilà, coureur de grands chemins? J'ai profité de votre absence pour faire la cour à votre femme, je vous en préviens.

CAVERLET, baisant la main d'Henriette.

Arrivé-je à temps?

BARGÉ.

Oh! il n'y avait pas péril en la demeure.

CAVERLET, au domestique.

Portez ces livres dans le salon.

BARGÉ.

Le prétoire m'appelle... — A demain, mes bons amis.

HENRIETTE.

A demain.

Il sort. Henri le reconduit jusqu'au fond.

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins BARGÉ.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que ces livres?

CAVERLET.

Les lettres de madame de Sévigné.

HENRIETTE.

C'est pour cela que vous êtes allé à Lausanne ce matin?

CAVERLET.

Ne m'avez-vous pas dit hier que votre édition était trop fine pour vos yeux?

HENRI.

Que vous êtes bon, mon ami!

HENRIETTE.

Quand cesserez-vous de me gâter?

CAVERLET.

Quand cela vous gâtera, ma chère.

HENRIETTE.

Je devrais vous gronder, mais j'aime mieux vous avouer que je songeais à acheter clandestinement une paire de lunettes. Vous l'échappez belle.

CAVERLET.

Toujours votre manie de vous vieillir! Je m'attends qu'un de ces jours vous vous ferez teindre les cheveux en blanc.

HENRIETTE.

La vieillesse sanctifie bien des choses.

CAVERLET, lui offrant le bras et montant avec elle les degrés du perron.

Allons voir, ma bonne dame, si vous pourrez lire dans ce texte sans besicles.

Ils rentrent dans la maison.

HENRI, se disposant à les suivre.

C'est vrai qu'ils sont bien faits l'un pour l'autre. (Il se retourne sur le perron et aperçoit Reynold, qui entre de l'autre côté.) Tiens! Reynold!

Il redescend en scène.

SCÈNE IV.

HENRI, REYNOLD, en costume de chasse, une carabine sur l'épaule.

HENRI.

Eh bien, chasseur, la chasse a-t-elle été bonne?

REYNOLD, déposant sa carabine.

Au diable la chasse et l'escrime, et la gymnastique, et la natation!

HENRI.

Tu n'as donc rien tué?

REYNOLD, sur le banc.

Trois chamois.

HENRI.

Combien t'en faut-il, carnassier?

REYNOLD.

Tu ne t'es donc jamais demandé pourquoi je me livrais avec cette furie à tous les exercices du corps?

HENRI.

Jamais. Est-ce qu'il y a un mystère là-dessous?

REYNOLD.

Parbleu! crois-tu que c'est pour mon plaisir que je surmène ma dépouille mortelle comme je fais? (Se levant.) Il y a entre nous un point que notre vieille amitié n'a jamais abordé; je respectais tes petits secrets pour que tu respectasses les miens, ou plutôt le mien, car je n'en ai qu'un...

HENRI.

Que tu vas déposer dans mon sein.

REYNOLD.

Oui, car je ne peux plus le porter : il m'étouffe. — Mon cher Henri, j'aime ta sœur.

HENRI.

Tu aimes ma sœur?

REYNOLD.

Passionnément. Veux-tu de moi pour ton beau-frère?

HENRI.

Si je veux de toi! mon bon, mon cher Reynold! J'avais souvent caressé ce rêve-là; mais comme tu ne me disais pas un mot de tes sentiments...

REYNOLD.

Je m'étais juré de ne t'en parler qu'à ma majorité révolue.

HENRI.

Pourquoi ce serment?

REYNOLD.

Parce que je me connais : je ne supporte pas d'intervalle entre la parole et l'action : aussitôt dit, aussitôt fait, c'est ma devise. Or il n'entrait pas dans mes idées de me marier avant mes vingt et un ans.

HENRI, riant.

Et maintenant ça y entre?

REYNOLD.

J'avais trop présumé de mes forces.

HENRI.

Je ne doute pas du consentement de ma mère; mais j'ai bien peur qu'elle ne te conseille de prendre encore patience.

REYNOLD.

Prendre patienc... c'est bon à dire. Il y a dans ma situation un détail qui la rend particulièrement intéressante et insupportable. Depuis que j'aime ta sœur, son image est présente à tou[illegible] mes actions; c'est te dire que je lui suis absolument fidèle.

HENRI.

Et tu l'aimes comme ça depuis longtemps?

REYNOLD.

Dame! depuis que j'ai l'âge d'homme, aussi, tu comprends...

HENRI.

Je ne peux pourtant pas dire cela à ma mère.

REYNOLD.

Oh!.. avec des circonlocutions...

HENRI.

Je le lui ferai dire par mon beau-père.

REYNOLD.

Encore. — Quant à mon père, son consentement m'est acquis d'avance; il est convenu entre nous qu'il ne se mêlera de mon mariage que pour le bénir; et j'ai quelque raison de croire que mon choix ne lui déplaira pas.

HENRI.

Ah! mon ami, quelle joie d'être frères de nom, comme nous le sommes de cœur.

Ils s'embrassent.

REYNOLD.

Ne flânons pas! Je vais trouver papa, le mettre au courant et l'envoyer faire la demande. Il sera ici dans une demi-heure. Prépare ta mère à le recevoir.

HENRI.

Sois tranquille! — Ah! mais, dis donc! nous oublions quelque chose.

REYNOLD.

Quoi?

HENRI.

Et Fanny?

REYNOLD.

Eh bien?

HENRI.

Elle ne se doute de rien?

REYNOLD.

Parbleu!

HENRI.

Si elle ne t'aimait pas?

REYNOLD, interdit.

Si elle ne m'aimait pas?

HENRI.

Dame! nous n'en savons rien! Vous ne vous êtes jamais rien dit?

REYNOLD.

Jamais de la vie... mais je ne doute pas de son affection.

HENRI.

Moi non plus; mais si ce n'était qu'une affection fraternelle?

REYNOLD.

Tu me donnes la chair de poule!

HENRI.

A moi aussi!

REYNOLD.

Cette idée-là ne m'était pas venue.

HENRI.

Nous avons été pour ainsi dire élevés tous trois ensemble; vous vous tutoyez, elle te traite avec une familiarité tranquille...

REYNOLD, accablé.

C'est vrai! c'est vrai!

HENRI.

Jamais le moindre trouble...

REYNOLD.

Jamais.

HENRI.

Ne faudrait-il pas, avant d'aller plus loin, savoir un peu ce qu'elle pense?

REYNOLD.

Sans doute... mais par quel moyen?

HENRI.

Le plus simple est de le lui demander.

REYNOLD.

Non... non! je n'oserais plus remettre les pieds ici, et je vous aurais perdus tous les deux.

HENRI.

Attends. J'ai une idée... une petite épreuve qui nous montrera le fond de son cœur, qu'elle ne connaît peut-être pas elle-même. Je vais lui dire que tu es amoureux et que tu veux te marier. Nous verrons bien quelle mine elle fera. Si elle est troublée, nous dirons tout.

REYNOLD.

Pauvre chérie!.. ça lui sera bien égal!

HENRI.

Si ça lui est égal, nous ne dirons rien. Adoptes-tu mon plan?

REYNOLD.

Fais ce que tu voudras, mon bon Henri. Moi je suis hébété. La voici... je me sauve.

Henri le retient par la main.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FANNY.

FANNY, du haut du perron.

Bonjour, Reynold. As-tu fait bonne chasse?

REYNOLD.

Excellente, mademoiselle... et vous-même?

FANNY, riant et descendant en scène.

Et vous-même?.. Il ne sait plus ce qu'il dit... Qu'a-t-il donc?

HENRI.

Ne m'en parle pas... Il est amoureux...

FANNY, baissant les yeux.

Ah! (A part.) Enfin!

HENRI, à Fanny.

Penses-tu qu'il rendra sa femme heureuse?

FANNY.

Oh! oui!.. il est si bon!.. Peut-on savoir?..

HENRI.

C'est une de tes amies.

FANNY, à part.

Belle malice! je n'en ai pas.

HENRI.

Et nous comptons sur toi pour le servir auprès d'elle.

FANNY.

Ah! bien volontiers! J'estime Reynold plus que personne au monde, et si son bonheur dépend de moi, il n'a qu'à parler.

REYNOLD, bas à Henri.

Ça lui est bien égal!

HENRI, de même.

Hélas!

FANNY.

Comment s'appelle-t-elle?

REYNOLD.

Ce n'est pas la peine de la nommer, ton amitié n'y pourrait rien. Adieu.

FANNY.

Tu t'en vas?

REYNOLD.

Adieu.

FANNY, à Henri.

Il a les larmes aux yeux... et toi aussi... Pourquoi?

HENRI.

Elle ne l'aime pas.

FANNY, stupéfaite.

Ce n'est donc pas moi?

HENRI.

Reynold!.. as-tu entendu? Mais c'est toi! c'est toi! ô ma chérie, que nous sommes heureux!

Les deux jeunes gens sont aux genoux de Fanny et lui baisent les mains.

REYNOLD, se relevant.

Oh! oui, bien heureux... A tout à l'heure!

Il court au fond et saute par-dessus le parapet de la terrasse. Fanny pousse un cri. Henriette et Caverlet ont paru sur le perron au moment où Reynold sautait.

SCÈNE VI.

HENRI, FANNY, HENRIETTE, CAVERLET.

HENRIETTE.

Que fait-il donc?

HENRI.

Il prend le plus court.

CAVERLET.

Il est donc bien pressé?

HENRI.

Jugez-en, mon ami : il va chercher son père et l'envoyer ici... devinez pourquoi?

CAVERLET.

Ma foi, je n'en sais rien.

HENRI.

Pour demander la main de Fanny.

HENRIETTE, troublée.

La main de Fanny?

HENRI.

De Fanny en personne.

HENRIETTE.

Mais c est impossible... Reynold est trop jeune... Fanny ne l'aime pas... ils ont grandi ensemble... c'est un frère pour elle... (A Fanny.) Dis-lui donc que tu ne l'aimes pas !

FANNY.

Pourquoi veux-tu que je mente ?

HENRIETTE.

Tu l'aimes comme un mari ?

FANNY.

Sans doute... J'ai toujours pensé que je serais sa femme; je croyais que c'était aussi ton idée.

HENRIETTE.

Ah! j'étais à cent lieues de prévoir... mais interroge-toi bien, mon enfant : ce n'est pas de l'amour que tu peux avoir pour lui !

FANNY.

Je ne sais pas, moi... mais je ne veux pas qu'il en épouse une autre.

CAVERLET, à Henriette.

Elle l'aime !

HENRI, à sa mère.

Nous l'aimons tous ici, et toi toute la première.

CAVERLET.

Henri a raison, ma chère Henriette, et, quant à moi, je considère ce qui arrive là comme un grand bonheur.

HENRIETTE.

Vous m'étonnez.

FANNY.

Oh! maman, écoute notre ami : il a plus de bon sens à lui seul que nous tous ensemble.

CAVERLET.

Surtout quand je plaide ta cause, n'est-ce pas?.. Veux-tu me donner carte blanche?

FANNY.

Blanche! blanche! blanche! tout ce qu'il y a de blanc!

CAVERLET.

Eh bien, laisse-moi avec ta mère. Il y a dans les questions de mariage des choses qui ne regardent pas les petites filles. — Henri, conduis ta sœur dans sa chambre.

HENRI.

Il paraît que ces choses ne regardent pas non plus les petits garçons? Viens, mignonne : nos intérêts sont en bonnes mains.

Ils sortent en courant par le fond à droite.

SCÈNE VII.

HENRIETTE, CAVERLET.

CAVERLET.

Rendons grâce à Dieu, mon amie !

HENRIETTE.

Parce qu'il nous reprend les deux ou trois années de bonheur que nous espérions encore ?

CAVERLET.

Parce qu'il nous permet d'achever notre vie ensemble ! Il envoie à Fanny le seul amour, le seul mariage qui ne nous

forcera pas à nous séparer. Bargé nous connaît et nous aime assez pour ne pas reculer devant la révélation que nous avons à lui faire, pour comprendre et absoudre le malheur de notre situation. Il a pour vous une sorte de culte que notre confidence ne refroidira pas, j'en suis sûr; il aime Fanny, il a pour son fils une adoration qui va jusqu'à la faiblesse, et Reynold n'est pas homme à se désister devant un préjugé.

HENRIETTE.

Oui, c'est un noble cœur qui a toutes les vertus de la jeunesse. Ma fille serait heureuse avec lui !

CAVERLET.

Dites « sera ».

HENRIETTE.

Vous me rendez un peu d'espoir. Dieu m'aurait-il pardonné ?

CAVERLET.

Tu ne l'as jamais offensé. Tu es la plus sainte femme que je connaisse après ma pauvre mère.

HENRIETTE.

Cher Rodolphe ! — N'est-ce pas Bargé que je vois à la grille en habit noir et en gants blancs ?

CAVERLET.

C'est lui-même, en tenue de circonstance. Il n'a pas perdu de temps.

HENRIETTE, *montant le perron.*

Recevez-le... je n'ai pas le courage d'assister à ces tristes explications...

CAVERLET.

Où votre présence est d'ailleurs inutile.

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE VIII.

CAVERLET seul, puis BARGÉ.

CAVERLET seul.

Va, chère femme! quand le monde entier te condamnerait, il te restera toujours dans mon cœur un sanctuaire où tu seras adorée et vénérée.

Entre Bargé par la gauche.

BARGÉ.

Vous êtes étonné, mon cher ami, de me voir ici deux fois en un jour, et la solennité de mon costume a de quoi vous intriguer.

CAVERLET.

Je suis toujours charmé de vous voir, mon cher Bargé, et jamais vous n'êtes venu plus à propos. Je me préparais à vous aller demander un entretien confidentiel.

BARGÉ.

Tiens! comme nous nous rencontrons! (Ils s'asseyent sur le banc.) Je vous écoute.

CAVERLET.

Henriette et moi, nous sommes coupables envers vous, je ne dirai pas d'un manque de confiance, mais d'une fausse honte que vous comprendrez de reste, quand vous connaîtrez notre douloureux secret. Nous n'avions pas à vous le révéler au début de nos relations; plus tard l'intimité qui s'était insensiblement établie entre nous, nous aurait fait un devoir de parler... Mais à quel moment précis avait commencé ce devoir? Quand nous nous sommes aperçus qu'il existait, nous y manquions déjà depuis longtemps. La con-

fidence est assez pénible pour que nous l'ayons différée de jour en jour.

BARGÉ, à part.

Il va me tomber une cheminée sur la tête.

CAVERLET.

Nous avons le malheur... en un mot, nous ne sommes pas mariés.

BARGÉ.

Hein ? Comment ?

CAVERLET.

Vous avez bien entendu : Henriette n'est pas ma femme.

BARGÉ.

Vous ne l'avez pas épousée à Londres, divorcée d'un premier mari?

CAVERLET.

Ce sont là les mensonges inséparables d'une situation fausse. Ils ont coûté beaucoup à ma loyauté; mais je devais soustraire celle qui est ma femme devant Dieu à la malignité du monde. Personne, d'ailleurs, n'aurait droit de nous reprocher cette supercherie, car nous ne nous en sommes servis pour nous introduire dans l'intimité de personne : nous avons vécu, parias volontaires, dans une retraite où vous-même vous n'auriez pas pénétré, si vous aviez eu une femme ou une fille; et de ce côté du moins ma conscience est en paix.

BARGÉ.

Vous avez fait une grande faute, mon ami. Il faut la réparer. Si jamais femme fut digne de porter le nom d'un galant homme...

CAVERLET.

Hé! croyez-vous que je n'aurais pas commencé par lui donner le mien, si elle avait été libre! — Elle est mariée.

BARGÉ.

Sir Edward existe donc réellement ?

CAVERLET.

Plût au ciel qu'il s'appelât sir Edward Merson et qu'il fût Anglais ! Mais il s'appelle monsieur Merson, il est Français, et Henriette n'a pu demander et obtenir que la séparation de corps.

BARGÉ, froidement.

C'est très-fâcheux.

CAVERLET.

Je ne vous raconterai pas tout ce qu'elle a souffert par cet homme. Il y a un fait qui parle plus haut que toutes les paroles : le jugement qui prononçait la séparation a adjugé les deux enfants à la mère.

BARGÉ.

Il fallait que les torts du mari fussent bien graves en effet.

CAVERLET.

Elle restait à vingt-cinq ans seule et sans ressources, car son mari avait à peu près mangé sa dot, et ne lui servait même pas la pension à laquelle il était condamné. Elle se retira à Avranches, chez une vieille tante fort riche, très-dévote et très-avare, dont elle était l'unique héritière, et avec qui elle s'est brouillée pour me suivre.

BARGÉ.

Mais où l'avez-vous rencontrée ?

CAVERLET.

Sur les côtes de Bretagne, dans un village alors très-ignoré des touristes, nommé Saint-Enogat, à deux pas d'une plage déserte et charmante. Que vous dirai-je ? nous nous sommes aimés... mais d'un amour sans faiblesse comme il était sans espoir. — Ah ! mon ami, j'ai vu là ce que c'est

qu'une honnête femme! Je maudissais et j'admirais cette chasteté invincible que ne pouvaient égarer ni les sophismes d'une passion partagée, ni les défaillances d'un cœur en détresse à qui ne restait pas même l'appui d'un devoir! J'étais désespéré : l'heure des adieux avait sonné; Henriette, pâle et résolue, m'avait serré la main pour la première et la dernière fois, quand on lui apporte une lettre. Elle la lit, et fond en larmes. C'était sa tante qui lui signifiait qu'elle eût à ne plus remettre les pieds chez elle, puisqu'elle avait un amant.

BARGÉ.

Et il n'en était rien?

CAVERLET.

Sur l'honneur! — Que vouliez-vous que fît Henriette?

BARGÉ.

Ce qu'elle a fait! — Mais pourquoi cette complication d'un prétendu divorce?

CAVERLET.

Il fallait bien expliquer la présence des enfants. Ma première idée avait été de dire que j'avais épousé une veuve; mais Henriette me déclara qu'elle ne se reconnaissait pas le droit de faire des orphelins, de supprimer le père dans le cœur des enfants... et vous avez pu voir avec quel scrupule religieux elle entretient chez eux le respect de l'absent.

BARGÉ.

Sainte femme, va!

CAVERLET.

C'est alors que je m'avisai de supposer un divorce. Cela conciliait tout; le nom de Merson se prêtait à cette supercherie; nous fîmes un petit voyage à Londres, d'où j'annonçai mon mariage à mes amis; personne ne songea à vérifier, d'autant plus que je quittai Genève pour m'établir dans

cette propriété et que mes anciennes relations se trouvèrent ainsi peu à peu rompues.

BARGÉ.

Le mari ne vous a jamais inquiétés?

CAVERLET.

La piste d'Henriette était perdue, et il n'avait pas intérêt à la retrouver, bien au contraire, puisque le seul lien qui lui restât était une pension à servir.

BARGÉ.

Sacripant!

CAVERLET.

Pas positivement; c'est un viveur à qui manque absolument le sens moral.

BARGÉ.

Ces gens-là vont quelquefois plus loin que les vrais méchants. Mais, s'il ne vous a pas donné signe de vie depuis quinze ans, il est peut-être mort?

CAVERLET.

Non. Il habite Paris, où il mène une vie de désordres et d'expédients. Nous avons de ses nouvelles par un vieux notaire, qui est le parrain d'Henriette et l'ami de sa tante.

BARGÉ.

Il aurait bien dû, ce notaire, réconcilier la tante avec la nièce, car enfin il y a là un héritage qui n'est pas à dédaigner.

CAVERLET.

C'est aussi ce qu'il a fait. La tante a accepté la situation; Henriette est allée la voir à Avranches, il y a quelques années. Depuis, la pauvre femme est tombée en enfance.

BARGÉ.

C'est bien fait! qu'elle y reste!

CAVERLET.

Maintenant, mon ami, je n'ai plus rien à vous apprendre.

BARGÉ.

Je vous remercie de cette preuve de confiance et d'amitié. Dites bien à madame Caverlet, car elle est toujours pour moi madame Caverlet, que votre confidence aurait ajouté à mon respect, s'il eût été possible. Je la verrai demain... ces jours-ci. Pour le moment, je suis un peu pressé, car je dîne chez un de vos voisins. (Tirant sa montre.) Je suis même en retard... Adieu, mon cher Caverlet.

CAVERLET.

Adieu.

BARGÉ, à part, prenant son chapeau sur le banc.

Pour échapper aux questions de Reynold, je lui dirai que j'ai changé d'avis en route, et que je ne suis pas entré.

Il sort. Caverlet le regarde s'éloigner, immobile, puis il tombe sur une chaise.

SCÈNE IX.

CAVERLET, HENRIETTE, descendant le perron.

Elle lui pose la main sur l'épaule : il se lève vivement.

CAVERLET.

Il a été parfait, comme toujours. Il me charge de vous dire que notre confidence ajoute à son respect pour vous...

HENRIETTE.

A-t-il fait la demande?

CAVERLET.

Il a embrassé votre cause jusqu'à détester votre tante et votre mari.

HENRIETTE.

A-t-il fait la demande?

CAVERLET.

Il faut bien qu'il prenne le temps de la réflexion! Cette révélation imprévue était de nature à troubler un peu ses résolutions, soyons justes.

HENRIETTE.

Il n'a pas fait la demande.

CAVERLET.

Je suis convaincu qu'il viendra la faire demain.

HENRIETTE.

Il ne viendra pas.

CAVERLET.

J'espère que si. En tout cas, ne parlons pas de sa visite aux enfants, il est inutile de leur faire passer une mauvaise nuit.

HENRIETTE.

Oui... qu'elle s'endorme encore dans l'espérance... il sera toujours temps de la réveiller. — Ah! mon ami, c'est l'expiation qui commence.

La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez Caverlet, style Louis XVI. — Boiseries grises et vert d'eau. — Meubles de même, recouverts en velours d'Utrecht vert olive. — Au fond, une porte et deux grandes fenêtres à petits carreaux à travers lesquelles on aperçoit le lac et les montagnes. — Cheminée au premier plan à droite, pleine de fleurs. A côté, un canapé et un fauteuil. A gauche, une table entre un fauteuil et une chaise. — Portes latérales. En dehors, une balustrade qui indique une terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, puis REYNOLD, en pantalon noir trop large et trop long.

HENRI.

Ah! te voilà!.. j'allais chez toi.

Il redescend près de la table.

REYNOLD, s'asseyant à droite de la table.

Afin de savoir pourquoi mon père n'est pas venu hier?

HENRI.

Oui.

REYNOLD.

Parbleu! parce qu'il ne veut pas que j'épouse Fanny.

HENRI.

J'espérais encore que ma mère se trompait.

REYNOLD.

Tu flattais l'auteur de mes jours.

HENRI, s'asseyant.

Elle nous emmène en Italie.

REYNOLD.

Ah!

HENRI.

Pour distraire ma sœur. Elle nous l'a annoncé ce matin.

REYNOLD.

Parfait! — Il paraît que la nuit n'a pas un grand choix de conseils au service des parents. Mon père m'a déclaré aussi ce matin qu'il m'expédiait à Londres, — dans la même intention.

HENRI.

Ces dames sont, pour le moment, à Genève, où elles font leurs emplettes de voyage. Nous partons demain.

REYNOLD.

Et moi, je devrais être dans ma chambre, où mon père m'a enfermé à double tour, en se rendant à son audience... au prétoire, comme il dit.

HENRI.

Bah!

REYNOLD.

Ce n'est plus le même homme! On me l'a changé! N'exigeait-il pas ma parole d'honneur que je ne chercherais pas à revoir ta sœur? Je la lui ai refusée : il m'a déclaré que je garderais les arrêts jusqu'à son retour du prétoire, et il m'a enfermé; voilà dans quels termes nous sommes.

HENRI.

Comment es-tu sorti? Tu as dévissé la serrure?

REYNOLD.

Non. J'ai pris simplement par le tilleul qui est sous ma

fenêtre... J'ai même déchiré mon pantalon, et ma chambre étant fermée, j'ai été obligé d'en prendre un à M. Bargé père... (Se levant.) C'est justement son pantalon de gala... J'espère bien le déchirer aussi en rentrant chez moi par le même escalier.

HENRI, se levant.

Je remarque avec plaisir que nous ne sommes pas aussi tristes que la circonstance semblerait le comporter.

REYNOLD.

Sais-tu pourquoi, beau-frère?

HENRI.

Oui, beau-frère, je le sais.

Ils se donnent une poignée de main.

REYNOLD.

J'espère que Fanny ne doutera pas plus de moi que tu n'en doutes toi-même; en tout cas tu te charges de la rassurer?

HENRI.

Parbleu, charge-t-en toi-même : elle va rentrer.

REYNOLD.

C'est que je ne serais pas très-flatté de me présenter à elle dans cet accoutrement.

HENRI.

Le fait est que tu n'es pas délicieux.

REYNOLD.

Je ne sais pas si c'est le pantalon qui est mal fait, ou si c'est papa... Pour le moment, j'aime mieux croire que c'est papa, ça flatte mon ressentiment...

HENRI.

Nous sommes de même taille; tu choisiras dans ma garde-robe.

REYNOLD, suppliant.

Prête-moi ton pantalon gris-perle!

HENRI.

Tu en auras bien soin? — Accordé. — Mais, dis-moi donc! Il me semble que ton père ne devait se mêler de ton mariage que pour le bénir? — Que fait-il de sa promesse?

REYNOLD.

Il y manque, voilà tout. On me l'a changé, te dis-je. — Ce qu'il y a d'atroce dans son procédé, c'est qu'il avait accueilli ma petite communication avec une joie très-bien jouée : « Charmante fille! Braves et honnêtes gens! Tu ne pouvais mieux choisir. » Je lui avais passé son habit noir et ses gants blancs, — car il aime à faire les choses en règle; pour un peu il mettait un brin de myrte à sa boutonnière... Il part, il change d'idée en route, et s'en retourne.

HENRI.

T'a-t-il au moins fait part de ses raisons?

REYNOLD.

Il a d'abord essayé de me dire que je suis trop jeune pour me marier, que... des niaiseries! Bref, il s'est entortillé dans la discussion, et il a fini par m'avouer... ce que c'est que de nous! Lui que j'avais toujours vu si désintéressé! Il faut croire que l'avarice le travaillait en dessous... il y a eu éboulement subit de sa générosité...

HENRI.

Quoi! c'est pour la question d'argent?

REYNOLD.

Comme si je n'étais pas assez riche pour deux!

HENRI.

Il ne sait donc pas que nous avons une vieille tante millionnaire?

REYNOLD.

Vous avez une tante d'Amérique?

HENRI.

A Avranches!

REYNOLD.

Hé! vive la joie! voilà qui arrange tout! Non, parbleu, il ne se doute pas de cette tante-là! Va-t-il être content!.. j'en suis honteux pour lui! — C'est moi qui bisquais d'aller à Londres!

HENRI.

Tu y serais donc allé?

REYNOLD.

Parbleu! on est mineur ou on ne l'est pas! Je dois encore trois mois d'obéissance à papa... mais comme je tombais entre ses bras le 11 octobre pour fêter avec lui mon anniversaire! — J'aime autant ne pas attendre jusque-là.

HENRI.

Ne perds pas de temps : nous partons demain.

REYNOLD.

Avant la fin du jour, vous le verrez paraître... en habit noir et en gants blancs!.. je cours. (Sur la porte.) Mais que je suis bête! il est bien plus simple de l'attendre ici.

HENRI.

Il va donc venir?

REYNOLD.

En doutes-tu? suis bien ses mouvements : il sort du prétoire...

HENRI.

Un peu confus de son procédé militaire...

REYNOLD.

Il se hâte d'ouvrir ma porte...

HENRI.

Il trouve la chambre vide...

REYNOLD.

Il devine que je suis ici, et il accourt furieux pour me ramener.

HENRI.

Par l'oreille!

REYNOLD.

C'est probable. — Alors je lui assène sur la tête le million de ta tante; je profite de son étourdissement pour le jeter aux pieds de ta mère, et j'aurai passé ma journée avec ta sœur et toi.

HENRI.

Très-bien combiné.

REYNOLD

Mais, au nom du ciel, ne me laisse pas languir dans cette harde ridicule! Si Fanny me surprenait là dedans, j'en ferais une maladie, comme dit papa.

HENRI.

Allons, coquet! viens dans ma chambre.

UN DOMESTIQUE, entrant par le fond.

Il y a là un étranger qui demande à vous parler, monsieur.

HENRI.

Faites-le entrer, et priez-le de m'attendre un instant. (A Reynold.) Au vestiaire!

Ils sortent par la droite.

SCÈNE II.

LE DOMESTIQUE, MERSON.

LE DOMESTIQUE, sur la porte.

Voulez-vous prendre la peine d'entrer, monsieur ?

MERSON, sur le seuil.

Mais c'est à M. Henri seul que je veux parler.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur. Il vous prie de l'attendre un instant dans ce salon.

MERSON.

C'est que je ne voudrais pas qu'on nous dérangeât.

LE DOMESTIQUE.

Soyez tranquille : M. Caverlet est à la ville, et ces dames sont à Genève pour des emplettes de voyage.

MERSON, entrant en scène.

Un voyage? où vont-elles?

LE DOMESTIQUE.

En Italie. (A part.) Il est curieux. (Haut.) Si monsieur veut les journaux de Paris, les voilà.

MERSON.

Merci, mon ami.

Le domestique sort.

SCÈNE III.

MERSON, seul.

Elle part pour l'Italie, donc elle n'a pas encore de nouvelles d'Avranches... J'arrive à temps. — Dans huit jours,

madame ma femme aura hérité de sa tante, mais elle aura réintégré le domicile conjugal, si je ne suis pas un maladroit, et il n'y aura plus à s'en dédire... hélas! — Je me fais l'effet d'un veuf qui convole avec sa défunte! Hoffmann n'a rien inventé de plus fantastique. O mes créanciers! dressez-moi un autel! — Assurons-nous d'abord un auxiliaire dans la personne de mon fils. Lui seul peut décider sa mère à me suivre. Si prévenu qu'il soit contre moi, il me bénira comme un sauveur quand il connaîtra la véritable situation. Le tout est de la lui révéler sans en avoir l'air...

SCÈNE IV.

MERSON, REYNOLD, puis HENRI.

MERSON.

Le voici... (Avec émotion.) Mon fils!

Il serre Reynold dans ses bras.

REYNOLD, stupéfait.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MERSON.

Henri!

REYNOLD.

Sir Edward Merson?

HENRI, entrant sur ces derniers mots.

Mon père?

MERSON, à Reynold.

Comment!.. ce n'est pas toi?

REYNOLD, lui désignant Henri en riant.

Non, c'est lui!

MERSON.

Allons, bon! (Éclatant de rire.) Pour une fois que je m'attendris, je joue de malheur!

REYNOLD, à part.

Quel drôle de père!.. Je suis de trop...

Il sort par le fond.

SCÈNE V.

MERSON, HENRI.

MERSON, à part.

Qu'on me parle encore de la voix du sang... je rirai bien! (S'avançant vers Henri les bras ouverts.) Henri! mon fils... (Changeant de ton.) Ah! bien, non, je ne peux pas recommencer! La situation tourne au comique... Après tout, j'aime mieux débuter avec toi par un éclat de rire que par un sanglot; c'est de meilleur augure, et cela me ressemble davantage; or, ce qui nous presse, c'est de faire connaissance le plus vite possible, n'est-ce pas, pour réparer le temps perdu? (Il s'assied dans le fauteuil à côté de la table, et fait signe à Henri d'approcher un siége. Celui-ci obéit, et reste debout appuyé sur le dossier de sa chaise, regardant son père avec étonnement.) — Avoue que tu t'attendais à un monstre?

HENRI.

Vous faites injure à ma mère : elle m'a élevé dans les sentiments du plus profond respect pour vous.

MERSON.

Je le regrette. (Tressaillement de Henri.) C'est infiniment plus embarrassant. Je croyais avoir à me défendre; j'ai à m'accuser. Garde ton respect pour une meilleure occasion, mon

cher enfant : je n'ai rien de vénérable, tu t'en es peut-être déjà aperçu.

HENRI, s'asseyant.

Oh! mon père!

MERSON, d'un ton léger.

Non, non! Je suis de ceux qui traînent le boulet de la jeunesse éternelle. Je change de contemporains tous les dix ans; j'ai déjà usé trois générations d'amis, ça te fait rire? et j'allais en recruter une quatrième, quand mon miroir m'a montré sur ma tête une notable majorité de cheveux blancs. Je me suis demandé de quel jeune homme je pouvais décemment être le camarade, avec ce physique de père; et une voix mystérieuse, que je n'ose plus appeler la voix du sang, m'a répondu : de ton fils. — J'ai sauté en chemin de fer, et je suis venu te demander ton amitié.

HENRI.

Mon amitié? dites plutôt...

MERSON, gaiement.

Non, je dis bien : ton amitié; je tiens au mot. C'est le seul qui ne soit pas gros de déceptions pour toi et de gêne pour moi. (Ils se lèvent tous les deux, Merson prend son fils sous le bras, et ils se promènent sur le devant de la scène.) Je veux être ton compagnon et ton guide. Il y a quelque chose de plus charmant que de voyager pour soi-même, c'est de recommencer le voyage avec et pour un autre. Quel plaisir de te piloter dans le monde, de t'épargner les écoles que j'ai commises, et Dieu sait si j'en ai commis! En fait d'écoles, tu peux dire comme Alexandre : Mon père ne me laissera rien à faire! — Mais on peut s'amuser à moins de frais. — Tu dois en avoir assez de ton existence lacustre?

HENRI.

Je suis parfaitement heureux ici entre ma mère et ma sœur.

MERSON.

Tiens, c'est vrai ! Je n'y pensais plus. Est-elle jolie, ma fille?

HENRI.

Charmante ! vous la verrez.

MERSON.

Je l'espère bien. Mais je ne me charge pas de l'éducation des demoiselles, je t'en préviens.

HENRI.

Je m'en doute ; et même à ce propos, si j'osais...

MERSON.

Tu me recommanderais la plus grande respectabilité devant elle ! sois tranquille : je serai très-correct. Au surplus, ce ne sera pas long, car ce n'est pas ta sœur que je viens chercher.

HENRI.

Et qui donc?

MERSON.

Toi, parbleu !

HENRI.

Vous voulez m'emmener?

MERSON.

Avec le consentement de ta mère, bien entendu, — et le tien. Je ne compte violenter personne. D'ailleurs, ne t'effraie pas : ce ne sont pas des vœux que tu vas prononcer : nous nous prenons à l'essai. Si tu trouves ton camarade trop vieux... ou trop jeune, il te rendra la liberté sans même attendre que ta majorité t'affranchisse. Le pacte te convient-il?

Ils s'arrêtent tous deux.

HENRI.

Je vous demande la permission d'en référer à ma mère.

MERSON.

Cela va sans dire. Mais je suis sûr qu'elle ne mettra pas d'obstacles... et tu verras quelle vie charmante nous mènerons à Paris.

HENRI.

Vous habitez actuellement Paris?

MERSON.

Actuellement comme toujours. J'y suis né, et j'espère bien y mourir.

HENRI.

Vous êtes né à Paris?

MERSON.

Comme toi, comme ton grand-père, comme ton bisaïeul... les Merson, je m'en vante, sont race de Parisiens pur sang.

HENRI, très-ému.

Merson? Nous sommes Français?

MERSON.

Tu te croyais Turc?

HENRI, atterré.

Français!

MERSON, à part.

Voici la crise.

HENRI, allant à lui et lui prenant les mains.

Mais non! c'est une plaisanterie... vous êtes Anglais! vous êtes divorcé d'avec ma mère...

MERSON.

Séparé de corps et de biens par jugement du tribunal de la Seine.

HENRI.

Séparé!.. mais alors... M. Caverlet n'est donc pas...

MERSON.

Je comprends!.. tu croyais ta mère remariée... (Henri tombe sur un fauteuil près de la table en sanglotant.) Voyons, Henri, du courage!

HENRI.

Ah! monsieur!..

MERSON.

Monsieur? Tu m'en veux donc du mal involontaire que je te fais?

HENRI.

Oh! non... mais je suis devant vous comme le serviteur dont le maître a failli, et je n'ose plus lever les yeux... pardon pour elle! pardon!

MERSON.

Mais, mon ami. je ne lui en veux pas! Je n'ai pas le droit de lui en vouloir : tous les torts sont de mon côté. La séparation a été prononcée contre moi... Pour Dieu, ne va pas te mettre à mal juger ta mère maintenant! (A part.) Cela ne ferait pas mon affaire.

HENRI.

Hélas! je ne la juge pas; je suis anéanti, voilà tout. Quel désastre de tout ce qui faisait ma joie, mon orgueil, la paix de mon âme!

MERSON, à part.

Pauvre petit homme! Il me fait de la peine. Mais aussi quelle imprudence à une femme séparée d'élever son fils dans de pareils sentiments! — Pauvre petit homme! — Ma foi! ma proposition viendra comme de cire. (Haut.) Puis-je quelque chose pour toi?

HENRI.

Rien.

MERSON.

Peut-être! Ta mère a perdu sa situation dans le monde, je peux la lui rendre.

HENRI.

Comment?

MERSON.

En lui rendant sa place à mon foyer.

HENRI, se levant.

Vous feriez cela?

MERSON.

Si tu le veux.

HENRI.

Oh! mon père, que vous êtes bon!

MERSON.

Eh bien, tu as ma parole. Charge-toi de décider ta mère.

HENRI.

Qui, moi? Lui dire que je sais la vérité? — A la douleur atroce qui me serre le cœur, je comprends quelle sera la sienne! Soyez généreux jusqu'au bout! Épargnez-nous, à elle et à moi, cette explication impossible! Vous seul pouvez...

MERSON.

Il faudra pourtant bien qu'elle sache un jour ou l'autre que tu es au courant.

HENRI.

Que ce soit seulement le jour où elle rentrera chez vous! Mais jusque-là, je vous le demande en grâce, qu'elle ignore même que vous m'avez vu...

MERSON.

Remarque bien que tu rends la négociation beaucoup plus difficile

HENRI.

Non! vous lui parlerez au nom de ses enfants... Si l'amour maternel ne suffit pas à la déterminer, c'est que nous lui demandons une chose au-dessus de ses forces, et alors je ne veux pas qu'elle reste devant nous avec une rougeur au front. Enfin, mon père, si vous m'aimez, c'est la première preuve que vous puissiez m'en donner...

MERSON.

Je n'ai rien à te refuser, mon enfant.

HENRI.

Vous me le jurez?

MERSON.

Je te le jure. Mais si elle te consulte d'elle-même?

HENRI.

Oh! alors, je la supplierai à genoux de nous exaucer.

MERSON, à part.

Cela me suffit. (Haut.) Quand sera-t-elle ici?

HENRI.

Elle ne peut tarder.

MERSON, prenant son chapeau.

Il ne faut pas qu'elle nous trouve ensemble. Je reviendrai dans une heure. (Sur la porte.) — Dis donc, Henri! Je t'ai oublié pendant quinze ans; mais il me semble que je répare cette négligence, hein?

HENRI, lui baisant les mains.

Vous êtes notre sauveur.

MERSON, à part.

Qu'est-ce que je disais! (Haut.) Au revoir.

Il sort.

SCÈNE VI.

HENRI seul, puis FANNY.

HENRI, seul.

Quel noble cœur sous cette légèreté apparente! — Comment n'a-t-elle pas pu vivre avec lui? Les torts qu'on revendique si généreusement ne sauraient être bien graves... O Dieu! c'est lui qui défend ma mère, et c'est moi qui l'accuse! Ah! pauvre chérie, je t'adorerai toujours, quoi que tu aies fait! Là où tu as succombé, aucune autre ne se serait sauvée. Ce que tu perds dans ma vénération, je te le rendrai en compassion et en amour... Mais celui qui m'a volé ton honneur, qui me vole depuis quinze ans ma tendresse et mon respect... Oh! celui-là!

FANNY, entrant, à demi-voix.

Henri!

HENRI, à part.

Ma sœur.

Il s'essuie les yeux furtivement.

FANNY.

Nous voici de retour. M. Bargé est-il venu? Tu ne me réponds pas? Tu as les yeux rouges... tu as pleuré!

HENRI.

Moi? pas du tout.

FANNY.

Voyons, Henri ne me cache rien. J'ai plus de courage que tu ne penses : M. Bargé refuse son consentement?

HENRI.

Oh! oui, ton mariage est manqué, ma pauvre petite,

manqué sans ressources. (A part.) Je comprends maintenant!

FANNY, contenant son émotion.

Est-ce que Reynold ne m'aime plus?

HENRI, avec embarras.

Il t'aime toujours; mais son père l'envoie à Londres pour le séparer de toi.

FANNY, souriant tristement.

Comme maman me conduit en Italie pour me séparer de lui. On nous trouve trop jeunes? Eh bien, nous vieillirons, voilà tout. Ce n'est pas difficile.

HENRI.

Et si Reynold t'oubliait?

FANNY.

Et si le ciel nous tombait sur la tête?

HENRI.

Mais enfin...

FANNY.

Je resterais fille. Je ne tiens pas tant à me marier.

HENRI.

Oh! moi non plus, grand Dieu!

FANNY, lui prenant les mains.

Eh bien, tu resteras garçon, et nous ne nous quitterons jamais.

HENRI, la serrant dans ses bras.

Jamais! jamais! Tu es tout ce qu'il me reste de fierté... ah! si tu devais un jour... j'aimerais mieux te voir morte!

Il se jette sur le canapé.

FANNY, s'asseyant près de lui.

A qui en as-tu? (Lui prenant la main.) Tu as la fièvre... Calme-

toi, cher frère! Ne te rends pas plus malade que moi de mes chagrins. Vois comme je suis tranquille. Reynold ne m'oubliera pas, sois-en sûr, et je serai sa femme, dussions-nous nous marier *in extremis*. Je parle latin. Tu ne me croyais pas si savante? (Avec des larmes dans la voix.) Ris donc un peu, méchant frère!

HENRI, l'embrassant.

Cher trésor!

FANNY, se levant.

Sais-tu ce que nous avons fait à Genève? Maman m'a acheté un charmant trousseau... de voyageuse. Si je l'avais laissée faire, elle aurait acheté tout le magasin. (D'un ton sérieux.) Ne lui disons plus un mot de mon mariage; elle croit que je n'y pense plus, tant j'ai eu l'air charmée de nos emplettes... Je retourne auprès d'elle, pour qu'elle ne se doute pas que je me suis informée de mon sort.

Entre Caverlet par le fond.

HENRI, à part.

Lui!

FANNY, se croisant sur la porte avec Caverlet.

Bonjour, bon ami.

Elle lui présente son front et sort.

SCÈNE VII.

HENRI, CAVERLET.

HENRI.

Je vous défends de toucher de vos lèvres le front de cette enfant.

CAVERLET.

Tu me défends?.. Qu'est-ce que cela signifie?

HENRI.

Cela signifie que depuis quinze ans je crois vivre dans l'honneur, et que je vis dans l'opprobre; que je sais tout, et que je vous hais autant que je vous ai aimé.

CAVERLET.

Tu sais tout?

HENRI.

J'ai vu mon père.

CAVERLET.

Et il t'a tout dit. Eh bien, puisqu'il vient au-devant de la justice, je parlerai! c'est lui qui l'aura voulu. — Ah! tu crois qu'il t'a tout dit! T'a-t-il dit qu'il avait épousé cette admirable femme uniquement pour sa fortune? qu'il avait une maîtresse avant le mariage, et qu'il ne l'a pas quittée après? Qu'il a ruiné ta mère pour satisfaire aux caprices de cette drôlesse...

HENRI.

Assez! Laissez-moi du moins estimer mon père!

CAVERLET.

Puisque tu ne peux plus estimer ta mère, n'est-ce pas? Tu vois bien que je dois la défendre, et que tu dois m'écouter! — T'a-t-il dit qu'il s'affichait impudemment avec sa maîtresse dans les lieux publics? que cette misérable, qui jouait la jalousie, avait exigé de lui qu'il ne parût nulle part avec sa femme et qu'il y avait consenti? Eh bien, s'il t'a dit tout cela, il ne t'a rien dit encore; car tout cela, ta sainte mère l'acceptait sans murmurer; ruine, dédains blessants, abandon, outrages publics, elle se consolait de tout entre ta sœur et toi. Mais un jour son indigne rivale eut la fantaisie de vous embrasser, toi et ta sœur, et ton père vous conduisit à ses lèvres!

HENRI.

Ce n'est pas vrai!

CAVERLET.

Tu doutes de ma parole? — C'est ton droit quand elle accuse ton père. — Mais tu en croiras peut-être l'arrêt de la justice.

HENRI.

Que m'importe après tout! mon père a été coupable, soit! il n'a pas eu la conscience de ce qu'il faisait. Mais il l'a aujourd'hui, il s'accuse, il se repent, il veut réparer.

CAVERLET.

Et il commence la réparation en déshonorant la mère aux yeux des enfants. Si c'est là son repentir, quelle serait donc sa vengeance?

HENRI.

Est-ce qu'il savait que vous passez pour le mari de ma mère!

CAVERLET.

Est-ce qu'il savait? Alors, comment a-t-il découvert sa retraite? sous quel nom l'a-t-il cherchée? s'appelle-t-elle ici madame Merson ou madame Caverlet? Mais rien qu'en demandant le chemin de notre maison, il aurait compris, s'il ne le savait pas, que ta mère vit tranquille et honorée... car, j'ai bien le droit de le dire, tout ce qu'il était humainement possible de faire pour lui assurer l'estime du monde, je l'ai fait! En la couvrant de mon nom, j'ai renoncé moi-même au mariage, à ma carrière, à mes amitiés! Lequel de ton père ou de moi l'a plus respectée? lequel est son véritable époux devant Dieu? Et au nom de quel droit ce vient-il, après quinze ans, détruire une seconde fois la vie de cette pauvre femme?

HENRI.

Comptez-vous pour rien le besoin de revoir ses enfants?

CAVERLET.

Ah! oui, ses enfants. Dis-moi un seul de ses devoirs de

père qu'il fait rempli! Dis-m'en un seul auquel j'aie failli! Est-ce lui qui t'a élevé, qui a été ton précepteur, ton guide et ton ami? Cette passion même de l'honneur qui te torture aujourd'hui, mais qui est la première dignité de l'homme, et dont tu ne voudrais pas guérir, quoique tu en souffres, qui te l'a mise au cœur? lui ou moi?

HENRI.

Vous n'aviez pas prévu qu'elle se retournerait un jour contre vous!

CAVERLET.

Ah! j'avais espéré que ce jour-là tu m'aimerais assez pour pardonner à une autre de m'aimer aussi; j'avais espéré que ce jour-là, je me serais légitimé à force de dévouement! Je me suis trompé... Il me reste encore un sacrifice à te faire, le dernier, hélas! Toute ma vie est concentrée entre vous trois, je n'aime que vous, j'ai renoncé à tout le reste : mais puisque ma présence ici blesse tes sentiments les plus intimes... je m'en vais.

HENRI, sur le canapé, accablé.

Non! c'est à moi de partir! Vous avez raison : j'ai plus de devoirs envers vous qu'envers moi-même. Je ne peux pas payer vos bienfaits en acceptant le sacrifice de toute votre existence... restez! (Se levant.) Mais non... c'est impossible! il y a ma sœur. — O Dieu, où est le droit, où est le devoir, où est la vérité?

CAVERLET.

Ton premier devoir, c'est d'épargner le plus longtemps possible à ta mère la douleur de rougir devant toi.

HENRI.

J'y ai déjà songé. M. Merson m'a juré de ne pas lui dire qu'il m'a vu.

CAVERLET.

Il va donc revenir?

HENRI.

Dans une heure.

CAVERLET.

Que lui veut-il ?

HENRI.

Il vient, à ma prière, lui offrir de reprendre sa place à son foyer.

CAVERLET.

A ta prière ! — Eh bien, soit ! qu'il vienne ! Tu demandais où est la vérité ? Nous allons le savoir : ta mère la trouvera dans son cœur. L'acceptes-tu pour arbitre de notre destinée à tous ?

HENRI.

Oh ! aveuglément.

CAVERLET.

Et moi, je jure de ne pas influencer sa décision, et de m'y soumettre, quelle qu'elle soit. Mais laissons-la à sa propre inspiration ; notre trouble pourrait la mettre en garde avant l'arrivée de M. Merson. Sortons... sortons chacun de notre côté.

HENRI.

Monsieur Caverlet, j'ai été dur et ingrat envers vous. Je vous en demande pardon.

CAVERLET.

Tu souffres tant, mon pauvre enfant ! (Lui ouvrant ses bras.) Moi aussi, va !

Henri se jette sur sa poitrine en pleurant. — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANNY, entrant et prenant des livres sur la table.

Maman a bien raison d'emporter madame de Sévigné en voyage... c'était une bonne mère aussi celle-là... sa fille me plaît moins... elle se laisse trop idolâtrer... je serais bien triste aujourd'hui, si je n'aimais pas maman plus que ça... ce qui adoucit ma peine, c'est la douceur que je trouve à la lui cacher.

Entre Reynold par le fond.

FANNY.

Reynold... ici!

REYNOLD.

Depuis ce matin... je viens de faire un tour en canot pour attendre ton retour, et me voilà. — Tu as l'air fâchée de me voir?

FANNY, inquiète.

Oh! non... mais si maman savait...

REYNOLD.

Eh bien?

FANNY.

Elle croirait que je t'ai permis de revenir.

REYNOLD.

Serait-ce un si grand crime ?

FANNY.

Non... mais elle croirait que je t'aime toujours.

REYNOLD.

Tandis que tu ne m'aimes plus?

FANNY.

Je ne dis pas cela... non! je ne le dis pas. Mais pour rien au monde je ne ferai jamais l'ombre d'un chagrin à ma mère.

REYNOLD.

En sorte que si elle t'ordonnait d'en épouser un autre, tu l'épouserais ?

FANNY.

Est-ce que c'est possible? Il me semble que tu es mon mari... de naissance, comme Henri est mon frère... mais je fais semblant de t'oublier pour que ma mère ne s'afflige pas de mon chagrin.

REYNOLD.

C'est-à-dire que tu l'aimes plus que moi ?

FANNY.

Dame! n'est-ce pas juste?

REYNOLD.

Juste, juste!.. oui, c'est juste, cher trésor, et je ne te voudrais pas autrement. Je suis un idiot qui s'attendait à des protestations romanesques, et qui retardait sa bonne nouvelle dans l'espoir de t'entendre dire des sottises... bien moins douces que la vérité.

FANNY.

Tu as une bonne nouvelle ?

REYNOLD.

Excellente ! Mon père va venir demander ta main.

FANNY.

Ah ! quel bonheur ! Je suis sûre que maman n'attend que ça pour ne plus me trouver trop jeune. — Comment a-t-il changé d'avis ?

REYNOLD.

Il va en changer tout à l'heure.

FANNY.

Ce n'est pas encore fait ? — Alors je ne dirai rien à maman.

REYNOLD.

Laisse à papa le plaisir de lui faire la surprise.

FANNY.

Tu es donc bien sûr ?..

REYNOLD.

Archi-sûr. J'ai appris une chose qui va faire tourner la girouette comme avec la main.

FANNY.

Et c'est ?..

REYNOLD.

C'est... une chose... qui ne te regarde pas.

FANNY.

Ah !

LE DOMESTIQUE, sur la porte de gauche.

Madame prie mademoiselle de monter.

Il sort.

FANNY, prenant les livres.

C'est vrai, j'oubliais les livres. Nous faisons nos malles, Reynold.

REYNOLD.

Vous les déferez.

FANNY.

Décidément, tu ne veux pas me dire ?..

REYNOLD.

Je ne peux pas.

FANNY.

Je me sauve.

Elle sort, emportant les livres.

SCÈNE II.

REYNOLD seul, puis BARGÉ.

REYNOLD, seul.

Il est bien inutile de lui avouer que papa n'est pas l'ange du désintéressement !..

BARGÉ, entrant.

Ah ! vous voilà, monsieur ! Parbleu ! j'étais bien sûr que je vous trouverais ici.

REYNOLD.

Combien je m'applaudis alors d'y être venu !

BARGÉ.

Pas d'impertinence, s'il vous plaît. Je suis furieux.

REYNOLD.

Ah? Eh bien, alors, moi aussi ! C'est un peu raide de mettre sous clef un garçon de mon âge.

BARGÉ, décontenancé.

J'ai peut-être été un peu vif, mais ce n'est pas une raison pour...

REYNOLD.

Pour te mettre en colère, non certes. Aussi n'y es-tu pas.

BARGÉ.

Je ne suis pas en colère?

REYNOLD.

Pas le moins du monde : tu fais semblant pour prendre les devants sur la scène que tu me sens en droit de te faire... je te connais si bien! mais rassure-toi : je suis trop content pour te quereller.

BARGÉ.

Tu es content?

REYNOLD.

Je crois bien! J'ai une si bonne nouvelle à t'annoncer!

BARGÉ.

Bah! Laquelle?

REYNOLD.

C'est que nous n'aurons plus de contestations au sujet de mon mariage.

BARGÉ.

Tu y renonces?

REYNOLD.

Non pas... mais tu y consens.

BARGÉ.

Ah çà, méchant gamin, me prends-tu?..

REYNOLD.

Fanny... Écoute bien ceci! Fanny a une tante millionnaire.

BARGÉ.

La tante d'Avranches...

REYNOLD.

Tu le savais? alors pourquoi m'as-tu dit?..

BARGÉ.

Il fallait bien te donner une raison, et ne pouvant pas te donner la vraie... Ne m'interroge pas, mon enfant; ce n'est pas mon secret.

REYNOLD.

Voilà une parole qui m'arrêterait net en toute autre circonstance; mais tu ne peux pas exiger de moi que je renonce à mon bonheur sans savoir pourquoi. Quant à ton scrupule, remarque, je te prie, que le secret en question m'appartient plus qu'à toi, puisqu'il concerne ma femme; et enfin fais-moi l'honneur de croire que je le garderai aussi bien que toi. Je ne suis pas aussi étourneau que j'en ai l'air : voilà deux ans que j'ai résolu d'épouser Fanny, et tu n'en savais pas le premier mot avant-hier. Tu peux parler, te dis-je; c'est un homme qui t'écoute.

BARGÉ.

C'est juste, après tout. (A demi-voix.) Eh bien, je suis allé avant-hier chez madame Caverlet, comme je te l'avais promis, et là j'ai appris de son mari... qu'ils ne sont pas mariés.

REYNOLD, abasourdi.

Est-ce possible?

BARGÉ.

Par l'excellente raison que le premier mari étant Français et non Anglais, madame Henriette est séparée de corps et non divorcée.

REYNOLD.

Miséricorde!

BARGÉ.

Tu comprends que devant cette révélation accablante j'ai dû battre en retraite. Heureusement je n'avais pas encore fait ma demande...

REYNOLD.

Pauvre petite Fanny !

BARGÉ, allant s'asseoir sur un fauteuil.

Je la plains de tout mon cœur, car je l'aime.

REYNOLD

Est-ce assez de la plaindre ?

BARGÉ.

Mais, mon ami...

REYNOLD.

Est-elle moins pure, moins loyale, moins adorable pour être dans une pareille situation ? A ce malheur déjà si grand, en ajouterons-nous un plus grand encore, en la rejetant de l'alliance des honnêtes gens ? Lui refuserons-nous une nouvelle famille, parce que la sienne est indigne d'elle ? Raison de plus pour l'en arracher, et lui faire une place dans notre honneur, comme elle en a déjà une dans notre tendresse !

BARGÉ.

Pauvre petite ! pauvre petite !

REYNOLD.

Elle est orpheline; nous l'adoptons, est-ce dit ?

BARGÉ.

Ah! parbleu! si elle était orpheline... Mais toléreras-tu que ta femme fréquente une mère qui vit en état de...

REYNOLD.

Non pas ! — Mais je n'épouse pas la mère, et je saurai la tenir à distance.

BARGÉ.

Est-ce que tu en as le droit? c'est la plus honnête femme du monde.

REYNOLD.

Pour le coup, voilà du nouveau. Tu amnisties l'adultère, toi?

BARGÉ, se levant.

Jamais de la vie. Mais l'adultère de la femme séparée n'est pas... enfin ce n'est pas la même chose! c'est la conséquence presque forcée de la séparation... Ah! si tu connaissais l'histoire de la pauvre Henriette...

REYNOLD.

Bref, madame Merson est un ange.

BARGÉ.

Ma foi... peu s'en faut.

REYNOLD.

Alors pourquoi ne tolérerais-je pas qu'elle fréquente ma femme?

BARGÉ.

Parce que ce serait un scandale.

REYNOLD.

En un mot, tu excuses la mère, et tu condamnes la fille.

BARGÉ.

Mais sapristi! ce n'est pas moi; c'est la fatalité de la situation! Mon devoir de père est de te disputer à des difficultés et à des douleurs que tu ne prévois pas.

REYNOLD.

Mais la pire douleur est de perdre celle que j'aime.

BARGÉ.

Tu l'oublieras.

REYNOLD.

Tu sais bien que non.

BARGÉ.

Que veux-tu que je te dise? si tu ne peux pas l'oublier... il viendra un moment où mon devoir cessera avec mon autorité, et je ne te réduirai pas aux sommations respectueuses.

REYNOLD.

Et tu veux m'infliger quatre ans de ce supplice, à moi, à ton petit Reynold qui t'aime tant?

Il passe son bras autour du cou de son père.

BARGÉ.

Laisse-moi tranquille.

REYNOLD.

Nos repas en tête-à-tête seront gais!.. quand tu pourrais voir à table devant toi deux visages épanouis par le bonheur!

BARGÉ.

Voyons, j'ai assez de chagrin, sans que tu m'en fasses.

REYNOLD.

Et moi, je veux t'en faire assez pour que tu n'en aies plus. — Et ton petit Daniel, à qui tu ne penses pas!

BARGÉ.

Quel petit Daniel?

REYNOLD.

Mon fils, parbleu!

BARGÉ, souriant et ému.

Tu veux l'appeler Daniel?

REYNOLD.

A moins que tu ne refuses d'être son parrain.

BARGÉ.

Ah! que nenni! cher bambin!

REYNOLD.

Auras-tu le courage de le retarder de quatre ans pour complaire à des bégueules dont tu te soucies comme de ça?

BARGÉ, ébranlé.

Il est certain... Eh bien, non! tu ne débuteras pas dans le monde par une lutte contre les préjugés.

REYNOLD.

Tu aimes mieux que je débute par une lutte contre toi?

BARGÉ.

Je veux que tu voyages, que tu n'engages pas ta vie entière sans rien connaître de la vie. — Tu vas partir pour Paris.

REYNOLD.

Ah! ce n'est plus pour Londres?

BARGÉ.

J'ai changé d'idée.

REYNOLD.

Tu ne fais que ça depuis trois jours.

BARGÉ.

C'est possible. — Je t'ouvre un crédit de vingt mille francs.

REYNOLD, s'asseyant près de la table.

C'est bien inutile. Je passerai tout mon temps au collége de France, à la Sorbonne, dans les bibliothèques et les musées... Ça ne coûte pas cher.

BARGÉ.

Tu ne vas pas à Paris pour t'instruire, mais pour te distraire.

REYNOLD.

Je ne me distrairai pas.

BARGÉ.

Et moi, je veux que tu t'amuses. Qui est-ce qui m'a bâti un ostrogoth pareil!

REYNOLD.

Parbleu! c'est toi... qui m'as toujours prêché, d'après Jean-Jacques, que le jeune homme chaste jusqu'à vingt ans...

BARGÉ.

Tu m'ennuies! D'abord, tu as plus de vingt ans... et puis c'est ridicule à un dadais de ton âge...

REYNOLD, se levant.

Ah! c'est comme ça? Tu regrettes d'avoir un fils vertueux?

BARGÉ.

Mon Dieu... je le regrette d'une façon, et pas de l'autre.

REYNOLD.

Non! non! Je te connais bien; tu veux que je devienne un garnement, un coureur de tripots, un pilier de coulisses.

BARGÉ.

Mais, Reynold, je n'ai rien proféré de pareil.

REYNOLD.

A bon entendeur, salut! Ah! tu veux que j'aie des maîtresses? J'en aurai.

BARGÉ.

Des maîtresses... juste ciel!.. une tout au plus... une petite... et encore!

REYNOLD.

Allons donc! Je ne fais pas les choses à demi... Une

grande! Tu veux un viveur? tu l'auras! Tes vingt mille francs ne feront pas long feu... tu peux préparer du renfort.

BARGÉ.

Mais je t'en conjure...

REYNOLD, arpentant la scène.

Ah! il te plaît que j'use ma santé et ta bourse? à tes souhaits. Je n'irai pas de main morte.

BARGÉ.

Tu es terrible! Écoute-moi...

REYNOLD.

Non, non! C'est convenu! et quand tu voudras me marier, tu verras ton petit Daniel, quel joli avorton!

BARGÉ.

Ah! c'est comme ça? Eh bien, je me remarierai moi-même...

REYNOLD.

Si tu trouves femme.

BARGÉ.

Si je trouve? Mais je n'aurais qu'un mot à dire! Il y a une mère qui me jette sa fille à la tête.

REYNOLD.

Madame Saturnin, peut-être?

BARGÉ.

Oui, madame Saturnin.

REYNOLD.

Tu épouserais mademoiselle Ursule, toi? Une fille dont la mère a tant fait parler d'elle?

BARGÉ.

Qu'est-ce que ça me fait!

REYNOLD.

Ça ne te fait rien? Alors pourquoi me refuses tu Fanny?

BARGÉ.

Vous êtes un insolent! Suis-je votre père ou votre camarade?

REYNOLD.

Tu es mon père et mon meilleur ami.

Il lui saute au con.

BARGÉ, se dégageant.

Va te promener... ça finit toujours comme ça avec toi!

REYNOLD.

Tu aimes mieux bouder? Boudons!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, MERSON par le fond.

LE DOMESTIQUE, à Merson.

Je vais avertir madame.

Il sort par la gauche.

REYNOLD, bas à son père.

M. Merson.

BARGÉ, de même.

Le mari?

MERSON, à Reynold.

Si je ne me trompe, monsieur, j'ai des excuses à vous faire. N'est-ce pas vous que j'ai eu tantôt la maladresse de prendre pour mon fils?

REYNOLD.

L'erreur n'était pas aussi complète que vous pourriez le croire, monsieur.

BARGÉ.

Hein?

REYNOLD.

J'aime mademoiselle votre fille, j'en suis aimé...

BARGÉ.

Veux-tu te taire, malheureux!

REYNOLD.

Et mon plus vif désir est de devenir votre gendre.

BARGÉ.

Je vous demande pardon, monsieur, de l'inconséquence de mon fils. Vous devez comprendre mieux que personne combien ce mariage est impossible, à mon grand regret.

MERSON.

Je le comprends, monsieur; mais si vos regrets sont sincères, je puis vous dire que vos scrupules vont bientôt manquer de fondement.

BARGÉ.

J'en serais charmé, monsieur; mais je ne vois pas trop le moyen...

MERSON.

Je viens précisément, et en considération de la position de mes enfants, offrir à madame Merson de réintégrer le domicile conjugal.

BARGÉ.

Ah! monsieur, voilà une résolution qui vous honore!

REYNOLD.

Et qui ne te laisse plus d'objections.

BARGÉ.

Vous m'ôtez un poids de la conscience. Il m'en coûtait beaucoup de m'opposer au bonheur de ces enfants. — J'ai trente mille livres de rente, monsieur; j'en donne la moitié à mon fils Reynold le jour de son mariage...

MERSON.

La question d'argent ne m'importe guère; si les jeunes gens s'aiment, il suffit; vous n'aurez pas de difficultés de ma part.

REYNOLD, à part.

Quel brave homme!

BARGÉ, à part.

On le calomniait.

MERSON.

Reste à savoir si madame Merson acceptera ma proposition... j'ai eu de grands torts envers elle, je le reconnais...

BARGÉ.

Vous les réparez noblement.

MERSON.

En tout cas, elle vous consultera sans aucun doute, et je compte sur vous, monsieur, pour plaider la cause de mes enfants.

BARGÉ.

Dites de nos enfants.

MERSON, à Reynold.

Votre sort, mon jeune ami, va se décider dans l'entretien que j'attends. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, je l'espère.

REYNOLD.

Et moi aussi!

MERSON, à Bargé.

Enchanté, monsieur, quoi qu'il arrive, de m'être rencontré avec vous.

BARGÉ.

Parbleu! monsieur, je vous en offre autant; et pour achever notre connaissance... (Saluant.) Bargé, juge de paix à Lausanne. — Viens, Reynold.

On se salue de part et d'autre.

REYNOLD, à son père en sortant.

J'adorerai ce beau-père-là.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

MERSON, seul.

Le juge de paix! parbleu, il faut avouer que j'ai une chance!.. *All right!* Tout va bien! La piété filiale, l'amour et la magistrature sont dans mon jeu; ce sera bien le diable si je ne fais pas la vole. — Ma femme.

SCÈNE V.

MERSON, HENRIETTE.

HENRIETTE, reculant avec effroi.

Vous, monsieur!

MERSON.

Moi-même, madame; et je vois à votre effroi que j'ai eu raison de ne pas vous faire passer mon nom : vous ne m'auriez pas reçu.

HENRIETTE, suppliante.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, monsieur : mes enfants me croient divorcée et remariée.

MERSON, lui montrant un fauteuil.

Je le sais, et rassurez-vous : je respecterai leur illusion jusqu'à nouvel ordre. Vous pouvez donc m'écouter tranquillement. D'ailleurs, je serai bref. — (Il avance lui-même un siége et s'assied quand sa femme s'est assise.) J'ai été aussi peu exemplaire comme père que comme époux ; je m'en accuse. Le ciel ne m'avait sans doute pas créé pour ces hautes fonctions. J'ai négligé mes enfants pendant quinze ans, non sans remords, croyez-le bien ; mais je m'étourdissais au bruit de mon interminable jeunesse, jusqu'au jour où j'ai senti qu'il y avait péril en la demeure, et que j'avais le devoir impérieux de me préoccuper de la situation que vous leur faites. Or, pour ne parler que de Lucy...

HENRIETTE.

Lucy? Vous voulez dire Fanny?

MERSON.

Lucy, Fanny, noms anglais... la langue m'a fourché ! Pour ne parler que de ma fille, la voilà d'âge à se marier.

HENRIETTE.

Pas encore, grâce au ciel.

MERSON.

Pardonnez-moi ; et la preuve, c'est qu'on a déjà demandé sa main.

HENRIETTE.

A qui donc, je vous prie?

MERSON, se levant et saluant.

A moi, madame, ici même, à l'instant, un M. Reynold, qui l'aime, qui s'en dit aimé, et dont le père s'oppose au

mariage à cause des irrégularités de votre position. Vous voyez, madame, que si l'urgence de mon intervention avait besoin d'être prouvée, la démonstration ne s'est pas fait attendre.

Il se rassied.

HENRIETTE.

Calmez cette touchante sollicitude pour une fille dont vous avez oublié le nom... La preuve que Fanny est encore une enfant, c'est que son prétendu amour était un enfantillage dont elle est déjà toute consolée par la perspective d'un voyage en Italie et les préparatifs du départ.

MERSON.

Soit ; mais ce qui est très-sérieux là-dedans, ce qui doit vous donner à réfléchir, c'est l'opposition du père ; opposition que vous retrouverez partout, soyez-en sûre, quand vous jugerez le moment venu d'établir Fanny.

HENRIETTE, se levant.

Quand ce moment-là sera venu, je sais ce que j'aurai à faire. Croyez bien, monsieur, que je n'ai pas attendu vos avertissements pour me préoccuper de l'avenir de mes enfants.

MERSON.

Et serais-je indiscret en vous demandant ce que vous comptez faire pour vos enfants... qui sont un peu les miens, après tout ?

HENRIETTE, après une hésitation.

Je rentrerai à Paris avec eux... seuls. Comme vous n'aviez pas intérêt à ébruiter le secret de ma nouvelle existence, si vous le connaissiez déjà, je suppose que vous ne l'avez pas fait ?

MERSON.

Non, madame. J'ai gardé un silence modeste.

HENRIETTE.

Mes amis de Paris me croient retirée à Avranches; mes amis d'Avranches me croient rentrée à Paris : par conséquent je retrouverai ma situation intacte...

Elle lui fait une espèce de salut, comme pour le congédier.

MERSON, à part, se levant.

Mon congé. (Haut.) Oui, votre situation de femme séparée. La croyez-vous bien favorable à l'établissement de votre fille? Le monde a de terribles préventions contre les mères en rupture de ban! Il leur prête toujours des affections... morganatiques, et parfois il n'a pas tort. Croyez-moi, le résultat que vous obtiendriez en quittant... Lausanne, ne vaudrait pas le sacrifice.

HENRIETTE, amèrement.

Voulez-vous me prouver, monsieur, que vous nous avez fait à moi et à mes enfants une position impossible? Car c'est bien vous qui nous l'avez faite; vous ne songez pas à le nier, je suppose?

MERSON.

J'y songe si peu, madame, je me sens si bien responsable du passé et de l'avenir que je viens vous offrir la seule réparation efficace, qui est de reprendre votre place de mère de famille à mon foyer.

HENRIETTE, d'une voix sourde.

Rentrer chez vous! moi!

MERSON.

C'est au nom de vos enfants que je vous le demande.

HENRIETTE.

Mais vous savez bien que c'est impossible!

MERSON.

Pourquoi donc? Vous le disiez vous-même tout à l'heure: il n'y a pas eu de scandale...

HENRIETTE.

Il s'agit bien de scandale ! Je serais aussi lâche de rentrer chez vous, que vous de m'y recevoir. Il y a des pardons qui dégradent autant celui qui les accepte que celui qui les accorde. Quant à moi, si je pouvais oublier vos fautes, je ne pourrais pas oublier la mienne. Croyez-moi : gardons nos ressentiments... ne changeons pas notre haine en mépris.

MERSON.

Voue me haïssez encore ?

HENRIETTE, éclatant.

Il le demande ! — Oui, je vous hais ! non pour ce que j'ai souffert, mais pour ce qu'il me reste à souffrir. J'étais née pour être une épouse sans reproche, une mère sans tache; c'est vous qui m'avez poussée dans l'abîme où je suis !

MERSON.

Je viens vous en retirer.

HENRIETTE.

Me rendrez-vous le droit de lever les yeux devant mes enfants, quand ils sauront la vérité? Non ! Eh bien, vous ne pouvez rien me rendre. Adieu.

MERSON.

Vous réfléchirez.

HENRIETTE, à droite de la scène.

C'est tout réfléchi.

MERSON, prenant son chapeau.

Je le regrette, madame. J'espérais ne pas vous séparer de vos enfants : puisque vous ne voulez pas les suivre, je n'emmènerai qu'eux.

HENRIETTE, s'élançant vers lui.

Vous les emmènerez ?

MERSON, très-froid.

Soyez-en certaine.

HENRIETTE, se redressant de toute sa hauteur.

Pour les conduire chez vos maîtresses?

MERSON.

Pour qu'ils ne restent pas chez votre amant.

HENRIETTE, chancelant sous le coup.

Monsieur!.. La loi me les a donnés, je les garde. — Sortez.

MERSON.

La loi qui vous les a donnés me les rendra si vous m'obligez à l'invoquer. Je suis maître de la situation... Si vous en doutez, consultez M. Caverlet.

HENRIETTE, comme affolée.

Ah! consultons plutôt mes enfants, et s'ils consentent à vous suivre, je vous les donne!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FANNY, par la droite.

FANNY, descendant près de sa mère.

Maman, c'est une lettre.

HENRIETTE, épouvantée.

Va-t'en!

MERSON.

Craignez-vous déjà de la consulter?

HENRIETTE, après un silence.

Voici ton père. Veux-tu me quitter pour le suivre?

FANNY, se serrant contre elle.

Jamais !

HENRIETTE, triomphante.

Vous voyez, monsieur!

MERSON.

C'est que vous ne lui dites pas tout.

HENRIETTE, faisant passer Fanny entre elle et son père.

Dites-lui donc le reste.

MERSON, fait un pas vers Fanny, hésite, fait un geste de dépit, et s'inclinant devant sa femme.

Consultez aussi votre fils. Je vous donne jusqu'à demain pour vous résoudre. (Sur la porte.) Jusqu'à demain.

Il sort.

SCÈNE VII.

HENRIETTE, FANNY.

FANNY.

Le reste? Qu'y a-t-il donc?

HENRIETTE.

Rien, mon enfant, rien. (Geste interrogatif de Fanny.) Ne m'apportais-tu pas une lettre?

FANNY, la lui donnant.

Oui... de Paris.

HENRIETTE, regardant la suscription.

L'écriture de mon parrain?.. (Elle décachette vivement. Après avoir lu:) Tiens, le voilà le reste! Son arrivée s'explique : notre tante est morte... nous sommes riches !

FANNY, avec une confusion indignée.

Il veut de l'argent!.. Il faut lui en donner.

HENRIETTE.

Oh! qu'il prenne tout!

FANNY.

Oui, tout, et qu'il ne nous sépare pas!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HENRI, par le fond.

FANNY.

N'est-ce pas, Henri, que tu ne veux pas quitter maman?

HENRI.

Qui parle de cela?

FANNY

Sir Edward Merson qui sort d'ici.

HENRI, à part.

Sir Edward? Elle ne sait rien. (Haut.) Tu l'as vu?

FANNY.

Une minute, mais assez pour juger qu'il ne nous aime pas. Ce n'est pas nous qu'il veut!.. (A demi-voix.) c'est de l'argent!

HENRI.

Fanny! je te défends d'insulter ton père. C'est épouvantable ce que tu dis là, et c'est absurde... Il sait bien que nous sommes pauvres.

FANNY.

Nous sommes riches au contraire... notre tante est morte.

HENRI.

Notre tante?

FANNY, montrant la lettre.

Nous l'apprenons à l'instant... et, tu vois : sir Edward fond sur nous en même temps que l'héritage! Il ne s'est pas soucié de nous pendant quinze ans... la tendresse lui revient le jour...

HENRI, baissant la tête.

Où nous devenons une proie! Ah! voilà le dernier coup!

HENRIETTE, qui n'a pas quitté Henri des yeux.

Laisse-nous, Fanny... j'ai à parler à ton frère... laisse-nous.

FANNY.

Oui, maman. Mais Henri sera de mon avis.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IX.

HENRIETTE, HENRI.

HENRIETTE.

Tu as vu ton père! (Henri, après une hésitation, s'agenouille devant sa mère qui cache sa figure dans ses mains. — Un silence.) Tu sais ce qu'il me propose?

HENRI.

Oui.

HENRIETTE, faisant un pas vers lui.

Veux-tu que j'accepte?

HENRI, toujours à genoux et lui baisant les mains.

Jamais!

La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCENE PREMIÈRE

HENRI, REYNOLD, tous deux assis sur le canapé.

HENRI.

Je souffre beaucoup à te confier tout cela, mais il faut bien que tu saches dans quelle famille tu t'obstines si généreusement à vouloir entrer. Ah! tu es heureux, toi, d'avoir un père digne de ce nom!

REYNOLD.

Je ne peux pas t'en donner la moitié, mais j'accepte carrément la moitié du tien. Il sera moins lourd à porter sur quatre épaules. Et veux-tu savoir le fond de ma pensée? Je suis enchanté que mon futur beau-père ne soit pas l'homme qu'il m'avait semblé d'abord: ses torts sont la justification de ta mère.

HENRI.

N'est-ce pas? C'est horrible à dire, mais cette révélation, qui m'avait d'abord accablé, me soulage maintenant. Si M. Merson n'était qu'un homme de plaisir, un étourdi égoïste, malgré tous ses torts envers nous, malgré mon profond amour pour ma mère, mon cœur resterait déchiré entre eux.

Il n'hésite plus; il est tout entier du parti de ma mère ; et c'est pourquoi je ne veux pas qu'elle accepte la prétendue grâce que M. Merson avait eu l'adresse de me faire implorer.

REYNOLD.

Tu as mille fois raison. Mais qu'allez-vous faire pour vous délivrer de lui?

HENRI.

Je n'en sais rien, et n'en veux rien savoir. Ce n'est pas là ce qui me tourmente ; c'est notre situation en dehors de lui. Elle est effroyable! Cette pauvre maison, si heureuse hier, si régulière, si honorée, est bouleversée pour toujours. Nous faisons un effort devant Fanny qui doit tout ignorer...

REYNOLD.

Mais qui finira par s'étonner de cette contrainte si cet état de choses se prolonge.

HENRI.

Il ne se prolongera pas. M. Caverlet avec sa noblesse ordinaire m'a offert de quitter la place...

REYNOLD.

Ah ! c'est bien!

HENRI.

J'ai réfléchi toute la nuit. Eh bien, non! je ne peux pas séparer ces deux êtres si bien faits l'un pour l'autre, si étroitement unis par les côtés les plus élevés de l'âme, qui m'ont tous les deux entouré de tant de tendresse et de dévouement...

REYNOLD.

Et pourtant tu ne peux pas rester entre eux.

HENRI.

Non! Mais j'ai une patrie maintenant. Je vais la servir.

REYNOLD.

Fort bien, mais si Fanny apprend que tu es Français, comment lui cacher le reste?

HENRI.

On ne lui dira pas que je suis soldat; elle croira que je voyage avec toi. Ne pars-tu pas demain pour Paris? Et puis, que veux-tu? Au jour le jour! Ce qui m'étonne, c'est que le roman compliqué dont nous vivons depuis quinze ans ne se soit pas écroulé plus tôt. (Il s'assied près de la table.) Ah! je donnerais tout mon sang pour qu'il pût devenir une réalité!

REYNOLD.

Et j'y joindrais bien quelques pintes du mien. Notre bonheur irait tout seul, si ta mère s'appelait madame Caverlet. — Dire qu'il y a si peu de pays où le divorce n'existe pas, et que ton père est justement d'un de ceux-là!

HENRI.

Pourquoi n'est-il pas Anglais en effet!

REYNOLD.

Ou Belge, ou Allemand, ou Suédois, ou Russe, ou Suisse! Il n'avait que l'embarras du choix.

Il reste pensif sur le devant de la scène.

HENRI, toujours assis.

Enfin! Je suis encore heureux dans mon désastre de trouver une patrie qui a besoin de tous ses enfants. N'est-ce pas le seul emploi de ma vie qui puisse désormais me donner du courage à vivre? J'aimais la France avant de me savoir Français. C'était la voix du sang...

REYNOLD.

Vous héritez d'un million?

HENRI.

A peu près... A quoi penses-tu donc?

REYNOLD, se dirigeant vers le fond.

A rien.

HENRI.

Tu me quittes?

REYNOLD.

J'ai une affaire à Lausanne... Je reviendrai.

Il sort.

SCÈNE II.

HENRI, puis CAVERLET.

HENRI, le suivant des yeux.

Il a une idée... Il va tenter quelque chose... tentative sans espoir qu'il n'ose même pas me confier! — Il n'y a rien à faire, brave ami! — Il me semble par instants que ma raison m'échappe, que tout cela est une hallucination...

Entre Caverlet. En s'apercevant, ils restent tous deux immobiles, les yeux baissés.

CAVERLET, après un silence.

Comment va ta mère ce matin?

HENRI.

Elle n'est pas encore descendue.

CAVERLET.

Je crains qu'elle ne soit souffrant

HENRI.

Je l'ai entendue marcher dans sa chambre toute la nuit.

CAVERLET.

Tu n'as donc pas dormi non plus?

HENRI.

Non. J'ai pris une détermination qu'elle approuvera sans doute et qui rend possibles des choses qui ne le seraient pas autrement. Je vais m'engager dans l'armée française. Je partirai demain avec Reynold.

CAVERLET.

Tu abandonnes ta mère ?

HENRI.

Ne lui reste-t-il pas ma sœur, et...

CAVERLET.

Achève.

HENRI.

Vous m'avez compris.

Il sort par la droite.

SCÈNE III.

CAVERLET, puis BARGÉ et HENRIETTE.

CAVERLET, seul.

Brave cœur ! que je reste ou non, ce mot me récompense de tout ce que j'ai fait pour toi !

BARGÉ, entrant par le fond.

Ah ! mon pauvre ami ! Voici bien une autre affaire ! Madame Caverlet n'est pas là?

CAVERLET.

Voulez-vous que je la fasse appeler?

BARGÉ.

Oui. Je n'en peux plus. (Entre Henriette.) J'en ferai une maladie.

CAVERLET.

La voici. Qu'y a-t-il donc?

BARGÉ, à Henriette.

Il y a que votre mari sort de chez moi, qu'il veut vous intenter un procès pour ravoir ses enfants, et qu'il me somme de constater la position dans laquelle vous vivez.

CAVERLET.

Misérable!

BARGÉ.

Hélas! non, mon ami, ce n'est pas un misérable. Je me connais en hommes. Celui-là a pu être léger, très-léger, mais il n'est pas mauvais. La preuve, c'est qu'avant de pousser les choses à l'extrême rigueur, il m'a permis de faire auprès de vous une dernière tentative de conciliation.

HENRIETTE, ironique.

Permis ou demandé?

BARGÉ.

Peu importe! Au nom du ciel, ma chère dame, ne laissez pas entamer ce procès. Acceptez la réhabilitation qu'il vous offre si généreusement, j'ose le dire.

HENRIETTE.

Si généreusement? Savez-vous pourquoi il veut me forcer à réintégrer le domicile conjugal? Parce que je viens d'hériter.

BARGÉ, stupéfait.

Non?

CAVERLET.

C'est la vérité.

HENRIETTE.

Aussi Henri que j'ai pris pour juge ne veut-il pas que j'accepte la proposition si magnanime...

BARGÉ.

Eh bien, en voilà un qui m'a trompé... C'est le premier.

HENRIETTE.

Consolez-vous. Il en a trompé bien d'autres.

CAVERLET.

Et rassurez-vous : ce procès n'aura pas lieu.

HENRIETTE.

Nous achèterons le désistement de M. Merson.

BARGÉ, très-froid.

De l'argent à ce misérable? Pas un rouge liard! Je m'y oppose! Le procès dont il vous menace n'est qu'un chantage; si vous chantez une première fois, il vous faudra chanter toujours, jusqu'à complète extinction de voix.

HENRIETTE.

Nous n'avons pas d'autre moyen de lui échapper.

BARGÉ.

Si fait... il y en a un... douloureux... mais qui est d'ailleurs une nécessité de votre situation. Ce procès n'a d'autre base que votre cohabitation; or vous êtes dès maintenant forcés à vous séparer...

HENRIETTE.

Nous séparer? ah! plutôt cent fois lui abandonner cet héritage maudit!

BARGÉ.

Parbleu! si vous pouviez à ce prix sauver votre bonheur, je vous dirais : Donnez tout... et le reste avec! — Mais vous ruineriez vos enfants, sans rien sauver. La situation est perdue par le fait seul que Henri la connaît. (A Caverlet. Soyons de bon compte : ce jeune homme ne peut plus vivre sous le même toit que sa mère et vous.

CAVERLET, baissant les yeux.

Il se propose de partir.

HENRIETTE.

O mon Dieu!

BARGÉ.

Mais si l'un des deux doit céder la place à l'autre, ce n'est pas lui, car il est le droit.

CAVERLET.

Certes!

BARGÉ.

Et puis quoi? Cette séparation n'entrait-elle pas vaguement dans vos prévisions? (A Henriette.) Avez-vous pu vous flatter un instant que votre position ne serait pas, un jour ou l'autre, un obstacle au mariage de Fanny?

HENRIETTE.

Hélas!

BARGÉ.

Eh bien, l'agression de votre mari n'avance que de bien peu l'heure du sacrifice. Ayez le courage de l'accomplir en temps utile, aujourd'hui même! qu'on ne vous retrouve pas ici demain; qu'il n'y ait plus de constatation possible. J'ai le cœur gros de vous presser ainsi... Il me faut presque autant de courage pour vous dire tout cela qu'à vous pour l'entendre... Mais votre salut avant tout. — Partez tout de suite, ma pauvre amie. Vous pouvez encore arriver à Genève pour le train de Paris. Vos malles sont sans doute prêtes, puisque vous vous disposiez à partir pour l'Italie. Je vais faire atteler, et charger vos bagages, car vous n'êtes en état ni l'un ni l'autre de vous occuper de ces détails...

HENRIETTE, d'une voix éteinte.

Faites, mon ami...

BARGÉ, à part.

Pauvres gens! Pauvres gens!

Il sort.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, CAVERLET.

HENRIETTE, se jetant dans les bras de Caverlet.

O mon seul ami! (Ils se tiennent embrassés un moment en silence.) Que vas-tu devenir sans moi, sans nous? Je t'ai pris toute ta vie, et je ne peux pas te donner toute la mienne!

CAVERLET.

Ne songe pas à moi, ma chère âme. Même à cette heure fatale et en face de la morne solitude où je vais tomber, je ne changerais pas ma destinée contre celle des plus heureux. J'ai connu pendant quinze ans la félicité absolue. Quel homme peut en dire autant? Le sort qui me l'enlève ne m'en ravira pas le souvenir. Cette maison que tu vas quitter restera pleine de toi; ma vie s'y achèvera en adoration devant le fantôme radieux de nos belles années. Ne nous plaignons pas; ne soyons pas ingrats! Nous avions fait un pacte avec la destinée, l'heure de l'échéance arrive, envisageons-la d'un cœur ferme.

HENRIETTE.

Hélas! j'avais toujours espéré au fond de l'âme que je ne vivrais pas jusque-là. Je n'ai pas mérité cette grâce, puisque Dieu ne me l'a pas faite... La mort m'eût été si douce auprès de toi!

CAVERLET, lui prenant les deux mains, et la regardant dans les yeux.

Veux-tu?

HENRIETTE, s'élançant éperdument dans ses bras.

Oh! oui, ensemble!

CAVERLET, s'arrachant à son étreinte.

Je suis un monstre d'égoïsme... Tu appartiens à tes enfants.

HENRIETTE.

Mes enfants!

CAVERLET.

Pardonne-moi ce cri de désespoir... il est indigne de nous. — Le bonheur est fini, ma bien-aimée; le devoir se lève; qu'il nous trouve prêts. — Tu vas partir.

HENRIETTE.

Si vite? Et ces adieux éternels auront été si courts!

CAVERLET, très-ferme.

Remercions le ciel qui ne nous permet ni défaillance ni délibération : nous ferions quelque lâcheté. — Avertis Fanny.

HENRIETTE.

De quoi? de notre séparation?

CAVERLET.

Non!.. de votre départ.

HENRIETTE.

Hélas! je ne pourrai pas lui cacher longtemps la triste vérité.

CAVERLET.

Tu la lui découvriras plus tard, peu à peu... elle la devinera peut-être rien qu'à mon absence prolongée...

HENRIETTE, faisant quelques pas vers le fond.

C'est possible. (Revenant à Caverlet.) Mais non! Il faut qu'elle la sache avant d'arriver à Paris, avant de revoir personne de mes anciens amis!..

CAVERLET, accablé.

C'est vrai! Elle ne doit plus parler de moi... Eh bien, tu l'instruiras en route.

HENRIETTE, avec résolution.

Sur-le-champ! Mieux vaut vider le calice d'un trait. Que me fait à cette heure une amertume de plus? La voici, laisse-nous.

Entre Fanny.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FANNY.

FANNY.

On charge nos bagages, maman. Est-ce que nous partons tout de suite?

HENRIETTE.

Oui, mon enfant, nous partons pour Paris.

FANNY.

Pour Paris? — Ah! oui... l'héritage!

HENRIETTE.

Mais auparavant j'ai quelque chose à te dire.

Elle s'assied sur le canapé.

CAVERLET.

Je vais avertir Henri. (Fausse sortie. Embrassant Fanny.) Adieu!

Il sort précipitamment.

FANNY, à part.

Comme il est ému!.. (Venant s'asseoir sur le canapé près de sa mère.) Qu'as-tu donc à me dire, maman?

HENRIETTE, après un silence.

Il y a d'étranges fatalités dans la vie des femmes, mon enfant. Je crois que Dieu crée pour chacune de nous l'homme qui doit la rendre heureuse. Tant pis pour celle qui ne le rencontre pas; malheur à celle qui le rencontre trop tard!

FANNY.

Trop tard?.. Ah! oui! mariée à un autre.

HENRIETTE.

Comme j'ai rencontré M. Caverlet.

FANNY.

Mais, toi, le divorce t'avait rendu la liberté.

HENRIETTE.

Et s'il ne me l'avait pas rendue?

FANNY.

Tu aurais été bien malheureuse, c'est vrai!

HENRIETTE.

Eh bien... (A part.) Je ne peux pas!

FANNY.

Eh bien?

HENRIETTE, avec effort.

Eh bien!.. j'ai à Paris une amie d'enfance qui est dans cette douloureuse situation.

FANNY.

Et tu vas la consoler? la soutenir?

HENRIETTE.

Je te demande pour elle toute ta compassion... toute ton indulgence. Elle a rencontré trop tard celui qu'elle devait aimer; ne pouvant l'épouser, elle n'a pas eu le courage de l'éloigner; elle vit avec lui... comme je vis avec M. Caverlet.

FANNY.

Mais... sans être mariée?

HENRIETTE, à part, avec désespoir.

Elle ne comprend pas!

FANNY.

Et tu me demandes mon indulgence pour elle? Tu lui accordes la tienne?

HENRIETTE.

Hélas! elle était si jeune! Elle avait tant besoin d'affection!

FANNY.

Elle n'avait donc pas d'enfants?

HENRIETTE, se levant brusquement et d'une voix sourde.

Elle en avait.

FANNY.

Elle ne les aimait donc pas?

HENRIETTE, avec explosion.

Oui, tu as raison! elle ne mérite pas de pitié! L'amour maternel devait suffire à la défendre! Puisqu'elle n'a pas respecté ses enfants, qu'elle boive leur mépris sans se plaindre... s'il ne lui reste pas assez de cœur pour en mourir! (Tombant sur le fauteuil, près de la table.) Ah! pauvre femme! son châtiment passe son crime! Hélas! toutes les âmes ne sont pas de force à sacrifier la passion au devoir...

FANNY.

C'est pourtant si facile et si doux!

HENRIETTE, la regarde avec étonnement, se lève et va à elle.

Qu'en sais-tu? (Fanny baisse les yeux.) Ah!.. elle aime Reynold!

FANNY, vivement.

Non, maman, je t'assure.

HENRIETTE, lui prenant les mains.

Tais-toi, n'essaye plus de me donner le change... Et moi qui ne t'avais pas devinée ! Ah ! cher ange de Dieu ! tu trouvais dans ta tendresse le courage de me cacher ton chagrin !..

FANNY.

Je t'aime par-dessus tout.

HENRIETTE, très-exaltée.

Et moi, crois-tu que je ne donnerais pas ma vie pour assurer ton bonheur?.. (A elle-même.) Comme je vais me racheter ! Comme elle me pardonnera ! (A Fanny.) Il y avait un obstacle à ton mariage : dans une heure cet obstacle n'existera plus... Tu épouseras Reynold.

FANNY, lui sautant au cou.

Vrai ?

HENRIETTE.

Ah ! je peux t'embrasser maintenant ! (Elle la couvre de baisers et l'entraîne avec elle sur le canapé.) Oui, tu l'épouseras... et alors tu ne pourras plus douter de ma tendresse !

FANNY, glissant aux genoux de sa mère.

En ai-je jamais douté?

HENRIETTE.

Peut-être... mais n'en doute plus, mon adorée ! Conserve-moi une petite place dans ton cœur auprès de ton mari, et je te bénirai toujours... comme je te bénis en ce moment ! (Elle fait un geste de bénédiction sur la tête de Fanny et lui pose un baiser au front.) Et maintenant va, mon enfant, va achever tes préparatifs.

FANNY.

Oh ! que je suis heureuse !

Elle sort par la gauche.

HENRIETTE, seule, se levant.

O mon Dieu, pardonnez-moi! Vous ne m'avez pas laissé d'autre refuge!.. (Elle fait un pas vers le fond, la porte s'ouvre.) Henri!

SCÈNE VI.

HENRIETTE, HENRI, puis BARGÉ et REYNOLD.

HENRI.

O ma mère, quelle joie! quelle délivrance! L'honneur, le bonheur, la vie, tout nous est rendu! Un dénoûment inattendu, inespéré, d'une simplicité enfantine...

BARGÉ, qui est entré avec Reynold sur les derniers mots.

Enfantine, enfantine!.. il fallait le trouver pourtant, et personne de nous n'y songeait.

HENRI.

Est-ce qu'on songe aux choses simples! (Frappant sur l'épaule de Reynold.) Il fallait un fou comme Reynold pour s'aviser de cela! Raconte, Reynold, raconte...

REYNOLD.

Toi, retiens Fanny dehors pendant cinq minutes : rien de tout cela ne doit effleurer son oreille.

HENRI.

Tu as raison, car pour comble de bonheur, ô ma chérie, elle ne saura rien, elle aura traversé cet orage sans y mouiller le bout de ses ailes.

Il sort.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins HENRI.

BARGÉ, à Henriette.

Non, Fanny ne saura rien! pendant les procédures, elle fera ce fameux voyage en Italie... elle le fera avec son mari.

REYNOLD.

Avec moi!.. ô ma chère mère, que je suis heureux!

BARGÉ.

Et, à son retour, elle retrouvera toutes choses dans l'ordre accoutumé.

HENRIETTE.

Pardon, mes amis... mais j'arrive de si loin...

BARGÉ.

Que vous ne comprenez rien à tout ce qu'on vous dit, n'est-ce pas? Ce n'est pas très-clair en effet... Prends la parole, mon fils, et tâche d'être limpide.

REYNOLD.

Ah! quelle bonne idée j'ai eue là! (A Henriette.) figurez-vous... (La porte de gauche s'ouvre, Caverlet paraît.) Combien donneriez-vous pour pouvoir épouser M. Caverlet?

HENRIETTE.

Ah! tout ce que je possède.

REYNOLD.

Eh bien, il ne vous en coûtera que moitié. — Pas méchant, mon beau-père... un peu vénal, mais pas méchant. — Il consent à se faire naturaliser Suisse et à divorcer,

moyennant une propriété de cinq cent mille francs... que vous lui offrez pour faciliter la naturalisation. — C'est donné!

CAVERLET, s'avançant.

Vous voilà libre.

HENRIETTE, lui prenant le bras.

Libre!.. libre!.. Mais tout cela est-il possible?

BARGÉ.

Non-seulement possible, mais facile.

HENRIETTE.

Oh! que Dieu est bon!

CAVERLET, montrant Reynold.

Remerciez aussi son prophète.

HENRIETTE, tendant la main à Reynold.

Cher Reynold! mon fils!

BARGÉ.

Dire que je n'en ai qu'un! quelle faute!

REYNOLD.

Je la réparerai.

Henri et Fanny paraissent au fond.

TOUS, un doigt sur les lèvres.

Chut!

FANNY.

Je suis encore de trop? De quoi parlez-vous donc quand je ne suis pas là?

CAVERLET.

De ton mariage.

HENRI.

Madame Reynold!

FANNY.

Est-ce pour tout de bon, cette fois?

REYNOLD, la conduisant à Bargé.

Embrassez votre beau-père.

BARGÉ, après l'avoir embrassée, l'œil au ciel.

Daniel!

La toile tombe.

FIN DE MADAME CAVERLET.

LISTE DES ARTISTES

QUI ONT CRÉÉ LES ROLES DES PIÈCES CONTENUES DANS CES SIX VOLUMES.

LA CIGUË.

	A l'Odéon.	*A la Comédie-Française.*
CLINIAS	MM. Bouchet.	MM. Maillart.
PARIS	Monrose.	Got.
CLÉON	Manzin.	Chéri-Louis.
INTENDANT DE CLINIAS	Fonta.	Fonta.
HIPPOLYTE	Mlle Émilie Volet.	Mlle Rébecca.

UN HOMME DE BIEN

FÉLINE	MM. Geffroy.
BRIDAINE	Provost.
OCTAVE	Leroux.
ROSE	Mmes A. Brohan.
JULIETTE	Solie.

L'AVENTURIÈRE.

MONTE-PRADE	MM. Beauvallet.
FABRICE	Geffroy.
DON ANNIBAL	Régnier.
HORACE	Métrême.
DARIO	Barré.
DONA CLORINDE	Mme Plessy.
CÉLIE	Mlle Favart.

L'HABIT VERT.

RAOUL	MM. Cachardy.
HENRI	Ch. Perey.
MUNIUS	Rébard.
MARGUERITE	Mlle Page.

GABRIELLE.

JULIEN CHABRIÈRE	MM.	Régnier.
TAMPONET		Samson.
STÉPHANE DARIAN		Maillart.
GABRIELLE	Mmes	Nathalie.
ADRIENNE		Allan.
CAMILLE		Montaland.

LE JOUEUR DE FLUTE.

ARIOBARZANE	MM.	Geffroy.
PSAUMIS		Samson.
BOMILCAR		Got.
LAIS	Mme	Nathalie.

DIANE.

RICHELIEU	MM.	Geffroy.
LOUIS XIII		Maillart.
PAUL DE MIRMANDE		Dilaunay.
MARQUIS DE PIENNE		Brindeau.
GRANDIN		Provost.
PARNAJON		Régnier.
LAFFEMAS		Monrose.
MARQUIS DE COISY		Mirecour.
COMTE DE CRUAS		Chéry.
SAINT-JEAN		Mathieu.
DIANE DE MIRMANDE	Mmes	Rachel.
MARGUERITE GRANDIN		Fix.
DUCHESSE DE ROHAN		Judith.

PHILIBERTE.

		Au Gymnase.		*A la Comédie-Française.*
DUC DE CHAMARAULE	MM.	Ad. Dupuis.	MM.	Samson.
CHEVALIER DE TALMAY		Bressant.		Bressant.
COMTE D'OLLIVON		Landrol.		Leroux.
RAYMOND DE TAULIGNAN		Lafontaine.		Maillart.
MARQUISE DE GRANDCHAMP	Mmes	Mélanie.	Mmes	Lambquin.
PHILIBERTE		Rose Chéri.		Judith.
JULIE		Figeac.		Figeac.

LE GENDRE DE M. POIRIER.

	Au Gymnase.	*A la Comédie-Française.*
M. POIRIER	MM. LESUEUR.	MM. PROVOST.
GASTON DE PRÉLES	BERTON.	BRESSANT.
HECTOR DE MONTMEYRAN	DUPUIS.	LAFONTAINE.
VERDELET	VILLARS.	BARRÉ.
VATEL	THIBAUT.	EUG. PROVOST.
CHAVASSUS	BORDIER.	VERDELET.
LEPORTIER	DOISY.	TRONCHET.
UN DOMESTIQUE	LOUIS.	SEVESTE.
ANTOINETTE	Mme ROSE CHÉRI.	Mme FAVART.

CEINTURE DORÉE.

ROUSSEL	MM. GEFFROY.
TRÉLAN	BERTIN.
BALARDINI	DUPUIS.
LANDARA	LESUEUR.
BAPTISTE	PRISTON.
JAVARD	BLONDEL.
CALISTE	Mmes ROSE CHÉRI.
AMÉLIE	FIGEAC.
MADAME DE LARCY	BODIN.
MADAME DE LAHAYE	RIQUER.

LA PIERRE DE TOUCHE.

FRANTZ MILHER	MM. LEROUX.
SPIEGEL	GOT.
BARON DE BERGHAUSEN	PROVOST.
STURM	MATHIEU.
GOTTLIEB	ANSELME.
PETERMANN	MONTET.
UN LAQUAIS DU MARGRAVE	BERTIN.
UN FACTEUR	TRONCHET.
UN DOMESTIQUE	CASTEL.
FRÉDÉRIQUE	Mlles M. BROHAN.
DOROTHÉE	ÉMILIE DUBOIS.
MARGRAVE DE ROSENFELD	ALLAN.

LE MARIAGE D'OLYMPE.

MARQUIS DE PUYGIRON.	MM.	CHAMBÉRY.
HENRI DE PUYGIRON.		LAGRANGE.
BARON DE MONTRICHARD.		FÉLIX.
BAUDEL DE BEAUSÉJOUR		E. MONROSE.
ADOLPHE.		PARADE.
MARQUISE DE PUYGIRON.	Mmes	CHAMBÉRY.
GENEVIÈVE		SAINT-MARC.
PAULINE		FARGUEIL.
IRMA.		GUILLEMIN.

LA JEUNESSE.

		A l'Odéon.		*A la Comédie-Française*
PHILIPPE HUGUET.	MM.	FECHTER.	MM.	WORMS.
HUBERT.		TISSERANT.		COQUELIN.
JOULIN.		NIME.		BARRÉ.
MAMIGNAN		THIRON.		EUG. PROVOST.
MADAME HUGUET .	Mmes	LACRESSONNIÈRE.	Mmes	NATHALIE.
MATHILDE.		PÉRIGA.		PONSIN.
CYPRIENNE		THUILLIER.		MARIE ROYER.

LES LIONNES PAUVRES.

POMMEAU.	MM.	CHATEL.
LÉON LECARNIER		NERTANN.
FRÉDÉRIC BORDOGNON		FÉLIX.
JOSEPH.		ROGER.
SÉRAPHINE.	Mmes	DINAH FÉLIX.
THÉRÈSE.		FARGUEIL.
MADAME CHARLOT.		BODIN.
VICTOIRE.		ENJALBERT.
MADAME HULIN.		DUPLESSY.

UN BEAU MARIAGE.

PIERRE CHAMBAUD	MM.	LAGRANGE.
LA ROCHE-PINGOLEY		DUVAL.
MICHEL DUCAISNE.		DUPUIS.
LA PALUDE		BLAISOT.
UN PORTIER.		ANTONIN.
MADAME BERNIER.	Mmes	DÉSIRÉE.
CLÉMENTINE		DELAPORTE.
SOPHIE		GEORGINA.

LES EFFRONTÉS.

CHARRIER	MM.	PROVOST.
HENRI		DELAUNAY.
MARQUIS D'AUBERIVE		SAMSON.
VERNOUILLET		RÉGNIER.
SERGINE		LEROUX.
GIBOYER		GOT.
VICOMTE D'ISIGNY		MIRECOURT.
LE BARON		CHÉRY.
LE GÉNÉRAL		BARRÉ.
MARQUISE D'AUBERIVE	Mmes	ARNOULD-PLESSY.
CLÉMENCE		MARIE ROYER.
VICOMTESSE D'ISIGNY		RIQUER.
UNE FEMME DE CHAMBRE		J. BENDOIS.
DOMESTIQUE DE CHARRIER	MM.	MONTET.
— DE LA MARQUISE		TRONCHET.
— DE VERNOUILLET		MASQUILLIER.

LE FILS DE GIBOYER.

LE MARQUIS D'AUBERIVE	MM.	SAMSON.
LE COMTE D'OUTREVILLE		LAROCHE.
M. MARÉCHAL		PROVOST.
GIBOYER		GOT.
MAXIMILIEN GÉRARD		DELAUNAY.
LA BARONNE PFEFFERS	Mmes	ARNOULD-PLESSY.
MADAME MARÉCHAL		NATHALIE.
FERNANDE		FAVART.
DUBOIS, valet de chambre du marquis	MM.	BARRÉ.
COUTURIER DE LA HAUTE-SARTHE		MIRECOURT.
LE VICOMTE DE VRILLIÈRE		VERDELLET.
LE CHEVALIER DE GERMOISE		RAYMOND.
MADAME DE LA VIEUXTOUR	Mlle	COBLENTZ.

MAITRE GUÉRIN.

DESRONCERETS	MM.	GEFFROY.
MAITRE GUÉRIN		GOT.
ARTHUR LECOUTELLIER		DELAUNAY.
LOUIS GUÉRIN		LAFONTAINE.
MADAME GUÉRIN	Mmes	NATHALIE.
FRANCINE DESRONCERETS		FAVART.
MADAME CÉCILE LECOUTELLIER		ARNOULD-PLESSY.
BRENU	M.	MONTET.

LA CONTAGION.

ANDRÉ LAGARDE	MM.	Got.
LE BARON RAOUL D'ESTRIGAUD		Berton.
TENANCIER		Brindeau.
LUCIEN DE CHELLEBOIS		Porel.
CANTENAC		Thiron.
LA MARQUISE ANNETTE GALÉOTTI	Mmes	Thuillier.
NAVARETTE		Doche.
ALINE		L. Gérard.
VALENTINE DE REUILLY		Petit.
AURÉLIE BRIAT		Damain.
QUENTIN	MM	Clerh.
BRAGELARD		Brizard.
WILLIAM		Roger.
GERMAIN		Etienne.
Un Domestique		Grillot.

LE POST-SCRIPTUM.

M. DE LANCY	M.	Bressant.
MADAME DE VERLIÈRE	Mme	Arnould-Plessy.

PAUL FORESTIER.

MICHEL FORESTIER	MM.	Got.
PAUL FORESTIER		Delaunay.
ADOLPHE DE BEAUBOURG		Coquelin.
MARTIN		Barré.
MADAME LÉA DE CLERS	Mmes	Favart.
CAMILLE, cousine de Léa, pupille de Forestier		V. Lafontaine.

LIONS ET RENARDS.

M. DE SAINTE-AGATHE	MM.	Got.
PIERRE CHAMPLION		Delaunay.
BARON D'ESTRIGAUD		Bressant.
VICOMTE ALHÉMAR DE VALTRAVERS		Coquelin.
COMTE DE PRÉVENQUIÈRE		Thiron.
CATHERINE DE BIRAGUE	Mmes	Favart.
OCTAVIE, comtesse de Prévenquière		Brohan.
MADAME HÉLIER		Jouassain.
SIMON	M.	Coquelin Cadet.
MARIETTE	Mme	Tordeus.
Un Domestique	M.	Tronchet.

JEAN DE THOMMERAY.

LE COMTE DE THOMMERAY.	MM.	MARRANT.
JEAN DE THOMMERAY.		MOUNET-SULLY.
ROBLOT.		COQUELIN.
JONQUIÈRES.		GOT.
LE BARON DE MONTLOUIS.		THIRON.
BOISLANGEAIS.		JOUMARD.
CHATEAUVIEUX		LAROCHE.
CHAMPIN		PRUDHON.
SYLVAIN		TRONCHET.
JUSTIN		FOLER.
LES DEUX FRÈRES DE JEAN		BEAUVALLET. CHAMPENTIER.
PREMIER BOURGEOIS.		BARRÉ.
DEUXIÈME BOURGEOIS		GARRAUD.
LA COMTESSE DE THOMMERAY. . . .	Mmes	GUYON.
HORTENSE DE MONTLOUIS.		FAVART.
MARIE DE KÉROR.		REICHEMBERG.
BARONNETTE.		CROIZETTE.
CLARA JONQUIÈRES		MARTIN.

MADAME CAVERLET.

RODOLPHE CAVERLET.	MM.	LAFONTAINE.
MERSON		SAINT-GERMAIN.
HENRI MERSON.		PIERRE BERTON.
BARGÉ		PARADE.
REYNOLD, son fils.		DIÉUDONNÉ.
HENRIETTE CAVERLET	Mlle	ROUSSEIL.
FANNY MERSON.		BARTET.
UN DOMESTIQUE	M.	BOURCE.

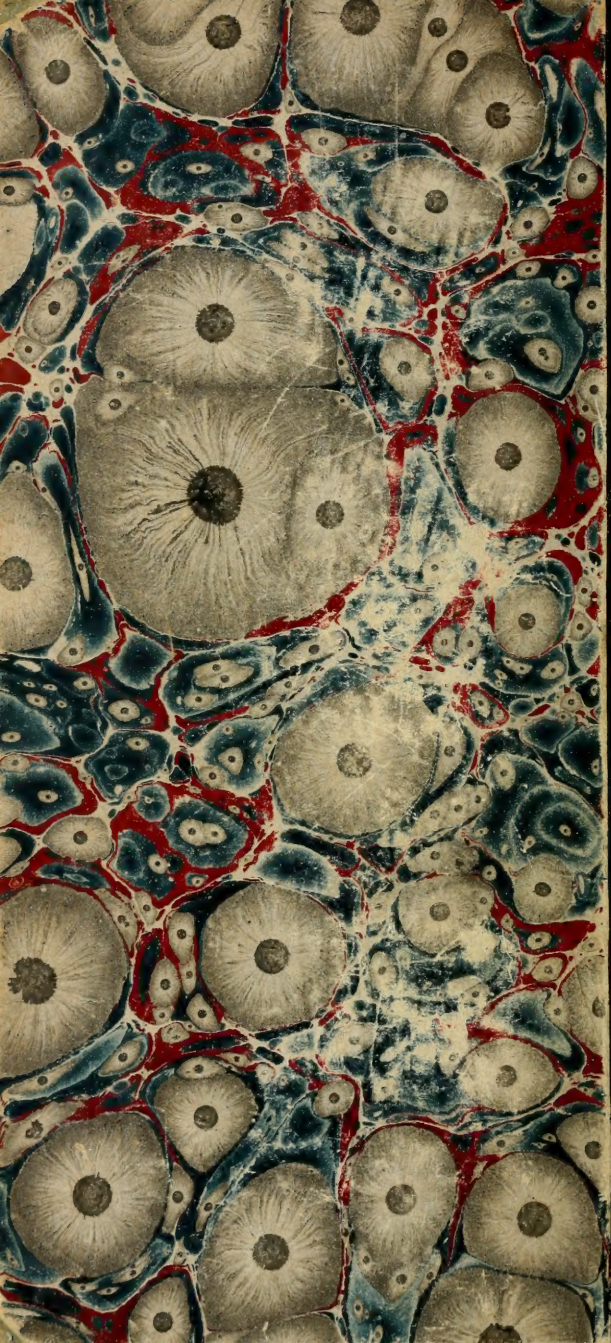
TABLE

PAUL FORESTIER. 1
LE POST-SCRIPTUM. 113
LIONS ET RENARDS. 149
JEAN DE THOMMERAY. 289
MADAME CAVERLET. 429
LISTE DES ARTISTES QUI ONT CRÉÉ LES ROLES DES PIÈCES CONTENUES DANS CES SIX VOLUMES 525

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

PQ
2154
A6A19
1881
t.6

Augier, Émile
Théâtre complet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY